



SERMONS
DE L'ABBÉ
LE BLANC

Ancien Représentant du Peuple à l'Assemblée nationale,
décédé Chanoine honoraire et Supérieur du Petit-Séminaire de Sainte-Aune;

PRÉCÉDÉS DE SON ÉLOGE FUNÈBRE

PRONONCÉ PAR M. L'ABBÉ CHARIL, CURÉ DE LORIENT;


publiés

PAR L'ABBÉ LE BLANC, SON FRÈRE.

VANNES

IMPRIMERIE GUSTAVE DE LAMARZELLE.

—
1859.



SERMONS

DE

L'ABBÉ LE BLANC.

SERMONS
DE L'ABBÉ
LE BLANC

Ancien Représentant du Peuple à l'Assemblée nationale,
décédé Chanoine honoraire et Supérieur du Petit-Séminaire de Sainte-Anne;

PRÉCÉDÉS DE SON ÉLOGE FUNÈBRE

PRONONCÉ PAR M. L'ABBÉ CHARIL, CURÉ DE LORIENT;

publiés

PAR L'ABBÉ LE BLANC, SON FRÈRE.



VANNES

IMPRIMERIE GUSTAVE DE LAMARZELLE.

—
1859.

PRÉFACE.

Nous espérons que le public accueillera favorablement ces quelques discours de feu l'Abbé AIMÉ LE BLANC. Ce sont les seuls *Sermons* que nous ayons trouvés parmi ses nombreux écrits *. Ils sont un premier jet de sa plume, un premier élan de son âme. N'ayant jamais été destinés à l'impression, par leur auteur, on ne s'étonnera pas d'y rencontrer quelquefois des parties inachevées, comme des exordes et des péroraisons ; mais aussi, ils se recommandent par leur manière aisée, naturelle, et sans prétention. Richesse d'idées, vues larges et nouvelles, tout, dans ces discours, révèle une belle intelligence. Le style de l'Abbé LE BLANC n'est pas d'imitation ni d'emprunt, mais il est tout à lui,

* Ces manuscrits se composent, en grande partie, d'une suite très étendue de conférences sur la vérité du catholicisme.

remarquable de pureté et de fraîcheur, vif, dégagé, lucide comme sa pensée.

Ceux qui l'ont connu, aimeront encore à entendre une voix qui leur fut si chère; ceux qui ne l'ont pas connu, trouveront aussi du charme dans ces pages arrachées à l'oubli, où s'est épanché le parfum d'une âme toute chrétienne et toute sacerdotale. Tout y est plein de vie, parce que tout y vient du cœur : *Ex ipso (corde) vita procedit* (Prov. 4. 23).

Il serait nécessaire d'entrer ici dans quelques détails biographiques sur l'auteur de ces *Sermons*; mais en racontant une vie si pleine et si pure, nous pourrions paraître illusionnés par notre amour fraternel. Nous laisserons parler une bouche plus capable et plus digne de foi que la nôtre. Le discours qui va suivre, est la meilleure notice biographique que nous puissions donner. Il fut prononcé, dans la chapelle de Sainte-Anne-d'Auray, par M. l'Abbé CHARIL, chanoine honoraire et curé de Lorient, ancien supérieur du Petit-Séminaire.

L'Abbé G. LE BLANC,

Frère de l'Auteur.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

M. L'ABBÉ LE BLANC

Chanoine honoraire, Supérieur du Petit-Séminaire de Sainte-Anne.

PRONONCÉ LE 10 FÉVRIER 1954

PAR M. L'ABBÉ CHARIL, CURÉ DE LORIENT.

Consummatus in brevis, explevit tempora multa.

Ayant peu vécu, il a rempli la course d'une longue vie. (*Sup. c. IV. v. 13.*)

Il n'est donc plus le prêtre éminent qu'un pontife vénéré avait préposé à la garde de ce saint lieu; à qui il avait confié l'éducation des rejetons du sanctuaire! Il n'est plus, Mes Enfants, ce bon père, qui vous prodiguait, avec tant d'effusion, sa sollicitude et sa tendresse! Il n'est plus, au milieu de nous, ce digne confrère sur qui reposaient tant d'espérances, et qui les justifiait par de si hautes qualités! Nos yeux le cherchent en vain dans cette enceinte. Il n'est plus!

Naguère encore, du haut de cette chaire, il faisait entendre les vérités du salut, il touchait les cœurs par sa puissante et persuasive parole; et aujourd'hui, j'y monte pour vous parler de sa mort, pour déplorer avec vous la perte immense que nous avons faite, moi dont les regrets, en quittant cette chère maison, avaient été si adoucis par le choix d'un tel successeur. Pour combler l'attente publique, il ne lui fallait qu'un peu de temps; et Dieu nous l'enlève à l'entrée de la carrière, et, pour ainsi dire, du matin au soir! *De manè usque ad*

vesperam finies me (1). Seigneur, quel coup vous venez frapper sur l'Eglise de Vannes ! que cette blessure est douloureuse et profonde !

Mais, Chrétiens, Mes Frères, ce n'est pas l'objet de nos larmes; c'est uniquement nous que nous devons plaindre. Quand le juste, nous dit l'Esprit-Saint, succombe à une mort prématurée, il n'en trouve pas moins le rafraîchissement et le repos. La sagesse de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs; elle lui imprime la majesté de la vieillesse.

Oui, le bon prêtre que nous pleurons est mort bien jeune; mais ses jours ont été pleins. Il a reçu la récompense d'une vertu consommée, car son âme était agréable à Dieu; elle était mûre pour le ciel : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*.

Nous allons le voir dans la vie et dans la mort de Messire Aimé-Jean-Marie Le Blanc, chanoine honoraire du diocèse, supérieur du petit-séminaire.

Bienheureux, dit le Prophète, ceux qui s'appliquent à pénétrer, à approfondir la loi de Dieu, et qui, sans tache dans leur voie, le cherchent et le servent de tout leur cœur : *Beati immaculati in via, qui ambulat in lege Domini. Beati qui scrutantur testimonia ejus, in toto corde exquirunt eum* (2).

Voilà le bonheur du vrai chrétien. Voilà, tout d'abord, le bonheur du prêtre, dont le devoir est de marcher, à la tête de ses frères, dans la route de la vérité et de la vertu. Eh bien, le saint abbé Le Blanc goûta pleinement cette grande béatitude du sacerdoce de Jésus-Christ. Il s'est épuisé à étudier à fond la loi de Dieu, pour la mieux pratiquer, pour la mieux enseigner aux autres. Ce double point de vue résume toute sa vie.

L'abbé Le Blanc naquit à Lorient, le 5 novembre 1813, dans l'atelier d'un artisan. En venant au monde, il reçut du ciel une grâce bien précieuse, celle de naître de parents chrétiens. Il suçait l'amour de Dieu avec le lait sur le sein de sa mère; et il n'eut qu'à voir l'exemple, les sueurs bénies de son père, pour se sentir porté au bien. Dès son enfance, une piété précoce, les dispositions les plus heureuses, persuadèrent à ses parents que Dieu l'appelait au service de ses autels. Il commença donc ses études au collège de Lorient, pour les continuer bientôt au petit-séminaire de Sainte-Anne. Il était l'aigle de sa classe et l'honneur de cette maison; seul, il ignorait tout ce que promettait son mérite naissant. Sa modestie, sa candeur, sa

(1) Is., c. XXXVIII, v. 12.

(2) Ps., c. XVIII, v. 1 et 2.

grande pureté de mœurs, son recueillement dans le lieu saint, le distinguaient parmi ses condisciples, autant que sa belle intelligence et ses brillants succès. Cet enfant de bénédiction pénétra de bonne heure le mystère de la vie; et une aimable gravité le tenait éloigné des amusements de son âge. Il me semble voir le jeune Samuel, croissant à l'ombre du tabernacle, cher à la fois à Dieu et aux hommes; fleur au parfum le plus doux, s'épanouissant au regard du soleil de justice : *Puer Samuel proficiebat, atque crescebat, et placebat tàm Deo quàm hominibus* (1). Jeunesse chrétienne, ici présente, imitez comme votre bon supérieur, ce parfait modèle d'un élève du sanctuaire. Soyez tous bien attentifs, bien dociles à la voix de Dieu. Dites-lui souvent : Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (2). Rappelez-vous qu'ici vous reposez dans sa maison; que, dans son temple, devant l'arche d'alliance, au pied de son tabernacle, il vous dispense les gages les plus touchants de sa bonté : *Samuel dormiebat in templo Domini ubi erat arca Dei* (3). Et, à mesure que vous avancerez en âge, vous serez plus près du cœur de Dieu; il sera avec vous pour vous diriger dans toutes vos voies, pour vous affermir dans le bien, pour vous préparer l'honneur inestimable du sacerdoce : *Crevit autem Samuel, et Dominus erat cum eo* (4). Et, enfin, vous deviendrez vous-mêmes les prophètes du Seigneur; vous serez les hérauts de son Evangile, ses ambassadeurs auprès des peuples, vous leur annoncerez ses miséricordes et ses justices : *Et cognovit universus Israel quod fidelis Samuel propheta esset Domini* (5).

De Sainte-Anne, Aimé Le Blanc passa au grand séminaire, où ses progrès dans la science ne le cédaient qu'à ses progrès dans la vertu. Au sortir de ce pieux asile, il était trop jeune pour recevoir l'imposition des mains; plus tard, il devra ce bienfait à notre saint Evêque. Il sera sa gloire et la nôtre, gloire hélas ! de bien peu de durée; et, déjà, en contemplant en lui les douces prémices de l'esprit clérical, on se rappelle l'oracle du livre des Rois : Je me susciterai un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et selon mon âme; et il marchera, devant mon Christ, tous les jours de sa vie : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet; et ambulabit coràm Christo meo, cunctis diebus* (6).

(1) I reg., c. III, v. 19.

(2) Ibid., v. 20.

(3) I reg., c. I, v. 16.

(4) Ibid., c. III, v. 10.

(5) Ibid., v. 5.

(6) I reg., c. XI, v. 55.

En attendant, Sainte-Anne, dont les échos redisent encore les triomphes du brillant écolier, s'empresse de se l'attacher, comme professeur. Après un essai court et décisif, il est élevé au faite de l'enseignement classique; la chaire de rhétorique lui est confiée. Alors, on put admirer la pureté exquise de son goût, la beauté de son imagination, le charme entraînant de sa parole. Nourri des meilleures doctrines littéraires, il s'étudiait à en déposer le germe dans l'esprit de ses élèves. Les initiant à la sublime mission de l'art, il aimait à leur montrer comment le vrai, le beau et le bon s'appellent et se répondent dans l'âme humaine. Et c'est ainsi que, dans ses leçons, un maître chrétien sait tout ramener à la vérité et à la vertu.

Vous fûtes (1) le plus beau fleuron de son professorat, vous qui recueillez son héritage, comme l'enfant hérite de son père; vous qu'il forma avec tant de complaisance; vous, si j'ose le dire, le fils de son intelligente direction. Rassurez-vous; en montant au ciel, le maître vous a laissé son double esprit; l'esprit de science et de piété: *Spiritus scientiæ et pietatis* (2).

Une seule chose manquait à l'habile professeur, la santé: il fut contraint de quitter un cours qui épuisait ses forces. Le sacrifice était pénible, mais la Providence avait ses vues.

Réduit à une humble classe d'arithmétique, il put se livrer à de sérieux travaux, étendre, perfectionner ses connaissances en philosophie et en histoire; et, dès lors, un immense horizon s'ouvrit devant lui. De la grande école catholique des de Maistre, des de Bonald, des Riambourg, homme avant tout de la tradition, il embrassait d'un vaste regard, l'humanité tout entière, dans sa marche à travers les siècles, rattachant à une révélation primitive le premier anneau de la science. Pour lui, la philosophie était fille de la religion.

A mon arrivée à Sainte-Anne, je le trouvai plongé dans ces nobles études; et je sentis qu'il était temps d'épancher sur nos élèves un trésor si laborieusement amassé: je le chargeai des conférences religieuses. Comment dire tout le zèle, tout le mérite qu'il déploya dans cette glorieuse tâche, l'enthousiasme de son jeune auditoire, l'enchaînement lumineux de ses démonstrations, l'intérêt de ses récits, la clarté avec laquelle il traitait les plus hautes questions? L'intelligence de l'abbé Le Blanc, c'était cette eau limpide et pure dont le cristal permet à l'œil de plonger à une grande profondeur; et si, comme on l'a dit, le style c'est l'homme (3), la netteté de son esprit

(1) M. l'abbé Jaffre.
(2) *Is.*, c. XI, v. 2.
(3) Buffon.

et la pureté de son cœur se peignaient merveilleusement dans la transparence de son langage.

Que j'aime à me rappeler ses magnifiques considérations sur l'origine de la parole, sur la mission providentielle du peuple de Dieu, sur la législation mosaïque, sur les prophéties, sur les grands personnages de l'ancien Testament, sur le Sauveur, sur son Église, sur les martyrs, sur l'enfantement du monde moderne par l'influence de la croix! La croix, il la faisait rayonner sur le monde, comme le centre des desseins de Dieu et le phare de l'humanité sur la terre.

Il possédait si bien ses matières, il avait une telle facilité à rendre ses idées, qu'après avoir arrêté son plan, il écrivait, le samedi, la conférence du lendemain, sans quitter la plume, et sans la moindre rature. Voilà bien la marque d'un vrai talent; et ses nombreux manuscrits sont les riches matériaux du bel édifice qu'il élevait à la défense de la religion. O mon Dieu! vous l'avez voulu; cette bouche éloquente ne s'ouvrira plus pour venger votre nom et célébrer vos bienfaits. Mais les fruits de son zèle ne périront pas. Ils vivent dans bien des âmes; et ils seront devant vous son immortelle gloire.

Quand on entendait l'abbé Le Blanc, on s'étonnait que, loin du contact des hommes, dans la solitude où s'était écoulée sa vie, il eût pu donner tant d'essor aux facultés dont le ciel avait enrichi son âme. Et pourtant, on sentait une lacune, un vide dans cette intelligence si distinguée. La Providence y pourvut encore. La révolution de Février éclata comme la foudre. Elle vint saisir dans sa paisible retraite, cet homme si simple dans ses goûts, si étranger à toute ambition mondaine; en le lançant sur la scène politique, elle le compléta, en mûrissant son expérience, et lui donna la science pratique de la vie. L'abbé Le Blanc législateur! En avait-il jamais eu la pensée? Son premier mouvement fut de prendre pour une plaisanterie les ouvertures d'une bienveillante amitié. Mais, lorsqu'il vit l'élan de l'opinion en sa faveur, il fut touché, jusqu'au fond du cœur, de la confiance de ses concitoyens; et fort de l'agrément de son évêque, il accepta avec bonheur des suffrages d'autant plus honorables qu'il n'avait pas fait un pas vers eux.

Le constituant, l'élu de soixante mille voix, fut, à Paris, ce que le professeur était à Sainte-Anne. Le théâtre s'était agrandi; le sentiment du devoir, le zèle à le remplir étaient les mêmes. Assidu, dévoué, consciencieux, accessible à toutes les réclamations et à toutes les infortunes, d'une libéralité rigoureusement égale à ce qu'il recevait, il se faisait, j'en ai été témoin, estimer, aimer de tout le monde; et si la faiblesse de son organe, si trop de défiance de lui-même, lui interdisaient la tribune, les bureaux, les commissions appréciaient la

solidité de son esprit, et les chaires de Paris recherchaient son éloquence.

Quant à sa ligne politique, elle est connue de tous : je ne puis en parler ici. Je ne dois pas, devant ce cercueil, et en face de l'éternité, m'arrêter à ce qui divise si profondément les enfants de Dieu. Je dirai seulement que, malgré la fermeté de ses principes, qui étaient pour lui comme un second culte, l'abbé Le Blanc est mort le cœur triste sur l'avenir de son pays. Son œil perçant avait sondé les plaies de la société; et il avait compris l'insuffisance des remèdes humains. Il sentait vivement que, dans l'état d'anarchie intellectuelle et morale où nous vivons, c'est au ciel qu'il faut demander la paix de la terre.

Du sein des honneurs, du tumulte de la capitale, les pensées de l'abbé Le Blanc se portaient constamment vers Sainte-Anne; il aimait Sainte-Anne, comme on aime sa mère. Il y avait passé de si heureuses années! il en avait emporté de si doux souvenirs! il y avait laissé de si bons amis! Les pèlerins de la chapelle, les beaux ombrages de l'enclos, ses livres, ses élèves chéris, lui revenaient sans cesse à la mémoire. Dans l'intimité de sa correspondance, il nous faisait voir ingénument le fond de son âme; et, un soir, après le labeur de la journée, faisant trêve à ses graves occupations, il adressa à nos enfants les confidences de son affection et de ses regrets, dans des vers pleins de la plus suave poésie. Aussi, pour retourner à Sainte-Anne, il n'eut qu'à suivre la pente de son cœur. Il dépendait uniquement de lui d'aller à l'Assemblée législative, tant son nom était populaire dans le pays! Un mot de sa main a suffi pour faire nommer un de nos représentants. Mais quand Monseigneur lui offrit, à mon départ, le supérieurat de Sainte-Anne, il n'hésita pas un seul instant. Il renonça sans peine à une éminente dignité, aux plus séduisantes espérances : il était au comble de ses vœux.

Son retour fut un véritable triomphe. Il revenait parmi nous, avec l'aurole de la plus pure renommée, avec cette espèce de consécration que confèrent les hautes fonctions dignement remplies. Oh! pourquoi faut-il qu'il ait été si tôt ravi à un établissement où il faisait déjà tant de bien; où il travaillait avec le zèle le plus éclairé, le plus ardent, à faire fleurir la piété et la science! L'abbé Le Blanc était la perle de notre jeune clergé. L'opinion l'avait placé au premier rang parmi nos prêtres; et Monseigneur lui donna une preuve bien éclatante de son estime, de son entière confiance, en l'appelant au Concile de Rennes : l'emploi (1) dont il y fut chargé, et les larmes de l'auguste

(1) Secrétaire de la Congrégation des études ecclésiastiques.

prélat, disent assez haut qu'il sut y répondre. Et la mort impitoyable le frappe au moment où, dans la maturité de la vertu et du talent, il pouvait rendre les plus grands services au diocèse! Mes Frères, adorons la Providence, à qui nul homme n'est nécessaire; et taisons-nous.

Déjà, grâce à la chute d'odieuses entraves, le nouveau supérieur avait doublé le nombre des élèves. Il avait fortifié plusieurs branches de l'enseignement, créé de nouvelles chaires, établi, pour les classes supérieures, une société littéraire déjà féconde en remarquables travaux. L'amour de la religion, le besoin de la faire aimer, étaient surtout l'âme de son administration : Il avait la sainte passion du zèle. Le sage lui avait appris que la crainte de Dieu est la sanctification de la science : *Timor Domini scientiæ religiositas* (1). Il ne cessait d'évangéliser son troupeau. Tous les dimanches, dans le cours même de la semaine, il lui rompait le pain de la divine parole; et peut-être est-il mort victime de son infatigable dévouement, en lui prêchant, malgré son état de souffrance, une retraite préparatoire à la fête de Noël.

Je n'ai fait, Mes Frères, qu'esquisser, à grands traits, la vie de l'abbé Le Blanc. Que serait-ce si j'entraîs dans le sanctuaire de son âme, pour dévoiler tout ce qu'elle renfermait d'élevé, de sympathique et de bon? Sa foi simple et forte se révélait dans un inviolable attachement à l'Eglise, dans une tendre dévotion à Marie, dans une adoration profonde du mystère de l'autel, source intarissable du dévouement chrétien. Il avait une sincère compassion pour les malheureux, une abondante charité pour les bonnes œuvres; lui demander, je le sais, c'était obtenir (2). Une rare modestie, une droiture inflexible, une admirable générosité de cœur, présidaient à toutes ses actions. Il n'avait contre lui qu'une organisation frêle, impressionnable. Elle donnait à son caractère une teinte un peu triste, parfois inégale, qu'il était le premier à se reprocher, et qui, souvent, mettait elle-même à découvert toute la bonté de son cœur.

Une âme si ardente devait bientôt briser son enveloppe fragile; aussi, dès le début de la maladie, le médecin pressentit une issue funeste. Pour le malade, il a espéré presque jusqu'à la fin, moins par attache à la vie, que par la conscience du bien qu'il pouvait faire. Il disait à Dieu, comme le Roi-Propète : « Ne me rappelez pas à vous, au milieu de mes années. N'avez-vous pas l'éternité pour m'y puiser des jours? Laissez-moi, Seigneur, laissez-moi au milieu de

(1) Eccl., c. I, v. 17.

(2) M. l'abbé Le Blanc était un des bienfaiteurs de l'œuvre des Frères de Lorient.

« mes enfants, pour leur apprendre à vous aimer, à vous servir » : *Ne revoces me in dimidio dierum meorum; in generationem et generationem anni tui* (1).

Il a reçu les derniers sacrements, avec une vive componction, avec un tendre amour. Pendant l'onction des mourants, il répétait d'une voix défaillante : « Mon Dieu ! guérissez mon âme, parce que j'ai » péché contre vous » : *Sana animam meam, quia peccavi tibi* (2). Et malgré son extrême faiblesse, malgré son impuissance, il voulait se lever, pour recevoir son Sauveur.

Après une crise violente, on eut une lueur d'espoir; mais l'heure suprême était venue : c'était la flamme qui brille, un instant, avant de s'éteindre.

J'ai vu ce cher défunt, peu de jours avant sa mort. Il proférait encore quelques mots entrecoupés; il demandait des prières. J'étais accompagné d'un de ses amis d'enfance : « Oh ! mon ami, lui dit le » moribond, que cette vie serait amère, si l'on n'était réconforté par » l'espérance d'une vie meilleure. »

Bon confrère, tu n'en es plus, j'en ai la ferme confiance, à cette consolation de l'exil. Tu te reposes à jamais, dans la joie du Seigneur, des fatigues, des peines d'ici-bas. Tes nombreux amis te pleurent; et toi, tu jouis de la récompense du serviteur fidèle. Quand, toute sa vie, on a travaillé pour Dieu, la mort est la fin de la douleur; et le tribunal du souverain Juge devient le trône de la miséricorde : *Euge serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui* (3).

Pour nous, Mes vénérables Frères dans le sacerdoce de Jésus-Christ, recueillons d'une vie si pleine de salutaires leçons. Comme notre digne ami, pénétrons-nous bien de la grandeur, de la sainteté de notre ministère : plus que jamais le clergé a besoin de foi et d'amour, de science et de zèle. C'est le double levier avec lequel il peut encore soulever le monde.

Étudions la religion pour la mieux défendre; et forçons l'impiété au silence, par la supériorité de nos lumières. Qu'entre nos mains la science redevienne ce que toujours elle aurait dû être : la nature entière enseignant Dieu.

Précurseurs de Jésus-Christ dans les âmes, entrons-y surtout avec la charité; venons en aide à notre pauvre société si malade. N'en pouvant plus de lassitude, elle se retourne sur son lit de douleur, sans trouver une position qui la soulage. Tombée sur le chemin, elle

(1) Ps. 104, v. 35.

(2) Ibid., c. X, v. 5.

(3) Matt. c. XXV, v. 21, 25.

implore un bras qui la relève, un peu d'eau qui la désaltère; elle semble attendre qu'une goutte du sang du calvaire vienne enfin la rafraîchir. Eh bien ! au prêtre catholique de la lui porter; à nous de ranimer tant de cœurs flétris qui soupirent après le repos. Au milieu de nos discordes civiles, de notre existence si tourmentée, soyons les amis compatissants de tous les hommes, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Secourons, de notre mieux, toutes les misères, toutes les souffrances. Représentants du Sauveur sur la terre, soyons des modèles toujours plus parfaits d'abnégation, de dévouement, d'esprit de sacrifice; et l'avenir est à nous. Jésus-Christ nous dit, du haut des cieux; il nous dit, de cet autel où il va être immolé pour notre bien-aimé confrère : « Ayez confiance; c'est par là que j'ai vaincu le monde, c'est par là que vous le vaincrez vous-mêmes » : *Confidite, ego vici mundum* (4).

(4) Joan. c. XVI, v. 35.

SERMONS
DE
L'ABBÉ LE BLANC.

Sermon pour le 1^{er} Dimanche de l'Avent (1).

RESPONSABILITÉ DE NOS ACTES (2).

De nos jours, Mes Frères, l'on croit faire beaucoup d'honneur à l'homme en lui donnant, sur la foi d'une raison bien faillible, une absurde indépendance, en lui assurant l'irresponsabilité de tous ses actes. Oui, c'est là que tendent, et c'est là que toujours ont tendu les doctrines opposées à la foi catholique; toutes, elles peuvent se résumer ainsi : Enfants des hommes, nous n'avons aucun compte à rendre; n'allons pas nous troubler de vaines inquiétudes, nous embarrasser d'absurdes terreurs; écartons de devant nous cet épouvantail de Tribunal de Dieu, dressé par la superstition et le fanatisme pour arrêter l'esprit humain dans son essor.

(1) Les cinq sermons qui suivent, ont été prêchés à la Cathédrale de Vannes.

(2) L'exorde et la péroraison de ce sermon n'avaient pas été écrits.

Eh bien! nous dirons à toutes ces doctrines : Vous voulez élever l'homme, vous le ravalez; nous ne vous livrerons pas notre dignité. Si nous n'avons aucun compte à rendre, il n'y a pour nous ni mérite ni démerite; partant nous ne sommes pas libres, il n'y a ni bien ni mal, et dans ces suppositions, y a-t-il un Dieu? Et alors, qu'est-ce que l'homme? où est sa dignité morale? O doctrines impies, les passions vous acceptent et vous fêtent, mais vous arrachez sa couronne de gloire au front de l'homme, vous brisez son sceptre dans ses mains, et vous éteignez dans son regard le reflet céleste!

Une doctrine est plus glorieuse pour l'homme à proportion qu'elle le fait plus responsable; car, alors, elle lui fait croire à la valeur de ses actes; elle lui assigne une grande et noble place dans une œuvre qu'il fait avec Dieu; elle l'associe, pour ainsi dire, aux pensées de Dieu, à l'exécution du plan divin.

Le Catholicisme seul, Mes Frères, attribue à l'homme une grande, une glorieuse et terrible responsabilité. Il prend l'homme sortant des mains de Dieu, placé par sa puissance et sa bonté sur cette terre qui passe, mais où il va poser des antécédents dont les suites ne passeront pas, et il lui dit : O homme! tu es libre, tu es dans la main de ton conseil, libre de l'associer à la vie ou d'embrasser la mort. La vie, c'est Dieu. Si tu sais t'unir à lui, aspirer Dieu, pour ainsi dire, et sa vérité, la vie sera en toi, et tous tes actes seront des œuvres de vie : tu édifieras, tu bâtiras ton existence sur Dieu, base inébranlable et

éternelle; tu semeras peut-être ici-bas dans la douleur, mais tu recueilleras plus tard la joie et la félicité.

Mais si ce n'est pas à Dieu que tu veux t'unir, si tu rejettes bien loin son joug : *Projiciamus à nobis jugum...* (1); si, dans tes actes, tu veux avoir un autre point de départ que Dieu lui-même; si, au lieu de t'unir à Dieu, tu n'embrasses que le néant; si tu veux te faire une vérité en dehors de lui, appliquer d'autres lois que les siennes : c'est le mal que tu feras, et le mal ne produit que la destruction et la mort : *Stipendia peccati mors* (2). En Dieu seul est nécessairement toute paternité, toute fécondité. L'homme ne sera puissant dans ses œuvres qu'en allant puiser sa force à cette intarissable source; autrement, il ne fera qu'entasser des ruines.

Oui, Mes Frères, voilà l'homme selon les doctrines catholiques, le voilà se dressant dans toute sa liberté. Il peut travailler avec Dieu, faire avec lui, pousser son œuvre, et ses pensées, ses désirs, ses efforts lui seront comptés; et il peut aussi, jusqu'à un certain point, contrarier l'œuvre de Dieu, arrêter la vie et engendrer la mort. Mais Dieu garde toujours son haut domaine. Il faudra que ses plans s'accomplissent, qu'ils soient vengés. Les œuvres de vérité rayonneront, étinceleront au dernier jour, et les élus s'enivrèrent, dans leur lumière, d'une éternelle félicité. Mais les ruines et les destructions que nous aurons faites, retom-

(1) Ps. 2, 3.

(2) Ad rom. 6, 23.

beront sur nous et nous écraseront; la mort, sortie de nous, reviendra sur nous comme sur sa proie; nous l'avons embrassée librement, elle nous torturera dans ses éternelles étreintes.

Ce sont là deux fins à l'une desquelles nous arriverons infailliblement, et dont la dernière, rien qu'à y penser, fait se dresser les cheveux sur la tête!

Avons-nous embrassé la vie ou avons-nous embrassé la mort? tendons-nous à la vie ou bien tendons-nous à la mort? Beaucoup, je ne craindrai pas de le dire, vont à la mort; et, dans leurs éternels intérêts, je leur présenterai les doctrines catholiques dans toute leur rigueur.

Que faisons-nous ordinairement, mes frères? Nous nous posons le plus commodément possible sur la terre; nous semons nos actes avec la plus complète indifférence; nous vivons au jour le jour. Nous demandons-nous bien souvent quels sont les desseins de Dieu sur nous? qu'avons-nous à faire? *Ad quid venisti?* — Nous avons notre talent à faire fructifier, car le Maître va venir; mais nous le plaçons dans notre sein.

Quels sont les desseins de Dieu sur nous? Je ne puis certainement pas faire à cette question une réponse bien spéciale pour tous; mais j'y puis répondre d'une manière générale, et conforme aux enseignements de la Religion.

Dieu ne nous a pas créés seuls : la société remonte au commencement. Et, surtout, il ne nous a pas fait chrétiens seuls : nous sommes membres de la grande société catholique dont l'esprit se résume dans ces admirables mots de

l'Écclésiastique : *Mandavit unicuique de proximo suo* (1). Notre vie doit donc être une vie commune, une vie toute de relations, d'amour, de support et de services mutuels.

Eh bien! voilà ce que, presque tous, nous commençons par oublier. Nous prenons de la doctrine catholique, de la pratique catholique, ce qui nous convient, et nous nous ramassons avec cela dans notre petit coin. Nous allumons notre lampe au sanctuaire, et nous voulons jouir de sa lumière tout seuls. Nous nous imaginons que notre vie est une vie solitaire, indépendante, comme si, de la plénitude de notre vie, nous ne devions pas l'engendrer dans d'autres. Nous oublions que d'autres existences, dans le plan de Dieu, sont enchaînées à la nôtre; oui, un plus ou moins grand nombre d'existences, suivant la position plus ou moins élevée dans laquelle nous nous trouvons, le cercle plus ou moins large auquel il nous est donné d'atteindre. Combien de chrétiens parmi vous, mes frères, généralement réputés chrétiens, parce que hélas! le sens moral s'est considérablement affaibli dans ces malheureux jours; combien, dis-je, de ces chrétiens, appelés pratiquants, dont la vie n'est au fond qu'une vie d'égoïsme! Ils rougiraient de tomber dans des fautes grossières; ils ont l'habitude ou plutôt la routine des pratiques religieuses, pour la tranquillité de leur conscience : mais, s'ils étaient réellement unis à Dieu, cet amour leur donnerait un généreux élan vers leurs frères. A quelles

(1) Eccl., 17, 12.

œuvres ont-ils étendu leurs mains ? Ces mains, ils les ont croisées sur leur poitrine ; ils se sont dit, comme le paresseux du Livre des Proverbes, se retournant sur sa couche : *Paululum dormiam, paululum dormitabo* (1) : Je dormirai un peu, je sommeillerai un peu.

Vous vous dites chrétien, Mon Frère ! Mais ce mot de *chrétien*, cette glorieuse dénomination, désigne un homme qui répute tous les autres ses frères en Jésus-Christ.

Vous êtes chrétien. — Mais voilà un frère ! Eh ! mon Dieu ! je n'irai pas le prendre bien loin : je le trouverai dans votre famille même, suivant la nature. Voilà un frère dont la pauvre âme est dans un trop pitoyable état ! Si vous aviez fait autre chose que gémir, si vous aviez agi, si vos actes et vos paroles avaient énergiquement rendu témoignage à Jésus-Christ, si vous aviez déployé à temps le glaive de la sévérité fraternelle, cet abîme que vous ne cherchez pas à combler se serait-il creusé sous ses pas ?

Vous êtes chrétien. — Mais voilà votre enfant, oui, votre enfant même ! Y avez-vous vu un fibre en Jésus-Christ ? Vous avez vu votre image et votre ressemblance en lui ; vous vous êtes en lui idolâtré, adoré vous-même ; et cette adoration a fait germer dans son âme tous les vices. Ah ! il faudrait qu'au moins votre christianisme, si vous vous en piquez, se prouvât par un véritable amour pour vos enfants — ce qui vous est et ce qui vous doit être le plus cher au monde.

Vous êtes chrétien. — Mais ce frère qui souffre et qui a

(1) Livre des Prov., 6, 10.

faim, ce frère qui tombe parce que personne ne le soutient, ce frère qu'une parole dite à propos sauverait du désespoir, pour qui un mot d'amour serait la chaleur et la lumière, y pensez-vous ? Vous êtes chrétien ! Où sont donc vos frères ?

Si vous êtes chrétien, vous avez la vie : semez-la donc ! Vous la gardez. Vous faites négligemment, ou plutôt vous ne faites pas, l'œuvre de Dieu : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter* (1). Vous ne semez pas la vie : la mort germe tout autour de vous.

Nous avons des influences en bien, à exercer. Quand nous ne les exerçons pas, des influences de destruction et de mort viennent s'y substituer. Qui ne tremblerait en pensant à tout le mal dont il a été, depuis le commencement de sa vie, cause, de cette manière ?

Nous entendons bien souvent parler de malheurs, de crimes de toutes sortes, d'assassinats, de suicides. Nous poussons un cri d'horreur, notre sens naturel et chrétien se révolte. Mais tout le hideux de ces crimes appartient-il à ceux qui les ont consommés ? Ces criminels, bien souvent du moins, c'étaient des faibles que Dieu avait confiés à la charité de leurs frères ; qu'il avait rattachés à d'autres hommes qui auraient dû exercer sur eux de salutaires influences. Or, à plusieurs du moins, ces influences ont manqué ; ils ont cherché un appui, et l'appui s'est retiré, la miséricorde de leurs frères leur a fait défaut ; ils ont été négligés, repoussés peut-être ; ils cherchaient une main, la main n'a

(1) Jerem., 48, 10.

pas été tendue; et ceux qui, par leur indifférence et leur dureté, les ont laissés rouler au fond de l'abîme, ceux qui n'ont pas respecté la sainteté des liens que Dieu avait tissés lui-même, sont les mêmes qui se dressent aujourd'hui fièrement pour leur lancer la première pierre.

Oh! Mes Frères, la vie morale, la vie chrétienne, c'est chose bien sérieuse pour nous : une vie toute de devoirs, de responsabilité. Ah! je voudrais faire entrer cette persuasion jusqu'au plus intime de vos âmes. Oui, je voudrais que vous comprissiez surtout les terribles suites, les suites possibles de nos négligences : c'est à quoi nous pensons le moins, et voilà pourquoi je m'y arrête. Le Roi-Prophète, malgré son éminente sainteté, s'en effrayait lui-même : *Ab occultis meis munda me et ab alienis parce servo tuo* (1). O Seigneur! écrivons-nous aussi : Pardonnez-nous, pour que les suites de nos négligences ne se redressent pas terribles contre nous, lorsque nous comparaitrons devant votre Tribunal.

Mais si nous sommes responsables à ce point de nos négligences, que sera-ce de nos actes? Quelle cause, quelle semence de mal n'y aura-t-il pas dans nos actes positifs? Nous nous étonnons quelquefois en voyant des saints, de grands saints, trembler sur leur lit de mort, en repassant leur vie. Oh! c'est que plus l'âme est sainte, plus elle comprend la puissance des actes humains pour la vie et pour la mort. Nous autres, nous y allons plus à notre aise;

(1) Ps. 48, 13.

nous jouons avec le mal moral comme avec un hochet d'enfant. O mon Dieu! pardonnez-nous, car nous ne savons vraiment ce que nous faisons!

Que dirions-nous d'un homme qui manierait étourdiment un glaive, s'en blesserait, en blesserait les autres, et de tout cela se ferait un jeu? Nous ne trouverions pas de mot assez fort pour qualifier pareille folie. Le mal moral c'est, dans nos mains, une arme terrible, une arme à deux tranchants, que nous manions en riant, à notre détriment et à celui des autres. Oui, à celui des autres; et c'est surtout à ce côté de la question que je dois m'arrêter en parlant de notre responsabilité morale, car c'est le côté le moins considéré et le moins compris. Nous nous sommes bien vite dit quand nous sommes chrétiens (car pour les autres, les passions, leur satisfaction, sont une gloire, que dis-je? même, de nos jours, un devoir), nous nous sommes bien vite dit : Nous sommes pécheurs, pleins de corruption, coupables envers Dieu, infidèles à la grâce. Nous avons des formules toutes prêtes pour accuser nos fautes, des gestes tous prêts pour témoigner notre douleur, comme un moule de convention dans lequel nous jetons notre repentir. Mais ces fautes, les avons-nous comprises? ces fautes que nous accusons toujours dans une invariable forme, en mesurons-nous la portée et l'étendue? Non, je ne crains pas de le dire. Il est bien peu de chrétiens qui, là-dessus, aient fait des réflexions sérieuses.

Combien y a-t-il d'hommes, combien de chrétiens qui ne se disent pas à eux-mêmes, et qui ne disent pas aux

autres avec la meilleure foi du monde : Nous ne faisons de mal à personne !

Vous répétez les actes mauvais, en matière grave peut-être ; mais vous avez confessé vos fautes, et vous croyez en être quittes avec Dieu. Il faudrait aussi en être quittes avec vos frères. En vérité, l'êtes-vous ? Y avez-vous pensé ?

Par la répétition de vos chûtes, de vos fautes, vous affaiblissez en vous incessamment la vie morale. Vous la devez cependant dans toute sa force à vos frères, et vous ne vous viciez jamais seuls. Si vous avez quelque ascendant surtout, votre vie sera comme un niveau, au-dessus duquel ceux qui vous entourent ne s'élèveront pas. Vous ne faites de mal à personne ! Et voilà des âmes qui s'attédisent, s'amollissent, dépérissent à proportion de l'attédissement et du dépérissement de votre âme. Non, vous aurez beau faire, la mauvaise exhalaison de vos vices et de votre corruption, vous ne la retiendrez jamais tellement en vous, qu'elle ne se répande plus ou moins au dehors.

Vous ne faites de mal à personne, vous géissez de vos vices, vous auriez horreur d'en communiquer le virus aux autres. Eh bien ! non, vous n'êtes pas plus maîtres de ce virus, que ne le serait du méphitisme de sa fièvre, un homme atteint d'une maladie contagieuse.

Vous ne faites de mal à personne ! Mais, je vous l'assure, sans vous en apercevoir même, vous agirez contre les intérêts spirituels de vos frères. Quand nous sommes possédés de l'amour du bien, quand le feu de la charité brûle dans nos âmes (je le dirai tout à l'heure avec plus de développement),

comme Jésus-Christ, nous ne voulons rien tant que de communiquer cette flamme : *Et quid volo nisi ut accendatur* (1). De même, quand nous sommes déçus de la charité, nous sommes saisis comme d'une fièvre de prosélytisme pour le mal ; la vertu nous gêne, car elle nous condamne. Il est dans notre nature de vouloir faire les autres sur notre modèle, et alors comme malgré nous, il ressort de nos actes, de nos paroles, de toutes nos tendances, quelque chose qui est contre l'ordre, et qui inocule notre corruption, d'une manière latente et non moins dangereuse. Hélas ! il ne manque pas de nos jours de ces chrétiens, qui ne font de mal à personne : prédicateurs de morale relâchée, parce que la morale évangélique combat leurs habitudes et leurs actes, inoculant la tiédeur et la mollesse par tout ce qui les exprime, colporteurs de maximes mondaines, prétendues chrétiennes, qui servent d'oreiller à toutes les passions ; et c'est ainsi que par ce malheureux prosélytisme de notre mauvaise nature, l'esprit chrétien va s'affaiblissant de plus en plus. A une génération molle et faible, en succède une autre plus molle et plus faible encore ; les mœurs chrétiennes se perdent, et tout cela va prendre sa source, dans les actes et les habitudes de chrétiens qui ne font de mal à personne.

Comprenons donc bien cela : nous nous tenons tous les uns les autres, nous sommes les anneaux d'une même chaîne, les membres d'un même corps ; nous devons nous édifier dans un même édifice mystique. Si nous n'édifions pas, nous ruinons quelque partie de cet édifice mystique qu'on appelle l'Eglise.

(1) Luc., 12, 49.

Plus les influences sont hautes et directes, plus nos actes ont de conséquence. Je ne puis entrer dans les détails, mais je m'arrêterai à la plus puissante des influences, à celle qui nous rappelle les plus doux souvenirs, l'influence de la mère chrétienne.

Omnî custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit : Gardez soigneusement votre cœur, dit le Livre des Proverbes, parce que c'est du cœur que procède la vie (1). Ah ! c'est à vous surtout, ô mères, que s'adressent ces paroles ! Malheur à vous, si votre enfant avait à puiser à la source maternelle de votre cœur, non pas la vie, mais la mort ! l'avenir de la société repose sur vous ; mais, sachez-le bien, il ne faut pas que vos vertus soient médiocres, il faut que vous soyez de vrais, de frappants exemplaires de christianisme. Si vous n'avez à présenter à vos enfants qu'un christianisme mondain, jamais ils ne seront des chrétiens, jamais ils ne seront des hommes. Quand nous les recevons de vos mains, la direction est déjà donnée : nous les ferons difficilement rebrousser, si elle est mauvaise. Votre sacerdoce précède le nôtre, et il est tout-puissant. A tant de jeunes gens dont nous déplorons la perte, qu'entraîne le tourbillon des passions loin de nos enseignements et de nos solennités, ce sont des mères qui ont manqué presque toujours. Il n'y a plus, il n'y a presque plus de ces familles, pleines d'une énergie, d'une sève toute chrétienne : hélas ! c'est qu'il n'y a presque plus de mères chrétiennes.

(1) Prov., 4, 23.

O grandeur de la maternité ! Mais aussi, ô terrible responsabilité ! Je prête l'oreille à ces accusations, à ces récriminations formidables que j'entends retentir devant le tribunal de Dieu : j'entends surtout des fils qui accusent leurs mères. Une grande somme de mal qui se sera consommée à la face du ciel, aura pris sa source dans le cœur maternel : *Serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit*.

Et ici, les ennemis de Dieu sont parfaitement d'accord. Ils cherchent à empoisonner le cœur qui est la source du mal, s'il n'est pas la source du bien. Oui, toujours les impies ont été droit au cœur des femmes. C'est là, ils le savent, que doit être porté le coup de mort. L'ancien serpent leur a dit par son exemple : C'est de là que procède la vie : *Ex ipso vita procedit*.

J'ai prononcé, Mes Frères, l'horrible mot d'ennemis de Dieu. Y a-t-il donc des ennemis de Dieu ?... Je ne vous ai parlé que de nous autres, chrétiens faibles qui faisons le mal sans trop réfléchir à sa noire malice, à ses terribles conséquences, et j'ai voulu vous faire comprendre ses suites. Mais y aurait-il des hommes qui fissent le mal par une haine bien directe contre Dieu, des hommes qui lui fissent la guerre, qui se réjouissent comme Satan dans les œuvres d'iniquité ?

Oui, il y a toujours eu des hommes organisant la guerre contre Dieu par le plus horrible système ; des hommes plutôt fils de Satan que fils d'Adam, car celui-ci, inexcusable sans doute dans sa chute, embrassait le néant bien moins avec joie que par une déplorable faiblesse.

Ils se sont dit : Dieu veut la vie. — A nous autres la mort,

à nous autres les ruines. Montés sur ces ruines, nous serons comme des Dieux. Guerre donc à Dieu et à son Christ ! Poursuivons Dieu dans toutes ses œuvres, dans la création, sur ses autels ; poursuivons-le dans ses influences sur les cœurs ; ravissons-lui les affections de l'homme ; dressons, animons contre lui tous les vices.

Non, jamais ces hommes n'ont manqué, à la honte de notre espèce ! ils n'ont pas manqué depuis l'immense amour du Calvaire ; ils ne manquent pas encore, ils se multiplient : *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper* (1). Je les vois s'élever au-dessus de toutes les époques, comme de sinistres météores, traînant après eux d'innombrables victimes. Ah ! c'est en eux que je comprends surtout toute la puissance de destruction du cœur de l'homme, quand il s'est livré au mal.

Non, non, dans notre siècle, les princes des ténèbres ne manquent pas. Ils nous parlent par les cent voix de la presse ; ils nous arrachent à tous nos devoirs, aux influences chrétiennes ; ils nous dégoûtent de la vie de famille ; et des fantômes de leur imagination, de tous ces spectres hideux qu'ils évoquent de l'enfer, ils nous créent une abominable société. Ils règnent ! Et dans cet auditoire, ils ont plus d'un sujet et d'une victime ! Et notre siècle les admire : ce sont des hommes puissants ! Ce qu'on adore aujourd'hui, c'est l'énergie pour le mal : les plus grands crimes sont absous s'ils ont été faits avec puissance. Mais, puisque ce monde les

(1) Ps. 73, 23.

absout, c'est au tribunal de Dieu que nous en appelons. C'est là qu'il nous sera donné de connaître toute la profondeur du mal.

Mes Frères, les suites de nos actes mauvais, dont je n'ai pu vous donner qu'une idée bien affaiblie, le grand jour nous éclairera sur elles, d'une manière terrible ; mais il nous révélera aussi l'heureuse et toute-puissante fécondité de la vertu. C'est là ce que j'ai maintenant à vous développer.

Quand Dieu eut terminé le grand ouvrage de la création, il le contempla du haut de sa sagesse et de sa puissance, et il dit en s'applaudissant : Tout est bon. Comprenons-nous bien le sens de ces paroles ? — Tout est bon, c'est-à-dire, tout est conforme à mes desseins, toutes les créatures accomplissent harmonieusement les lois de leur être, toutes, elles chantent de concert un hymne à ma gloire. Et l'homme aussi était bon, et d'une bonté plus achevée que celle des autres êtres tombés de la main de Dieu, car, lui, c'était avec intelligence et amour qu'il accomplissait les volontés divines.

Il tomba, le mal entra dans le monde. Mais, par les mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ, nous avons pu recouvrer notre bonté primitive ; nous pouvons être bons encore, nous sommes capables de bien. Ces simples mots sont le résumé de notre puissance, de notre gloire, de nos espérances.

Je puis être bon. — O mon Dieu, quel mot ! Qu'est-ce que l'homme, pour que vous lui ayez fait une aussi large

communication de vous-même ! Je puis être bon. — C'est-à-dire, ma pauvre intelligence peut s'élever jusqu'à comprendre vos volontés saintes, mon cœur jusqu'à les aimer ; et mon action je pourrai la diviniser, pour ainsi dire, en l'associant à la vôtre. Je peux faire le bien. — C'est-à-dire, par mes actes, par mes œuvres, je peux appliquer les lois divines elles-mêmes, ces lois qui ne manquent jamais leur effet ; et mon action, n'étant ainsi que l'action divine, je vais participer à sa fécondité toute-puissante.

O glorieuse, ô divine faculté de faire le bien ! Quand nous ne savons pas nous en servir, c'est notre sceptre que nous ne voulons pas reprendre, c'est notre couronne que nous arrachons de notre tête : *Quid est homo quod memor es ejus... minasti eum paulò minis ab angelis, gloria et honore coronasti eum et constituisti eum super opera manuum tuarum* (1).

Quand nous faisons le mal, nous jetons, nous l'avons dit, des semences de mort, qui germent infailliblement. Mais, quand nous faisons le bien, c'est de Dieu que nos intentions et nos actes sont pleins ; par nous Dieu se répand et se communique, et Dieu c'est la vie. Non, non, l'histoire de l'humanité ne présente pas seulement cette déplorable filiation des œuvres de ténèbres. L'histoire de l'humanité a son côté lumineux. La charité a su édifier à côté de ces ruines ; le bien a été puissant et fécond. Il y a deux cités : celle des enfants de ténèbres, et la radieuse cité des fils de la lumière.

(1) Ps. 8, 5.

Que l'homme le plus obscur, a dit un écrivain catholique, veuille le bien de tout son cœur : par la rectitude de sa volonté, il est en rapport avec Dieu ; et Dieu lui prête, pour agir, sa puissance et sa force, et cet homme est plus puissant que les forts de la terre. Ses œuvres ne seront pas aperçues peut-être, (car le monde sait-il distinguer les réalités des fantômes ?) mais elles n'en sont pas moins réelles. Elles resteront, et il les retrouvera, car elles ont leurs racines dans le Dieu de l'éternité : *In ipso ambulate, radicati et superedificati in ipso* (1).

Combien de ces âmes ignorées des hommes, que les grands et les riches foulent peut-être avec insolence, et qui, par leur action inaperçue et pacifique, ont exercé une plus réelle influence, ont déployé plus de puissance que ceux qui les méprisent, et qui ont épuisé toute une vie d'orgueil, en stériles efforts !

Les mauvaises dispositions du cœur, je l'ai dit, ont leur contagion, même à notre insu. La vertu aura sa contagion, elle-même. Oui, pourrions-nous supposer un seul moment que l'homme de bien ne fût pas essentiellement un homme d'action, pourrions-nous supposer que cet amour du bon pût rester en lui, sans chercher à se réaliser et à se produire, la bonne odeur s'en répandrait, à son insu, au dehors, et empêcherait autour de lui la corruption. L'amour du bien, la charité divine, spiritualiserait tout son être, donnerait à sa physionomie quelque chose de radieux et de céleste ; son

(1) Ad coloss., 2, 6.

extérieur prêcherait et convertirait, il exhalerait comme un arôme bienfaisant pour nos âmes. Oui, les Justes ne sortiraient-ils pas de leurs communications avec Dieu, ils seraient encore le sel de la terre; le seul parfum de leurs âmes engendrerait d'autres âmes. Qui de nous, Mes Frères, ne connaît de ces Justes, dont la seule vue est pour nous comme une parole de Dieu; de ces Justes, devant lesquels on se sent saisi d'un invincible respect, on se sent meilleur, ou du moins plus disposé à la vertu? Qui pourra dire combien il y aura eu de pensées coupables refoulées, d'actions criminelles arrêtées, de bras suspendus pour frapper détournés, et, je ne crains pas de le dire, de conversions faites par le simple aspect du Juste?

O puissance de la vertu! O fécondité de l'âme qui s'est unie à Dieu par l'amour du bien! *Emittes spiritum tuum et creabuntur* (1).

Mais l'homme de bien ne passe pas ainsi sans agir, et ne répandant que malgré lui sa lumière, il passe comme son divin Maître, en faisant le bien: *Pertransiit benefaciendo*(2). Il est possédé d'un saint enthousiasme; il a la passion de la gloire de Dieu et de l'avancement de son œuvre; il répand à pleines mains la vie dans tous les cœurs qu'il peut atteindre.

L'âme puissante par l'amour du bien qui est en elle, c'est l'homme du peuple, bénissant Dieu dans sa pauvreté, dirigeant doucement vers le ciel sa petite famille, ses enfants, qui perpétueront dans le monde sa vertu et son honnêteté :

(1) Ps. 103, 30.

(2) Act. 10, 38.

jeunes rameaux d'olivier autour de sa table, qui brilleront un jour d'un éternel éclat à sa couronne. Oh! c'est par cette douce influence de la vertu au sein de la famille, que se conservera la moralité du peuple, sur lequel on déclame si fastueusement, en foulant aux pieds ses intérêts les plus sacrés.

L'âme puissante par l'amour du bien, c'est quelquefois un petit enfant, réagissant sur son père par son innocence et sa naissante vertu. Oui, possédée de Dieu, l'âme d'un petit enfant est féconde.

C'est la jeune fille, commandant le respect par sa pureté, étendant sur ses compagnes sa douce et salutaire influence, apprenant au pauvre le ciel et la vertu.

C'est la mère de famille, dans quelque rang que ce soit, assistant avec respect à l'épanouissement de cette jeune âme, image de Dieu, et rachetée, purifiée par Jésus-Christ; se surveillant elle-même avec soin; écartant d'elle-même tout ce qui pourrait affaiblir sa vertu; s'interdisant les joies tumultueuses du monde, dont elle sortirait moins chrétienne, car Dieu n'est pas dans le trouble: *Non in commotione Dominus* (1); repoussant avec horreur ces livres infernaux où la femme, sous prétexte d'être affranchie est déshonorée, et disant en serrant son fils sur son cœur: O chère créature de Dieu, je ne voudrais pas t'empoisonner de mon lait, je ne t'empoisonnerai pas non plus de mon âme: je te la verserai pure, et tu ne recevras d'elle que l'amour de Dieu et de tes devoirs.

(1) 3 reg. 19, 11.

Cet enfant passera son jeune âge dans la candeur ; les leçons de sa mère ne sortiront pas de sa mémoire dans son adolescence. S'il tombe, il se relèvera par ses souvenirs. Il sera un homme de bien. Il aura reçu de sa mère lumière et chaleur : un jour, il les répandra lui-même.

L'âme puissante par l'amour du bien, c'est l'homme dans les fonctions les plus élevées que vous voudrez ; c'est le prêtre, c'est le religieux, c'est l'écrivain, se disant : Ce n'est pas à notre gloire que nous travaillons, mais à celle de Dieu. Aspirons de plus en plus l'amour du bien, aspirons la lumière, afin de les répandre sur ceux que Dieu nous a confiés. Nous avons charge d'âmes : il faut qu'elles se forment sur nous ; mais il faut que nous-mêmes nous nous formions sur Dieu. Ce n'est pas nous que nous avons à communiquer : nous ne communiquerions que corruption et vices. Non ; soyons entre les mains de Dieu comme un cachet brûlant, à l'aide duquel il imprimera sa ressemblance.

Ces ouvriers de Dieu nous manquent-ils ? auprès des hommes puissants à détruire, avons-nous des hommes puissants à édifier ? Dieu mesure toujours le remède au mal. Réconcilions-nous avec notre époque : les hommes de bien surgissent de toutes parts. O mon Dieu, prononcez sur eux comme sur nos premiers pères : Croissez et multipliez-vous : *Crescite et multiplicamini* (1).

Ils croissent et se multiplient partout. De nobles efforts sont opposés à la conjuration du mal, qui semble redoubler de

(1) Gen., 1, 22.

rage : Oui, de nos propres yeux, nous pourrions voir tout ce que le mal a de puissance pour détruire ; mais aussi, toute la fécondité du bien pour produire des fruits de vie. De toutes parts, les hommes de bien se réunissent, se donnent la main et s'entendent : toutes les forces sont mises en commun et comme en faisceau. Il n'y a plus que deux camps, il n'y a plus que deux drapeaux : c'est une lutte terrible, une lutte à mort.

O âmes généreuses, qui vous êtes dévouées à la guérison des plaies de vos frères ! En vous comptant, en mesurant vos ressources et vos forces, vous vous découragez plus d'une fois peut-être ; vous vous direz : Nous sommes en minorité, que pouvons-nous avec nos faibles moyens ? — Faibles moyens ! Vous avez Dieu, vous voulez avec lui, vous agissez avec lui, vous poursuivez son œuvre. Quoi ! vous croyez à la puissance du mal, vous vous en effrayez, et vous ne croyez pas à la puissance du bien ! Mais, pensez-vous donc que c'est la première fois que l'homme de bien a eu à lutter contre des obstacles en apparence insurmontables ? Avec de bien plus faibles moyens, des choses immenses ont été entreprises. Le plus petit germe mis en terre, avec une sainte volonté, devient un arbre immense. Le bien, sous la forme quelquefois d'une simple pensée, d'une simple parole, d'une action en apparence de peu de portée, c'est souvent le grain de sénévé de l'Evangile : il devient un arbre magnifique, où viennent se reposer les oiseaux du ciel.

Nous avons encore, sur notre sol catholique, de ces arbres, dont la semence a été jetée par des Saints : semence imper-

ceptible, et que les hommes, dans leur orgueil et leur dédain, ont foulée d'abord; mais leurs œuvres sont tombées avec fracas, et les traces des pieds des Saints sont restées. — Les enfants d'un ordre illustre combattent intrépidement sous nos yeux, les combats du Seigneur; chevaliers de cette Eglise, qui s'est accrue par le sang, ils se sont étendus par la persécution. La semence de cette grande famille, fut une parole de charité, dite par un pauvre étudiant du seizième siècle, à quelques étudiants obscurs comme lui. — Les Filles de Saint-Vincent-de-Paul, sont partout, faisant face à toutes les faiblesses et à tous les maux. La semence de cet arbre aux branches étendues, ce fut une parole toute vibrante de commisération de saint Vincent. Quelques dames, réunies à sa voix, ne savaient pas qu'elles commençaient ce camp de la charité, dont les tentes se retrouvent partout où il y a des maux à soulager.

Il y a quelques années, une pauvre femme, dans l'ardeur de son zèle, voulut recueillir quelques aumônes pour les missionnaires: elle fonde, sans le savoir, l'admirable Association de la Propagation de la Foi. — Savait-il, le curé de Notre-Dame-des-Victoires, en réunissant ses premiers associés, que son œuvre devait s'étendre par toute l'Eglise catholique? — D'où est-il parti, ce mouvement qui a ranimé, fondé partout les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul? D'un seul cœur peut-être; mais vivant de l'amour.

Quelle gloire donc de vouloir avec Dieu! quelle force d'agir avec lui! Quand nous pouvons croire, non pas dans la présomption, mais dans l'humilité de notre âme, que nous

sommes dans le sens de Dieu, allons sans crainte: nos actes faits avec cette chaleur de foi et d'amour, doués d'une force toute divine, auront des résultats que nous ne pourrons pas prévoir, et qui nous attireront les bénédictions de bien des âmes, appartenant même aux générations futures.

O mon Dieu! C'est une des grâces dont doit vous remercier cette époque malheureuse, sous tant de rapports, que vous ayez secoué les hommes de bonne volonté de l'inertie dans laquelle ils semblaient être, et que vous leur ayez fait comprendre qu'il faut agir. Oui, oui, ils agissent; et tout n'est pas angoisses pour l'homme de foi, quand il jette les yeux sur l'avenir...

Puissance, contagion du mal, fécondité du bien, voilà, Mes Frères, ce dont j'ai essayé de vous donner une idée qui ne peut jamais être qu'affaiblie. La pensée-mère de ces développements, c'est la perspective du jugement dernier qui me l'a fournie: partis de ce terrible dogme nous y arriverons en finissant... Oui, le bien et le mal se disputent....



Sermon pour le II^e Dimanche de l'Avent.

FOI ET INCREDULITÉ.

*Tu es qui venturus es, an alium
expectamus?*

Est-ce vous qui devez venir ou
devons-nous en attendre un autre?
(Saint Luc, 7, 20.)

Les disciples de Jean, par un vain amour-propre d'école, refusent de croire à la supériorité de Jésus sur leur maître; le saint Précurseur les envoie au Sauveur, avec cette question : Est-ce vous qui devez venir ou devons-nous en attendre un autre ?

Cette question, l'erreur l'a toujours faite à la vérité, l'hérésie à la véritable Eglise; elle ne s'est jamais contentée du présent, elle a toujours rêvé, je ne sais quel avenir meilleur qu'elle était chargée de faire elle-même. Est-ce vous qui devez venir ou devons-nous en attendre un autre? De nos jours l'impiété la fait encore à l'Eglise catholique, cette question; ou plutôt non : elle est insolente, elle ne doute pas, ne questionne pas, elle dit audacieusement au Catholicisme : Non, vous n'êtes pas Celui qui doit venir, nous

— 25 —

devons en attendre un autre. La réponse à cette audace, écoutons-la de la bouche de Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même : Allez, répond-il aux disciples de Jean, allez raconter à votre maître ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent... C'est-à-dire, tous ces éclatants miracles, ne sont-ils pas les signes irrécusables de ma mission ?

Vous ne pouvez pas croire à la mission de l'Eglise, vous dites que les temps sont accomplis, vous rêvez une autre église, en un mot vous n'avez point de foi; car il n'y a ni plus ni moins dans la foi. — Eh bien! la mission de l'Eglise repose sur des faits; elle repose sur une longue suite de faits surnaturels, prophéties, miracles, qui s'enchaînent jusqu'à nous; elle ne s'appuie pas seulement sur les faits du passé, elle s'appuie sur ceux du présent. Regardez autour de vous : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent... Ces paroles, entendez-les dans le sens littéral ou dans le sens spirituel, comme vous voudrez : les faits, pour appuyer notre foi, ne nous manquent pas de nos jours. Quand la mission de notre Eglise cessera, ces signes lui manqueront sans doute, car je ne crois pas que Dieu vienne à l'aide du mensonge; et quand l'Eglise que vous rêvez viendra prendre possession des intelligences et des cœurs, elle sera aussi sans doute glorifiée du miracle.

Nous croyons à l'Eglise catholique, à tout ce quelle nous enseigne; et notre foi repose sur des faits indestructibles.

Les impies refusent leur adhésion à notre Symbole. Ce n'est pas du tout parce que la critique, l'examen impartial et réfléchi leur a révélé la faiblesse de ces faits qui font, disons-nous, notre force; mais c'est, ou parce qu'il les ignorent, ou bien, parce que dans leur orgueil, ils mettent leurs vains systèmes au-dessus de la parole de Dieu, ou bien, parce que de leur cœur corrompu, s'élèvent des vapeurs qui troublent et obscurcissent leur intelligence.

En deux mots : nous croyons; motifs de notre foi. Les impies nient; motifs de leur refus d'adhésion.

Implorons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie, *Ave, Maria*.

Je crois : Ce grand mot du Chrétien, il y a des hommes qui ne peuvent supporter de l'entendre. Depuis le dernier, jusqu'au plus haut degré de l'échelle sociale, contre ce grand mot, il y a des sarcasmes.

A celui qui nie la Foi en principe, comme une absurdité, j'oppose un grand fait, et ce fait je le trouve en lui-même.

Je crois : C'est notre mot à tous. L'homme est un être essentiellement enseigné; c'est suivant la belle expression d'un illustre orateur, le fils de l'enseignement. Aux premiers jours de sa vie, sa mère lui ouvre les yeux à la lumière, elle épie les lueurs naissantes de son intelligence, lui fait distinguer et connaître le bien et le mal, punit l'un, récompense l'autre, prépare sans efforts cette jeune âme, aux éléments des sciences humaines, l'initie tout à la fois aux préceptes de la religion et aux mystères d'une autre vie.

Voilà comment l'homme entre dans la vie, appuyé sur l'autorité, et l'autorité la plus douce, celle de sa mère.

L'enseignement l'abandonne-t-il sur le seuil de l'enfance? Il passe en d'autres mains, et c'est l'enseignement encore qui continuera son développement intellectuel et moral : comme l'enfant, l'adolescent vit de foi. Sorti de l'adolescence, se choisissant, comme l'on dit, une carrière, cessera-t-il d'être enseigné encore? Trop souvent il s'enivrera de lui-même, d'un développement d'intelligence dont la cause n'est pas en lui, mais dans l'éducation qu'il a reçue; il reverra ses principes et ses connaissances, ne voudra rien admettre qu'il ne comprenne. — Mais secouant le joug des premières influences, n'en subira-t-il plus d'autres? Il a rejeté ce qu'il avait reçu de sa mère et de ses maîtres : il est saisi sur le champ par d'autres doctrines et d'autres maîtres. Il n'est pas *lui-même* encore, il ne le sera jamais : il est l'homme de l'autorité et de l'enseignement.

Il n'est pas d'homme qui, plus ou moins, ne subisse le joug de l'autorité. Il y en a qui le subissent aveuglement peut-être. L'homme de talent, l'homme de génie n'y échappe pas lui-même : un homme de génie exprime sa nation et son siècle. Il les enseigne aussi, mais son point de départ a été l'enseignement social. Prenez donc l'homme au premier âge comme au déclin de la vie, aux premiers comme aux derniers rangs de la Société : il vit de foi, il est le fils de l'enseignement et de l'autorité. Nier la foi en principe, la reprocher comme une absurdité, c'est donc nier la nature de l'homme intellectuel et moral, c'est ac-

cusier d'absurdité la nature de l'homme, ou plutôt son auteur, Dieu lui-même.

Eh bien, oui ! Pourra-t-on nous dire, nous admettons la nécessité de la foi dans ce sens : croire, c'est admettre sur une autorité. Mais vous allez plus loin : croire, suivant les chrétiens, c'est admettre ce que l'on ne comprend pas.

Nous le reconnaissons bien ; mais votre arme nous la retournons contre vous-mêmes : que n'admettez-vous pas ? Et dites-moi donc un peu, incroyants de toutes les classes, que comprenez-vous ?

L'homme est un être pensant, parlant, agissant. Voyons, un moment, qu'on y réfléchisse : pouvons-nous penser, parler, agir, sans la foi à plus d'un mystère ? Les éléments de notre pensée, de notre parole, ne sont-ce pas des mystères ? Formulons un jugement intérieurement ou extérieurement, disons seulement : l'homme *est bon*. — Ce jugement n'est pas possible sans la foi à l'être par lui-même, à l'être, à la bonté absolue, à la spiritualité de l'âme, à la distinction, à l'union de l'âme et du corps. Seriez-vous athée, en prononçant ces mots, vous feriez un acte de foi à ces mystères. Oui, des mystères, car ces choses les comprenez-vous le moins du monde ?

Hors de cette proposition, et Dieu et l'âme ne sont pas moins des mystères. Le fait de leur existence, de leurs attributs même, peut se saisir, mais voilà tout ; et l'on rit de celui qui s'exprimerait ainsi : Je vois Dieu, je le comprends, je vois la spiritualité de l'âme, je saisis les liens qui l'unissent au corps. Non, de force il faut que nous disions : *Je crois* en

Dieu, *je crois* que l'âme est spirituelle, et qu'elle est une au corps. Et ce mot veut dire pour tous les esprits et dans toutes les langues : je ne comprends pas la chose en elle-même ; mais je l'admets comme un fait irrécusable, je suis convaincu qu'elle existe.

Voilà donc, qu'on me passe le terme, plus d'une couche de foi sur l'esprit des contempteurs de l'esprit de foi. On peut aller plus loin encore. Ils admettent comme tous leurs semblables l'existence des corps ; ils ne démontreront pas cependant l'existence des corps. Ils admettent le mouvement ; ils ne prouveront pas le mouvement. La lumière, la chaleur, leur arrivent par tous les pores ; ils ne démontreront pas la lumière et la chaleur. Ils ne démontreront pas le grain de sable qu'ils foulent ; et l'on ne parle pas français, on ne parle aucune langue, si on ne dit pas : *Je crois* à l'existence des corps, *je crois* au mouvement, *je crois* à la lumière.

Je crois, c'est le mot répété le plus souvent ; *je crois*, c'est le mot le plus vrai, il part de nos entrailles. La foi, sans sortir de l'ordre naturel, nous ne faisons que l'aspirer et la respirer, pour ainsi dire. O hommes qui nous appelez absurdes, vous voilà donc jusqu'à présent les complices de nos absurdités ! Tout cela nous le *croisons* comme vous, vous le *croisez* comme nous ; mais au moins nous n'avons pas l'orgueil de ne pas le reconnaître.

Jusqu'ici nous avons marché avec nos adversaires, nous les avons forcés à nous suivre par le même chemin. Il faut que nous nous séparions. Les entendez-vous qui s'écrient : Si vous vous arrêtez là, nous ne vous reprocherions aucune

absurdité; mais cette foi qui nous est commune, n'est pas la Foi chrétienne. Votre symbole, voilà ce que nous vous reprochons.

Où certes, notre foi, et c'est notre gloire, c'est notre consolation, s'élève plus haut que ces sphères bornées, naturelles. Non, non, ce n'est pas là ce que nous appelons proprement notre foi. Mais sur ce que nous appelons notre *Symbole*, sur ce qui fait pour nous l'objet de la foi proprement dite, de la foi surnaturelle, nous nous justifierons plus facilement encore. Et cette fois-ci, comme tout à l'heure, vos propres armes nous les retournerons contre vous-mêmes. Vous vous imaginez que vos actes de foi, s'arrêtent à ces premiers principes; nullement, votre symbole s'étend aussi bien au-delà. Nous aurons donc à confronter deux symboles, voyons quel est le plus absurde.

L'homme est ainsi fait, qu'il cherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, ou du moins jusqu'à ce qu'il ait cru la trouver, la solution de plusieurs problèmes qui l'intéressent profondément. Il se sent créé pour une fin. Cette fin, il faut qu'il la connaisse; mais il ne peut bien connaître sa fin sans connaître son origine. Il faut qu'il sache aussi les moyens d'atteindre sa fin, ses devoirs; et pour cela il doit connaître quels sont ses véritables rapports avec Dieu et avec ses semblables. Ces problèmes, je le répète, il faut les résoudre. Dans le Catholicisme, comme en dehors du Catholicisme, on donne une solution; et sur cette solution, c'est un acte de foi qu'il faut faire.

Ceux qui se disent incroyants ont ici, il faut l'avouer, une

foi bien autrement robuste que la nôtre. Leur foi, à eux qui se prétendent les grands voyants de la raison, leur foi, à la lettre, est absurde.

Le monde est-il créé ou éternel? La philosophie aime à attaquer cette grande question. Le monde est éternel: voilà la solution à la mode. Dieu et la création ne sont pas distincts; Dieu et la création ne sont qu'un, et se développent, se perfectionnent ensemble; Dieu s'accroît et s'augmente, s'écrient d'illustres impies, par les plus absurdes blasphèmes. — Le bien et le mal sont-ils distincts? Quelle est l'origine du mal? — Le mal! Ah! tout simplement il n'y en a pas; le dogme de la chute originelle est un absurde mensonge. Mais ils écartent ici un mystère pour en amener un plus inextricable encore. Le dogme de la chute originelle, a dit Pascal, est moins inexplicable, que l'homme n'est inexplicable sans ce dogme.

Le mal! Il n'y en a pas. Ce que nous appelons *mal* et *bien*, disent-ils, contribue tout simplement au développement social: tout marche fatalement, nécessairement; l'histoire est une géométrie inflexible.

Je ne veux pas, Mes Frères, vous faire ici l'exposé de leur symbole; mais, sur le peu que je viens de vous dire, je raisonne ainsi: Quand même tout cela ne heurterait pas le bon sens, quand même tout cela ne serait pas évidemment, instinctivement faux, pour ainsi dire, pourrait-on l'admettre encore cependant?

Ces idées, d'où sont-elles écloses? Ce sont les rêves de quelques individus, ce sont des hypothèses, des suppositions

sans consistance, pendues en l'air, ne s'appuyant sur rien! La conscience humaine les repousse, l'histoire les dément; elles n'ont leur confirmation nulle part, elles n'ont été réalisées dans aucune civilisation.

Eh bien! ces misères, ces faussetés sont-elles admises? ces ténèbres sont-elles crues? Oui, elles le sont! Et d'abord admises et défendues avec orgueil par leurs auteurs; et leurs auteurs ont des disciples plus ou moins nombreux, plus ou moins fidèles, car en dehors du cercle de notre Symbole, il n'y a que variation et inconsistance; mais enfin ils en ont. Or, l'adhésion à de pareilles idées et à beaucoup d'autres — car, de nos jours, que ne professe-t-on pas? les époques les plus incroyantes sont le plus crédules — l'adhésion, dis-je, à de pareilles idées, n'est-ce pas de la foi, et une foi aveugle? Ils admettent certes sans comprendre, ils croient; et sur quelle autorité? sur quelles raisons? Les chefs, les inventeurs de systèmes, croient sur leur parole à eux-mêmes, ils ont en eux leur point d'appui; ils croient à eux-mêmes, et, je ne crains pas de le dire, sans se comprendre: les variations de leurs pensées le démontrent. Les disciples ensuite croient sur la parole d'un homme; ils croient avec superstition et fanatisme, sans comprendre non plus. Voilà certes de la foi, et une foi absurde à tous les titres.

Nous croyons: ne craignons plus de le dire. Pour tous ces grands problèmes si faussement résolus, nous avons des solutions, et ce sont ces solutions qui font l'objet de notre Foi. Nous croyons à l'existence de Dieu. A travers un voile mystérieux, nous entrevoyons quelque chose de sa glorieuse

essence. Dieu, dans notre symbole, est *in* en trois personnes. Le monde a été créé, tiré du néant par sa toute puissance. L'homme primitif, formé à l'image de Dieu, est tombé; il nous a entraînés dans sa chute, nous sommes participants à sa faute, nous méritons d'être punis pour elle. Cette faute nous privait de nos glorieuses destinées. L'humanité, pendant quatre mille ans, n'a fait que s'éloigner de Dieu davantage. Au lieu de la vérité et de l'amour, elle n'a pris pour guides que l'erreur et les passions. La vérité, Dieu cependant l'avait conservée miraculeusement chez un peuple. Après quatre mille ans, la seconde personne de la sainte Trinité s'est incarnée pour régénérer le monde et le sauver. Jésus-Christ a vécu et enseigné sur la terre, il est mort pour tous les hommes. Il est ressuscité, il est monté au ciel; mais, en nous quittant, il nous a légué sa Loi pour nous éclairer, ses Sacrements pour nous soutenir, nous communiquer ses mérites et ses grâces, et nous faire germer pour l'immortalité. Son Sacrifice, il l'a perpétué non sanglant par la divine Eucharistie. Sa Loi et ses Sacrements, il les a confiés en dépôt au Sacerdoce, à l'Eglise. La véritable Eglise, c'est l'Eglise catholique; elle seule est la légitime intrductrice de l'homme dans l'éternité. C'est de sa Loi, celle du Sauveur lui-même, que nous aurons à répondre devant le tribunal du souverain Juge. Avons-nous fermé ou non l'oreille à son enseignement? Si nous l'avons écouté et reçu, l'avons-nous réalisé saintement dans nos œuvres? Terribles questions, sur lesquelles nous aurons à répondre; et pour conclusion du redoutable interrogatoire, un abîme éternel s'ouvrira pour

les uns, l'éternité bienheureuse avec toutes ses merveilles, sa gloire, son amour, sa lumière pour les autres.

Voilà notre Symbole, nos croyances dans leur ensemble. Nous n'avons pas la prétention d'en expliquer les mystères. Cependant, de ces dogmes, même les plus mystérieux, on peut donner des explications rationnelles, lumineuses, qui, si elles ne nous font pas pénétrer jusqu'aux entrailles de la vérité, jusqu'à son intime raison (cela n'est réservé qu'à Dieu), du moins justifient pleinement la doctrine catholique de toute absurdité.

Oui, voilà notre Symbole. Et pourquoi y croyons-nous? Pourquoi? — Parce que ce symbole n'est nullement la parole de l'homme; ce n'est pas un système humain, c'est la parole, la révélation de Dieu. Oui, nous sommes bien sûrs que c'est la parole de Dieu. Sur quoi donc notre assurance est-elle fondée? — Sur mille faits éclatants. Les faits, ah! voilà ce qu'on peut saisir comme preuves de la vérité. La Philosophie prétend qu'on peut saisir la vérité en elle-même, l'*Absolu*. C'est, je le répète, confondre la nature de l'homme avec celle de Dieu. Nous pouvons tout simplement palper les faits qui prouvent la vérité; et quand nous les avons ainsi palpés, si nous ne nous rendons pas, nous sommes impardonnables. Si Dieu a donné la vérité au monde, si le Symbole catholique est cette vérité, il a dû l'entourer de signes lumineux auxquels, sans mauvaise foi, on ne puisse refuser de se rendre. Voilà ce que les incroyants sont en droit de nous demander, et ce que nous sommes en mesure de leur fournir.

Les faits, ici, sont multipliés, incontestables.

D'abord, si notre Symbole est le véritable, il doit être cette vérité que Dieu dut nécessairement donner à l'homme pour qu'intellectuellement il pût vivre. Or, les grandes vérités catholiques sont confirmées par les débris de traditions des divers peuples. Mais que l'on attache peu d'importance à cette conformité, qu'on la conteste, qu'on la nie, peu importe : si des faits en dehors de toutes les lois de la nature ont éclaté en faveur de notre Symbole, sans mauvaise foi pourra-t-on refuser d'y croire?

Or, des faits de deux ordres, évidemment miraculeux, ont éclaté pour confirmer notre croyance. Nous avons à donner comme la plus invincible confirmation de notre Symbole, les prophéties et les miracles proprement dits.

Une régénération n'a-t-elle pas, avec toutes ses circonstances, été annoncée, si vous ne voulez pas chez tous les peuples, du moins précisément, divinement, chez un peuple? Toutes ces prophéties concernant le divin Auteur de cette régénération, ne se sont-elles pas réalisées aussi complètement que possible en Jésus-Christ? Les prophéties ne sont-elles pas une glorification de l'Eglise catholique, ne la prédisent-elles pas, comme Jésus-Christ, des milliers de siècles d'avance, elle et les grandes phases de son histoire? Les prophéties et leur réalisation sont pour tout homme de bonne foi une argumentation irrésistible, divine : inondé de lumière, ravi des plus sublimes accents, elles le transportent comme malgré lui dans le sein de l'Eglise catholique.

Les miracles de Jésus-Christ, les miracles pour Jésus-

Christ avant sa venue, par Jésus-Christ après sa venue, dans tous les temps, et de nos jours sous nos yeux, qui les niera ? Ce sont des faits aussi indestructibles que quelque fait que ce soit sous le rapport simplement historique. Dans quelle Eglise ont-ils éclaté ? Dans le sein de l'Eglise catholique. Ils sont donc une confirmation de son Symbole. Appuyés sur cette base inébranlable du Miracle et de la Prophétie, nous pouvons donc nous écrier avec assurance : Nous croyons, la Lumière divine nous a lui, la Parole de Dieu a retenti.

Nous croyons, et nous savons pourquoi. Les incrédules le dissimulent ce *pourquoi*. Ils nous représentent comme des croyants aveugles; et c'est par une voie toute lumineuse que nous arrivons à l'objet de notre foi.

Nous croyons. — Ce n'est pas tout encore : Ces vérités de notre symbole ne peuvent-elles pas se prouver, ne se prouvent-elles pas invinciblement par leur application ? La Société moderne n'a-t-elle pas jailli de ce Symbole qu'on nous reproche ? La Société moderne aurait-elle donc son principe et sa force dans une absurdité ?

Oui, la Société moderne avec tout ce qu'elle a de bon et de beau, est sortie de notre Symbole, comme de son principe. Au reste, ses ennemis veulent bien le reconnaître : ils y sont forcés. A notre Religion, ils concèdent le passé ; mais ils lui refusent l'avenir. Et pourquoi donc les faits miraculeux qui lui ont donné le passé ne lui donnent-ils pas l'avenir ? A la place de notre Foi, que mettez-vous donc ? — Vos systèmes ? — Nous les accepterons quand vous nous prouverez qu'ils ne sont pas votre parole ; quand vous nous

aurez montré dans l'histoire, des prophéties et des miracles qui vous concernent. Mais pour cela, il vous faudrait faire de toute l'histoire un mensonge.

Nous croyons. — Nous avons mille raisons de croire ; nous avons même celles que les incroyants ont de ne pas croire. Si le peuple ne croyait pas, ils pourraient peut-être s'abaisser à croire. Votre Foi, nous disent-ils, est bonne pour le peuple. Oui, c'est bien vrai, elle est bonne pour le peuple, et c'est une des preuves de sa vérité. Mais, vous, faites comprendre vos doctrines au peuple, votre progrès humanitaire qui est fait pour lui probablement : il n'atteindra jamais à votre sublimité. Donc votre doctrine n'est pas la vérité, car la vérité est le pain de toute intelligence. Le peuple, au contraire, ne comprend rien si facilement et si vite que le Christianisme. Les vérités chrétiennes, absurdes dites-vous, nourrissent les âmes les plus simples, répondent à tous leurs besoins ; et la preuve invincible pour elles que la Foi chrétienne est vraie, c'est qu'elles y trouvent le bonheur.

Oui, notre Foi est bonne pour le peuple, et c'est notre gloire. Mais elle est bonne pour le génie, tout autant que pour le peuple : elle a été bonne pour les saint Augustin, les saint Chrysostôme ; pour les saint Thomas, les saint Bernard ; pour les Bossuet, les Fénelon ; pour les premières illustrations passées et contemporaines. Si l'aristocratie du genre humain n'est pas là, où est-elle donc ? Quand vous dites que notre Foi n'est bonne que pour le peuple, si vous pensez à ces grands hommes, si vous les rangez parmi le peuple, ah ! nous consentons à rester peuple avec eux :

ce serait descendre que de chercher à nous nobiliser avec d'autres.

En quelques mots, je résume ce que j'ai dit dans cette première partie, avant de passer à la deuxième. — *Credo*. — Ce grand mot, nous le disons hautement, avec une sainte fierté. Il est dans la nature de l'homme de croire, dans la nature de ceux qui ne croient pas, comme dans la nôtre. Mais nous, nous sommes croyants; eux, ils sont crédules. Dans le camp de l'impiété, qu'est-ce que je vois? Des faiseurs de systèmes, des hommes qui s'adorent eux-mêmes, qui croient à eux-mêmes sans se comprendre; et puis la tourbe des disciples qui croient par entraînement et qui se font idolâtres d'un homme. Les époques les plus incrédules ont été les plus crédules. Nous autres, nous croyons; mais en la parole de Dieu. Nous sommes bien sûrs, mais appuyés sur les faits les plus lumineux, les plus irrécusables, que nous possédons cette parole; et nous ne pouvons que plaindre ceux qui ferment volontairement les yeux à cette grande démonstration de la Foi catholique, que Dieu écrit depuis six mille ans, et qu'il continue sous nos yeux.

Mais si cette démonstration est si claire, pourquoi tant d'intelligences, même de l'ordre le plus élevé, qui n'y adhèrent pas? Je vous ai développé les motifs de notre Foi, il me reste à vous développer les motifs d'incrédulité de ceux qui ne croient pas.

Pourquoi tant d'hommes, et surtout parmi les hommes d'intelligence, qui ne croient pas, car c'est surtout l'incrédulité

de ceux-là qui est un scandale? — D'abord, sont-ce tous les hommes d'intelligence qui ne croient pas? Depuis dix-huit cents ans, la grande majorité n'a-t-elle pas cru? Les plus hauts génies ne nous appartiennent-ils pas? Mais supposé le contraire, que peut nous faire l'incrédulité de tous ces esprits distingués, de tous ces génies si vous le voulez?

Ils ne croient pas; fort bien! Mais ont-ils sapé les bases de notre foi? Je me borne à ces trois grands faits que nous venons d'établir. Ont-ils brisé la double chaîne des prophéties et des miracles? Ont-ils prouvé que la civilisation moderne ne se rattachait pas au Christianisme, comme l'effet à sa cause? qu'il n'était qu'un fait naturel, faisant naturellement suite à ce qui l'avait précédé; que son établissement n'avait rien de miraculeux ni de divin? Ont-ils prouvé que des hommes sans inspiration pouvaient écrire l'Évangile et faire un si sublime mensonge? Non. Ils ont fait bien des efforts pour cela, et mille fois l'impiété est retombée épuisée. Tous ces faits restent inaltérés, concluants. Ils n'ont pas réfuté Dieu: Que nous fait donc leur esprit, leur science? Entre eux et Dieu, saurions-nous hésiter?

Mais, pourquoi donc ne croient-ils pas? J'en donne d'abord une raison qui, pour plusieurs, étonnera peut-être. C'est que la plupart ne comprennent pas, ne savent pas, et sont, sur tous ces faits, dans l'aveuglement et l'ignorance. Oui, la plupart ne croient pas parce qu'ils ignorent.

Nous nous faisons souvent de bien fausses idées. Parce qu'un homme a de l'intelligence, nous nous imaginons qu'il doit savoir. Ah certainement non! la science n'est pas la

conséquence de l'intelligence. L'esprit, le génie même, ne sont que des facultés, ils ne savent que ce qu'ils ont appris, que ce qu'ils ont reçu.

Je touche ici la grande cause, la cause la plus générale de l'incrédulité. L'incrédulité du plus grand nombre a sa source dans l'ignorance. On ne les a pas mis de bonne heure sur la voie de ces grands faits, on ne les a pas familiarisés avec cette démonstration qui doit commencer pour nous avec les premières paroles de notre mère : on les a familiarisés au contraire avec l'indifférence et le scepticisme. Notre intelligence se développe comme un fleuve déroule ses ondes; elle ne revient que difficilement sur elle-même. Dans les deux cas, il faut pour rebrousser, l'intervention divine. Dans le plan de Dieu, la Société devait être chrétienne, et la Société de famille et la Société publique. L'homme devait naître dans une atmosphère de christianisme : c'était l'atmosphère indispensable à cette plante qui germe pour l'immortalité et le ciel. Si la Société n'est pas profondément chrétienne, ce n'est du moins pas Dieu qui lui a manqué.

Au commencement de l'Eglise, pour fonder sa Cité, il redouble les miracles : ce n'était pas l'éducation qui pouvait faire des chrétiens alors, il fallait une démonstration toute spéciale, tout extraordinaire. Le bras puissant de Dieu sème partout des prodiges. Les nouveaux peuples naissent, grandissent miraculeusement. Ceux qui viennent après trouvent la vérité; ils la sucent avec le lait; la Société vit, se développe dans une atmosphère de foi. Pendant ce temps, en Europe, tous croyaient, ce n'était que par exception qu'on

ne croyait pas. Temps heureux où l'éducation ne donnait aucun préjugé contre la Foi, où elle ne versait, ne développait dans les âmes que l'enthousiasme chrétien! temps que l'on a bien justement appelés *âges de foi*, car dans ces temps le génie croyait, l'homme du peuple croyait, le guerrier croyait, tous les arts priaient et croyaient! L'homme est le fils de l'enseignement, il ne faut pas se lasser de le redire, et je ne m'étonne pas plus de trouver la Foi partout alors, que je ne m'étonne de trouver maintenant l'incrédulité si fréquente et si répandue.

Pourquoi tant d'hommes ne croient-ils pas? C'est donc parce que la Société n'est plus chrétienne, parce que l'éducation est pour un grand nombre une source impure. Il y a du christianisme parmi nous, mais peut-on dire que la Société soit chrétienne? Le premier cri de séparation, c'est Luther qui l'a poussé, il y a trois cents ans. Il constitua une grande partie de l'Europe en dehors du grand enseignement catholique qui avait nourri et développé les peuples. Il refit, pour ainsi dire, le Nord, le pétrit de préjugés et de haine contre la vérité catholique, et ces préjugés, jusqu'à nos jours, dans ces malheureuses contrées, se sont héréditairement transmis. La Philosophie vint ensuite. Sa négation du Christianisme fut radicale : elle ne nia pas seulement l'autorité, elle nia tout le Christianisme. Ses influences sont encore vivantes au milieu de nous; elle n'est pas morte pour avoir changé de formes.

Que d'enfants ont depuis trouvé l'impiété et l'indifférence au sanctuaire même de la famille! à combien d'âmes le cœur

maternel n'inocule-t-il aucune étincelle de l'amour divin ? (S'il n'en est pas ainsi dans nos contrées, dans cette ville, ô mon Dieu ! il faut vous en bénir !) A combien d'âmes la parole maternelle n'inocule-t-elle rien de la vérité chrétienne ? Tous les enfants, à bien dire, passent par les mains du prêtre ; mais sur ces âmes si peu préparées, n'écrivent-ils pas souvent comme sur le sable ? et les mains dans lesquelles ils passent ensuite sont-elles toujours bien sûres ? Dieu veuille que de la science on ne leur apprenne pas à se faire une arme contre le Christianisme !

Ces désordres sont invétérés, profonds au milieu de nous.

L'homme est essentiellement le fils de l'enseignement ; il faut que la Société l'enseigne. Elle ne sait enseigner le vrai : elle n'est pas chrétienne, son enseignement n'est pur et chrétien que par exception. Le plus grand nombre parmi les hommes d'intelligence, de l'incrédulité desquels on fait grand bruit, ne croient pas parce qu'ils ont été dévoyés par une éducation fautive, et ainsi dévoyés, leur retour au vrai est bien difficile. Le talent, le génie sont essentiellement impressionnables. Dieu a voulu qu'ils fussent ainsi, pour qu'ils sentissent et rendissent fortement, et que leur action fût puissante ; mais s'ils se passionnent pour l'erreur, s'ils s'enthousiasment pour les fausses doctrines, le retour est d'autant plus difficile que la passion est plus grande.

Pourquoi donc tant d'hommes qui ne croient pas ? C'est parce qu'ils ignorent : *Fides ex auditu... Quomodo audient sine predicante ?* (1) Aussi, malheur au génie qui lève la

(1) Ad rom. 10, 17.

bannière de la révolte ; qui abuse criminellement de ce qu'il a reçu pour l'enseignement du vrai et du bien, et ne l'emploie qu'à celui de l'erreur ! Malheur à ces génies du mal qui ont assez de puissance pour arracher un siècle au vrai ! Ils n'en arrachent jamais un seul, parce que les siècles s'enseignent entre eux. Comme Satan, dans leur rébellion ils entraînent bien des anges. Ces intelligences perdues, d'autres intelligences les suivent, qui perdent aussi leur part de générations et de familles. L'homme vit par l'enseignement ; c'est pourquoi, tremblons en songeant à notre influence ! Si elle est bonne, les fruits s'en perpétueront ; au jour du jugement, nous serons entourés de fils dont nous nous étonnerons d'être les pères. Si elle est mauvaise, si celui qui l'a exercée était un homme puissant par son intelligence, si c'était un homme de génie... ah ! ce seraient les cris, les malédictions d'innombrables générations qui le pousseraient dans l'abîme.

Voilà l'incrédulité de ceux qui n'ont jamais cru expliquée. Mais comment expliquer l'incrédulité actuelle de ceux qui ont cru, qui ont été même de vaillants défenseurs de la Foi ? — Si des étoiles sont tombées du ciel catholique, nous en expliquerons la chute comme celle des anges infidèles. Certes le nombre des défections est bien restreint, et l'on pourrait compter peut-être parmi ces défections, les inconsistances de la pensée d'hommes qui n'ont jamais été franchement à nous. Mais enfin, des hommes ont pu se trouver qui ont déployé du talent, du génie, dans la défense de la Foi catholique : les éloges ne leur ont pas manqué (le grand vice

de notre temps c'est d'exalter avec excès et de condamner avec amertume); enivrés d'applaudissements, ils se sont crus les colonnes essentielles de l'Eglise, et quand elle n'a pas voulu les suivre dans une fausse voie, ils se sont dressés contre elle.

De ces hommes quels qu'ils soient, qu'on en cite un seul dont l'incrédulité si brusque, si subite, puisse s'expliquer autrement que par l'exaspération et l'orgueil; qu'on m'y montre le travail lent et calme de la pensée et du raisonnement, le cachet d'une conviction désintéressée. Tout ce qu'il nie, tout ce qu'il blasphème, tout ce qu'il accable de ses sarcasmes, il l'adorait agenouillé, il le défendait avec chaleur et peut-être avec une indicible éloquence. A une vie intellectuelle dont les deux parties sont en si effrayant contraste, on ne peut donner pour explication, la conviction; non, elle n'en aura jamais d'autre que l'orgueil. L'orgueil, ah! c'est une cause qui m'explique l'incrédulité dans bien d'autres cas. C'est une cause qui, à bien dire, toujours se combine avec celle que j'ai indiquée déjà, l'enseignement et ses préjugés. Croire avec le peuple et les enfants; mais c'est trop au-dessous des penseurs de notre temps! S'agenouiller dans nos temples; mais c'est trop petit pour leur philosophie! Il faut qu'ils augmentent Dieu, qu'ils l'augmentent pour qu'il soit à leur hauteur. Il leur faut le grand temple de la Nature, pour qu'ils puissent y déployer leur taille. Il est si glorieux d'avoir des idées à soi, de donner son nom à un système, de voir la Société fermenter de ses propres idées! Il est si beau d'exercer une action quel-

conque, en bien ou en mal, peu importe, pourvu que ce soit une action puissante! L'action, l'influence, l'énergie d'action: voilà ce qu'on admire et ce qu'on recherche le plus aujourd'hui. Les plus grands scélérats de l'histoire ont trouvé des admirateurs, parce qu'ils ont été des hommes d'énergie; les plus furieux assassins de nos jours en ont trouvé même, parce que ce sont des hommes d'énergie et d'originalité. L'originalité et l'action, oui, voilà malheureusement à quoi visent beaucoup d'hommes: il faut nécessairement qu'on donne du sien. Agir avec le principe de la Foi, des idées religieuses, cela ne rapporte pas assez de gloire: ce serait s'effacer pour ne laisser paraître que Dieu; on veut, avant tout, paraître soi-même. Cet amour du nouveau et de l'original, cette idolâtrie de soi-même, voilà ce qui explique donc tant de monstruosité philosophiques et littéraires. C'est la grande plaie de notre temps, que cette aspiration à la célébrité, à une action propre; c'est ce qui a ruiné la foi de tant d'âmes, ce qui enlève tant de talents à la cause religieuse. Ou bien si on n'est pas si haut placé que l'on puisse aspirer à exercer cette influence, on sait mettre encore souvent son orgueil à ne pas croire. N'est-il pas reçu que le Catholicisme est mort, qu'on n'a plus qu'à se croiser les bras pour regarder passer ses funérailles; que l'homme est affranchi, qu'il marche tout seul, et qu'il marche bien plus vite depuis qu'il a secoué ce qu'on appelle le joug sacerdotal?

Quelles sont les provisions pour cette marche? On n'en sait rien; mais les maîtres ont dit: Tout progresse en de-

hors du Catholicisme. On lit tel journal qui le proclame, qui regarde de haut les hommes simples qui ont la faiblesse de s'agenouiller devant Dieu et de s'incliner à sa parole, et l'on ne veut pas être enveloppé dans la censure de son journal. On sent bien se ranimer parfois dans son âme quelque étincelle de foi; mais on l'étouffe le plus possible pour aller avec son siècle. C'est au dernier moment qu'on s'aperçoit d'avoir cheminé en fort mauvaise compagnie, et Dieu veuille que l'orgueil auquel on a sacrifié toute sa vie ne vienne pas arrêter cet aveu que la grâce voudrait faire jaillir : *Je crois*.

Ah ! que de sophismes, que de fausses doctrines aveuglent les esprits dans notre malheureux temps, pénétrant dans toutes les classes, sous toutes les formes, les plus métaphysiques tour à tour et les plus populaires, enivrant l'homme de lui-même, de la pensée de son indépendance, lui enseignant à mettre sa gloire à ne relever que de lui seul et plus de Dieu ! Que de livres, que de mesquins journaux éveillent, jusqu'à vous en assourdir, l'attention de l'homme sur ce qu'on appelle ses droits politiques, et jamais ne lui rappelant le droit par excellence, le droit qui contient tous les autres, le droit que Dieu a bien voulu nous donner, celui de l'aimer et de le servir ; au contraire, lui apprenant à mettre plutôt sa gloire à l'oublier, et ne le lui faisant jamais envisager que comme une servitude dégradante !

L'ignorance ou le préjugé et l'orgueil, nous avons assigné ces deux causes de l'incrédulité de tous les temps, aussi bien que de l'incrédulité contemporaine ; et ces deux causes, l'Écriture sainte les exprime, car nous, nous nous appuyons

sur la parole de Dieu lui-même : *Fides ex auditu...* La Foi vient par l'ouïe... *Quomodo audient sine prædicante?* Comment apprendront-ils si on ne leur prêche. Et puis dans un autre endroit : *Initium superbiae apostatare à Deo* (1) : L'orgueil fait apostasier de Dieu. — Mais je trouve dans les mêmes Écritures, une parole bien profonde encore : *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus* (2) : L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu.

Où, l'incrédulité, c'est le plus souvent une mauvaise exhalaison du cœur qui l'engendre. La corruption du cœur, voilà encore une cause universelle d'incrédulité, une cause de tous les temps et de tous les lieux. Sur cette grande vérité on ne saurait insister trop. On est croyant ou incroyant, surtout par le cœur, de nos jours. Nous avons vu plusieurs conversions célèbres et il y en a eu dans tous les temps ; eh bien ! plusieurs de ces convertis ont avoué que leurs passions, avant tout, les avaient retenus dans l'erreur. Presque tous les hérésiarques, les grands apostats de la Foi catholique n'ont ils pas été poussés à la révolte par les passions de la chair ? Hélas ! si le voile était levé, combien d'hommes, dans tous les temps, audacieusement insurgés contre notre Foi, nous apparaîtraient enchaînés à leurs erreurs, en même temps que cloués à la terre par les passions les plus honteuses ?

La corruption du cœur empêche la Foi et l'étouffe. Le cœur éclaireit ou obscurcit l'intelligence, suivant qu'il est

(1) Eccl., 10, 11.

(2) Ps. 73, 1.

pur ou impur. O gloire incommunicable de notre Foi ! sa compagne inséparable est la chasteté. Si quelqu'un a écouté la voix de ses passions, il sentira cette grande vérité dans toute sa force. Celui qui a cessé d'être pur, n'a-t-il pas éprouvé l'affaiblissement de sa Foi ? n'a-t-il pas cherché à ne plus croire ? n'a-t-il pas senti comme se développer en lui la haine de la vérité ? n'a-t-il pas tenté de l'étouffer dans son âme cette vérité qui l'accusait ? En chacun de nous, la Foi n'a-t-elle pas monté en proportion de la pureté de l'âme et du calme des passions ? Le même Dieu qui a dit : *Insipiens dixit in corde suo...* a dit aussi : *Beati mundo corde : quoniam ipsi Deum videbunt* (1). Ils le verront plus tard, ils en jouiront dans le ciel avec plénitude ; mais dès ici-bas ils le verront, eux seuls le verront bien, quoiqu'à travers un voile : il faut le miroir sans tache de leur âme pour le réfléchir.

On a savamment recherché les causes du paganisme. La véritable cause il n'est pas besoin de la chercher si loin : la voilà. Tous ces dieux monstrueux dont les excès nous dégoûtent, c'est la corruption qui les a faits. Ces dieux, ce sont les passions et les vices. Ils trônaient dans les cœurs avant de monter sur les autels pour y recevoir l'encens de leurs impurs adorateurs. Le paganisme dure encore. S'il n'a plus de culte public au milieu de nous, il a ses autels encore dans bien des cœurs. On n'est pas pur, on hait le Dieu de pureté ; autant que possible on le détrône, on lui substitue des dieux menteurs.

(1) Math., 3, 8.

Pourquoi l'incrédulité recrute-t-elle dans la jeunesse le plus grand nombre de ses adeptes ? Hélas ! il en est sans doute ici comme partout ailleurs. Que de jeunes gens doués de la plus belle intelligence, des plus heureux dons, ne pourraient nous donner d'autres cause de leur incrédulité ! Ecoutez-les : Ils ont cru, disent-ils. Oui, sans doute, ils ont cru ! Nous les avons vus innocents et purs quitter l'aile de leur mère ; leur intelligence se développait avec calme ; il y avait de l'amour dans leur cœur ; ils fréquentaient nos temples, ils s'asseyaient à la Table eucharistique ; l'âme de leur mère se réjouissait. Puis, ils sont allés ailleurs pour suivre une carrière... Ils sont revenus peut-être. Ah, demandez le reste au cœur maternel ! Dans le temple, au sacré banquet, la place du pauvre jeune homme est vacante ; il n'y a plus à l'attirer ici qu'une curiosité vaine ou coupable.

Ils ont cru, disent-ils ; mais au vent du siècle, dans une atmosphère plus intellectuelle, leurs pensées se sont modifiées, leur intelligence a marché. Mensonge ! Ils ont cru — oui tant qu'il a été de leur intérêt de croire. — Ils ont cru — tant que leur cœur a été assez pur pour réfléchir le ciel et Dieu, tant que leurs sens ne les ont pas enchaînés à la terre, tant que l'œil de leur âme n'a pas été vicié, troublé, par la vapeur impure des passions. Du Dieu de leur enfance, ils n'ont plus voulu, parce qu'il ne transige pas avec le vice ; et, dans leur délire, ils se sont fait un Dieu qui s'accroît, qui se confond avec l'univers, ou bien quelque autre idole monstrueuse à laquelle on ne doit rendre aucun compte. Il y a conviction, dira-t-on, dans leur incrédulité. Pour la plu-

part, je ne crains pas de le dire, pour tous ceux qui ont reçu une éducation chrétienne, mensonge ! Au fond de leur incrédulité, à sa source comme à son développement il n'y a que corruption. Effacez le sixième commandement et nous croirons demain : ce cri est parti des rangs de l'incrédulité. Voilà l'énergique traduction de ce que je viens de dire ; voilà ce qu'ils voudraient tous ; mais ils veulent là une impossibilité, une absurdité. Sans ce commandement, le Christianisme qu'est-il ?

Nous autres chrétiens, nous disons : Effacez le sixième commandement, et nous ne croirons plus. Quel Dieu que celui qui vient surtout pour relever l'âme, faire briller la lumière dans ses ténèbres, et qui permet aux sens, les mortels ennemis de sa parole, d'enchaîner l'âme aux plus ignobles jouissances ? quel Dieu que celui qui veut régénérer la Société, et qui laisse en elle, comme légitime, le ferment le plus actif de destruction sociale.

Effacez le sixième commandement ! Mais si ce commandement n'était pas, autant vaudrait-il, mieux vaudrait-il, car on serait moins inconséquent, et partant moins absurde, s'incliner devant Mahomet que devant le Christ. Effacez le sixième commandement ! La religion la plus vraie, c'est cependant celle qui attaque le plus vivement le principe destructeur ; et la gloire du Christianisme, la gloire qu'aucune philosophie, aucune religion n'a jamais partagée avec lui, c'est d'avoir attaqué le mal, de l'avoir poursuivi jusque dans une mauvaise pensée. Rien que dans ce précepte, le Christianisme est divin. Ce précepte-la, il restera toujours ;

et parce qu'il restera, parce que la chasteté sera toujours une vertu, l'impureté toujours un vice, plusieurs croiront, et plusieurs aussi ne croiront pas.

Pour nous, nous croyons, Mes Frères ! Et nous le disons hautement en face des ennemis de l'Eglise. Qu'ils se rient de nous, parce que nous croyons ! N'est-il pas dans la nature de l'homme de croire ? dans leur nature comme dans la nôtre ? Nous autres, nous sommes croyants ; eux, ils sont crédules. Dans le camp de l'impiété, qu'est-ce que je vois ? Des faiseurs de systèmes, qui s'adorent eux-mêmes, qui croient à eux-mêmes sans se comprendre ; et puis la tourbe des disciples, qui croit par entraînement, et qui se fait idolâtre d'un homme. Dans un grand nombre, l'incrédulité vient de l'ignorance ou des préjugés ; dans un grand nombre aussi, elle vient de la corruption du cœur. Nous autres, nous croyons, non pas en la parole d'un homme, non pas en nos passions, mais en la parole de Dieu. Nous sommes sûrs que nous la possédons et nous ne pouvons que plaindre ceux qui refusent de lire cette grande démonstration de la Foi catholique que Dieu écrit depuis six mille ans et qu'il continue sous nos yeux. Cette démonstration, il faudra la lire, sachons-le bien. C'est un livre qu'il faut déchiffrer ici-bas ou dans une autre vie. Les damnés l'épèlent pendant l'éternité. Chacun de ces faits qu'ils ont méprisés, se présente à eux dans tout son éclat. Leur impiété en est terrassée comme par un éternel et impitoyable syllogisme.

Ne croyons pas seulement, Mes Frères : pratiquons encore.

Et cette vérité que nous possédons sûrement, mais imparfaitement par la Foi, nous en jouirons plus intimement dans le ciel. Là, elle nous pénétrera, nous illuminera, nous béatifiera pendant l'éternité.



Sermon pour le III^e Dimanche de l'Avent.

LES MAUVAIS LIVRES.

*Gaudete in Domino semper ;
iterum dico : gaudete.
Réjouissez-vous dans le Sei-
gneur ; je vous le répète : ré-
jouissez-vous. (Ad. Philsp. 4. 4.)*

L'Eglise, dans ce saint temps de l'Avent, veut de nous le désir et la mortification. Pourquoi nous crie-t-elle aujourd'hui par la bouche de l'Apôtre : Réjouissez-vous, je le répète, réjouissez-vous. Pourquoi? Ah! parce que la mortification pour les sens, ce n'est pas du tout la tristesse pour l'âme; c'est bien plutôt la joie et la consolation. Les plaisirs l'oppriment, cette pauvre âme; ils y enfoncent l'aiguillon du remord; mais la mortification la rend plus légère: elle lui donne comme des ailes pour s'élever à Dieu, et de la joie pour se réjouir en lui.

Et puis, réjouissez-vous car le Seigneur approche, semble nous dire encore l'Eglise; notre Dieu va se montrer à nous sous les traits d'un enfant. Par la paix, par la joie calme de nos cœurs, préparons-nous à répondre à son sourire d'enfant.

Que notre modestie, nous dit l'Apôtre, soit notoire à tous les hommes. Par notre simplicité, mettons-nous, pour ainsi dire, à la hauteur de sa sainte enfance.

Réjouissez-vous! — Ce n'est pas seulement l'Eglise, notre mère, qui nous répète ce cri : le monde aussi nous convie à la joie, car il ne connaît d'heures, il ne connaît de temps que ceux de la joie. *Réjouissez-vous*, s'écrie-t-il de son côté! mais il n'ajoute pas : *dans le Seigneur*. Non, non, réjouissez-vous dans vos passions et dans vos sens, crampez-vous à la terre, dévorez ses jouissances, défendez à vos regards de s'élever vers le ciel.

Mes Frères, pour que la paix de Dieu puisse venir régner en vous, et sa joie s'épanouir dans vos âmes, je veux prêcher aujourd'hui contre les joies du monde. Contre toutes ses joies, contre toutes ses séductions, c'est impossible. Mais il est une voie par laquelle l'esprit du mal souffle avec plus de violence, par laquelle la corruption, les fausses et criminelles joies se précipitent à plus grands flots : cette voie, c'est celle des mauvais livres; les mauvais livres, qui nous arrachent à la vie réelle, à ses devoirs, à ses peines, pour nous transporter au milieu des jouissances et des corruptions d'un monde fantastique; les mauvais livres, qui viennent nous saisir au sein de la paix et des vertus domestiques, et nous jeter, par l'imagination, au milieu d'un tourbillon d'intrigues et de vices brillants; les mauvais livres, qui, lorsque la réalité manque à nos passions, lui livrent des fantômes, encore plus dangereux pour l'âme que la réalité même; les mauvais livres, qui attaquent la Société dans ses germes les

plus précieux; qui, contre chaque vérité de l'Evangile, ont un mensonge; qui font chanceler la Famille et l'Etat sur leurs bases. Flots de corruption, qui n'ont jamais battu la Société avec tant de fureur! fléaux dont on ne s'est jamais moins gardé que de nos jours!

Réjouissez-vous donc : *Gaudete*, s'écrie le monde, ou plutôt le démon que Jésus-Christ appelle le prince du monde! et, dans toutes les infernales productions qui pullulent de nos jours, il nous ouvre l'immense carrière de ses joies.

Mais, Chrétiens, au-dessus de sa voix, écoutez celle de l'Apôtre : *Gaudete in Domino* : Réjouissez-vous dans le Seigneur! Nous allons donc fixer votre attention sur cette guerre que tant d'écrivains, et en particulier le *roman*, font, de nos jours, à la vérité. Je vais vous montrer tout ce qu'ils veulent détruire dans nos âmes : c'est comme une grande conspiration contre chacun de nous, que je vous dénonce.

Et puis, en second lieu, j'essaierai de vous faire bien entendre combien la lecture de ces impiétés et de ces corruptions est contraire à l'esprit de notre religion sainte; combien, en les lisant, nous nous faisons les ennemis de nous-mêmes et de la vérité.

Nos destinées, le moyen de les atteindre infailliblement, voilà ce qu'il nous importe de savoir : *Porrò unum est necessarium* (1). Le pouvons-nous savoir par nos propres

(1) Luc., 10, 42.

forces? portons-nous cette grande loi du salut écrite en nous-mêmes? Non, il faut que nous l'apprenions; non pas des hommes, mais de Dieu qui nous a faits : *Fides ex auditu* (1). Aussi sa parole a retenti, et elle nous apprend infailliblement nos voies. En deux mots, voici cet enseignement de la parole divine : L'homme n'est pas dans son état normal; il est tombé dans ses premiers parents; il y a désharmonies dans tout son être. Dans cet état de désordre et de péché, impossible qu'il atteigne désormais ses destinées éternelles. De toute nécessité, il lui faut un réparateur. Ce réparateur fut promis dès le commencement, il a été attendu, il est venu. Il est Dieu et homme, réunissant, dans une seule personne, la nature divine et la nature humaine. Par ses souffrances et par sa mort, il a expié pour l'humanité tout entière. Il a promulgué sa loi pour toute la terre. Il s'est constitué un organe infaillible, par lequel la vérité retentit et retentira jusqu'à la fin du monde. Aimer Dieu de tout son cœur, le prochain comme soi-même, c'est toute la loi; aimer Dieu, aimer ses frères, c'est le résumé de la vie chrétienne.

La voie pour atteindre nos éternelles destinées, c'est, sur les traces de Jésus-Christ, celle de l'amour et du sacrifice. La Grâce nous y soutient, et ce sont les sacrements surtout qui nous la communiquent. C'est dans cette voie glorieuse que s'avance la Cité de Dieu, que marchent les élus, jusqu'à ce que leur nombre soit consommé, et que la cité terrestre

(1) Ad rom., 10, 17.

devienne la Cité du ciel. La parole divine est sa lumière; la parole divine toujours appliquée par les fidèles, toujours enseignée par l'Eglise, par ses ministres, son épiscopat et son sacerdoce; toujours enseignée et toujours défendue, car elle est toujours attaquée : l'Eglise de Jésus-Christ, c'est ici-bas l'Eglise militante : *Militia est vita hominis super terram* (1). L'Eglise de Dieu, dépositaire de la vérité, et marchant, sous le soleil de la parole divine, vers ses destinées éternelles, c'est le Peuple de Dieu, faisant sa marche guerrière vers la terre promise, harcelé sans cesse par ses ennemis et combattant pour l'Arche sainte que porte, à l'abri de ses armes et de son courage, la famille sacerdotale.

Et par qui donc est-elle attaquée, cette Eglise? qui ose s'insurger contre elle? La parole humaine, la parole de mensonge, la parole, organe de celui qui, suivant le langage de l'Écriture, fut menteur dès le commencement. Il a aussi, lui, organisé sa cité, et tandis que la parole divine pousse les hommes par les voies de l'amour et du sacrifice, il les entraîne par la voie plus large des passions. La parole humaine, la parole de mensonge, retentit dans le monde depuis la chute; et son enseignement n'a-t-il pas dominé l'humanité jusqu'à Jésus-Christ, sauf un peuple conservé par une grâce toute spéciale.

L'enseignement de la parole divine a toujours été *un*, il n'a pas varié depuis six mille ans. Celui de la parole humaine a varié : l'erreur et le mensonge sont sans consistance.

Cette cité de l'erreur, je ne vous ferai pas suivre sa marche

(1) Job. 7, 1.

désordonnée à travers les siècles; je la prends, et je vous la montre, telle qu'elle est constituée de nos jours. Jamais la parole humaine n'a paru si audacieuse que de nos jours, jamais elle n'a lutté avec plus de furie contre l'enseignement divin, jamais elle n'a fait plus d'efforts pour lui arracher les consciences. Cette cité de l'erreur et de la perdition a ses docteurs et ses prophètes; il y a toute une hiérarchie dans son enseignement; les rôles sont distribués; il y a du poison pour tous les esprits, pour toutes les conditions, et pour tous les âges.

Au premier degré de l'échelle, les théoriciens, les hommes à principes, qui systématisent habilement le mensonge, qui échafaudent hardiment contre Dieu, semblables aux impies constructeurs de Babel. — L'homme est dans un état anormal, voilà le point de départ de l'enseignement divin, le principe dont tout se déduit, sur lequel tout repose; le principe qui explique l'incarnation, la vie et la mort d'un Dieu, sa prédication de pénitence; le principe qui donne son caractère de mortification et de sacrifice à la vie chrétienne. — L'homme est dans un état normal, voilà le principe de départ de l'enseignement de mensonge, son principe gros de fatales, de meurtrières conséquences. L'homme est dans son état normal: donc, en lui, pas de corruption; l'humanité marche, elle progresse nécessairement, c'est la grande loi du progrès qui la domine; tout est nécessaire, fatal dans son histoire; ce que nous appelons corruption, mensonge, dans les religions, dans les législations, est une nécessité; toute religion, toute philosophie, toute institution, chez les peuples

de l'antiquité, a contribué au progrès de l'humanité; le Christianisme est venu à son tour, il est lui-même un progrès, mais son temps est fini... Et voilà où ils en voulaient venir, tout le reste n'est qu'échafaudage. Il faut laisser là le Christianisme, et marcher; le dépouiller comme un vêtement usé; briser les liens de famille qu'il a tissés avec tant de force; faire voler en éclats toutes les institutions et religieuses et sociales qui ont fait la gloire et la force du passé; repousser enfin le Symbole chrétien, comme un homme fait repousse les hochets de son enfance. C'est là leur grande conclusion, c'est à cette conclusion qu'ils arrivent par mille voies différentes, se combattant souvent sur la route, mais toujours se rencontrant là. En deux mots, voilà leur théorie, opposée à la loi chrétienne de l'amour et du sacrifice; mais exprimée dans leur langue métaphysique et obscure, elle ne saurait être populaire: elle est destinée à exercer, et elle exerce, en effet, de grands ravages dans la classe lettrée. D'autres se chargent de populariser ces grands principes, et de les faire pénétrer jusqu'aux entrailles de la Société.

Ils ne viennent pas à nous en nous découvrant et leurs armes et leur rage: ils nous abordent, comme des amis, avec des paroles de dévouement. Ils ne se donnent pas comme des ennemis de la vérité: ils veulent plutôt la reconstruire, l'éclaircir dans nos âmes. Ecoutez toutes les voix de notre littérature, de notre poésie, toutes elles palpitent de générosité et d'amour! Chaque écrivain se croit une mission; il l'accomplit, dit-il, avec un désintéressement touchant, c'est

la vérité, la cause de la Société qu'il venge ! Mais au-dessus de leurs voix trompeuses, écoutons, Mes Frères, celle de notre Sauveur qui nous dit : « Prenez garde aux faux prophètes, ils viennent à vous couverts de la peau des brebis, mais, au fond, ce sont des loups dévorants. »

Ici donc, plus d'argumentation savante, pas de raisonnements calmes, mais des images, de fantastiques visions. Ils se donnent les ardeurs, les hallucinations de la fièvre, pour la communiquer contagieusement à nos âmes. Le démon, pour tenter le Sauveur, le transporta sur une haute montagne, et de là, il lui montra les royaumes de la terre et leurs splendeurs ; il osa les proposer à Celui pour qui la terre ne devait produire que le bois d'une croix et une couronne d'épines. Leurs manœuvres ressemblent à celles de Satan : pour nous pousser de la cité de Dieu à celle du mensonge, ils la créent, par anticipation, cette cité d'erreur dans laquelle ils voudraient introduire l'humanité toute entière. Brillante, passionnée, voluptueuse, avec ses crimes revêtus des splendeurs, ses angoisses changées en bonheur, ils nous la montrent en regard de la cité de Dieu, qu'ils assombrissent, dont ils ne font paraître que les épines, dont ils voilent ou ridiculisent toutes les félicités.

Pour refaire la Société à leur guise, ils lui présentent un modèle sur lequel elle doit se refaire. Avec grands efforts de leur imagination perdue, ils bâtissent une société monstrueuse ; mais dont ils ont soin de cacher les monstruosités sous une enveloppe prestigieuse et dorée. En un mot, ils font des *romans*. Le roman, tel qu'on le conçoit de nos jours,

sauf quelques exceptions, mais assurément bien rares, le roman, c'est la mise en action de tous les principes anti-chrétiens et anti-sociaux. Le roman, c'est la glorification de tous les vices anathématisés par l'Évangile.

Le romancier commence par voiler le ciel. Il relègue Dieu dans son éternité, s'il ne l'anéantit ; ou bien, s'il le laisse dominer la scène, ce n'est assurément pas notre Dieu, c'est un tyran ou le plus apathique des êtres. La terre ainsi séparée du ciel, c'est le théâtre sur lequel s'agit l'immoralité de ses personnages.

Tous les rapports sont intervertis, tous les devoirs bafoués, tous les droits méconnus.

Dans le roman, ne cherchez pas la mère de famille d'après notre religion sainte, cette reine pacifique du foyer domestique, douce médiatrice entre les enfants et le père, adoucissant, charmant la vie de son époux, préparant l'avenir de ses enfants, étudiant leur vocation, les ornant de vertus, les préservant des vices. La mère de famille dans le roman, c'est une femme qui gémit dans les fers, qui lutte pour sortir d'un esclavage qu'elle n'a pas accepté ; une femme dont les affections ne se concentrent pas dans la famille, qui, dans ses enfants, ne trouve pas une suffisante barrière contre ses penchants, et qui sort de sa position forcée, de cette position qu'elle ne s'est pas faite, qu'elle ne veut pas accepter de Dieu, qui en sort, dis-je, par des crimes ; et sa criminelle conduite dans le roman, c'est du courage et de l'énergie.

La mère de famille dans le roman, c'est une femme qui sent en elle le feu du génie ; cette flamme, elle ne peut pas

l'éteindre. Les soins dégoûtants de l'enfance lui répugnent, elle convoite la vie publique, la vie d'éclat, elle maudit sa condition, elle blasphème celui qui l'y a mise.

Dans le roman, ne cherchez pas non plus l'homme regardant la vie comme un devoir, se résignant à sa condition quelle qu'elle soit, en acceptant toutes les épines. Non, dans le roman, rien que des ambitieux et des égoïstes; jamais des actes d'un véritable dévouement.

N'y cherchez pas cette jeunesse toute pleine de simplicité et d'innocence. Non, voyez-la tourbillonnant dans les plaisirs, sceptique, mondaine, lascive, poursuivant de criminels triomphes, entrant dans la vie, se préparant à des devoirs et à des sacrifices par les distractions et la débauche.

Dans le roman, ne cherchez pas le malheureux quel qu'il soit, à quelque rang qu'il appartienne, se résignant à ses souffrances, bénissant la main qui le frappe. Non, non, vous l'y verrez frémissant contre Dieu, contre ce qu'il appelle un cruel desin, maudissant sa naissance, se frayant une voie par le crime. — Et toujours de magnifiques louanges à l'énergie des grands crimes.

Le pauvre, dans le roman, vous le verrez souillé par tous les vices, le pauvre si digne, si auguste quand on le voit au reflet du sanctuaire. Le romancier exploite les passions du pauvre. Pour lui, il dépouille les formes aristocratiques, il se métamorphose. Il crée pour lui des scènes d'orgie et de débauche, il a pour lui des sarcasmes contre les choses saintes, contre tout ce qui peut le moraliser; il crée pour lui des scènes de place publique, des émeutes; pour lui il dépouille

les riches de leurs prestiges, il les montre couverts de vices, n'ayant de mobile que l'orgueil et l'égoïsme.

Dans la Société, tout ce qui domine, tout ce qui se dévoue, tout ce qui brille par ses vertus, le roman le bafoue, le traîne dans la boue.

Les rois, les célébrités de l'histoire paraissent dans le roman, mais rapetissés, indignement défigurés. Le roman fouille dans la vie privée de ceux dont on ne devrait jamais présenter que la vie publique, et aux plus grands noms il imprime les plus ignominieuses flétrissures.

Le roman s'arrête devant le temple chrétien et il l'admire: c'est convenu aujourd'hui. Il entre dans le temple; mais c'est pour en parodier les cérémonies saintes. Il traduit le prêtre sur sa scène; mais c'est pour en faire un homme sans foi, sans mœurs, c'est pour faire jouer un rôle infâme à celui dont la vie ne doit être que charité. Ces monstrueuses créations ne laissent pas voir tous ces prêtres qui se dévouent, qui enseignent avec amour, qui meurent dans les missions.

Il entre dans la cellule du religieux; mais c'est pour montrer y aboutissant les ressorts des plus criminelles intrigues. Et toutes ces corruptions, ces mensonges, le roman les anime, les fait tourbillonner recouverts d'un infernal prestige.

O abus inouï de la parole, abus de toutes les facultés de l'âme, action épouvantable de l'homme sur l'homme, crime de l'intelligence qui attaque et détruit la vérité dans l'intelligence de son frère, crime de l'imagination qui crée de fantastiques images pour fasciner l'imagination d'autrui de la manière la plus funeste, crime de la sensibilité qui s'exalte,

s'échauffe de feux criminels pour les communiquer électriquement à d'autres cœurs ! mon Dieu, je me rappelle ces paroles de votre Prophète : « *Minuisti eum paulò minùs ab angelis* (1) ! » Ce n'est plus ici l'homme un peu au-dessous de l'ange ; c'est l'homme au-dessous du démon, son organe, son ministre pour le mal !

Ils seront donc bien déplorables les effets des mauvaises lectures ! Mais leur action n'est pas suffisante encore aux yeux de ces perfidesséducteurs. Il faut que le mensonge et la corruption entrent dans les âmes d'une manière plus puissante. La parole de mensonge retentira sur le théâtre. Sur le théâtre ce sont les mêmes principes en action ; mais l'enseignement du mal y est plus puissant de prestige. Les personnages y sont les mêmes : ce sont toujours les femmes de vanité et d'orgueil ; ce sont toujours les mêmes intrigues, les mêmes sarcasmes, les mêmes libertés de langage ; ce sont toujours les mêmes plaintes contre le ciel ; les rois et les grands souillés de vices ; c'est toujours la robe du prêtre et du religieux déshonorée, les mêmes cérémonies saintes parodiées.

Les noms de roman, de théâtre vous effraient, chrétiens qui n'avez pas encore abjuré votre foi ; et certes ils ont de quoi effrayer : n'ont-ils pas fait assez de ravages ! Mais l'esprit de mensonge est ingénieux et fécond en ressources. Il invente d'autres voies pour faire arriver le poison jusqu'aux âmes. Les mêmes aventures, les mêmes scandales on vous les fera lire sous d'autres titres. Sous le titre de *feuilleton*, au

(1) Ps. 8.

bas d'un journal, on vous révélera d'horribles mystères. Le nom de feuilleton deviendra bientôt, s'il ne l'est pas déjà, aussi infâme que celui de roman.

Voilà, Mes Frères, une bien faible idée de cet enseignement de mensonge qui se fortifie de plus en plus au milieu de nous. Ecoutez ces prophètes d'erreur, lisez leurs préfaces : Ils n'ont que des intentions pures, ce sont les plus généreux des hommes, ils ne veulent que moraliser la Société. L'empoisonneur ne dit pas, en présentant la coupe à sa victime, c'est du poison ; mais il lui fait un visage ami, il le caresse des yeux de peur qu'il ne lui échappe. Comment ont-ils le front de s'appeler généreux ? ce sont bien plutôt les plus égoïstes des hommes. Ces immondes tableaux, ils les ont d'abord créés pour eux-mêmes ; ils en ont joui avant de les donner aux autres en jouissance : nous n'avons que leur reste. Eux généreux ! Il n'y a de générosité qu'avec l'amour du bien : ils le haïssent, ils ne se réjouissent que dans le mal : *Exultant in rebus pessimis* (1). Eux généreux ! Ils n'ont cherché par cette voie de boue que la gloire humaine ; et grâce à la corruption de notre temps, plusieurs l'ont trouvée. Ils n'ont cherché que la fortune, et toujours, grâce aux mêmes causes, plusieurs ont trouvé la fortune.

Mais après avoir découvert les criminels complots de ceux qui veulent nous séduire, jetons, comme nous l'avons dit en commençant, un coup-d'œil rapide sur la conduite de ceux

(1) Prov. 2. 14.

qui veulent se laisser séduire. Voyons combien aussi elle est coupable devant Dieu.

Peut-on être à la fois de la cité de Dieu, et prêter l'oreille aux voix qui partent de la cité du mensonge ? Peut-on être disciple du Christ et disciple de ces faux docteurs ? Non, non, un chrétien est essentiellement et avant tout le disciple de la parole de Dieu, car le Christ c'est le Verbe, la Parole divine elle-même qui s'est incarnée. Le Christ c'est la Parole, la Vertu de Dieu qui a renouvelé la face du monde, et qui doit agir continuellement sur nos âmes, les créer, les recréer sans cesse, les rendre mûres pour le ciel et l'immortalité. Il n'y a pas de mot répété si souvent dans les saintes Ecritures, surtout dans l'Evangile, que celui de parole de Dieu, pas d'invitation plus de fois répétée que celle d'écouter la parole de Dieu. Son action sur les peuples, sur l'humanité toute entière y est décrite sous les plus magnifiques images. — En même temps, il n'y a pas dans l'Ecriture d'injonction plus fréquente et plus énergique que celle de prendre garde aux faux prophètes, aux docteurs de mensonge. Jésus-Christ les a stigmatisés, et ses apôtres après lui ont répété ses anathèmes contre ceux qui usurpent une influence de mensonge sur les âmes.

Ecouter la parole de Dieu, fuir la parole d'erreur, oui voilà ce qui fait avant tout le chrétien. C'est par la parole que nous sommes tout ce que nous sommes; il n'y a pas sur nous d'action plus puissante que celle de la parole. Nous sommes ce que nous a faits la parole que nous écoutons, à laquelle nous livrons nos âmes. Ecouter Jésus-Christ et ses ministres, écouter Béliel et ses ministres, sont donc deux

choses inconciliables. Celui qui n'est point avec moi, dit Jésus-Christ, exclusivement avec moi, est contre moi. Et aussi : Personne ne peut servir deux maîtres : *Nemo potest duobus dominis servire* (1).

A quel signe, dans la primitive Eglise, se distinguaient les Chrétiens ? — Il y avait pour les Payens des assemblées immondes avec leurs monstrueux spectacles pour les yeux et leurs chants lascifs pour les oreilles; pour les Payens, il y avait des écoles de philosophie où l'on enseignait subtilement l'erreur, où l'on combattait le Christianisme, la parole de Dieu, par les sarcasmes, et tous les sophismes de la dialectique. — Pour les Chrétiens, il y avait les catacombes, et là les âmes s'ouvraient avec joie à l'enseignement de la parole de Dieu tombant de lèvres saintes souvent consacrées par la confession et le martyre.

Les deux enseignements étaient séparés, profondément tranchés, et le nouveau converti se connaissait à sa désertion des assemblées et des écoles payennes. Ecouter la parole de Dieu, lui ouvrir toute son âme, comme la fleur à la rosée du ciel, la fermer à l'enseignement du mensonge, c'était regardé comme de l'essence de la vie chrétienne. En sera-t-il autrement de nos jours ? Les deux enseignements sont-ils moins profondément tranchés ?

Ignorons-nous où la parole de Dieu retentit ? Elle retentit dans le temple, elle retentit par la bouche de ses serviteurs, et ils sont faciles à reconnaître dans leur vie et dans leurs

(1) Luc., 16, 13.

livres. Le mensonge, nous savons bien où il est aussi; nous savons bien quelle plume le distille; nous savons bien qu'il est prestigieusement enseigné dans tout ce qui porte le nom de *roman*.

Pouvons-nous venir nous serrer autour de la chaire évangélique, écouter avidement la parole qui en descend, et puis ensuite, avec la même âme, nous repaître avec avidité de ces fausses et dangereuses lectures? Non, mille fois non, c'est impossible : *Nemo potest duobus dominis servire*. Pouvons-nous nous complaire aux désordres de ces imaginations, nous passionner aux ruines que ces écrivains font dans la famille, dans la société, jusque dans le temple, et puis ensuite venir écouter, avec une sainte joie, le ministre de l'Évangile, s'efforçant de régénérer la société, entreprenant cette régénération sur des bases toutes différentes, construisant avec les pierres que les autres ont rejetées? Non, c'est impossible. Si nous avons lu le romancier avec enthousiasme, nous écouterons le prédicateur avec dégoût; si nous nous sommes passionnés pour le désordre, nous serons les ennemis de l'ordre. Nous ne pouvons pas suivre les deux écoles; nous n'en suivrons jamais qu'une. Entre celle de Jésus-Christ et celle de Bélial, il faut choisir : *Nemo potest duobus dominis servire*.

Mais, s'écrie-t-on, nous réservons toujours notre conviction, notre foi, notre respect pour la parole de Dieu et les choses saintes; c'est une distraction que nous nous permettons; tout cela, par nous, n'est pas pris au sérieux; tout cela ne nous fait pas oublier nos devoirs.

Il nous faut des distractions. — Je vous l'accorde, et je suis bien loin de le discuter. Mais il nous faut des distractions qui nous consolent, nous fortifient, nous animent; et non pas des distractions qui nous énervent, nous dégoûtent de nos devoirs les plus sacrés. Oui, oui, il nous faut des distractions : la vie, je le sais, à tous est pénible. Pour tous, les jours sont longs, la voie du devoir est semée d'épines : la sentence en a été portée après la prévarication de notre premier père : *In sudore vultus tui vesceris pane* (1). Au sortir de l'enfance, la lutte commence : on a ses passions à combattre, sa vocation à étudier. Embrassez-vous la vie d'études? — Des épines. Vous consacrez-vous au salut des âmes? — Des dangers et des épines encore. Choisissez-vous la vie de la famille? — Des soins, des sueurs, des larmes, des combats contre ses passions, contre celles de ses enfants, mille obstacles à écarter, les intérêts terrestres à concilier difficilement avec ceux du ciel. Et dans les fonctions publiques, les mêmes peines sur une plus grande échelle; peines bien plus réelles sous ce grand éclat, que dans une plus obscure et en apparence plus pénible condition.

Nous avons besoin de distractions. Il ne faut pas que nous soyons toujours à la peine; il faut que nous essayions notre sueur. Jésus-Christ, fatigué de sa route, s'arrêta et s'assit au puits de Jacob; il demanda à boire à la Samaritaine; et nous aussi, il faut que nous nous asseyions, que nous buvions dans notre soif brûlante. L'Église a bien connu notre nature.

(1) Genes. 3. 19.

Il nous faut des distractions : elle nous en a ménagé ; elle a fixé pour nous des jours, des moments de repos, et ces moments, ces jours de repos, sont ceux de la prière. Voilà, certes, qui fera sourire bien des gens. Comment ! C'est agenouillé dans le temple, c'est prosterné devant son crucifix, qu'on se délasse de la vie, qu'on se distrait de ses peines ! — Eh bien oui ! et je le dis avec toute l'autorité du sacerdoce : la prière, les saintes cérémonies, voilà la véritable distraction du chrétien, voilà de quoi verser du baume sur toutes les plaies, fortifier toutes les faiblesses. Les cérémonies, les pompes du sanctuaire, l'enseignement de la parole divine, voilà, en effet, ce qui saisit l'âme, la transporte, l'exalte, la fortifie pour l'accomplissement de tous les devoirs de la vie réelle.

Elle est difficile, la vie réelle. Pourquoi ? Parce qu'on n'en voit que la peine, parce qu'on travaille, dans le présent, le front courbé, parce qu'on n'élève pas assez ses yeux vers le ciel. Mais ici, dans le temple, c'est le ciel qui se découvre ; ici, l'on se sent tout près de sa couronne ; ici, l'on comprend, par l'enseignement qui descend de cette chaire, pourquoi l'on est condamné à une vie de sacrifice ; ici, on voit qu'on marche précédé par Jésus-Christ portant sa croix ; ici, l'on comprend la bonté, la miséricorde de Dieu bien plus encore que sa puissance et sa justice ; on le voit siégeant avec amour sur l'autel, descendant miséricordieusement dans les âmes ; ici, on le voit pardonnant au tribunal de la pénitence ; ici, dans toutes les cérémonies du sanctuaire, l'on voit comme une image des splendeurs et

des joies de l'éternité ; l'on sent son âme devenir plus légère, les peines s'évanouissent et ne semblent que des apparences, les devoirs n'effraient plus, un amour ardent nous unit à Dieu, nous unit à nos frères, et nous rentrons dans la vie réelle, l'acceptant avec héroïsme parce que nous avons vu où elle mène : nous avons bu de l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Oui, voilà les vraies distractions du chrétien, voilà le repos que la religion nous a ménagé. Il y a des hommes qui ont passé de longs jours sans d'autres distractions que la prière, et ils ont été les plus heureux des hommes. Les religieux, les missionnaires n'en ont point d'autres, et ils sont plus heureux que nous. Et le peuple, et les grands, toute la société est-elle plus heureuse depuis qu'on vient plus rarement au temple, pour aller chercher ses distractions ailleurs ?

Il en est encore d'autres : faire le bien, verser la consolation dans l'âme de celui qui souffre, panser les plaies du pauvre, surtout celles de son âme. Voilà des distractions nobles et vraiment dignes de l'homme, surtout vraiment dignes du chrétien : se délasser en se retremant dans l'amour de Dieu et dans celui de ses frères.

Sont-ce les seules ? n'est-il permis de se distraire que dans la prière et les bonnes œuvres ? Ah ! certes, je n'ai pas la prétention de le dire, je n'ai pas la prétention de me retrancher dans un ridicule puritanisme, de faire de chaque chrétien, un religieux, un cénobite. Oui, il y a d'autres distractions encore, moins immédiatement chrétiennes, mais des distractions permises et conformes à l'esprit de l'Évan-

gile; je n'ai pas besoin de vous l'expliquer davantage. L'esprit de l'Eglise est miséricordieux et large : elle n'a pas de mesure plus rigoureuse dans ses prohibitions que l'Evangile lui-même. Il y a donc mille délassements permis. Mais sortir de la vie ordinaire, de ses dégoûts, de ses ennuis que déjà l'on porte avec assez de faiblesse, pour aller se retremper à une source impure, pour aller demander des forces à l'esprit de mensonge, tandis que toute notre vie doit être une application, une réalisation de la vérité, ce n'est agir ni suivant le christianisme, ni suivant la raison. La vie est lourde! — Et quand nous aurons lu ces livres, quand nous aurons suivi ces spectacles, sera-t-elle plus légère? Les romans, le théâtre vont nous abstraire de la vie positive, l'élément dans lequel notre devoir est de vivre. Le roman, le théâtre vont nous créer une vie fantastique, un monde qui repose sur le mensonge, un monde où tout s'agite et tourbillonne, mû par des ressorts tout opposés à ceux de la vie chrétienne. Et puis ensuite, nous nous retrouverons en face de nos devoirs. Ils nous seront facilités, sans doute! Tout ce qui nous dégoûtait va nous plaire, nous allons nous relever sous le fardeau de la vie! — C'est impossible. — Ce fardeau va retomber plus pesant sur nous. Notre action sera désormais paralysée; nous ne voudrions plus avancer par la voie semée d'épines.

Voilà, Mes Frères, des distractions tout opposées à celles de la prière et des bonnes œuvres : celles-ci rafraichissent, retrempent et fortifient; celles-là vous attachent à la terre, vous affaiblissent.

Jeune homme, vous comprimiez vos passions, peut-être; les voilà qui se déchaînent et qui grondent. L'esprit de Dieu s'est diminué en vous; votre ennemi a pris des forces. Ce n'est plus l'innocence, la lutte contre le mal qui vous paraissent belles. Le vice et la corruption, vous les avez vus sous les aspects les plus brillants, vous les avez vus vifs, poétiques, spirituels : la voie de la vertu vous paraît maintenant bien prosaïque et bien sombre. Mère de famille, vous trouverez tout bien froid au foyer domestique! Faire éclore des âmes, les tourner à Dieu, démêler une vocation, tout cela doit vous paraître excessivement triste, car vous avez vu des femmes s'élevant par une noble énergie au-dessus de si humbles fonctions.

Mais, dites-vous, nous ne rompons pas totalement avec nos devoirs. — Et pourquoi pas? je vous le demande. Etes-vous sûrs, chrétiens imprudents, que Dieu vous en fera la grâce? N'avons-nous pas sous les yeux de funestes exemples? N'avons-nous pas vu des gens de toute condition descendre dans l'abîme par cette voie? Les tribunaux, dans des temps assez rapprochés, n'ont-ils pas retenti de monstruosité? et n'avaient-elles pas cette source qu'on ne peut signaler avec trop d'énergie?

Nous ne rompons pas entièrement avec nos devoirs. — Mais ne sommes-nous pas obligés de les accomplir dans toute leur rigueur? Nous avons tous une vocation, et la grâce de cette vocation, il faut l'entretenir et la faire fleurir en nous. Nous avons tous une action à exercer, et notre âme il faut que nous la conservions dans sa force, afin que cette action

soit puissante. La vérité et la vertu, il faut que nous les gardions, que nous les fortifions en nous pour les communiquer à d'autres. C'est sur cette fécondation, cette génération des âmes par les âmes, que roulera en grande partie le jugement terrible du Fils de Dieu; et malheur à celles qui se seraient laissées affaiblir, stériliser par un enseignement pervers! malheur surtout aux mères qui n'auront pas su conserver leurs âmes dans toute la force de la foi et des vertus chrétiennes, car les défauts d'une mère de famille en engendrent toujours mille autres! Sa responsabilité est terrible: elle ne saurait y réfléchir d'une manière trop sérieuse.

Mais enfin, tout cela ne serait-il pas, l'influence de ces livres sur chacun de nous personnellement serait-elle nulle, il y a une considération qui doit nous effrayer encore. Par quoi les écrivains immoraux sont-ils rendus possibles? Par les lecteurs. Un écrivain impie, c'est donc, à bien dire, la création de ses lecteurs. Vous donc qui avez lu tel livre, vous avez contribué à la réputation, à la fortune scandaleuse de ce séducteur des âmes; vous lui servez, vous aussi, de piédestal. Vous avez, dis-je, contribué à cette fortune dans laquelle il entre tant de larmes, tant de sang; vous avez poussé son char qui entraîne tant de victimes à sa suite. Vous vous arrêtez sur le bord de l'abîme... Fort bien! mais tant d'autres s'y précipitent, et vous avez aidé à les y pousser vous-mêmes! Les premiers chrétiens n'assistaient pas aux combats des gladiateurs: ils se seraient crus et ils auraient été réellement les complices de ces horribles meurtres. Ce qu'ils avaient horreur de faire, vous le faites. Vous n'allez pas

vous mettre sous le fer des bourreaux, mais vous regardez égorger vos frères, vous applaudissez aux meurtriers, vous leur mettez le glaive à la main. La charité chrétienne, est-ce là donc la comprendre? Ce n'est la comprendre ni pour nous, ni pour nos frères.

Nous ne rompons pas avec nos devoirs, c'est-à-dire nous n'étoufferons pas la grâce de Dieu dans nos âmes. Voilà bien de l'assurance et de la présomption! Mais, au moins, il vous faudra convenir que vous affaiblirez cette grâce de Dieu; et c'est déjà un grand malheur, car la souverain Juge vous redemandera votre âme dans toute la force qu'il aurait voulu y développer. Laissez donc la parole de Dieu y retentir seule; qu'il n'y ait point d'écho pour la parole d'iniquité et d'erreur. La parole de Dieu a mille organes pour arriver jusqu'à elle: que cette pauvre âme l'aspire donc par toutes ses facultés! La parole du mensonge lui arrive par toutes les voies aussi; chaque jour elle trouve des véhicules, des organes nouveaux, plus rapides: qu'elle vienne se briser aux portes de votre cœur.

Quand la parole de Dieu y sera tombée comme la rosée du ciel, gardez-la comme un trésor, comme un précieux dépôt: *Depositum custodi* (1). O chrétiens! gardez le dépôt de la parole de Dieu: c'est votre armure, c'est votre glaive. Ce glaive, déployez-le contre les passions; avec cette force du ciel, agissez sur vos frères, sur leur corruption pour la vaincre, sur leurs âmes pour les régénérer. Nous sommes

(1) Ad tim., 6, 20.

deux camps : celui des enfants de Dieu, celui des enfants du mensonge. Le glaive, des deux côtés, l'instrument de la victoire, c'est la parole. Allons avec notre glaive aux enfants de l'iniquité, tâchons de les vaincre avec cette parole de Dieu, parole de puissance et d'amour. Ne nous laissons pas entamer par eux : ils ne feraient dans nos rangs que des ruines. La parole du mensonge n'édifie pas, elle ne sait que détruire.

De ces deux effets contraires de la parole divine et de la parole humaine, je trouve dans l'Écriture d'admirables images : « La main du Seigneur fut sur moi, dit le prophète Ezéchiel ; elle m'emporta et me déposa dans une plaine, et cette plaine était couverte d'ossements ». Cette plaine couverte d'ossements blanchis, c'est le monde avant Jésus-Christ, l'humanité telle que l'avait faite le paganisme et l'enseignement corrupteur de la parole humaine. Les nations, c'étaient comme autant d'ossements disloqués, ne se prêtant plus la vie, ne l'ayant plus pour eux-mêmes. Et voilà bien ce que fera toujours la parole de mensonge, voilà ce qu'elle fait au milieu de nous : elle sème des ossements et des ruines.

« Et le Seigneur me dit, ajoute le Prophète : Fils de l'homme, ces os vivront-ils ? Seigneur, tu le sais. Et il me dit : Prophétise sur ces os, et dis leur : Os arides, écoutez la parole de Dieu. Et je prophétisai comme il m'avait dit, et l'esprit entra en eux. Ils furent vivants, une armée innombrable se leva sur ses pieds ».

Admirable tableau de l'humanité assise à l'ombre de la

mort, et ressuscitée par Jésus-Christ, par la parole de Dieu ! Au milieu de nous, tout n'est pas vie non plus : il y a bien des ossements, bien des ruines. Écoutant la parole d'erreur, ne nous laissons pas semer comme des ossements, mais auditeurs et même dépositaires de la parole de Dieu, crions plutôt : « Os arides, écoutez la parole de Dieu ! » Prions, Mes Frères, pour que Dieu ressuscite ces morts. Au lieu d'ajouter notre tombeau aux leurs, prions pour que les deux cités se rapprochent, s'embrassent et n'en fassent qu'une : celle que Dieu couronnera dans l'éternité.



Sermon pour le IV^e Dimanche de l'Avent.

LA CONFESSION.

*Et venit in omnem regionem
Jordanis prædicans baptismum
penitentiae in remissionem pec-
catorum.*

Et il vint dans toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés (*Luc. 3. 3*).

(1) On déclame beaucoup de nos jours contre la confession : on fait bien de frapper là si l'on veut détruire le Christianisme. La confession, s'écrie-t-on, est une honte et un abaissement pour l'homme : je défie de trouver un argument qui ne rentre dans celui-là. Eh bien, non ! pouvons-nous dire à l'impiété, la confession n'est pas une honte ; c'est une réhabilitation, parce que l'homme ne peut se réhabiliter que par l'aveu et l'expiation. Niez, si vous le voulez, les titres du ministre de la confession (il nous serait du reste facile de les rétablir), mais ne traitez pas d'absurdité la confession, ou bien vous vous mettez en guerre avec le bon sens.

(1) L'exorde manque, mais voici la division du discours :

1^o La confession est nécessaire, régénératrice et divine ;

2^o Comment un grand nombre de ceux qui la pratiquent se font les complices de ses ennemis, au lieu d'en être, par leur conduite, une démonstration vivante.

— 79 —

L'homme coupable ne se réconcilie avec lui-même et avec ceux qu'il a offensés que par l'aveu ; il ne remonte à la vie morale que par le sacrifice de son orgueil.

C'est un axiome de tous les temps, de tous les lieux. Chacun le retrouve au plus intime de son être ; il est accepté, pratiqué par les adversaires de l'Eglise catholique eux-mêmes. C'est un axiome universel ; et toutes les religions, même les plus fausses, n'étant considérées en principe que comme une réhabilitation de l'homme déchu, une initiation à la vie morale par le sacrifice, toutes, elles reposaient sur l'aveu. La confession était faite souvent par chacun en particulier, et ordinairement par le prêtre, par le sacrificeur résument et comme assumant en lui toutes les iniquités du peuple.

Il serait facile de faire ici étalage d'érudition et de citer des traditions mille fois répétées et qui n'en sont pas moins concluantes pour avoir été tant de fois produites. Mais non ; j'aime mieux m'adresser à l'âme humaine et faire jaillir, pour ainsi dire, de ses fibres les plus intimes un cri de témoignage en faveur de la vérité catholique. Les incroyants ne sont pas ici sans doute ; mais le croyant triomphe en voyant cette vérité confirmée par ce qu'il y a de plus indestructible au fond de l'âme humaine.

L'aveu, ai-je dit, est nécessaire pour que nous nous réconciliions avec nous-mêmes et avec ceux que nous avons offensés. En effet, l'aveu jaillit de l'âme coupable ; et pour lui rendre son estime on le demande à cette âme coupable. On ne se pose avec orgueil devant l'offensé, on ne nie sa culpa-

bilité avec obstination, on ne la voile avec hypocrisie, on ne méprise le cri accusateur de la conscience que lorsqu'on est endurci dans le mal : *Impius cum in profundum venerit... contemnit* (1). Dans cet orgueil il y a effort : on étouffe le cri et il veut jaillir. Mais que l'âme de l'homme n'ait pas été ainsi faussée, qu'elle soit encore dans sa spontanéité native ; serait-elle tombée bien bas, qu'elle sente un peu sa misère : le cri jaillit, l'aveu sort. Le crime, la faute, c'est comme un poison que l'âme veut vomir.

Prenez l'homme dans toute sa naïveté, à l'état d'enfance ; reportons-nous tous à notre enfance. Une faute, une déso-béissance pour un enfant bien né, c'est un poids dont il veut se défaire. Il a un confesseur naturel : c'est sa mère. Qui ne s'est senti quelquefois le cœur bien gros après quelques-unes de ces infractions aux lois si douces de la famille ? Et qui ne s'est senti soulagé, comme rattaché à la vie morale après avoir pleuré, et versé son aveu dans le sein maternel ? Naïve et vivante image de toute notre vie ! Notre moralité d'homme ne se conservera que par l'aveu, comme notre moralité d'enfant. Notre mère pour nous donner son pardon, nous demandait l'aveu de notre faute, et cet aveu elle le consacrait par un baiser sur notre front : les hommes avec qui nous aurons à vivre, une fois franchi le seuil du foyer domestique, ne nous pardonneront, aussi eux, qu'autant que nous avouerons ; car, hélas ! nous les offenserons souvent. Quel est l'homme qui ne s'est pas heurté à d'autres hommes, qui ne les a pas blessés dans leurs affections ou dans leurs droits ?

(1) Prov. 18, 3.

Les ennemis dans le monde, ce sont des hommes qui ne s'avouent pas leurs torts, qui se blessent, se déchirent et qui après s'être enfoncé mutuellement des traits mortels dans leurs blessures, se redressent dans toute leur fierté et disent orgueilleusement : C'est bien fait ! j'ai usé de tout mon droit d'honnête homme ; mes intentions ont été pures ; ma moralité est entière. Ces hommes là vivent empoisonnés par leur haine ; ce poison ils ne le rejetteraient que par l'aveu qu'ils ne font pas. Les amis, au contraire, ce sont des hommes qui s'avouent leurs torts. Entre amis la faute peut être prompt, mais l'aveu jaillit aussi vite. On peut faillir un moment à la droiture, à la générosité, mais on se jette aussitôt en pleurant dans le sein de celui qu'on aime : J'ai failli contre toi. — Et dans ces paroles du cœur, il y a le sceau d'une double réconciliation avec soi-même et avec celui qu'on aime. Oh ! qui n'a senti quelquefois dans sa vie le bénéfice de cet aveu et de cette réconciliation ?

Mais est-ce seulement contre les lois de la famille, contre les lois de l'amitié que nous pouvons être coupables ? Non. Notre faculté de faire le mal, de troubler l'ordre s'élève à une sphère plus haute. Nous pouvons par nos intentions et nos actes criminels aller heurter ces lois éternelles sur lesquelles repose la société elle-même, la société fondée par Dieu ; et en lui portant des coups mortels nous nous insurgons contre Dieu lui-même. Oui, nous avons cette terrible faculté ; et on peut le dire, sans crainte de n'être pas compris, à une époque où les crimes se multiplient. C'est alors que le remords, comme un vautour au bec ensanglanté, s'at-

tache à l'âme et la déchire. Oh, c'est vraiment un poison mortel qu'elle recèle ! un poison dont le virus se communique à tout l'être, un virus qu'il faut rejeter, et par quoi ? Par l'aveu... Quel est le grand criminel qui n'ait pas senti le besoin de l'aveu ? Et s'il ne donne pas satisfaction à cet immense besoin, les angoisses de son âme torturée se peignent en traits sombres sur sa physionomie. S'il parvient à se distraire, à refouler l'aveu qui voudrait sortir, un moment arrive où le temps des distractions est passé, où il est seul dans un tête-à-tête effrayant avec son crime ; et alors il faut que l'aveu parte, s'élançant de son cœur torturé. On a vu plus d'une fois de grands criminels se livrer d'eux-mêmes à la vindicte publique, et s'écrier lorsque le silence les sauvait du supplice : C'est moi, c'est moi. Il est encore assez rare le cas où le coupable dans les tribunaux n'avoue pas son crime ; et quel est celui qui après l'aveu ne s'est senti soulagé ? Mais je vous le demande : il y a des actes criminels qui vont frapper les sociétés à leur base, des actes criminels contre les plus augustes et les plus sacrées volontés de Dieu, et que les lois humaines n'atteignent point — que d'immoralités, d'attentats infâmes qui portent le trouble dans les familles ! je parle même de ces délectations impures, de ces imaginations impures qui sont tout autant de crimes contre Dieu, contre la société, contre nous-mêmes, crimes qui laissent toujours de profonds remords en nous, quoique les doctrines contemporaines fassent tout pour les affaiblir — nous en purgerons-nous par un aveu à de simples hommes ? à qui le ferons-nous ? Dans le Paganisme, nous voyons de grands coupables pour-

suis par les Furies : oh ! c'est bien là l'homme poursuivi par ses remords et ne trouvant à les apaiser par un aveu expiatoire.

Il faut que notre aveu se fasse à Dieu ; mais il faut que cet aveu se fasse avec humiliation, sacrifice de notre part. Dites à Dieu : Je suis coupable, conseille le Protestantisme. Aveu facile, et qui ne coupe par la racine aucun vice !

Le Catholicisme, pour le mettre un moment sur la ligne des systèmes humains, a mieux connu le cœur de l'homme. Tu feras un aveu, mais un aveu qui te coûtera, a-t-il dit à l'homme. Le pécheur dans le Catholicisme c'est l'enfant prodigue ; le prêtre c'est un père, le représentant de Dieu. Voilà la confession catholique. Qui osera maintenant jeter la pierre au Catholicisme ? Nous n'avons pas dit : L'Eglise catholique est infaillible, donc la confession est divine dans son institution. Nous avons dit : Le péché est un poison pour l'âme, le rejeter par l'aveu est un de ses plus pressants, de ses plus universels besoins ; la confession catholique ce n'est qu'un aveu consacré par notre religion ; donc, à part toute autre raison, elle est confirmée par le bon sens, et il faudrait pour en extirper les racines aller les chercher jusque dans le cœur de l'homme. En second lieu quand les fautes sont sociales, (elles le sont dans un nombre infini de cas : il n'y a pas besoin pour être coupable contre la société humaine d'assassiner et de voler) quand les fautes sont sociales, on a besoin, pour être soulagé et guéri par l'aveu, de le faire au représentant de la société et de Dieu qui est sa base. Or le Catholicisme seul nous offre ce représentant de Dieu et de la société : donc, dans le sein du Catholicisme seul, cette confession

peut être complète. Et dans son sein seul aussi elle est vraiment régénératrice.

Les impies tout préoccupés de leur guerre d'attaque, tout entiers à chercher des objections, n'aperçoivent pas des faits éclatants qui incessamment les réfute. Voltaire et Rousseau d'ailleurs n'ont-ils pas rendu hommage à la vertu régénératrice de la confession ?

Qu'en conclure ? La confession est morale. Et si seule elle produit ces effets, ne pourrait-on pas en conclure encore qu'elle est divine ? Jetez les yeux autour de vous, pourrions-nous dire à ceux qui nous attaquent : des fruits de vie jaillissent incessamment de ce que vous appelez une absurdité, c'est-à-dire que suivant vous la mort engendre la vie. Dans la vérité des effets, ne serait-il pas plus raisonnable de trouver la vérité du principe ?

Expliquez-moi l'angélique vertu de votre épouse autrement que par une pratique que vous condamnez ? Retranchez-lui ce médecin que vous critiquez dans son art, et vous verrez ! Votre instinct triomphe même de l'orgueil de vos sophismes : vous préférez pour vos enfants un établissement où l'on se confesse ; vous ne supportez des serviteurs qu'autant qu'ils se confessent ; vous savourez les fruits et vous dites : La semence est un poison.

Voilà un de vos amis les plus intimes, d'une vie mondaine, désordonnée peut-être. Il a rompu avec ses habitudes ; c'est un homme moral, discret, chaste en actes et en paroles, d'une délicatesse de conscience qui tranche profondément avec ses anciennes mœurs. C'est une résurrection. Remontez

à la cause. Un jour il s'est jeté aux pieds d'un prêtre, et il se releva le cœur content et renouvelé. Que de faits semblables et plus éclatants ! Si quelque grand penseur de l'antiquité pouvait sortir de son tombeau et contempler ces merveilles de la confession, quel ne serait pas son étonnement ! quel ne serait pas son enthousiasme ! Admirable religion qui recrée pour ainsi dire l'homme, qui écrit de nouveau sur son front la moralité qu'elle a reversée dans son cœur !

Voilà un homme coupable des plus horribles attentats. Quand les mains souillées de sang il était traîné à son cachot, le peuple frémissait ; et lui, regardait en bravant. L'heure de son supplice a sonné, un prêtre l'accompagne. Voyez comme maintenant il est humble, paisible et résigné ! C'est que la voix du prêtre a parlé à son cœur. Il pousse de profonds gémissements ; mais ce n'est point par l'appréhension du supplice : c'est au souvenir de ses iniquités. Je raisonne ainsi : Il n'y a que Dieu qui ait la puissance de créer ; or ce renouvellement radical du cœur humain n'est-il pas une création ? donc la confession est une œuvre divine. Voilà une réponse que l'on peut faire aux ennemis de notre foi. Il n'est guère de points contestés par eux sur lesquels on ne puisse les refuter ainsi, en faisant appel à leur bon sens, et en leur faisant toucher du doigt les effets de ce qu'ils proclament absurde.

Mais, je ne crains pas de le dire : ils ne trouvent pas seulement dans leurs passions des motifs de ne pas croire. Par la manière dont nous usons des sacrements, et, (pour rester dans les limites de mon sujet) dont nous usons de la confes-

sion, nous nous faisons les complices de leurs répulsions; et souvent par notre conduite nous leur prêtons des armes. La confession a pour ennemis, non-seulement ceux qui s'en éloignent, mais un grand nombre de ceux qui la pratiquent.

Par notre foi, Mes Frères, nous nous élevons bien au-dessus de cette théorie que l'on peut appeler naturelle, de la confession. Oh certainement oui! nous sommes bien loin de ne voir dans le tribunal de la Pénitence qu'un tribunal d'institution humaine, répondant, il est vrai, aux besoins de notre nature, exerçant sur les mœurs et sur la vie, la plus salutaire influence. Nous ne disons pas seulement, c'est une institution bonne, comme plusieurs l'ont dit sans être catholiques. Non, nous disons : Le tribunal de la Pénitence a été divinement institué. Jésus-Christ pendant sa vie mortelle accueillait amoureusement les pécheurs, et il a voulu que sa miséricorde ne fit jamais défaut à la terre. Il a donné aux prêtres ses pleins pouvoirs de *rémission* : l'absolution sacramentelle a la force de remettre les péchés. La promesse est formelle : à un aveu sincère et contrit le pardon ne manquera jamais. Voilà ce que nous disons tous, voilà un des articles les plus consolants de notre foi; mais voilà ce qu'il faut que nous prouvions au monde. Jésus-Christ nous conduit à la piscine, mais il faut que nous en amenions d'autres.

Voilà, dis-je, ce qu'il faut que nous prouvions au monde. Comment, Mes Frères? Par des preuves historiques ou théologiques? Tous les hommes n'en sont pas capables, bien peu le sont. Mais un témoignage que chacun peut donner à la

vérité, une preuve qui aura de la force sur bien des cœurs, c'est la lumière de la vie.

Les premiers chrétiens confessaient leurs fautes; et puis l'énergie qu'ils avaient puisée dans cet aveu, la régénération qu'ils avaient trouvée dans le pardon, ils allaient en faire preuve devant les proconsuls. Ils mouraient pour ne pas perdre cette grâce de la réconciliation; le martyre leur en assurait l'inamissibilité.

Nous autres, quand nous nous sommes agenouillés devant le prêtre, que nous avons avoué nos fautes, que nous avons reçu le pardon, avec cette grâce toute divine nous rentrons dans le monde, et nous sommes réjetés dans le tourbillon des passions, soumis de nouveau à bien des exigences, exposés à bien des occasions, entraînés devant plus d'un tyran et d'un tribunal. Après avoir confessé notre faiblesse, confessons-nous alors les grandeurs de Dieu? Le divin que nous avons reçu en nous par l'absolution le faisons-nous passer dans nos actes? Les anime-t-il? les vivifie-t-il? De plus d'un chrétien, on peut sans doute le dire avec une sainte joie : ils ne sortent jamais de ce sacré tribunal qu'avec une nouvelle force; ils y ont comme retrempe leur armure; ils rentrent dans le monde comme Moïse descendant de la montagne, avec un front tout illuminé du reflet de Dieu. Mais en est-il de même de nous tous? O chrétiens faibles, prenez garde! Le monde vous épie : il a tant besoin de ne pas croire! Voyons, dit-il avec malice, comptons les effets de ce qu'on appelle un sacrement, c'est-à-dire, la force de Dieu : les passions doivent être éteintes dans ce cœur sanctifié, il n'en restera plus la

moindre trace ; la douceur de l'agneau va régner dans ce cœur d'où s'échappait incessamment la colère ; cette langue associée à nos médisances ne vibrera plus que des paroles de charité, au lieu de ces flèches qui transperçaient le prochain.

Nullement ; toujours le même amour-propre, la même liberté de paroles et d'actions. Les pieds de ce chrétien se remettent invariablement dans les traces qu'ils ont déjà faites en passant par le même chemin. Nos ennemis batteront des mains : ils attendaient, non pas nous, mais notre religion sainte à cette épreuve. C'est au Christ qu'ils croient avoir tendu des embûches, ils s'imaginent qu'il y est tombé. Ils ont voulu éprouver la vérité de ses paroles : *Videamus si sermones illius veri sint* (1). Non, non, se disent-ils dans leur triomphe, il n'y a pas de force divine dans ce que l'Eglise appelle le sacrement de Pénitence : ceux qui le fréquentent sont comme nous, leur nature n'est pas plus transformée que la nôtre ; ils ne se sacrifient pas plus que nous, ils partagent nos joies et nos fêtes, ils s'assoient à la table des mêmes festins. Charlatanisme que tout cela ! Vaine forme ! Pauvres gens que ceux qui vont courber la tête sous ce joug sacerdotal !

Combien de fois n'avons-nous pas entendu ces sophistes ? Combien d'hommes avons-nous vus s'éloigner du tribunal en disant : Ceux qui le fréquentent ne valent pas mieux que nous ! C'est faux, sans doute, pour le plus grand nombre,

(1) Sap., 2, 17.

oui, c'est faux ; mais ceux qui voudront s'éloigner n'iront pas regarder au bien, ils s'arrêteront au mal ; ils triompheront dès qu'ils auront trouvé une apparence de raison de ne pas bien faire. Par notre faute, Mes Frères, nous faisons donc médire dans le monde d'un des plus grands bienfaits de Dieu : la confession. Et pourquoi donc nos actes ne sont-ils pas plus souvent animés de la force que nous apporte le sacrement ? C'est que cette force, nous n'avons pas été dans les dispositions nécessaires pour l'y puiser. Ces dispositions, tous les catéchismes, tous les livres d'enseignement catholique les indiquent longuement : nous les connaissons bien.

Tout ce qui nous a manqué pour que la confession nous profitât et devint ensuite, par son influence sur nos actes, une glorification de Dieu et de notre religion sainte, je le ramènerai à un seul chef : la confession, ordinairement nous l'avons moins envisagée par son côté divin, le seul assurément dont nous devons nous préoccuper, que par les apparences humaines qu'elle présente.

Au tribunal de la Pénitence, c'est un homme qui siège, c'est bien vrai ; mais un homme investi des pleins pouvoirs de Dieu, armé, pour ainsi dire, de sa toute-puissance, riche de la plénitude de sa miséricorde : le divin cache, recouvre à force de lumière, l'humain qui est toujours misérable. Eh bien ! c'est l'homme que nous nous arrêtons trop à voir ; nous ne voulons pas ne pas voir l'homme.

D'abord, quand nous choisissons ce Juge de notre vie, devant lequel il nous faudra nous accuser sans ménagement et avec rigueur, ce médecin auquel nous allons découvrir

nos maladies les plus honteuses, de quoi, la plupart du temps, tenons-nous compte dans notre choix ? De tout ce qui peut flatter notre amour-propre. Nous recherchons en lui ce qui brille... Au gré même de nos passions, nous le voulons doué ou dénué de qualités brillantes... Nous choisissons un homme que nous estimons, que nous aimons, et à l'estime duquel nous tenons beaucoup.

Sacrifiant tout d'abord ainsi à notre amour-propre, croyons-nous que l'amour-propre ne nous accompagnera pas sur le chemin qui mène au confessionnal ? Il nous suivra plus loin : il entrera avec nous, il s'agenouillera avec nous. De l'amour-propre ! Mais c'est Jésus-Christ qui est là !... A quoi bon l'amour-propre avec lui ? Il n'aime que l'humilité, il nous veut misérables, simples et sans fard, les mains tendues vers lui, comme les Léprouvés, sollicitant les miettes de sa table comme la Chananéenne, et lui criant comme le Paralytique : Si vous le voulez, je serai guéri. De l'amour-propre avec Jésus-Christ ! Mais il nous voit, il rit de notre orgueil. Plus nous nous serons oubliés, plus nous nous serons donnés, plus aussi il se donnera. Ah ! ce n'est pas en regard de J.-C. qu'on a cet orgueil ; c'est en regard de l'homme, parce qu'on ne voit que l'homme. Je ne veux pas dire ici, Mes Frères, que décidément l'on se résolve à cacher ses fautes ; (malheur au chrétien qui, après les éclatements d'une vie hypocrite, sera forcé, devant le tribunal de Dieu, à un éclatant aveu dans lequel il n'y aura plus d'amour, mais rien que de la confusion !) je veux bien qu'on ne se dise pas : Ici, je vais mentir à Jésus-Christ en face, et demain je le trahirai par un

baiser, je lui ouvrirai un cœur déicide ; mais quand on considère trop l'homme, n'est-on pas même à son insu, bien souvent dominé par la crainte, par la honte, par d'autres sentiments ? N'arrange-t-on pas, même sans s'en apercevoir, sa vie avec art ? La voit-on bien soi-même ? Ne s'en dissimule-t-on pas souvent les taches ? Et alors, l'aveu est-il complet, montant à Dieu du plus profond de nos entrailles ? Et s'il n'est pas complet, où seront pour nous les grâces du sacrement ? La confession sera un accident dans notre vie, une habitude, et, passez-moi le mot, un simple replâtrage. Ne voyant au confessionnal qu'un homme, nous ne pouvons y aller qu'avec appréhension, avec répugnance ; nous nous y traînerons, pour ainsi dire : aller à Jésus-Christ avec appréhension, à la vie, en un mot, comme on va à la mort, ce ne se serait pas possible ! Ou bien, si ce n'est pas là notre défaut, nous y courrons avec trop d'empressement : autre abus dont les résultats sont également funestes.

N'est-il pas vrai qu'on va trop souvent au tribunal (qui ne l'a entendu répéter cent fois ?) chercher des consolations, étaler ses affaires, ses chagrins ? Eh quoi ! voudrais-je dire, Mes Frères, que c'est prévariquer que de venir au confessionnal chercher la consolation de l'âme ? Si je le disais, je serais un indigne ministre de Jésus-Christ ; je ne serais pas à la ressemblance de mon Maître qui nous crie dans toute la tendresse de son cœur : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. Non, non, au tribunal de la pénitence, Jésus-Christ se trouve avec des paroles tout aussi compatissantes que dans le cours de sa vie mortelle.

Mais la première consolation, la seule à laquelle doive penser d'abord l'âme pécheresse, c'est que ses péchés lui soient remis : voilà le fardeau dont il faut qu'elle se décharge. Que ses péchés lui soient remis, et alors cette âme tressaillera de joie, alors une force toute divine entrera dans elle, et quels que soient ses maux, ses tribulations, les contradictions qu'elle éprouve, assurément elle les supportera. Tout au contraire, le pécheur, la plupart du temps, vient chercher des consolations humaines ; il demande, non pas tant que ses péchés lui soient remis, que la parole qui console, comme certain malade dont il est parlé dans l'Évangile.

Beaucoup ne voudraient-ils pas faire de la confession comme une conversation tout humaine ? Je ne crains pas de le dire : c'est l'avilir. O mon Dieu ! il faut que l'homme s'efface alors, il ne faut voir que vous seul, afin qu'un aveu sincère jaillisse du cœur. Oui, oui, que l'homme s'efface ! car si l'homme ne s'efface pas, si nous nous attachons à l'homme, le monde est là, il s'en apercevra et prendra occasion des plus noires calomnies. O chrétiens imprudents, c'est vous souvent quoique innocemment, sans doute, qui donnez lieu à ces sarcasmes impies contre une institution de Dieu, et qui sont mortels à bien des âmes peut-être ! De nos jours, des livres infâmes n'ont-ils pas été publiés contre la confession ? La robe du prêtre, ne s'est-on pas efforcé de la salir dans la boue des plus immondes journaux ? Ce qu'on voudrait briser surtout, parce qu'on sent tout ce qui s'y trouve de force, ce sont les rapports du prêtre avec les

âmes au tribunal de la Pénitence. On s'efforce de les montrer comme immoraux et déshonorants.

Mes Frères, la gloire de Dieu et de ses sacrements vous est confiée comme à nous : montrez par votre vie tout ce qu'ils ont de force divine. En recevant le pardon de vos péchés au tribunal de la Pénitence, vous y recevrez aussi la consolation et la force, votre âme sera remplie d'une lumière toute divine, d'une douceur toute céleste. Ceux qui vous verront se diront : On est donc bien heureux quand on va faire l'aveu de ses crimes au prêtre de Jésus-Christ ! Pourquoi n'irions-nous pas nous-mêmes nous humilier avec les autres ? C'est ainsi, chrétiens, que nous en entraînerons d'autres avec nous à la suite du Sauveur ; c'est ainsi que nous travaillerons efficacement à l'œuvre de cet édifice spirituel de la Cité de Dieu qui ne doit s'achever que dans l'éternité. Par là nous ferons surabonder la joie dans nos cœurs : heureux, mille fois heureux dans ce monde, avant de l'être à jamais dans le Ciel !

NOTA. — Ce sermon pourra paraître un peu court ; mais, en chaire, il dut être développé davantage, comme le manuscrit l'indique en plusieurs endroits (l'Éditeur).

Sermon pour le jour de Noël.

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Parvulus natus est nobis.
Un petit enfant nous est
né (*Isaïe, 9, 6*).

Un petit enfant nous est né. L'Écriture ne dit pas : Un Dieu nous est né ; non, Dieu veut pour ainsi dire, dissimuler sa divinité, il ne veut montrer que son enfance.

Un petit enfant nous est né. Ce petit enfant, faisons-le naître dans nos intelligences et dans nos cœurs ; ne pensons qu'au Dieu-enfant pour l'aimer de l'amour qu'il veut en nous.

Un petit enfant nous est né. Il n'y a aucune barrière, aucune majesté, aucune splendeur qui nous sépare du Dieu-enfant ; laissons-nous aller à la naïveté, à la simplicité de notre joie. O gloire des chrétiens ! Ils peuvent aimer leur Dieu comme un enfant.

Le jour de Noël, c'est un jour d'épanouissement pour les âmes vraiment pieuses. C'était un jour d'épanouissement autrefois pour toute la société. L'humanité, elle se relevait

— 95 —

en ce jour, elle s'élançait vers le ciel ; ou plutôt, elle accourait vers la crèche, dans une sainte allégresse. Dans ce jour elle se sentait comme divinisée par l'incarnation d'un Dieu, et grands et petits se rapprochaient. L'âme des grands s'abaissait ; celle des petits s'élevait, glorifiée par la pauvreté d'un Dieu. Dans leur joie, tous trouvaient des airs naïfs, de simples, d'amoureuses paroles ; les hommes parlaient à Dieu le langage de l'enfance. Ces airs, ces paroles, nous les avons encore ; mais nous ne les avons pas trouvés : ils n'ont pu jaillir pour la première fois que des âmes fraîches et neuves de nos pères. L'Église ne les a pas oubliées : ils réjouissent encore les fidèles, à des siècles de distance.

Le jour de Noël, c'était celui de la joie. *Noël* et *joie* étaient synonymes. Dans toutes les réjouissances, *Noël* était le cri qui s'élançait spontanément de toutes les âmes.

Noël, c'était l'allégresse des familles ; la nuit de Noël, c'était chants, prières, bonheur, autour du foyer domestique.

Noël, c'était l'inspiration de la poésie et des arts. Les circonstances de la nativité d'un Dieu, c'était surtout ce qu'ils aimaient à chanter et à reproduire. Noël, c'était la grande époque pour la famille et pour l'État. Les rois laissaient leurs affaires, ils déposaient leur épée, ils s'arrêtaient dans leurs plus glorieuses conquêtes pour célébrer la fête de Noël avec les plus simples de leurs sujets.

Mais faut-il donc remonter au passé pour trouver des joies auxquelles puissent se mêler notre joie ? Non : Noël est encore pour beaucoup un jour de réjouissance et de fête. Vous tous qui êtes réunis dans ce temple, vous vous réjouis-

sez comme vos pères, vous vous réjouissez, avec toutes les âmes pieuses, des joies spirituelles de l'Eglise ; mais autour de nous, tous ne se réjouissent pas de la même joie. Il en est beaucoup qui ne comprennent que les joies mondaines. Il en est qui n'approchent de la crèche qu'avec le sourire de la pitié sur les lèvres. Il en est beaucoup qui nous reprochent un Dieu-enfant.

Notre Dieu-enfant, c'est notre bonheur, c'est notre gloire!... Nous nous sommes agenouillés au berceau de Jésus : un moment relevons-nous. Retournons-nous contre ceux qui se rient et de nous et de notre Dieu. Disons-leur dans un saint orgueil : Oui, Dieu c'est cet enfant ! Oui, cet enfant c'est Dieu ! — La Divinité de Jésus-Christ, l'Incarnation, telle que nous l'enseigne l'Eglise catholique, voilà ce que j'entreprends de vous prouver aujourd'hui. L'Eglise, en ces jours de corruption, ne peut pas se réjouir à son aise : il faut encore qu'elle combatte.

Le Peuple de Dieu, marchant dans le désert, harcelé par ses ennemis, s'arrêtait, tirait le glaive et combattait, faisant de ses armes et de sa valeur un rempart à l'Arche sainte. Notre Arche c'est le berceau de Jésus. Combattons à l'entrée de la crèche ; ou plutôt, pour que tous y entrent, car il n'est personne que Jésus n'y appelle, démontrons pour tous, en présence de Jésus naissant, la Divinité de Jésus-Christ.

Implorons, avant de commencer, les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Il y a un argument immortel : celui des impies de dix-huit

siècles, contre la divinité de Jésus-Christ. Les proconsuls, sur leur tribunal, s'en sont armés contre les martyrs ; Celse et Porphyre le développèrent longuement dans leurs écrits. On ne trouve que cet argument sous les plaisanteries cyniques de Julien l'apostat, et il a revécu sous les sarcasmes de la philosophie sceptique du siècle dernier, et sous le mysticisme hypocrite de l'incrédulité de notre époque. Cet argument, le voilà dans toute sa force : S'incarner, pour la Divinité, c'est se dégrader. La raison repousse un Dieu-Enfant, un Dieu dans une crèche, dans la boutique d'un ouvrier ; un Dieu conspué, un Dieu cloué sur la croix. L'Incarnation, en un mot, avec toutes ses circonstances, répugne au bon sens, est indigne de la Divinité : donc Jésus-Christ n'est pas Dieu.

Un tel argument n'a d'autre force que celle de l'orgueil. Les prétentions en sont vraiment plaisantes. Il resserre la Divinité dans des limites de prétendue convenance, il trace un cercle autour d'elle. Mais ce cercle étroit, de plus hautes intelligences l'ont brisé ; aux impies de dix-huit siècles des génies croyants se sont opposés. L'Incarnation, se sont-ils écriés, c'est une folie pour l'impie ; pour nous, c'est la sagesse de Dieu : *Dei virtutem, et Dei sapientiam* (1). Les rapports de l'homme avec Dieu étaient brisés ; vers son Créateur, l'homme ne pouvait plus s'élever par l'amour. Dieu a voulu se faire aimable, le plus aimable possible. Il a condescendu pour se faire aimer. Il est descendu jusqu'à l'humanité,

(1) Ad Corint., 1, 24.

jusqu'à revêtir l'humanité, et encore l'humanité pauvre et souffrante. Il a voulu atteindre les dernières limites de l'amour.

L'homme par son péché avait rompu avec ses destinées immortelles. Sous le poids d'une grande prévarication, il ne pouvait plus les atteindre; mais Dieu est venu le relever : Victime d'un prix infini, il s'est offert pour les péchés du monde.

Pour prononcer sur les convenances de l'Incarnation, il faudrait connaître la nature de Dieu; il faudrait connaître sa grandeur, mais sans perdre de vue son amour; il faudrait connaître surtout l'état actuel de l'homme : et c'est tout cela que les adversaires de notre religion sainte ignorent. Au reste, la question ne doit pas être ainsi posée. La divinité de Jésus-Christ se démontre par des faits positifs, irrécusables; elle se démontre par l'histoire tout entière; et les temps anciens et les temps modernes, par tous les événements qui les remplissent, concourent à l'établir. La divinité de Jésus-Christ est la clef de voûte de l'histoire : l'histoire la démontre, et elle explique l'histoire qui sans la divinité de Jésus-Christ n'est plus qu'un inextricable chaos, n'est plus qu'un inconcevable mensonge.

Les adversaires de la divinité de Jésus-Christ, il faut donc les conduire d'abord sur le terrain des faits; et la question des convenances dont on fait tant de bruit se résout alors comme d'elle-même, ou plutôt, il n'y a plus de question de convenance : Si Jésus-Christ est Dieu, si les faits le prouvent, qui osera dire que l'Incarnation répugne à la grandeur de Dieu et doit être repoussée par le bon sens ?

L'incrédulité sait fort bien que par toutes les voies de l'histoire on arrive irrésistiblement à ce grand fait, la divinité de Jésus-Christ. Aussi, sur toutes les voies de l'histoire nous la trouvons de nos jours, faussant les faits, faisant pour nous égarer briller de fausses lueurs. Elle s'efforce d'en faire un puissant mensonge, une conspiration contre la divinité de Jésus-Christ, contre la vérité dont elle est pour nous la révélation et la source. Petite et faible dans ses commencements, dit-on, l'humanité incessamment marche et grandit. De loin en loin des hommes se lèvent, l'œil brillant des feux du génie; leur parole palpite d'inspiration. La terre les révère comme des envoyés de Dieu, comme des incarnations de la vérité. Jésus-Christ, c'est un de ces envoyés, le plus grand peut-être; c'est un Dieu, suivant la langue de la poésie; mais dans celle de la réalité c'est un homme.

Mensonge ! pouvons-nous répondre aux ennemis du christianisme, l'humanité, pendant les siècles qui précèdent Jésus-Christ, n'a pas marché et grandi sans cesse. Ecoutez-la plutôt, car elle a la conscience de sa dégradation : dans ses livres sacrés elle raconte sa chute, elle montre la plaie que lui a faite une prévarication primitive. Ses philosophes, ses poètes, déplorent cette déchéance. Son impuissance morale — prosternée devant l'autel du sacrifice, elle l'avoue en se frappant la poitrine; elle verse le sang des animaux et souvent celui des hommes, en expiation de son crime. Mais dans le chant de sa douleur, il y a une note d'espérance : elle voit briller dans l'avenir l'étoile de la réparation. Elle

attend un réparateur dont la main puissante la relèvera, dont la parole fera briller de nouveau la lumière à son intelligence déchuë; elle attend un réparateur qui expiera pour elle, et ce réparateur, dans plusieurs de ses traditions, elle le proclame un Dieu.

Ce sentiment de la chute, cette espérance, je me hâte de le dire, les nations payennes les portaient en elles, mais comme étouffés sous leur corruption. Déjà nous pourrions dire : Voyez ! la physionomie de Jésus-Christ concorde avec celle de ce Messie qu'attendaient les nations. Elles attendaient un Dieu : donc Jésus-Christ est Dieu.

Mais parmi les vieux peuples il en est un qui s'élève avec toute la majesté du sacerdoce. C'est devant ce peuple que je m'incline : il est l'envoyé de Dieu, son prêtre, son prophète. Lisons son histoire : c'est Dieu bien évidemment qui le guide. La route qu'il suit est sillonnée de prodiges. Écoutez ses hymnes : il n'y a que de son cœur que s'exhale vers Dieu un peu d'amour; il n'y a que lui qui connaisse et Dieu et l'homme. Auprès de sa doctrine pâlit celle des philosophes. La législation des peuples les plus vantés, auprès de sa législation, n'est qu'une ébauche grossière. Ce peuple, c'est le peuple Juif. Il a eu l'honneur depuis bien des siècles, de tous les sarcasmes, de tous les dédains des impies. Mais ce que l'impiété ne détruira jamais, ce sont ses livres sublimes; ce qu'elle ne détruira jamais ce sont ses prophéties; jamais elle n'empêchera que leur réalisation ne soit un fait mille et mille fois accompli.

L'existence de ce peuple est un fait miraculeux de près de

quatre mille ans, le fait le plus déconcertant pour l'impiété. Tous les faux systèmes viennent heurter contre ce peuple : c'est pour cela que les ennemis de la religion l'injurient ou dissimulent son existence. C'est un peuple missionnaire, divinement envoyé : c'est incontestable. Mais quelle fut sa mission dans l'ancien monde? Il était chargé de conserver dans son sein le dépôt de la vérité, avec la promesse du réparateur. Pour empêcher cette vérité et cette promesse de se perdre entièrement, il devait se répandre parmi les nations, et le souffle de Dieu le dispersait au milieu d'elles. Il portait avec lui ses livres sacrés et les chants inspirés de ses prophètes. Quels hommes merveilleux que ces prophètes envoyés par le Seigneur à son peuple pour l'instruire, le consoler, le menacer ! Ils annonçaient la paix, ils annonçaient la guerre, ils annonçaient la captivité, ils annonçaient la délivrance. Ils parlaient à Israël et à Juda, mais aussi à l'Égypte, à Babylone, à Tyr et à Edom. Tout-à-coup leur voix s'élevait plus haut et ils prédisaient le Messie futur avec toutes les circonstances de sa naissance, de sa vie et de sa mort; et pour gage de la vérité de ces prédictions, les plus importantes de toutes, on voyait déjà s'accomplir les autres dans le temps marqué par l'Esprit de Dieu. La réalisation des unes était la garantie de la réalisation future des autres.

D'abord, le moment de l'arrivée du Rédempteur a été prédit, et aussi les circonstances au milieu desquelles il devait paraître, le lieu où il devait naître. — Est-il venu ?

Le sceptre n'était plus dans Juda, les temps marqués par Daniel étaient accomplis : Je cherche. Je ne vois poindre

que le berceau de Jésus. Il naît cet enfant, dans Béthléem ; il naît de la race royale, il naît pauvre, il reçoit les hommages des pauvres. — Les prophètes aussi ont salué, dans le lointain des âges, un berceau. Ils ont vu, en tressaillant, leur Dieu-Sauveur qui venait aux hommes, pauvre et obscur. Les chants angéliques qui retentissent au-dessus de la grotte de Béthléem, ils les ont entendus deux mille ans d'avance. L'étoile qui a guidé les Mages, de leurs yeux prophétiques ils l'ont suivie dans les cieux ; ils ont vu les rois s'agenouiller devant le Dieu pauvre et déposer le triple présent de l'or, de la myrrhe et de l'encens.

Le glaive d'un tyran cherche Jésus. Pour le frapper plus sûrement il égorge des milliers d'innocentes victimes. — Les prophètes ont aussi entendu s'élever vers les cieux le cri des enfants et des mères.

Jusqu'ici, Jésus est bien le Messie qu'ont annoncé les prophètes. Sorti de l'enfance, commençant sa prédication, son front brillera-t-il toujours de cette auréole prophétique ? Les Juifs charnels ont rêvé un puissant monarque, un guerrier. Ce n'est pas là le Messie des prophètes. Voici votre roi qui vient à vous, s'écrient-ils ; il est pauvre, il parlera avec douceur, il n'enflera pas sa voix. Il ne brisera point le roseau plié, il n'éteindra point la mèche qui fume encore. L'Esprit du Seigneur, dit-il lui-même par la bouche des prophètes, s'est reposé sur moi. Il m'a envoyé annoncer ses miséricordes à ceux qui sont doux et humbles, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour consoler ceux qui pleurent, pour leur donner une couronne au lieu de cendres, une huile de joie

au lieu de larmes. — Un rejeton sortira du tronc de Jessé, une fleur jaillira de sa racine, l'Esprit du Seigneur reposera sur lui. Il jugera les pauvres dans la justice et il vengera les humbles de la terre. Il tuera l'impie par le souffle de ses lèvres. La justice sera la ceinture de ses reins.

Traits pour traits, c'est bien là Jésus-Christ : doux, miséricordieux, s'inclinant vers toutes nos faiblesses, n'ayant que des paroles d'amour pour les petits et les humbles, faisant contre les impies éclater le tonnerre de sa voix. Toutes ces images si douces, si gracieuses des prophètes sont comme un écho anticipé de la voix de Jésus et de l'enseignement évangélique.

Mais la vie mortelle de Jésus se termine dans les angoisses et l'opprobre. Jésus mourant sur la croix peut-il être le Messie des prophètes ? Lisez la douloureuse passion ou dans l'Evangile ou dans les prophètes, peu importe... La voix des prophètes éclate d'enthousiasme quand ils suivent le Sauveur dans sa prédication glorieuse, quand ils le voient semer des prodiges ; mais tout-à-coup elle se mouille de larmes : les déclamations furibondes de ses ennemis, ils les ont entendues. On dirait qu'ils se sont identifiés avec lui pour sentir sur leur joue le froid baiser de Judas. Les trente deniers pour le prix du sang du Juste, ils les ont comptés bien des siècles d'avance. Ils ont vu l'hypocrisie, la cruauté assises sur le siège des prêtres. Les plaies de la flagellation, le sang qui ruisselle sur le corps du Fils de l'homme, l'ignominie des crachats et des soufflets sur sa face sacrée, ils ont tout vu, tout douloureusement décrit. Oui, ils ont entendu les injures,

les blasphèmes allant frapper comme des flèches empoisonnées le Juste sur la croix. Ils ont entendu ses dernières paroles de pardon et de miséricorde. Ils ont vu la lance ouvrir son côté, et les soldats jeter brutalement au sort sa robe ensanglantée.

Il sera bien malheureux, bien aveugle, celui qui ne se laissera pas émouvoir par cet accord, celui qui ne s'écriera pas : Avec tous les autres peuples, les Juifs ont attendu un Messie ; mais seuls ils en parlent avec force et clarté, et leur mission pour l'annoncer est incontestable, car elle se prouve par tous les prodiges de leur histoire. Seuls ils ont bien la conscience de cette promesse et de cette attente. Pour tout ce qui concerne ce Messie, ils entrent dans les plus étonnants, dans les plus minutieux détails. Or il est une vie, une seule vie, qui dans toutes ses circonstances concorde avec la parole prophétique : c'est celle de Jésus. Donc Jésus-Christ est le Sauveur attendu des peuples. Mais, dans le Sauveur, les prophètes annoncent un Dieu ; Jésus-Christ lui-même se proclame Dieu, Fils de Dieu : donc Jésus-Christ est Dieu. Par mille faits positifs, incontestables, nous sommes conduits à cette conclusion. Il n'y a que la mauvaise foi et les passions, à pouvoir reculer devant elle. Cependant, recule qui voudra devant cette conclusion : donc Jésus-Christ est Dieu : il y a encore bien d'autres faits qui invinciblement l'amènent.

Effacez les prophéties : ne voyons plus la vie de Jésus dans ses rapports avec elles. Regardons Jésus depuis son berceau jusqu'au calvaire ; son admirable, sa divine physionomie,

voyons-la se dessiner dans l'Evangile. Chaque ligne de ce livre ineffable ne crie-t-elle pas : Jésus-Christ est Dieu ? *Quis ex vobis arguet me de peccato* (1) ? dit le Sauveur dans cet Evangile ? Qui de vous me convaincra de péché ? c'est un défi qu'il porte aux incroyants de tous les siècles. En lui la vertu n'est-elle pas portée jusqu'à l'héroïsme ? En lui, l'amour de Dieu et l'amour des hommes, chacun de ses actes, chacune de ses paroles, n'ont-elles pas un caractère tout divin ? Quelle miséricorde ! quelle douceur ! quelle patience ! Comme il aime et sa patrie, et Jérusalem, et le monde, et ceux qui l'aiment et ceux qui ne l'aiment pas ! Comme il redresse les faibles ! Comme il tend la main à ceux qui souffrent ! Est-il une douleur, une infortune qu'on puisse mieux consoler qu'en répétant ses consolations ? Est-il un rang, une fonction, une faiblesse, une dégradation, pour laquelle il n'ait pas eu une parole de régénération, d'encouragement ou de commisération ?

La maternité, l'enfance, la jeunesse, il n'a rien oublié dans son amour.

Sa charité a-t-elle jamais été resserrée par les limites d'une nation et d'un peuple ? S'il a d'abord songé à Israël, si ses premières larmes il les a versées sur Jérusalem, toutes ses paroles, tous ses enseignements ne palpitent-ils pas cependant d'un amour universel ?

Depuis le sourire de son berceau jusqu'à ses dernières paroles sur la croix, Jésus a-t-il cessé d'être lui-même ? Sur

(1) Joan. 8. 46.

la montagne ou sur la croix, n'est-ce pas la même douceur ? Sous les sarcasmes, sous les coups de ses ennemis, ou bien entrant en triomphe dans Jérusalem, ne fait-il pas paraître la même humilité ? Le mobile de la gloire humaine, le trouverez-vous dans un seul de ses actes, dans une seule de ses paroles ? Si la gloire humaine un seul moment l'avait guidé, un moment aussi il aurait perdu son calme ; il l'aurait perdu au moins dans les tourments : mais ce seul moment je défie de le trouver dans toute sa vie.

Et de cette âme si douce, si humble, si patiente, si une avec elle-même, quelle admirable, quelle profonde doctrine jaillit comme de source ! Quelles idées de Dieu et de l'homme ! Quelles révélations à étonner tous les siècles ! Avec quelle force la lumière est-elle vibrée au plus intime de notre âme ! Avec quelle puissance les liens qui la rattachent à Dieu sont-ils renoués ! Comme Jésus met bien la main sur toutes nos plaies ! Comme il nous fait voir notre petitesse et notre orgueil ! Comme il nous découvre le désordre profond de tout notre être ! Comme il nous fait gémir sur nos misères, en gémissant le premier sur elles ! L'orgueil de l'intelligence qui veut secouer le joug de Dieu, l'orgueil des sens qui veut secouer le joug de l'âme, comme il les démasque ! Comme il les combat avec une simplicité pleine de force !

Quis ex vobis arguet me de peccato ? Ce défi de Jésus à l'impiété répétons-le ! mais ce défi, soyons-en bien sûrs, personne ne l'acceptera : il n'a jamais été accepté. La vie de Jésus, son admirable caractère, la profondeur de sa doctrine, il n'est pas un impie de valeur qui ait voulu s'y

attaquer. Ce n'est qu'un cri d'admiration depuis Porphyre et Julien l'apostat jusqu'à Rousseau, ou bien jusqu'à des impies contemporains que je ne puis nommer.

Mais, s'écrie-t-on, ce n'est qu'un homme ! Dans sa mission rien de véritablement divin. — Incroyable aveuglement ! ou plutôt, insigne mauvaise foi ! Des glorieuses prémisses que vous avouez, concluez donc plutôt : C'est un Dieu.

Sa mission est tout humaine, dites-vous ! A qui donc fait-il suite ? De quelle école est-il sorti ? Avant lui, je ne vois dans le monde qu'orgueil, corruption, immoralité, même aux plus hautes sphères de la philosophie ; ignorance, mélange incohérent de lumières et de ténèbres dans l'intelligence des sages les plus célèbres ; la tradition des vertus primitives perdue chez les Juifs ; leurs docteurs égarés mettant au-dessus de la vérité qu'ils gardent, sans trop la comprendre, de vains et faux systèmes : incapables d'amour pour leurs coréligionnaires, et à plus forte raison, de la charité universelle.

Ses vertus, sa doctrine, à quelles vertus, à quelles doctrines font-elles suite ? Dira-t-on que sa doctrine il la puisa dans les livres sacrés des Juifs ? Eh bien oui ! c'est la même morale, c'est la même lumière : mais élargie, développée, ne rayonnant pas pour un peuple, mais pour le monde ; et cette expansion, ce développement puissant, ces livres eux-mêmes l'annoncent, mais comme un acte tout-puissant de la miséricorde divine. De quelque manière qu'on s'y prenne, rien donc ne s'explique humainement en Jésus-Christ. Il a mission divine, il est Dieu.

Et la divinité de sa mission ne se prouve pas seulement par son enseignement, les prodiges de ses vertus : il confirme ces preuves par d'autres preuves. Il commande à la nature, à la vie et à la mort. Il ne vivifie pas seulement les âmes : il guérit les mourants et ressuscite les morts. Et l'on osera dire que sa mission est tout humaine ! A quels signes donc reconnaître un envoyé du ciel ? Rejetons notre bon sens ou disons : La mission de Jésus-Christ est divine. O humanité ! incline-toi sous sa parole : c'est celle de la vie éternelle. Reçois de lui ton Symbole.

Or, le premier des dogmes qu'il enseigne au monde, c'est qu'il est Dieu, Fils de Dieu, Dieu comme son Père. N'admettons pas les prémisses ou bien ne reculons pas devant la conséquence : *Donc Jésus-Christ est Dieu.*

Des quatre mille ans qui précèdent le Sauveur, il faudra la tirer cette rigoureuse conclusion : *Jésus-Christ est Dieu.* Les dix-huit siècles qui suivent nous y ramèneront aussi de force. De l'entrée de la crèche du Sauveur, les yeux tournés vers le passé, écrivons-nous comme le centurion du calvaire : Celui-là est vraiment le Fils de Dieu. Puis nous retournant vers les siècles qui se dérouleront ensuite, poussons le même cri de foi et d'amour, à la vue de la grande démonstration qu'ils nous présentent de la divinité de Jésus-Christ.

Quel monde le divin Enfant contemple de ses yeux qui s'entr'ouvrent à la lumière ! Hommes des temps modernes, cette civilisation païenne nous pouvons la comprendre à peine. Dans notre corruption la plus grande, nous ne sau-

rions trouver un point de comparaison pour juger une si profonde dégradation. Dans l'intelligence, la lumière s'était éteinte. Prenez les plus profonds penseurs, les philosophes les plus célèbres : que savent-ils de Dieu et de l'homme, des origines de celui-ci, de ses destinées, de sa fin ? Leurs opinions s'entrechoquent, mêlées de quelques vérités peut-être, mais non pas universellement admises dans leurs écoles. — Auprès d'eux, les grands, les hommes du pouvoir, ne croyant qu'à la terre, à la richesse, à la puissance, ne sachant pas s'élever au-dessus du plus brutal matérialisme. — Au-dessous d'eux, le peuple, esclave des superstitions les plus honteuses, se trainant dans une boue infecte.

Dans toutes les sphères, l'orgueil, le plus cruel égoïsme : chacun se faisant comme le centre du monde. — Le philosophe regardant à peine à ses pieds, méprisant trop ses semblables pour leur communiquer la vérité qu'il retient captive et qu'il croit lui appartenir. — Les grands foulant le peuple, s'abreuvant de ses larmes, de ses sueurs, de son sang, régnant sur des troupeaux d'esclaves, les parquant comme des bêtes. — Les petits frémissant contre les grands, nourrissant contre leurs tyrans une implacable haine, ne sachant s'en distraire que par les plus abominables plaisirs, retenus dans l'ordre par les atroces spectacles de l'amphithéâtre, savourant les gémissements des mourants du cirque. — Et cet orgueil, cette débauche, cette cruauté, cette oppression, dominés par l'Olympe plus infâme encore que la terre, par des Dieux que les passions ont créés, par des Dieux qui ne sont que la personnification de tous les vices : car, dit Bossuet,

dans le monde payen tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. L'humanité était donc descendue bien bas dans l'infamie ; si bas qu'elle méprisait, qu'elle s'y endormait indifférente : *Impius cum in profundum venerit... contemnet* (1).

Qui essaiera de faire germer la vie au sein de cette boue ? Il a paru, au milieu de cette société misérable, d'illustres philosophes, de grands poètes : ont-ils osé aborder l'entreprise ? Ils n'y ont pas songé. Ils ont partagé, autant que possible, les plaisirs et les infamies, déclamé quelques phrases sonores sur la vertu, et là s'est borné leur œuvre de réforme. Régénérer l'humanité, c'était une œuvre immense, au-dessus des forces de l'homme !

Mais attendez ! voilà que cette boue fermente ! Du sein de la plus profonde, de la plus désespérée corruption, des hommes nouveaux surgissent... éveillés par quelle voix ? Par la voix de douze pauvres envoyés par Jésus. Ces hommes surgissent petits en nombre ; mais enfin une société se forme au sein de la vieille société qui s'en va de pourriture, une société s'établit sur d'autres bases. La lumière descend jusqu'aux intelligences les plus infimes ; elle rayonne dans les ténèbres de la plus profonde ignorance. Des âmes d'esclaves, de pauvres femmes, d'enfants, de jeunes filles, de vieillards sont tout-à-coup illuminées des plus vives clartés sur Dieu, sur l'homme, sur leurs rapports, sur tous les devoirs de la vie. Les plus sublimes théories ne sont que bégaiements inarticulés auprès de ce que les nouveaux disciples publient

(1) Prov. 8, 3.

sur la nature de Dieu, sur sa justice, sur son amour ; et par leurs paroles et par leurs actes ils apprennent au monde qui frémit ce que c'est que l'humilité, la chasteté et la charité.

L'humilité, la chasteté, l'amour : triple élément de cette nouvelle vie qui commence au sein de la mort.

Mais d'où est descendue pour les hommes toute cette vertu, toute cette lumière ? C'est un dogme qui les rayonne sur le monde : le dogme de la divinité de Jésus-Christ. Toute la vie, toute la force de cette société qui se forme, c'est la croyance à la divinité de Jésus-Christ. *Jésus-Christ est Dieu* : c'est la force, la confiance de l'âme qui de sa boue s'élance jusqu'au sein de Dieu sur les ailes de l'amour : la miséricorde de Dieu, sa bonté, elle ne l'a comprise que par l'incarnation d'un Dieu. *Jésus-Christ est Dieu* : c'est la force de l'âme qui domine ses passions : un Dieu mortifié et souffrant lui prêche d'une manière sublime la mortification. *Jésus-Christ est Dieu* : c'est ce dogme qui unit si puissamment les hommes : c'est par l'incarnation, par les souffrances, et la mort d'un Dieu pour tous, que les hommes comprennent qu'ils sont enfants d'une même famille. *Jésus-Christ est Dieu* : c'est le cri de tous les chrétiens des premiers siècles ; il jaillit de toutes les âmes, soit que les fidèles se défendent par les armes de la dialectique et de l'éloquence, qu'ils s'agenouillent dans les catacombes, ou bien, qu'à l'exemple de leur Maître, ils expirent dans les supplices.

Jésus-Christ est Dieu : Oui, c'est ce dogme qui a fait surgir la société chrétienne du milieu de la société payenne :

l'héroïsme de la vertu, du sein de l'infamie; la liberté, du sein de l'esclavage; la virginité, du sein de la prostitution; la vie, de la mort.

Jésus-Christ est Dieu : Oui, je le répète, c'est par cette croyance que l'élan a été imprimé aux âmes, que l'humanité a rompu avec ses précédents honteux. De nos jours, on a rêvé je ne sais quel progrès continu : la société chrétienne, on la fait sortir tout naturellement de la société payenne. Ces philosophes du progrès ne sont pas moins absurdes que ceux qui, dans le dernier siècle, faisaient naître l'homme de la fermentation spontanée des boues du Globe.

Jésus-Christ est Dieu : Hommes des temps modernes, nous sommes sortis de cette croyance : c'est elle qui nous a engendrés à la vie. Voilà le principe de toute régénération et de tout ordre. C'est de l'histoire, c'est un fait; il est écrit en ineffaçables caractères. Et maintenant, je le demande : la régénération, l'ordre, naissent-ils du mensonge?... *Jésus-Christ est Dieu* : ce dogme a ouvert l'ère moderne, il a régénéré le monde payen : donc c'est une vérité : donc Jésus-Christ est Dieu.

Mais nous n'avons vu encore qu'un côté du tableau, nous n'avons assisté qu'à l'ouverture du grand drame.

Nous sommes les fils de ces barbares que Dieu lança comme un terrible fléau sur l'empire romain. Tout haletants ils arrivèrent à la voix divine. Le prophète les avait déjà vus dans le lointain des âges. Ils arrivaient pour vaincre, et aussi pour être vaincus. C'étaient des natures féroces, sanguinaires; leur corruption n'était pas la corruption raffinée

de l'empire; avec plus de grossièreté ils avaient les mêmes vices. Que venaient-ils donc fonder au moyen de leur brutalité féroce et de leur valeur aveugle? Après avoir vaincu, ils ne pouvaient que se déchirer entre eux. Mais ils avaient été appelés pour détruire les institutions humaines, pour achever de renverser ce qui tombait en ruines. Ce qu'ils ne devaient pas vaincre, c'étaient les véritables croyances, c'était le Christianisme, c'est-à-dire la foi en la divinité de Jésus-Christ. Vainqueurs, ils devaient être vaincus, vaincus par le Christianisme, par la foi, dis-je, en la divinité de Jésus-Christ. Il est admirable comme ils se laissèrent assujettir, comme ils courbèrent la tête sous la bénédiction des évêques : *Courbe la tête, fier Sicambre; adore ce que tu as brûlé* : saint Remi prononçait ces paroles au baptême de Clovis, et Clovis se courba, adora, et tout son peuple avec lui.

C'est du baptême, c'est de la profession de foi de ces barbares, que date leur régénération. A toutes les corruptions du monde ancien, corruption dans la politique, dans la législation, dans la guerre, dans la famille, ils ont substitué le principe de charité et d'amour et dans la famille et dans l'état. L'esclavage, leurs lois insensiblement l'ont aboli. Pourquoi? Parce que tous les hommes ils les ont vus au reflet de la croix, couverts du sang d'un Dieu, glorifiés de la fraternité d'un Dieu. La femme, ils l'ont réintégrée, ils lui ont rendu le sceptre de la famille. Pourquoi? parce qu'ils ont vu en elle la ressemblance de Marie la Mère d'un Dieu. Le pouvoir humain, ils l'ont compris comme un ministère,

comme un service : parce que la vraie notion du pouvoir ils l'ont trouvée dans l'abaissement d'un Dieu. Les cœurs si durs des hommes du Nord se sont amollis ; des hymnes ineffables d'amour se sont élancées des âmes ; les pauvres, les grands, les rois, ont prié ensemble parce que tous ils ont eu part à la même rédemption ; la tendresse, la confiance ont éclaté dans leurs prières et leurs chants ; ils ont aimé Dieu, parce qu'il les avait aimés jusqu'à mourir pour eux.

Jésus-Christ est donc Dieu. Oui, toutes les merveilles du monde moderne sont inexplicables sans ce dogme. Notre civilisation dont nous sommes si fiers date-t-elle d'hier ? Non, nous avons des ancêtres ; nos institutions, nos lois ont leurs racines dans le passé. Nous prononçons avec orgueil les mots de bienfaisance, d'égalité, de fraternité ! De qui les tenons-nous ? De nos devanciers. Ils les entendaient bien mieux que nous. Et de qui avaient-ils reçu eux-mêmes ces grands mots, ces nobles idées ? Du Christianisme : ils n'étaient pas compris du monde avant la croyance en la divinité de Jésus-Christ.

Eh, mon Dieu ! suffit-il de prononcer ces mots avec orgueil ? Il faut les comprendre et les pratiquer dans leur véritable sens. Quels sont ceux qui les comprennent et les pratiquent ? Ce ne sont pas ceux qui s'énorgueillissent des législations d'égalité, des institutions de bienfaisance. Ils peuvent très bien être en dehors du Christianisme, ne pas croire à la divinité de Jésus-Christ. Mais il y en a qui ne s'énorgueillissent pas, et qui descendent amoureuxment vers les pauvres ; ils respectent et aiment véritablement toute

faiblesse, toute misère ; ils visitent les prisons, ils recueillent l'enfant abandonné ; ils méprisent le monde, souvent l'honneur et les richesses, pour l'humble et dégoûtant service des hôpitaux. Sans prononcer avec tant d'emphase le mot d'amour, ils pratiquent réellement l'amour. Nous reconnaissons là des chrétiens, ceux qui croient à la divinité de Jésus-Christ. De nos jours, comme dans les siècles qui ont précédé, il n'y a que cette croyance qui féconde les âmes. Retranchez ce dogme : il n'y a plus d'union, il n'y a plus de sociabilité, l'égoïsme seul reste ; et ces institutions dont on se vante tant, ces institutions qui ont surgi du Christianisme ne pourront alors durer : l'esprit qui les anime n'étant plus en elles, elles se dissolvent et tomberont en poussière.

Jésus-Christ est Dieu : oui, tout le prouve, chrétiens : l'amour, la paix de votre âme, et tout ce que vous voyez autour de vous ; le passé de dix-huit siècles et le passé de six mille ans.

Jésus-Christ est Dieu : Incrédules, sachez donc le lire dans toute l'histoire : car chaque ligne de cette histoire palpite de sa divinité. Vous le savez aussi bien que nous peut-être, et voilà pourquoi vous cherchez à fausser les faits. L'histoire de toute l'humanité crie : Jésus-Christ est Dieu ! et vous, vous voulez lui faire crier : Jésus-Christ n'est pas Dieu ! Mais vous aurez beau faire, votre voix ne sera entendue que de quelques intelligences perdues ; elle sera couverte de la voix de cette multitude de grands hommes qui orient et se répondent, d'un siècle à l'autre, d'une nation à l'autre : Jésus-Christ est Dieu ! Comptez les gloires qui depuis

dix-huit siècles se sont inclinées devant la divinité de Jésus-Christ ; comptez les témoignages illustres que lui ont rendus l'histoire, la poésie, la philosophie, tous les arts.

Le grand capitaine dont la gloire a retenti dans deux siècles, proclamait sur son rocher la divinité de Jésus-Christ : Croyez-moi, disait-il, je me connais en hommes, *Jésus-Christ est un Dieu.*

Vous n'avez pas besoin de toutes ces voix, de tous ces témoignages, Mes Frères; mais cependant je n'aurai pas parlé en vain : repasser les preuves de la divinité de Jésus-Christ, c'est repasser nos titres. Un moment nous avons combattu avec le plus d'amour que nous avons pu ; retournons maintenant nous agenouiller devant la crèche : c'est la place qui nous convient le mieux aujourd'hui. Allons poser nos lèvres sur la figure candide et rayonnante de divinité de l'Enfant-Jésus. Venez, petits enfants, portés dans les bras de vos mères ; aimez Jésus qui se fait comme un d'entre vous ! Venez pères, venez mères de famille ; que le spectacle de Jésus enfant vous apprenne à respecter l'enfance ; dans chacun de vos enfants, surtout dans son âme, aimez l'image de Jésus enfant. Venez vous tous, jeunes gens, apprendre de Jésus enfant à revenir à la simplicité de votre premier âge, à conserver votre innocence, à la mettre à couvert comme une fleur tendre et précieuse. Venez, petits, ignorants, pauvres, ne vous attristez pas de votre faiblesse, de votre pauvreté, mais, à la vue de Jésus enfant, estimez-la comme une grandeur. Venez, grands et riches de la terre, venez

apprendre le secret de vous faire aimer ; venez apprendre à descendre et à vous rapprocher, par l'amour, de tout ce qui est au-dessous de vous. Venez tous, venez : la place est large, il y en a pour vos deux genoux à tous, autour du berceau de Jésus. Venez : votre Père, votre vénérable Pontife y est déjà. C'est lui qui dans cette nuit sainte a recueilli le premier sourire de Jésus naissant ; c'est lui qui vous l'a porté de sa part, pour ainsi dire ; c'est à sa voix que l'Enfant divin est descendu au milieu de nous ; dans sa conversation avec Jésus, il a puisé pour vous, s'il est possible, encore plus de tendresse.

Venez tous, venez ! que la crèche nous régénère et nous soit le vestibule du ciel !



Autre Sermon pour le jour de Noël.

ENSEIGNEMENTS DE LA CRÈCHE.

Et hoc vobis signum : inveniatis infantem, pannis involutum, et positum in præsepio.

Voilà le signe auquel vous le reconnaitrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche (*Luc. 2. 12*).

Quels signes, Mes Frères, de la venue du Messie ! Un enfant, des langes, une crèche ! C'est à ces signes que vous reconnaitrez celui qui fait l'attente des nations, celui par lequel les Juifs espèrent monter au premier rang des peuples. Les prophéties sont pleines de lui, les prophéties le montrent de loin sous les plus magnifiques images : C'est le Fort, l'Admirable, le Père des siècles à venir, le Lion de Juda. Il doit s'élançer comme un géant pour parcourir sa carrière ; ce sera un soleil à la splendeur duquel rien ne se dérobera ; les rois s'inclineront devant lui ; il domptera les peuples et les réconciliera.

Les temps fixés sont accomplis : il va paraître. Tout-à-

— 119 —

coup, au milieu de la nuit, les cieux s'illuminent, ils retentissent de célestes accords. Voilà des magnificences qui concordent avec celles des prophètes.

Je vous annonce une grande joie, dit l'Ange du Seigneur aux bergers : *un Sauveur vous est né*. Ecoutez encore ce qu'il ajoute : *Vous le connaissez à ce signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche*. Cet enfant, Mes Frères, c'est l'Admirable, c'est le Fort des prophètes : mais sa force ce n'est pas celle du glaive, sa force c'est celle de l'amour. Cet enfant, c'est le prince de la paix : son règne sera un règne de miséricorde. Il ne vient pas broyer les peuples ; non, il vient unir tout ce qui est séparé, l'homme à Dieu, et l'homme à l'homme ; et dès le premier jour il entre dans son œuvre de réconciliation et de paix, il s'empare vraiment comme un géant de sa carrière. Ce berceau, ces infirmités, sont pour lui comme une royauté par laquelle il domine le monde. La crèche nous prêche déjà tout ce qu'il apporte aux hommes : l'amour de Dieu, l'amour du prochain. Dans les enseignements de la crèche je vois un admirable résumé de toute la loi chrétienne. Arrêtons-nous donc, un moment, Mes Frères, devant ce mystérieux berceau ; et d'un Dieu incarné, d'un Dieu enfant, apprenons comment nous devons aussi aimer Dieu et nos frères.

Mes Frères, quelle était belle cette harmonie du monde primitif, lorsque toutes les créatures s'unissaient, se rencontraient en Dieu par l'amour, lorsque le *Fiat voluntas tua*, Que votre volonté soit faite, était le cri de toutes les

intelligences au ciel et sur la terre, lorsque la volonté sainte de Dieu s'accomplissait avec une précision ineffable! La matière elle-même faisait partie dans cet admirable concert : l'homme par son amour l'élevait jusqu'à Dieu. Mais par le péché du premier homme, cette unité se rompit ; l'homme, la terre ne furent plus que comme un anneau brisé, séparé de cette chaîne formée par l'amour. La volonté de Dieu ne fut plus motrice de nos volontés libres. Ce ne fut plus que par exception que l'on aima Dieu : quelques hommes l'aimèrent, mais on peut le dire, l'humanité ne l'aima plus.

Chez les Juifs, Dieu fut-il aimé? L'ancienne loi a eu des saints, nul doute, et on n'est saint que par l'amour ; mais la nation juive, n'était-ce pas une nation que Dieu ne pouvait mener que par la crainte? Chez les païens, le nom même d'amour de Dieu fut-il connu? Un seul homme aima-t-il Dieu? La terre était donc une partie perdue de ce grand tout de l'univers ; elle ne gravitait plus vers son centre. Elle était vraiment assise à l'ombre de la mort : car il n'y a de vie qu'à la condition de l'union en Dieu par l'amour.

Eh bien! Dieu ayant pitié de cette pauvre humanité si dévoyée, a voulu la rattacher à lui, son centre ; il a voulu renouer le lien de l'amour primitif, et pour cela il a recherché, il a courtisé, pour ainsi dire, l'amour de l'homme. Déjà ne lui avait-il pas donné assez de marques d'amour? sa bonté n'est-elle pas écrite dans toutes ses œuvres? Oh certainement! elle est écrite partout : mais ces signes d'amour, c'étaient comme des caractères usés, incompris ; ou bien, ils n'excitaient plus qu'une admiration stérile. Dieu a donc

renchéri d'amour, il a voulu se rendre aimable, le plus aimable possible, et pour cela, poussant sa miséricorde à l'extrême, il s'est incarné.

Un Dieu qui s'incarne : ah! voilà ce qui a toujours fait pitié à bien des gens. Il y en aura toujours qui passeront en riant, d'autres en rougissant, devant la crèche ou devant le calvaire. Ce que saint Paul disait de la croix, disons-le hautement de la crèche : C'est un scandale pour les Juifs, une folie pour les Gentils : pour nous, c'est la sagesse de Dieu. Oui, la sagesse de Dieu est ici en proportion de la bassesse à laquelle il s'assujettit.

Il veut se faire aimer de l'homme en l'aimant le premier. Dieu ne peut manifester son amour qu'en s'abaissant. Quand il a voulu donner à l'homme des marques d'amour, toujours il est descendu vers lui ; il s'est rapetissé, pour ainsi dire. Par ses autres attributs, quand il les manifeste, Dieu nous fait mesurer la distance qui nous sépare de lui, il nous opprime de sa gloire, il nous terrasse dans la poussière, comme les Juifs au Sinaï. Par sa bonté il nous touche, il comble l'intervalle entre lui et nous : c'est un *Dieu avec nous*, comme un de nous. Une voix douce et aimable se fait entendre dans le paradis terrestre : c'est Dieu qui converse avec nos premiers parents. Mais c'est surtout après le péché originel que Dieu prend ce ménagement avec les hommes qu'il aime : l'âme, depuis, a comme un effroi natif de la Divinité. Dieu visite la tente d'Abraham, il l'entretient : mais avec quelle naïveté touchante! Qui ne connaît toutes les familiarités auxquelles Dieu descend avec tous les patriarches, avec Moïse, avec

David, avec les Prophètes et tant d'autres personnages de l'ancienne loi ?

Par l'amour Dieu descend. Quand il s'adresse à nos cœurs, il se dépouille autant que possible de l'éclat de la Divinité. Mais jamais il ne s'en est autant dépouillé que dans l'incarnation : la Divinité ne se montre là, pour ainsi dire, que sous une face, celle de l'amour. C'est l'abaissement des abaissements, l'extrême condescendance ; c'est aussi l'extrême amour. Dieu descend ici plus bas que la tente d'Abraham, plus bas que l'âme de l'homme, plus bas que ses mœurs ou ses habitudes : il descend jusqu'à notre boue, il descend dans notre boue ; il s'en revêt ; il y éteint, pour ainsi dire, toute sa Divinité, ou plutôt il n'y laisse briller que sa bonté. Il se fait un de la famille humaine, il prend le regard de l'homme, la parole de l'homme pour en faire les organes de sa bonté ; il prend un cœur de chair, pour qu'à ses battements, l'humanité qu'il y pressera, sente mieux toute l'ardeur de son amour.

Mais ce n'est pas tout : dans cet extrême de l'amour, il y a encore des extrêmes. Il naît homme : c'est déjà bien assez descendre !... Mais au moins il pouvait prendre l'humanité sur le trône, l'humanité dans les grandeurs. Lui ! paraître à la terre environné des splendeurs de la royauté, de l'éclat des richesses !... Mais la majesté royale et toute autre grandeur terrestre est comme un reflet de la majesté de Dieu, et il veut faire briller dans toute sa personne, surtout la bonté divine : toutes ses œuvres seront toujours moins des œuvres de puissance que des œuvres d'amour. Lui ! roi

ou riche de la terre !... Mais les petits n'approchent qu'en tremblant de ces grandeurs : la fierté de l'homme leur a donné quelque chose de repoussant. Les petits n'oseraient l'aborder, et il est venu surtout pour les petits. C'est *un Dieu avec nous*, et s'il était né riche, il aurait paru n'être qu'un Dieu avec les riches ; les petits se seraient enfuis effrayés. Il prend donc une humanité sans éclat, une humanité pauvre et douce ; il ne possède rien, pas même son berceau. Pendant toute sa vie il n'aura pas où reposer sa tête. Son langage sera toujours humble, en harmonie avec sa condition ; il n'enflera sa voix que contre les Pharisiens, c'est-à-dire contre ceux qui s'obstinent à montrer toujours Dieu armé de ses rigueurs ; du reste, toujours une inaltérable douceur. Il est doux et aimant au puits de Jacob, doux avec la Chananéenne, doux avec la femme adultère, doux et aimant lorsqu'il pleure sur la mort de Lazare, lorsqu'il permet à saint Jean et en lui à toute l'humanité de reposer sur son cœur, doux enfin avec Judas et ses cruels bourreaux.

Que les philosophes l'appellent par dérision le fils du charpentier : cette vie humaine dans les dernières classes de la société, cette vie humble et obscure, c'est la gloire de Dieu et le chef-d'œuvre de son amour.

Mais au moins, cette humanité pauvre, pouvait-il la prendre exempte des maux de la vie. Il pouvait se montrer à la terre sans passer par ces faiblesses de l'enfance, ces infirmités du berceau ; sans s'assujettir à toutes ces incommodités qui assiègent la vie ; il aurait pu être au milieu des pauvres sans souffrir avec eux. Non, non ; il ne négligera

rien de ce qui peut le rendre plus aimable ; il est jaloux de notre amour, naîtrait-il même de la compassion. Il veut que nous ayons pour lui, même un amour de sympathie. Une humanité sans infirmités !... oh ! elle aurait eu quelque chose de trop imposant. Lui ! dédaigner le berceau et l'enfance ! Mais est-il quelqu'un qui n'aime pas un enfant ? est-il quelqu'un qui craigne un enfant ? Mais dans les traits d'un enfant, surtout d'un enfant qui naît, est-il une place pour la colère ? en est-il une même pour la majesté ? Lui ! dédaigner l'enfance ! Mais c'est l'expression la plus pure de mansuétude et de bonté, qu'il puisse prendre. Il veut que son premier sourire à la terre soit un sourire d'enfant ; il veut que l'on ressente d'abord pour lui un amour de condescendance.

Quel abaissement ! Dieu peut-il descendre plus bas ? Mes Frères, il n'a pas encore atteint les dernières limites de l'amour : voyez dans l'avenir la Cène, voyez le Calvaire. Il saura se rapetisser, s'humilier jusqu'à la condition de supplicié ; et même après avoir été glorifié par la résurrection, il perpétuera son abaissement, sa condescendance, en se voilant sous les emblèmes les plus simples et les plus purs.

Notre Dieu à nous, chrétiens, ce n'est donc pas ce Dieu qui se perd dans les hauteurs métaphysiques ; que le philosophe seul peut atteindre ; dont il jouira seul avec orgueil : notre Dieu, c'est *un Dieu avec nous*, avec les plus petits d'entre nous ; il a traduit son être incompréhensible en actes brûlants d'amour ; notre Dieu, c'est le Dieu du Calvaire, c'est le Dieu de l'Eucharistie, aujourd'hui c'est surtout le Dieu de la crèche : la crèche, folie pour l'impie ; pour nous

c'est la sagesse de Dieu. C'était le signe que l'Ange donnait aux bergers de la venue du Messie : acceptons-le ce signe. C'est de tous, celui qui parle le mieux au cœur, c'est le plus intelligible aux simples : *Et hoc vobis erit signum* (1). Aussi, comme ces pauvres gens qui avaient été appelés les premiers, de peur que les Mages ne venant avant eux n'eussent laissé dans la crèche quelque trace de richesses qui eût pu les effrayer, comme ces pauvres gens, dis-je, s'en retournèrent le cœur plein de consolation, suivant l'Évangéliste ! Dieu venait de se révéler à eux : mais quel Dieu ! Le Dieu du Sinaï avec ses foudres et ses éclairs s'effaçait de leur imagination pour faire place au Dieu de la crèche... L'amour de Dieu venait de se rallumer sur la terre pour y brûler toujours.

Depuis ce beau jour, la crèche a-t-elle cessé d'être un foyer d'amour ? Qui dira tout l'élan, toute la tendresse que la vue de ce Dieu enfant, ce berceau, ces langes, tous ces abaissements d'un Dieu ont donnés aux âmes chrétiennes ? Tous les saints ont aimé Jésus enfant ; il en est qui ont eu pour lui la dévotion la plus naïve et la plus tendre.

Chaque année, l'Église nous présente cette crèche, nous redit tout cet amour, nous explique ce mystère d'abaissement dans ses prières et dans ses hymnes ; elle nous arrête longtemps devant la crèche, elle nous présente longtemps Jésus dans son berceau ou dans les bras de sa mère ; elle multiplie ses images dans les temples, parce qu'il n'est pas de manifes-

(1) Luc., 2, 12.

tation plus douce, plus attirante, de l'amour de Dieu. Oh! comme aujourd'hui les âmes pieuses vont fondre d'amour à la vue de ces merveilles d'humilité et de charité! Chrétiens, approchons tous : il nous est permis d'aimer Dieu comme un simple enfant. Oublions le Dieu terrible, ne pensons qu'au Dieu qui naît, c'est pour nous qu'il est né cet enfant : *Parvulus natus est nobis* (1).

Si je connaissais un pécheur qui restât dans la corruption de son péché par défaut de confiance, ce serait lui que je conduirais à la crèche. Mon frère, lui dirais-je, ce n'est pas au Dieu du jugement qu'il faut songer en ce jour; écartez les images sombres. Vous n'êtes pas revenu par la terreur : vous reviendrez peut-être par la confiance. Ce Dieu que vous avez offensé, que vous craignez, le voilà! . oui, là, sur un peu de paille!.. Quelle chose pourrait vous effrayer autour de lui! Ce ne sera pas cet aspect de misère; ce ne sera pas cette vierge si douce et si humble; ce ne seront pas les traits d'un enfant : que disent-ils ces traits? Rien qu'innocence et douceur... Sous cette apparence si peu effrayante, c'est votre Dieu qui se révèle. Des langes retiennent ses mains comme pour vous dire que sa justice est enchaînée par son amour... Ne sentez-vous donc pas maintenant la confiance renaître dans votre cœur? ne sentez-vous pas comme un commencement de cette joie qui inonda le cœur des bergers? *Et les bergers s'en retournèrent, dit l'Évangéliste, louant et glorifiant Dieu dans tout ce qu'ils avaient vu et*

(1) Isaïas. 9, 6.

entendu (1). Puissent beaucoup de chrétiens, beaucoup de pécheurs, se relever dans ces dispositions après s'être agenouillés devant la crèche!

La crèche nous représente la première scène évangélique : mais cette scène est complète; l'Évangile est là tout entier en préceptes vivants. La crèche, c'est l'école de l'amour de Dieu; c'est aussi l'école de l'amour du prochain. Aimer Dieu, aimer son prochain, c'est accomplir toute la loi.

Elle était bien désolée par la haine, cette terre à laquelle se montre ce divin Enfant, et qu'il vient régénérer. Et pouvait-il en être autrement? A qui n'aime que le monde, à qui n'a d'autre fin que le monde, l'amour est-il possible? Les richesses, les biens temporels, les jouissances d'ici-bas ne peuvent pas être à tous. Quand nous n'avons d'autre fin que ces biens et ces jouissances, ceux qui nous entourent, du moment qu'ils possèdent plus que nous, du moment seulement qu'ils possèdent, deviennent presque autant d'ennemis. Nous ne saurions les aimer; nous n'estimons alors les hommes qu'autant qu'ils nous sont des instruments pour atteindre cette fin grossière et charnelle. De là cette haine du pauvre contre le riche, de là cette dégradation du pauvre réduit à la condition d'instrument des passions du riche.

Quelle perspective, quel avenir différent cet Enfant-Dieu vient-il ouvrir à l'homme! Il vient pour nous faire aspirer

(1) Saint Luc, 2, 20.

à l'union en Dieu, il vient pour nous dire que le sein du Père est ouvert et que nous devons y demeurer pendant toute l'éternité. La voilà, la véritable fin de l'homme, la voilà retrouvée. Jouissons, car nous mourrons demain : c'était la notion payenne. Nous sommes ici-bas, non pour jouir, mais pour mériter : voilà la notion évangélique. C'est là tout un monde nouveau : *Ecce nova facio omnia* (1).

La terre n'est qu'un lieu de passage, une tente dressée pour une nuit. Nous ne sommes pas sur la terre pour y chercher des jouissances, mais pour y accomplir des devoirs. Si nous n'avions qu'elle pour tout bien, il faudrait sans doute nous passionner pour elle, il faudrait haïr ; mais avec des espérances comme les nôtres, on ne peut qu'aimer. Qu'on nous ravisse tous nos biens d'ici-bas, que nous ne possédions rien de la terre, la nature gémit sans doute, mais n'avons-nous pas une immense consolation ? Notre fin qui nous la ravira ? Notre fin, c'est Dieu : qui nous empêchera d'arriver à Dieu ? Un autre homme, ou plutôt tous les hommes, en le possédant, nous empêcheront-ils de l'atteindre, de le posséder tout entier ? Les hommes ne peuvent donc plus réellement nous nuire ; jamais ils ne seront une barrière entre nous et notre fin. Ils y sont appelés aussi, mais ils ne nous en ôteront rien. La haine est-elle désormais possible, je le répète ? Je ne vois plus de possible que l'amour. Ainsi cet enfant, au-dessus du berceau duquel le ciel s'ouvre à tous les hommes, au milieu des concerts des

(1) Apoc. 21.

anges, cet Enfant-Dieu qui a toutes nos espérances dans son berceau, ce n'est pas seulement un lien entre l'homme et Dieu, c'est un lien entre l'homme et l'homme. A la crèche, l'amour du prochain s'engendre de l'amour de Dieu.

Mais ce n'est pas seulement comme conséquence, que j'apprends cet amour pour mes frères, à l'école de la crèche : il y est prêché d'une façon immédiate et toute vivante.

Avant Jésus-Christ, avons-nous dit, la société est séparée en deux parts : d'un côté ceux qui foulent et qui oppriment, de l'autre côté ceux qui sont foulés et opprimés. Tous ces parias, tous ces esclaves, tous ces petits m'apparaissent sous l'aspect le plus misérable. En eux, quelle dégradation de l'humanité ! En eux, comme la pauvreté, la faiblesse est méprisée ! comme elle est chargée d'opprobres ! Sous le coup de tant de mépris, ils ont appris à se mépriser eux-mêmes ; ils se sont dégradés. En eux l'humanité n'est plus reconnaissable ; ils n'ont conservé de force que pour haïr.

Et nous autres, Mes Frères, après tous les bienfaits, toutes les lumières de l'Incarnation, comment traitons-nous les petits et les faibles ? Ne semblons-nous pas dire que la pauvreté dégrade ? Nous ne pouvons peut-être regarder sans dégoût, sans horreur, les victimes nombreuses de cette prétendue dégradation. Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes ; ce sont nos mépris qui auraient dégradé ces êtres malheureux : la pauvreté ne dégrade que quand elle n'est pas honorée.

Chrétiens, fixez les yeux sur Jésus dans la crèche : voilà notre modèle. Lui, il embrasse la pauvreté en naissant ; il

l'épouse, il la divinise. Oh ! quelle école pour le pauvre que la crèche ! quelle source de consolation ! Aussi, comme Jésus-Christ l'y appelle le premier dans la personne des bergers ! Tu te plains de la pauvreté, semble-t-il lui dire, tu en rougis ; eh bien ! vois : ne suis-je pas pauvre moi-même ? Si tu es nu, ne le suis-je pas ? si tu n'as pas où reposer la tête, ai-je autre chose où reposer la mienne, que le sein de ma mère ? La pauvreté un déshonneur pour toi !... Mais la pauvreté est la seule grandeur de la terre que j'aie jugée digne de moi, en y prenant naissance. Tu te plains des grands et des riches : ils t'écrasent. Et moi, à mon premier moment, n'ai-je pas aussi à souffrir d'eux ? Si j'endure le froid dans cette crèche, n'y suis-je pas pour l'accomplissement d'une formalité légale ? Les lois, les vexations du pouvoir humain m'atteignent dès mon premier jour. Bientôt je fuirai devant le glaive d'un tyran ; et plus tard, ce seront des grands qui me feront mettre à mort. Je suis tout-à-fait semblable à toi ; je me suis fait à ta ressemblance : regarde donc ta pauvreté comme un honneur, et tes souffrances comme un gain. Regarde-moi ! je suis pour toi le bonheur dès ici-bas, je suis pour toi le Ciel.

Que le pauvre donc écoute cette voix qui part de la crèche : et le voilà relevé ; l'amour rentre dans son cœur avec toutes ses consolations, avec ses garanties pour l'ordre social.

Il faut maintenant que la puissance soit elle-même rétablie dans ses vrais rapports. La crèche est aussi pour les puissants, pour tous ceux qui ont une autorité quelconque, une

école d'amour. Ils y sont appelés dans la personne des Mages. Comment pouvoir opprimer, mépriser les petits et les faibles ? Mais Jésus est lui-même un petit et un faible ; il est descendu parmi nous, et il n'a pas pris la forme d'un puissant, mais la forme du dernier des hommes, celle d'un esclave : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens* (1). Comment pouvoir mépriser les pauvres ? Mais s'ils ne sont héritiers de rien sur la terre, ils sont héritiers du Ciel avec et par Jésus-Christ qui les a adoptés les premiers pour ses frères. Ils craignent pour leur puissance, ils retiennent leurs subordonnés par la force ; il y a un moyen plus sûr de garantir leur autorité : c'est l'amour. Le Verbe, le Fils de Dieu, le Puissant des puissants, le Riche des riches, voulant rattaché la terre à Dieu, est descendu vers elle, s'est abaissé jusqu'à se faire un pauvre enfant : que les puissants aussi, au lieu de se tenir dans une sphère élevée, d'où ils ne laissent tomber sur ceux qui sont au-dessous d'eux que leur mépris ou leur colère, descendent, se fassent enfants ; qu'ils compatissent s'ils veulent se faire aimer ; ils domineront plus sûrement par l'amour. Voilà la puissance humaine suivant la crèche, et suivant tout l'Evangile.

Ainsi toute la Société est reconstituée : car il n'y a dans son sein que des riches et des pauvres, et, sous toutes les formes, des maîtres et des subordonnés.

Le berceau du Sauveur est vraiment entre deux mondes : d'un côté un égoïsme froid et cruel, de l'autre côté la vie

(1) Philipp. 2. 7.

de l'amour, la régénération par l'amour. Certainement, après Jésus-Christ il y a eu bien des passions mauvaises, bien du paganisme encore; il y en a, il y en aura toujours; mais aussi, auprès de beaucoup d'hommes qui n'aiment ni Dieu ni leurs frères, j'en vois beaucoup qui vivent d'amour. Je vois, après Jésus-Christ, que l'homme reconquiert peu à peu sa dignité; je vois que l'esclavage s'en va toujours déclinant; je vois le pouvoir qui peu à peu s'humanise, la famille qui se resserre, s'ennoblit par l'amour. La condition, la qualité d'homme, n'était-elle pas auparavant déniée à la majorité des hommes? Cette régénération du petit et du pauvre, il faut la proclamer sans doute comme une suite de la prédication de toute la vie du Sauveur; mais je la vois surtout, en symboles touchants, dans la crèche. Aussi, cette fête de Noël a toujours été la fête de prédilection des petits; c'est la plus populaire de toutes les fêtes. Le peuple la salue de loin par des chants naïfs; il la célèbre en famille avec une joie chrétienne et pure. On dirait, pendant ces solennités, à entendre tous ces *Noëls* joyeux, à voir cet épanouissement, que le peuple chrétien se familiarise avec son Dieu. Et vraiment, ne lui permet-il pas ces familiarités, puisqu'il se montre sous les traits d'un enfant?

Permettez, Mes Frères, que je fasse encore briller à vos yeux quelques merveilles de la crèche. Jésus-Christ ne naît pas pauvre seulement pour que celui à qui Dieu enverra la pauvreté et la souffrance, l'accepte avec joie et résignation: il naît pauvre, pour que quelques-uns embrassent, comme lui, la pauvreté, par dévouement et par amour. Si

nous sommes petits, ne supportons pas impatiemment notre abaissement; si nous sommes haut placés, descendons avec amour vers ceux que le Ciel a mis au-dessous de nous: voilà la charité commune, la charité de tous. Mais cette charité aura son héroïsme: il est des hommes qui sont appelés à un dévouement actif et sans bornes pour leurs frères. J'en vois dont l'amour a embrassé tout l'univers. Il suffirait de la vie d'un seul de ces grands hommes, pour convaincre l'ancien monde d'infériorité. Ces glorieux coopérateurs de la rédemption se sont formés, plus que tous les autres, sur le modèle de la crèche. La pauvreté a été leur puissance. Ils ne l'ont pas acceptée, ils l'ont épousée, revêtue spontanément; les biens de la terre ont été un fardeau qu'ils ont rejeté. Ainsi, les apôtres ont été pauvres: ils quittèrent tout pour suivre Jésus. Leurs successeurs qui ont travaillé à la conversion du monde, ont été pauvres. Les Vincent Ferrier, les François Xavier, les François d'Assises, les Vincent de Paul, et tant d'autres ont été pauvres. Les missionnaires, ces hommes si admirables à une époque d'égoïsme, sont des pauvres. Ils se sont aussi, eux, couchés sur un peu de paille pour se rapprocher davantage des petits et des faibles, et leur faire aimer Dieu en eux-mêmes; ils ont eu leur crèche et souvent leur calvaire. Mais outre cette pauvreté, par laquelle ils ont été puissants sur le monde, ils ont encore eu une autre force: la virginité.

Tous les hommes qui se sont dévoués ont été vierges. Or, la virginité rayonne, est divinisée dans la crèche. La voyez-vous, cette femme si douce, dont les traits respirent la pu-

reté et l'amour?.. En elle, Dieu vient de glorifier la virginité; c'est parce qu'elle a voulu rester vierge, qu'elle a mérité d'être la Mère de Dieu. Il y a neuf mois, elle tremblait à l'approche d'un ange, et elle opposait presque à la volonté de Dieu, son vœu de pureté. Jésus l'établit Reine des Vierges : ce sera son plus beau titre, après celui de Mère de Dieu. Cet état, méprisé dans tous les siècles passés, va devenir le plus sublime de tous. Au-dessus de cette reproduction des corps honorée chez les Juifs et les autres peuples, Dieu met la reproduction des âmes; et une âme sera plus capable d'en engendrer, d'en régénérer d'autres, à proportion qu'elle sera plus indépendante des corps. Or, c'est la virginité qui achève, qui consomme cette indépendance.

Oh ! quelle puissance dans le monde, Mes Frères, que la virginité ! Aussi, quelle série de merveilles prend naissance dans la crèche ! Marie, cette pauvre femme qui réchauffe son enfant, c'est à nos yeux une reine entourée d'une cour resplendissante.

Ils vécurent vierges, les apôtres qui ont prêché l'Évangile par tout le monde. Ils le furent aussi, leurs glorieux successeurs de la primitive Église, ces évêques, ces prêtres, si grands par leur dévouement en face du martyre. Ils le furent aussi, tous les saints qui se retiraient dans la solitude, non par égoïsme, mais afin de prier pour le monde. Il a vécu vierge, ce François Xavier, dont la vie a été comme une reproduction de celle de saint Paul. Ils le sont encore, ces missionnaires héritiers de sa vocation et de son zèle. Il est

vierge, le Prêtre, cette image vivante du Christ sur la terre. Elles sont vierges, ces femmes sublimes qui ont mis tout ce que le ciel leur avait donné de douceur et de sensibilité au service des souffrants et des pauvres.

La virginité est toujours associée au dévouement chrétien : sans elle, il aurait des bornes.

O crèche divine, de quelles clartés tu rayannes donc à nos yeux ! J'entends dans le ciel les anges qui répètent : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux* : Oui, gloire à Dieu, car cette faiblesse, cette enfance, tout ce luxe de misère, c'est le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu, c'est la plus haute expression de son amour. — *Paix aux hommes de bonne volonté sur la terre* : Oui, paix aux hommes : cet enfant réconcilie la terre avec Dieu ; il réconcilie les hommes entre eux.

Toutes les grandeurs évangéliques sont là dans cette crèche, tout Dieu et tout l'homme : Dieu, tel qu'il est envers nous, d'une indicible bonté ; l'homme, tel qu'il doit être : aimant, humble, et détaché de la terre. Arrêtons-nous donc devant cette crèche pour méditer sur notre salut, pour chanter avec les anges : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*. Que cette grande solennité nous régénère ; qu'elle mette de l'amour dans nos âmes, qu'elle nous unisse en Dieu, puisque nous ne devons former qu'une société avec lui dans l'éternité.

Sermon pour le jour de Pâques (1).

*Surrexit, non est hic...
Il est ressuscité, il n'est
plus ici... (S. Marc. 16. 6).*

Que sont devenus les temps où la société vivait réellement de la vie catholique, où les actes privés et publics, les plus solennels, étaient datés des fêtes de l'Eglise? Alors il y avait du mouvement comme aujourd'hui; alors, et particuliers et peuples s'agitaient pour leurs intérêts et leurs affaires; mais sur la route de la vie, il y avait des stations ménagées, où l'on s'arrêtait pour se reposer: on secouait la poussière du chemin, on essayait la sueur de son front et l'on ouvrait son âme aux douleurs et aux joies spirituelles; l'Eglise s'emparait des âmes et elle en tirait des sons qui n'étaient plus que pour Dieu et pour le ciel. Charlemagne, saint Louis, et bien d'autres souverains catholiques, pour ne pas dire tous, s'arrêtaient à la tête de leurs armées pour célébrer avec leurs soldats les grandes solennités de la religion.

(1) Ce sermon fut prêché aux élèves du Petit-Séminaire de Sainte-Anne, en 1846.

Ainsi retrempés par la méditation de nos mystères et une union plus intime avec Jésus-Christ, ces hommes ne portaient-ils pas, dans les affaires de la vie, plus d'énergie chrétienne, une charité, un esprit de sacrifice qui spiritualisait tout ce qu'il y avait de plus terrestre? L'Eglise n'a pas changé assurément; elle a tous ses trésors ouverts, ses hymnes, ses chants, toutes ses joies et ses douleurs à communiquer à nos âmes. L'Eglise n'a pas changé; mais les hommes ont changé. Glorieuse fête de Pâques! faites-vous encore tressaillir les âmes? faites-vous la joie des sociétés et des familles?

Mais je ne porterai pas mon regard hors de cette enceinte. Dans nos campagnes je trouverais encore cette joie pure et naïve, dans toute notre Bretagne peut-être; je la trouverai surtout parmi vous, jeunes gens des familles les plus chrétiennes. Je ne veux pas donc me plaindre, et avec vous, je n'aurai qu'à me réjouir.

Nous avons suivi, en gémissant, la voie du Calvaire. Notre Mère pleurait: nous avons dû pleurer avec elle. Elle se réjouit en ce jour: réjouissons-nous! L'enfant suit tous les mouvements de sa mère, il imite ses attitudes; ses impressions, ses joies et ses chagrins se communiquent sympathiquement à son âme.

L'Eglise catholique redit aujourd'hui *Alleluia*, sans cesse; *Alleluia*: ce mot de la langue sacrée qui, sous l'ancienne loi, est monté vers Dieu de tant de cœurs purs; ce mot qui, depuis dix-huit cents ans, s'est répété si souvent et a jailli plus brûlant encore. Après elle, répétons: *Alleluia! Alleluia!*

notre Sauveur, notre Chef est ressuscité, il n'est plus dans le tombeau : *Surrexit non est hic*.

Quels accents demanderai-je à mon cœur pour parler aux vôtres? Ma joie ne serait peut-être pas à l'unisson de votre joie spirituelle; mes impressions seraient peut-être au-dessous de celles de beaucoup d'âmes jeunes et pieuses qui attirent les bénédictions du ciel sur cette maison : mais je veux faire jaillir du cœur même de l'Eglise les paroles qui remueront vos âmes. C'est l'Evangile même de ce jour que je veux vous présenter et vous expliquer en quelques paroles bien simples. Non, je ne veux pas vous entraîner en dehors de cette atmosphère de paix, de joie calme et intime, dans laquelle l'Eglise veut nous faire respirer. Ces paroles du saint Evangile dont nous allons chercher à nous pénétrer ensemble, des âmes pieuses les méditent et les savourent avec nous, par toute l'Eglise catholique. En ne nous jetant pas avec emphase en dehors de l'Evangile, nous restons plus sûrement dans la communion de Dieu et des Saints. Il faut être bien fier pour vouloir mieux.

Dans les Livres saints, l'écrivain sacré, sous l'ancienne loi comme sous la nouvelle, raconte les actes qui témoignent le plus de la toute-puissance de Dieu, avec la plus grande simplicité. L'acte de la création est exprimé d'un mot, l'incarnation d'un mot; les circonstances en sont décrites sans effort, avec une simplicité que l'homme ne mettra jamais à décrire les actes de sa vie. L'homme a besoin de se guinder, mais non Dieu : trop de mots, de l'emphase, de la recherche, expri-

meraient mal l'acte de sa puissance qui est un acte simple et sans effort.

Nous avons lu ces jours derniers la Passion du Sauveur. Quel récit simple! et par sa simplicité même comme il va bien à l'âme! Il n'y a là que l'éloquence des actes et des souffrances de Jésus-Christ; il ne fallait pas autre chose.

Le chapitre de la joie ne sera pas plus emphatique que celui de la douleur, celui du triomphe que celui du supplice. Non, non, il n'est pas de main d'homme, ce chapitre qui expose la résurrection de Jésus-Christ, cet acte d'une portée immense, dont la gloire rejaillit sur tous les autres de sa vie; car sans la résurrection ils auraient pu ne passer que pour des actes extraordinaires, des actes d'un homme : *Quod si Christus non resurrexit, vana est fides vestra* (1).

Il commence donc par ces mots, ce divin chapitre : *Le Sabbat étant passé, Marie Magdeleine, Marie fille de Jacques, et Marie Salomé achetèrent des parfums afin de venir embaumer Jésus. De grand matin, au lever du soleil, elles vinrent au sépulcre...* L'on se sent comme rafraîchi par le calme, par la tranquillité que respirent ces paroles. Au moment de la mort de Jésus, la nature entière était troublée, la terre tremblait, le soleil déroba sa lumière pour ne pas éclairer le déicide. Tout est rentré dans l'ordre, la nature est calme, le soleil se lève en souriant à la terre : *Orto jam sole*; l'âme participe à cette paix, à cette sérénité de la nature.

(1) 1 Ad Corinth. 15. 17.

Trois femmes s'avancent sur le chemin qui mène au sépulcre. La première c'est Marie Magdeleine; Marie Magdeleine, nom bien connu dans l'Évangile, nom bien connu des pécheurs, nom bien connu de nous tous, car qui de nous n'est pas pécheur? Marie Magdeleine, nom qui rappelle toutes les miséricordes du Sauveur. Scandaleuse pécheresse, elle s'est convertie à la voix de Jésus, elle est devenue son amante désespérée, elle est à jamais le type le plus achevé de la pauvre humanité remontant à Dieu de l'abîme du péché, et par la force de la grâce rendue capable de l'amour, c'est-à-dire de l'union avec Dieu. Elle est à jamais la consolation et l'espérance de tous ceux qui voient entre eux et Jésus un abîme qui leur semble infranchissable : cet abîme ils le franchiront aussi par la grâce et l'amour du Sauveur.

C'était elle qui répandait des parfums sur les pieds de Jésus, qu'elle essayait avec sa chevelure, ornement de sa vanité pendant longtemps, et désormais voile de sa douleur et de son deuil. C'était de Magdeleine que Jésus-Christ disait ces divines paroles qui devaient résonner à tous les siècles et frapper à la porte de tous les cœurs : *Il lui a été beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé*. Nous l'avons trouvée sur le chemin du Calvaire; amante éplorée, elle était au pied de la croix; elle a tout vu, tout entendu, tout senti. Nous vous connaissons, ô Marie Magdeleine! nous vous suivrons avec confiance! nous vous avons suivie dans la voie de l'iniquité, il faut que nous vous suivions aussi dans celle du sacrifice, et que nous méritions de recevoir avec vous dans nos âmes les joies de la résurrection.

Marie Magdeleine, la première sur le chemin du sépulcre!.. Marie Magdeleine jugée digne de recevoir la première la glorieuse nouvelle de la résurrection!.. Pourquoi pas plutôt Marie, la mère du Sauveur? Ah! pourquoi n'y rencontrons-nous pas Marie s'appuyant sur saint Jean? Sans doute, Marie qui a passé avec son fils par toutes les douleurs du Calvaire, aura été rendue participante d'une manière toute miraculeuse de la joie et de la gloire de la résurrection de son fils : il y a entre ces deux cœurs une union ineffable et incessante dont nous ne chercherons pas à scruter le mystère.

Marie et saint Jean! Marie, la mère de douleur, portant dans son âme les stigmates de la Passion, s'appuyant sur saint Jean, l'apôtre de l'innocence et de l'amour, cette chaste colombe de la cène qui doit devenir l'aigle de Pathmos!.. Ah! même de bien loin, sur leurs traces, oserions-nous nous approcher du sépulcre du Sauveur? Marie et saint Jean, c'est l'amour : mais l'amour innocent, un amour qui n'a pas à verser les larmes du repentir. Oui, ils peuvent se réjouir de la résurrection, car ils ont été immolés, crucifiés avec Jésus; et nous, nous les avons attachés à la croix, nous sommes leurs bourreaux, nous les avons mis dans le même tombeau. O Marie! votre âme s'élance du sépulcre, votre enthousiasme éclate; mais cette joie est trop sublime pour nous, nous n'avons pas le droit de chanter sur le même ton que vous. Notre *Alleluia* c'est le vôtre, mais sur un ton plus bas : il doit encore être mouillé de larmes.

Nous le chanterons avec Marie Magdeleine. O mon Dieu!

que vous êtes bon ! Comme vous avez pris toutes sortes de précautions pour ne pas effaroucher nos pauvres âmes ! Comme vous avez tout fait pour que nous comprissions bien le caractère essentiel de la nouvelle loi ! L'Évangile c'est la loi du pardon, c'est la bonne nouvelle annoncée à toutes les âmes affligées, accablées sous le poids du péché.

Dans toutes les circonstances principales de la vie mortelle de Jésus, je le vois rapproché du pécheur. Le cœur du peuple, a-t-on dit, battait sur son cœur. Parole d'orgueil !... Ce n'est pas vrai : c'était son cœur qui battait sur le cœur du pécheur, sans acception de rang et de condition. Les plus belles paraboles de Jésus ne sont que l'expression de sa sollicitude pour l'âme pécheresse. Sa sollicitude croît et progresse avec les douleurs de son auguste sacrifice ; et son dernier soupir, le dernier élan de son âme est pour le pécheur.

Au jour de la joie et de la gloire, l'Évangile changera-t-il de caractère ? Nullement : il palpitera toujours de l'amour de Jésus pour les pécheurs, et Marie Magdeleine est dans la glorieuse scène d'aujourd'hui, pour conserver à l'Évangile ce caractère. Marie Magdeleine, l'extrême faiblesse relevée par l'extrême amour, rapprochée de la plus grande gloire de Jésus !.. Marie Magdeleine, l'âme brisée par le repentir, l'âme qui depuis plusieurs jours n'a roulé que des larmes, pour faire écho aux accents angéliques, aux chastes joies du ciel !.. Marie Magdeleine, cette voix rendue muette par la douleur, pour annoncer la première à la terre que le Christ est ressuscité, et faire résonner le premier *Alleluia* !...

Malgré nos iniquités, quelqu'en soit le nombre, seraient-

elles toutes récentes encore ; si nous les avons lavées dans les eaux salutaires de la Pénitence, malgré nos iniquités nous pouvons nous placer dans cette scène de joie. Notre place est marquée : elle est auprès de la pécheresse repentante.

Les saintes femmes portaient des parfums dont elles devaient embaumer Jésus. — Ces parfums précieux dont elle a plusieurs fois embaumé Jésus, Marie Magdeleine, suivant des interprètes, les avait achetés du prix même de ses désordres. Touchante réalité, mais admirable symbole ! Marie Magdeleine par ses péchés avait lacéré l'adorable corps du Sauveur ; ses péchés, avec ceux de tous les hommes, lui avaient préparé ce calice amer qu'il repoussait au jardin des Olives ; ses péchés, avec ceux de tous les hommes avaient entrelacé ces épines qui s'étaient enfoncées dans son sacré chef et l'avaient ensanglanté ; ses péchés et ceux de tous les hommes avaient été comme la pointe déicide de ces fouets qui dans la main de barbares soldats l'avaient flagellé ; ses péchés avaient donné à la croix ce poids énorme sous lequel avaient fléchi ses divines épaules ; ses péchés avaient été les clous et la lance du Calvaire... Eh bien ! par la force de son amour, de cet amour allumé par Dieu lui-même dans son cœur, elle fait de son iniquité le baume qui va panser les plaies dont elle a été la cause. Oui, la douleur, la contrition, fait du souvenir du péché, non plus un remord déchirant et qui ensanglante l'âme, mais un arôme qui embaume le cœur, et dont le parfum s'exhale jusqu'à Jésus. Des anges le lui présentent dans des coupes d'or, et il le respire pendant l'éternité.

Nous pouvons aller aussi nous, oui nous tous, au tombeau de Jésus, avec ces sortes de parfums... Pauvres jeunes gens! tous vous avez péché! Plusieurs, peut-être, ont fait d'horribles plaies à leur âme. Mon Dieu! si peu de pas faits encore dans la vie, tant de grâces reçues; et des iniquités, des crimes dont on ne pourrait savoir le nombre! Orgueil, impureté, coupable indifférence, tous ces vices, depuis quelques années peut-être, ne se sont-ils pas disputé la plupart des instants de votre vie? Si votre Dieu n'était pas si bon, que vous resterait-il? A jeter un coup d'œil de regret amer sur votre passé; à le voir le moins possible, pour vous étourdir; à vous précipiter, tête baissée, dans l'abîme de l'éternité.. Mais non, il vous a dit : Repasse les iniquités de ta vie dans l'amertume de ton âme. Il vous a inspiré, par sa grâce, autant que votre âme peut en contenir, de cette horreur infinie qu'il a pour le péché, et vous avez pleuré; vos larmes ont purifié tous ces souvenirs qui n'auraient été que des remords. Ces souvenirs sont maintenant de la douleur et de l'amour; ces souvenirs sont un parfum dans votre âme. Vos péchés ont crucifié Jésus, et votre repentir leur a enlevé leur pointe cruelle et en a fait des aromates que vous pouvez répandre sur ses plaies sacrées. Si vous les avez ensanglantées, vous pouvez maintenant les purifier et les rendre lumineuses : *Emerunt aromata, ut venientes ungerent Jesum* (1).

Elles se disaient entre elles : *Qui de nous écartera la*

(1) Marc. 16. 1.

Pierre qui ferme l'entrée du sépulcre? C'était une énorme pierre : faibles femmes, pouvaient-elles espérer de l'écarter de l'entrée du tombeau, et puis ne devaient-elles pas s'attendre à trouver des soldats en gardant les approches? Pour arriver à Jésus, il leur fallait lutter contre les précautions et toute la malice des Juifs : n'importe; elles n'ont pas calculé : l'amour ne calcule pas, il mesure les obstacles sur son ardeur et sur sa force, et il n'en redoute aucun.

Mais déjà elles ont le tombeau en vue, et pour la première fois elles songent à cet obstacle. Leur amour, dans son élan, va, pour ainsi dire, se heurter contre ce roc; il s'irrite de cette barrière. Elles voudraient être auprès du Sauveur, elles voudraient serrer ce corps sacré sur leur cœur, baiser ses plaies glorieuses, l'arroser de leurs parfums et de leurs larmes : *Qui écartera*, pour que nous puissions arriver à Jésus, *la pierre de l'entrée du monument?* C'est là le cri de leur ardent amour.

Je rapproche ces paroles des saintes femmes de celles des Juifs déicides, quand Jésus a été descendu de la croix et déposé dans le tombeau : Mettons-y des gardes, disaient-ils, mettons-y des gardes, de peur qu'il ne nous échappe. C'est l'accent de la haine, de la haine la plus aveugle; car s'il est Dieu, ne vous échappera-t-il pas comme il l'a prédit? Vous comprimeriez plutôt de votre main le jet de la flamme; vous arrêteriez plus facilement le rayon lumineux. Qui écartera la pierre du tombeau? — Mettons-y des gardes. — Ces paroles des Juifs et ces paroles des saintes femmes se sont répétées depuis et se répéteront sans cesse; aimer Jésus-

Christ ou le hair : pas de milieu. Qui écartera la pierre du tombeau ?... Ces paroles, elles ont été redites amoureusement par toutes les âmes pieuses, dans ces jours de douleur par lesquels nous venons de passer. Elles se sont pressées à l'entrée du sépulcre, elles ont veillé près de Jésus, elles auraient voulu panser ces plaies qu'elles s'accusaient d'avoir faites elles-mêmes. Dans la sincérité de leur tendresse et leur profonde douleur, elles se sont réellement transportées aux jours mêmes de la Passion de Jésus-Christ. Qui écartera la pierre du tombeau pour que nous soyons plus près de vous, se sont-elles écriées ? qui l'écartera, pour que du tombeau vous vous élanciez au ciel ? Ah ! qu'ils sont longs les jours de vos souffrances ! non pas pour nous, car nous devons toujours souffrir, et nous ne souffrirons jamais assez jusqu'à l'éternité ; mais pour vous, Victime innocente qui attendez l'heure de la glorieuse résurrection. Plusieurs dans la Passion de Jésus-Christ, voyant en même temps que cette réalité, l'image des souffrances de l'Eglise qui gémit en tant de lieux, persécutée par des ennemis aussi hypocrites, aussi cruels que les Juifs, par des tyrans non moins farouches que les Princes des prêtres, ont crié vers le ciel : Qui écartera la pierre du tombeau où ses ennemis veulent retenir l'Eglise ? Quand se brisera le sceau qui la retient captive ?

Et d'un autre côté, bien des hommes aussi ont veillé à l'entrée du tombeau du Sauveur ; bien des impies ont ri d'un rire de ces Juifs qui branlaient sarcastiquement la tête sur le Calvaire ; ils ont ri à la vue des souffrances de Jésus et ils ont dit : Est-ce là un Dieu ? — Oui c'est un Dieu, leur

a-t-on répondu, car il est sorti vainqueur du tombeau. — Non, il n'est pas ressuscité, répètent-ils avec rage. Ils ont, ces hommes, tout un système de preuves pour le démontrer ; ah ! s'ils pouvaient y parvenir !... Tous ces arguments sont comme des gardes qu'ils mettent à l'entrée du tombeau de Jésus ; faible barrière mille fois renversée, et aussi mille fois relevée par la haine.

Les impies ont pour complices tous ces chrétiens faibles, esclaves de leurs passions, enchaînés à la terre, et qui n'ont pas la force de s'élever avec Jésus ressuscité. Ils demeurent avec les gardiens du tombeau ; leurs passions se font les alliées de l'impiété. Souvent, dans ces âmes, cette pensée passe furtivement, ce cri blasphématoire se fait entendre à la dérobée : Ah ! s'il n'était pas ressuscité !... Oui, oui, pécheurs, ce cri c'est le vôtre : vous avez intérêt à croire qu'il ne soit pas ressuscité. S'il n'est pas ressuscité, il n'est pas Dieu ; mais s'il est ressuscité, quel compte terrible !

* Vous restez parmi les gardiens du tombeau de Jésus, vous tous qui ne lui avez pas fait le sacrifice d'ignobles jouissances ; vous tous qui retenus à la porte du festin parce que vous n'aviez pas la robe nuptiale, ne vous êtes pas assis au banquet de la Cène avec les Apôtres. Ah ! dites-le moi, prenez-vous une part sincère à cette solennité ? Votre cœur ratifie-t-il l'*Alleluia* que votre bouche prononce ? Il est ressuscité !... cette parole de joie du ciel et de la terre, la dites-vous de bon cœur ? ne voudriez-vous pas... (répéterais-je ce blasphème d'une mauvaise conscience) ? ne voudriez-vous pas, comme les Juifs, qu'il ne fût point ressuscité ? O mon Dieu !

des pensées aussi injurieuses que celles-là pour votre amour sont-elles avouées par ces jeunes gens ? Non, à cet âge, on n'est pas arrivé à une si grande perversité. Mais si mes paroles peuvent s'adresser à quelques-uns de ceux qui m'écoutent, sauvez-les de leurs passions qui les mèneraient infailliblement à cet abîme.

Laissons de si tristes pensées et poursuivons. Dieu est plus fort que l'amour des saintes femmes : quand elles arrivèrent la pierre était écartée. L'amour ne raisonne pas : elles entrent avec empressement dans le tombeau. L'image de Jésus souffrant est si bien empreinte dans leurs cœurs, qu'elles ont oublié tout le reste. Elles ont oublié ses promesses ; ou plutôt non, ce souvenir est dans leurs cœurs ; mais le sentiment de la douleur a pour le moment refoulé tous les autres. Quelle ravissante vision ! elles voient un jeune homme assis à la droite du sépulcre et revêtu d'une robe blanche : *Coopertum veste candida...* Elles s'effraient... Ne vous effrayez pas, leur dit-il : *Nolite expavescere* (1).

Non, non, ne nous effrayons pas : la nature angélique est amie de la nôtre. Esprits lumineux, ardents d'amour, ils ont passé par l'épreuve, ils sont confirmés en grâce ; ils se rapprochent avec amour de nos intelligences plus faibles, de nos cœurs vacillants ; ils nous apportent incessamment la lumière du ciel et les grâces de Jésus-Christ. C'est en vue des mérites du même Jésus-Christ qu'ils ont été élevés à la gloire dont ils jouissent, sans craindre que de toute éternité

(1) Marc. 16. 5. 6.

elle s'altère : aussi ont-ils pris part à toutes les joies, à toutes les gloires, à toutes les douleurs de l'Incarnation et de la Rédemption. C'est un ange qui annonce à Marie qu'elle concevra et enfantera le Sauveur ; ce sont des anges qui chantent au-dessus de la crèche : *Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* ; ce sont des anges qui servent Jésus après la tentation ; c'est un ange qui lui présente le calice amer ; des anges voilent de leurs ailes et gémissent sur le Calvaire ; un ange brise aujourd'hui le sceau du tombeau et nous apporte du ciel la joie de la résurrection : c'était à une bouche angélique de chanter le premier Alleluia et de marier ainsi, dans un concert ineffable, l'allégresse du ciel et l'allégresse de la terre. *Vous cherchez Jésus crucifié*, dit-il aux saintes femmes ; c'est-à-dire, toute votre âme est absorbée par la douleur, vous ne songez qu'au tombeau et à la croix de Jésus ; oui, pensez à la croix et au sépulcre, il faudra même y penser toujours, mais voyez-les tout illuminés, glorifiés par la résurrection : Il est ressuscité, il n'est plus ici : *Surrexit, non est hic* (1).

Ecoutez, jeunes élèves, la voix de cet ange ; répétez avec lui : Il n'est plus ici, il est ressuscité. Parmi les esprits célestes il en est un qui ne vous quitte jamais, qui vous a suivis dès les premiers pas de votre vie. Vous l'avez attristé souvent peut-être ; il a assisté à de nombreuses infidélités qui lui ont fait détourner la tête ; cependant il n'a jamais cessé de vous aimer de cet amour de charité qui ne se fatigue

(1) Marc. 16. 6.

pas, et il vous a suivis encore, non plus revêtu de cette robe blanche dont parle l'Évangile, mais des couleurs du deuil et de la tristesse. Ensuite, il vous a vus, dans cette maison, revenir à Dieu, votre âme s'ouvrant et s'amollissant à ses inspirations. Pour plusieurs, ce retour date peut-être de quelques jours seulement!... Aussitôt il a repris sa robe blanche, les couleurs de la joie et de l'innocence recouvrées. Quelle douce paix il répand dans vos cœurs! Comme il y étudie avec amour les effets de la grâce de Jésus-Christ, les fruits de la Communion Pascale! Comme il vous répète avec toute la joie et la sérénité du ciel, afin que vous le redissiez avec lui: Il n'est plus ici, il est ressuscité: *Surrait, non est hic* (1)!

Cette candide image de l'Ange à la droite du tombeau de Jésus, je ne la passerai pas sans vous en faire une application plus directe encore, qui n'est pas, si l'on veut, le sens de l'Évangile, mais qui assurément est dans l'esprit de l'Évangile. Cet ange se montre aux saintes femmes, sous les traits d'un jeune homme. C'est un grand honneur pour votre âge qu'il se soit de préférence revêtu de cette forme, symbole de son éternelle jeunesse... Un jeune homme près du tombeau de Jésus et criant le premier: *Il n'est plus ici, il est ressuscité!*.. Laissez-moi vous adresser, à ce sujet, quelques paroles de mon cœur. Dans le monde, on n'aime pas Jésus, on le nie: on le nie dans son existence même; on le nie dans l'Eucharistie; on le nie dans ses souffrances, dans sa résurrection. Quel témoins donc invoquerai-je de préférence contre l'im-

(1) Marc. 16. 6.

piété? Ce sera vous-mêmes, ce sera un jeune homme au cœur pur ou à l'innocence recouvrée, un jeune homme vêtu de la pureté de ses mœurs comme de cette robe blanche dont parle l'Évangile. Oui, jeune âme conservée, fortifiée par l'éducation catholique qui attire sur vous toutes les bénédictions du ciel, je vous place auprès du tombeau ouvert de Jésus-Christ! Quelle force humaine, demanderons-nous à l'impie, a pu jamais faire fleurir la chasteté? Montrez-moi quelque part cette fleur, dans sa pureté et son éclat, sous des influences purement humaines. Eh bien! ce jeune homme est chaste dans l'atmosphère chrétienne. Comme le lys des champs prouve par sa blancheur et son parfum l'existence et la providence de Dieu, de même cette pureté angélique prouve la divinité et la résurrection de Jésus-Christ. Oui, Dieu fait éclater sa gloire, aujourd'hui encore, par la bouche des enfants: *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem tuam* (1); et c'est cette voix de jeune homme, qui crie plus haut que toutes les autres: *Surrait non est hic!* Il est ressuscité, il n'est plus ici!

Recueillons la dernière leçon de ce bel évangile: ce ne sera pas la moindre. *Il est ressuscité, il n'est plus ici!* Cri d'enthousiasme, par lequel notre âme s'élance à la suite de Jésus et ressuscite avec lui... Mais la grâce ne verse pas en nous cette allégresse, cette joie intime et spirituelle, pour qu'elle reste infructueuse: il faut qu'elle se traduise dans des actes, il faut que notre vie tout entière devienne l'hymne de la résurrection.

(1) Psalm. 8. 3.

Aussi, écoutez ce que l'Ange ajoute aussitôt : *Ite... Allez, dites à ses disciples qu'il vous précède en Galilée*. Non, ce n'est pas le repos qui commence pour les disciples à la résurrection de Jésus-Christ : c'est le plus difficile de leur œuvre. Jésus-Christ a fait tout jusqu'à ce jour : il a consommé l'ouvrage de la rédemption ; il vient de couronner, par la plus éclatante de toutes, les preuves de sa divinité. Il a versé tout son sang : à ses apôtres de le faire circuler par les veines du monde. *Allez... Ite...* Ah ! que cette simple parole est une éloquente leçon ! Comme je l'ai dit en commençant, il y a des jours de joie et de repos que l'Eglise nous ménage : profitons-en, asseyons-nous avec nos frères ; ou plutôt non, debout comme les Juifs, mangeons dans la jubilation l'Agneau pascal ; fortifions-nous par cette nourriture ; enivrons-nous du vin qui fait germer les vierges ; remercions Dieu d'un moment d'ombre, de cette station dans le désert, de cette manne qu'il a fait tomber du ciel, de cette eau vive qu'il a fait jaillir du rocher ; et puis marchons, marchons toujours, marchons jusqu'au repos de l'éternité, par la voie difficile des bonnes œuvres, les pieds sanglants, la tête ceinte d'épines, le dos courbé sous la croix, et n'ayant à attendre des hommes que le vinaigre et le fiel ! Marchons : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* : Nous n'avons pas ici une cité permanente, nous cherchons la cité future (1). *Ite...* Oui, allez, pauvres jeunes gens, et marchez par cette voie difficile des études, voie semée d'épines, nous

(1) Ad. Hebr. 13. 14.

le savons, mais dans laquelle soutenus par Jésus-Christ, fortifiés par sa grâce et ses sacrements, vous pouvez recueillir bien des mérites, luttant contre vos dégoûts, contre vos ennuis, pour la gloire de Dieu ; jetant avec des sueurs et des larmes la semence de votre immortalité que vous récolterez avec joie. *Ite...* allez, combattant vos passions, domptant la concupiscence, refoulant votre amour-propre, luttant contre l'orgueil qui tend toujours à croître, triomphant de toutes vos antipathies, vous aimant les uns les autres : pour tout cela il faut de la peine, même à votre âge ; c'est une marche, une marche pénible, nous le savons !

Ayant fait avec courage ces premiers pas dans la carrière si difficile de cette vie, vous ferez plus aisément les autres. Quand on ne s'est pas exercé à lutter à votre âge, on lutte mal plus tard. Dans les premières années on fait toute sa vie : Les vices de la jeunesse, dit l'Écriture, descendront avec nous dans notre tombeau. Les vertus de la jeunesse aussi, les saintes habitudes des premières années vivront jusqu'à l'âge le plus avancé ; fleurs immortelles, elles répandront leur parfum pendant toute l'éternité.

Allez... il vous précède en Galilée : vous l'y verrez comme il vous a dit : Sicut dixit vobis (1). En finissant, je vous appliquerai ces paroles, d'une manière toute spéciale, et j'en tirerai un enseignement relatif aux circonstances dans lesquelles vous vous trouvez. Jésus *vous précède en Galilée...* La Galilée était le séjour de la famille du Sauveur. Et

(1) Marc. 16. 7.

vous aussi, vous partez pour la Galilée, vous allez revoir vos familles, les lieux qui vous ont vus naître, ces lieux si pleins pour tous de si doux souvenirs, car ils rappellent les premières et les plus innocentes années de la vie. Jésus aimait les lieux où s'était passée sa sainte enfance : après sa résurrection, il les visite encore. C'est aussi pour vous, la plus auguste consécration possible de votre joie. Il est saint ce bonheur, il est légitime : puissiez-vous n'en goûter jamais de moins pur !

Mais qu'allez-vous chercher dans les lieux qui vous ont vus naître ? Il faut que vous y cherchiez Jésus-Christ. Il n'est pas ennemi de vos jeux, de vos innocents plaisirs ; il les sanctifiera. Ecoutez l'Ange : Vous l'y verrez : *Ibi eum videbitis*. Oui, vous l'y verrez : il sera là pour vous aussi présent, et peut-être plus vivement qu'ici : *Ibi eum videbitis*. Vous le verrez dans les auteurs de vos jours, dans un père qui vous aime plus que lui-même, qui se sacrifie, qui porte sa croix pour vous et qui édifie votre avenir de ses peines et de ses sueurs ; dans une mère dont les leçons doivent être toujours vivantes dans votre cœur ; dont la voix a été pour vous le premier organe de la parole de Jésus : organe doux et puissant, faisant dans l'âme un impérissable écho que dans le feu des passions on n'entend pas toujours, mais qui finit malgré tout par résonner avec force. *Ibi eum videbitis* : oui, vous le verrez là en douces images ; vous le retrouverez dans les souvenirs si purs de votre première communion, de ces confessions et de ces catéchismes de votre enfance. Jésus-Christ sera pour vous partout. C'est un lieu saint que celui où il vous appelle ! allez avec confiance : *Ibi eum videbitis*.

Mais hélas ! tout vous y reproduira-t-il Jésus ? Le démon ne se présentera-t-il pas pour plusieurs, sous bien des images ? Je vois le beau côté des vacances ; mais je ne puis n'en pas voir aussi le mauvais côté, et je tremble — ah ! tremblez avec moi ! — qu'une folle joie ne vienne prendre une entière possession de vos cœurs. A l'ombre de Sainte-Anne, dans les embrassements de Jésus-Christ, recueillez-vous, affermissez vos résolutions. Oh ! de grâce ! rapportez-nous vos âmes pures, ressuscitées qu'elles sont maintenant avec Jésus !

O glorieux Sauveur, vous êtes sorti du tombeau ! Nous avons aussi secoué nos liens terrestres, nous et toutes ces jeunes âmes ; nous nous sommes élevés à votre suite en chantant *Alleluia* . . . Ah ! que pas un seul ne retombe ! Soutenez notre vol, car les ailes de notre piété sont faibles ; soutenez-nous jusqu'à l'éternité !

Sermon sur l'Eucharistie (1).

A d'autres époques de l'année, je vous ai déjà fait voir, Mes chères Sœurs, quelques-uns des degrés de la descente de Dieu vers nous. A Noël, je vous le montrais se faisant homme, et par surcroît, petit enfant ; non pas un enfant naissant dans le palais des rois, mais un petit enfant pauvre, couché dans une crèche. Je vous l'ai montré ensuite, dans les jours douloureux de la Passion, souffrant et mourant pour nous. Mais comme il y a des degrés dans sa naissance, il y en a aussi dans sa mort. De quelle mort veut-il mourir ? D'une mort réputée infâme, de la mort sur la croix ; et lui, l'Innocence et la Sainteté même, il expire entre deux scélérats.

Naissance obscure, mort déshonorante : tout cela pour nous, pour le salut du monde. L'amour de Dieu peut-il aller plus loin ? N'est-ce pas sa dernière limite ? L'imagination de l'homme ne pourrait déjà atteindre ce degré... mais Dieu

(1) Ce Sermon fut prêché à des Religieuses, le jour de la fête du Saint-Sacrement. — L'exorde n'avait pas été écrit.

cependant fait plus que cela ; ou plutôt, à son incarnation, à sa mort, il a donné toute l'extension possible.

En effet, par l'Eucharistie, cet adorable sacrement, notre gloire, notre consolation, notre nourriture, il a perpétué sa naissance et sa mort. Jésus-Christ est né pour tous les hommes : quel prodige d'amour ! Il est né, il y a dix-huit cents ans dans l'étable de Bethléem : mais dans le sacrement de l'Eucharistie il naît tous les jours au milieu de nous. Jésus-Christ est mort il y a dix-huit cents ans, sur le Calvaire, au milieu des outrages : par l'Eucharistie il s'immole tous les jours au milieu de notre indifférence, et disons-le avec douleur, au milieu aussi de nos outrages. Mais ce n'est encore que le premier degré de ce mystère d'amour. Il naît tous les jours, avons-nous dit ; mais est-ce dans un lieu seulement ? Cela pouvait être, et c'eût été encore un prodige d'amour. Non, il naît partout et à toute heure. Il naît partout avec son immense charité pour nous. Il s'immole à toute heure, et sur tous les points du globe. Partout où il y a des prêtres et des chrétiens, Jésus-Christ est là.

Ce n'est pas tout. A cette profondeur où nous sommes arrivés, il y a encore des degrés à descendre. Dieu ne se lasse pas de s'abaisser, pour se rapprocher de nous davantage. Il est partout, à toute heure, au milieu de nous : c'est déjà une bien grande gloire pour l'humanité. Jésus-Christ est continuellement et réellement présent sous de faibles apparences ; il se voile par amour, par condescendance, car les yeux du corps ne pourraient soutenir l'éclat de sa divine humanité ; mais il y a bien plus que cela. Non-seulement il est avec

nous, mais il est en nous, il s'unit à nous si nous le voulons. Il se transforme en nous, il nous transforme en lui. S'il descend vers nous sous l'apparence d'un pain, ce n'est passablement pour nous voiler sa splendeur et demeurer en nous comme dans un temple : c'est aussi, ô humiliation glorieuse d'un Dieu ! pour que nous le prenions comme une nourriture.

Ainsi, incarnation d'un Dieu, enfance, misères de sa vie, persécutions et mort, tout est perpétué dans l'Eucharistie ; et cela pour toujours et pour tous les lieux. Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie, non-seulement pour que nous en jouissions de loin, mais pour que nous en jouissions intimement, et dans notre âme et dans notre corps ; pour que nous en fassions notre nourriture et notre breuvage. Quelle voix assez forte, assez aimante pour élever son cantique de louanges à la hauteur de ces merveilles ! *Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème !*

Mais pourquoi cet extrême abaissement ? N'était-ce pas assez de naître et de mourir ? Cette question, il en est beaucoup qui la font ; beaucoup par leurs paroles, un plus grand nombre encore par leurs actes : n'est-ce pas demander, en effet, pourquoi l'Eucharistie, quand on s'en procure le bienfait si rarement et avec tant d'indifférence ?

Pourquoi l'Eucharistie ?.. C'est ici, Mes chères Sœurs, que vous allez voir et mesurer toute l'immensité de cette grâce. L'Eucharistie, c'est l'âme du Christianisme : c'est là qu'il palpite ; ce sont ses entrailles, c'est sa vie. Retrancher la Sainte Eucharistie, et notre religion se décolore et se dessèche ; la source d'eau vive ouverte par le Christianisme est

moins riche, elle rejaillit moins vigoureusement vers la vie éternelle. Le protestantisme ne reconnaît pas Jésus-Christ dans l'Eucharistie, il n'a pas le dogme sacré de la Présence réelle : aussi, c'est-il le silence et le froid du tombeau !

Voyez, Mes chères Sœurs, cet ostensoir qui sous la forme d'un soleil, présente à notre adoration le Corps glorieux de Jésus sous l'espèce du pain : cette forme de l'ostensoir est un symbole magnifique des effets de l'Eucharistie. Tous ces rayons qui partent de la Sainte Hostie et semblent s'en détacher en gerbes lumineuses, ce sont les grâces, les lumières, les consolations qui nous viennent incessamment du Sacrement de nos autels. L'Eucharistie, c'est le cœur de notre religion ; c'est le cœur d'où le sang, et d'où, avec le sang, la vie se communique à tous les membres.

Pourquoi l'Eucharistie !.. Ah ! malheur à nous, si Dieu retirait ce sacrement à lui ! Qu'est-ce que le temple saint sans la divine Eucharistie ? C'est sans doute un lieu toujours bien auguste ; c'est le lieu de la prière, où l'âme peut venir se féconder, se consoler par de saintes pensées, de chrétiennes résolutions, de touchants souvenirs... Sans l'Eucharistie, l'église chrétienne a encore la Croix à nous montrer, et la Croix résume à nos yeux ce que l'amour d'un Dieu a fait pour nous. Sans l'Eucharistie, l'église chrétienne est le lieu où nous venons nous laver de nos taches, nous relever de nos chûtes ; c'est, je le répète, un lieu sacré et auguste, le vestibule du ciel : mais il ne nous reproduit que faiblement ce beau ciel.

Avec l'Eucharistie, comme il s'élargit, comme il s'élève !

Dieu y trône, Dieu nous y sourit, Dieu y descend vers nous et en nous. Le temple, c'est une salle de banquet où un mets seul est servi : mais c'est le Pain des anges, Dieu lui-même, et la table est toujours prête. Avec l'Eucharistie, le temple c'est avec plus de vérité que jamais, le lieu des consolations. Vous tous qui avez des peines, venez, car vous avez dans le temple un ami qui veille toujours ; vous qui vous sentez faibles, vous qui gémissiez de vos fautes, sans pouvoir vous relever, venez dans le temple car le Dieu de force y est toujours. Vous y trouverez le Sauveur Jésus lui-même ; oui, il est là réellement, avec toute sa force, tout son amour.

Et le prêtre, Mes chères Sœurs, qu'est-il sans l'Eucharistie ? C'est toujours un auguste représentant de Dieu, malgré son indignité personnelle. Ses mains peuvent s'élever vers le ciel, car elles ont été ointes de l'huile sainte ; sa bouche est toujours puissante, car elle ne prononce que des paroles de vérité, et s'il regarde son glorieux Modèle, ce sera un homme de dévouement et de charité. Oui ; mais avec l'Eucharistie, que le prêtre grandit ! Il est encore entre le peuple et Dieu ; mais ses mains il ne les élève plus vides vers le ciel : elles tiennent toute l'humanité, toute la divinité de Jésus-Christ. Sa voix est puissante, jusqu'à faire descendre la glorieuse Personne du Sauveur sur l'autel. Un homme qui commande à son Dieu, Mes chères Sœurs, qu'il doit paraître sacré aux yeux des peuples ! L'homme est indigne, mais le prêtre !... Malheur à qui n'écouterait pas celui qui commande à Dieu même !

Le prêtre catholique pour entretenir et animer sa charité n'a pas seulement à méditer l'Evangile, toute la vie du Sauveur, si pleine d'amour pour les hommes : mais par l'Eucharistie il se nourrit même du Sauveur. Il ne le voit pas seulement comme un modèle : il s'unit à lui, devient un avec lui. Avec quelle force d'amour le bon prêtre descend-il tous les jours du saint autel ! Cet Evangile qu'il doit prêcher par ses paroles et par ses œuvres, il est en lui ; avec Jésus-Christ il circule dans ses veines, il est devenu l'âme de son âme.

Et le simple fidèle, que serait-il aussi sans l'Eucharistie ? Il serait toujours revêtu, suivant saint Paul, d'un royal sacerdoce ; son front serait toujours marqué du sceau des enfants de Dieu ; par tous les autres sacrements il communiquerait avec son Seigneur ; il serait appelé à un glorieux héritage ; il puiserait dans la pratique de ses devoirs, dans ses espérances, dans la grâce, d'incessantes consolations. Je veux bien tout cela ; mais par l'Eucharistie qu'il grandit aussi, lui ! Ce n'est plus l'enfant de Dieu, c'est un Dieu ! Son âme, son corps, s'il est possible de s'exprimer ainsi, se pénètrent, s'imbibent de Dieu. Il ne jouit pas du ciel par anticipation, par espérance, il en jouit en effet, d'une certaine manière : car le bonheur du ciel c'est l'union avec Dieu. On demande souvent, qu'est-ce que le ciel ? Interrogeons une bonne âme qui communique bien ; interrogeons-nous nous-mêmes, si nous avons le bonheur de communier saintement.

Pourquoi l'Eucharistie ?.. Ah ! le voilà, mes chères Sœurs : vous le comprendrez, vous, j'en suis bien sûr. Pourquoi ?..

Pour rendre l'âme heureuse, et d'un bonheur céleste, dès ici-bas. O jouissances d'une sainte Communion! Oh quel abîme de délices et d'amour pour une âme, que la divine Eucharistie! Y a-t-il des maux, des douleurs qui puissent tenir contre la visite du Sauveur à notre âme? Oui, ce bonheur-là couvre tous les maux; cette force-là fortifie toutes nos faiblesses.

Le spectacle le plus glorieux pour Dieu et pour les hommes, le plus magnifique éloge de l'Eucharistie, le plus éloquent, le plus chaleureux développement de tous ses effets, ce serait la vue d'une âme sainte, au moment où Dieu prend possession d'elle. O bienheureuse sainte Thérèse, vous que la sainte Eucharistie transformait, au point que votre corps ne touchait plus à la terre et se spiritualisait dès ici-bas! Apostolique saint François Xavier qui vous écriez, *C'est assez, mon Dieu, c'est assez*, votre âme ne pouvant plus contenir les délices de l'Eucharistie! Dévot saint Liguori qui avez écrit sur le saint Sacrement des paroles brûlantes, moins brûlantes encore que votre âme! ce seraient vos âmes bénies qu'il faudrait découvrir aux fidèles, telles qu'elles étaient dans le sublime moment de la communion. Rien que cette vue dirait tout, et auprès d'elle toute parole serait froide. Au reste, Mes chères Sœurs, votre cœur vous prêche là-dessus mieux que moi; et vous savez par vous-mêmes, vous mesurez chaque jour, par expérience, toute l'étendue du bienfait de la sainte Eucharistie.

Le soleil, est-il dit dans l'Evangile, verse sa lumière sur les bons et les méchants. De même, Mes chères Sœurs, et

c'est encore une des gloires de ce sacrement, l'Eucharistie, divin soleil de nos âmes fait sentir ses merveilleux effets aux mauvais chrétiens eux-mêmes. Je ne veux pas dire que l'Eucharistie soit un bienfait pour celui qui communie mal; non, à Dieu ne plaise! mais je veux dire que ceux qui communient bien sont une providence ici-bas. En effet, le chrétien ne se complète que par l'Eucharistie, et le chrétien n'est pas un être isolé qui doive chercher à s'améliorer tout seul. Non, il faut qu'il acquière des vertus pour lui d'abord, mais aussi pour tous les autres: nous sommes tous apôtres du moment que nous sommes chrétiens, apôtres par nos paroles, apôtres par nos œuvres. La grâce d'accomplir cet apostolat nous ne la trouvons complète que dans la sainte Eucharistie: c'est là que nous devons la chercher. Aussi, voilà pourquoi l'Eglise commande la communion au moins à Pâques. Mais celui qui se bornerait à cette seule communion serait-il bien capable de la faire?

Par l'Eucharistie, nous recevons Jésus-Christ; et avec lui toutes les vertus évangéliques, si notre âme est préparée à cette semence: la chasteté, l'humilité, l'amour de Dieu, une immense charité pour nos frères. Le cœur du Sauveur, si brûlant d'amour, se met, pour ainsi dire, à la place du nôtre; il bat dans notre poitrine. Or, il faut que cet amour auquel nous participons se manifeste par des actes. Celui qui communie avec de bonnes dispositions agit et fait du bien, selon le cercle plus ou moins large dans lequel la Providence l'a placé; s'il ne peut pas agir, il prie.

C'est l'Eucharistie qui anime la charité du prêtre, comme

nous l'avons dit. Avec Jésus-Christ qui vit en lui, il aime les âmes, et toutes sans distinction ; il veut le salut des bons et des méchants, et pour eux il monterait au Calvaire s'il le fallait. L'Eucharistie, c'est la force du prêtre missionnaire ; c'est son pain, c'est son viatique dans ses courses, ses fatigues apostoliques. A la Religieuse il faut aussi l'Eucharistie pour accomplir sa mission d'amour auprès de tous les infortunés, justes et pécheurs. Ainsi, ceux-mêmes qui ne fréquentent pas la Table sainte, ceux qui la méprisent, n'échappent pas aux merveilleux effets de l'Eucharistie. Leur providence sur terre, ceux qui agissent pour eux, qui prient pour eux, ce sont les bons chrétiens qui communient. Tout bien découle ici-bas de la Sainte-Hostie. Arracher l'Eucharistie à notre religion, j'avais raison de le dire, ce serait lui arracher son cœur.

Et comprenez-vous maintenant ce Soleil qui va bientôt rayonner sur cet autel ? Ce pur froment, symbole de pureté, ne sera qu'une apparence qui voilera Dieu ; et ces rayons qui brilleront autour, représenteront pour vous tous les bienfaits du divin Sacrement ; et ces bienfaits, personne n'y échappe, car ce Soleil aussi luit sur les bons comme sur les méchants.

Voilà un mot, Mes chères Sœurs, des merveilles de l'Eucharistie, une idée de l'amour que Dieu nous y prodigue. Mais il est maintenant une autre histoire à dérouler, bien triste auprès de celle des bienfaits de Jésus... Comment les hommes ont-ils reçu cette sublime faveur de l'Eucharistie ? Comment se l'appliquent-ils cette faveur ?

Je pourrais vous laisser ici à vos réflexions. Tout ce que

j'ai à vous dire, vous vous le diriez à vous-mêmes et plus énergiquement que moi peut-être : car il faut beaucoup d'amour de Dieu pour sonder toute l'ingratitude des hommes envers Jésus-Christ réellement présent dans l'Eucharistie ; il faut beaucoup d'amour pour en ressentir toute l'indignation convenable. Comment les hommes ont-ils reconnu l'insigne bienfait du Sauveur ? La réponse à cette question est horrible !

L'Evangile du dimanche dans l'octave nous donne une vive image de l'indifférence des hommes pour la divine Eucharistie. Ecoutons les paroles de Jésus-Christ lui-même : Un homme fit, un jour, un grand festin auquel il invita de nombreux convives. A l'heure du repas, il envoya un de ses serviteurs dire aux invités : Venez, tout est prêt. Mais tous commencèrent, comme de concert, à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, et il faut nécessairement que j'aille la visiter. Le second : J'ai acheté cinq couples de bœufs pour mes travaux, je vais les essayer. Un autre : Je viens de me marier, et je ne puis me rendre à l'invitation.

Cet homme qui a préparé splendidement sa table, et qui invite avec tant de générosité, c'est le Sauveur, si généreux de son Corps et de son Sang. Ces conviés si indifférents nous représentent l'immense majorité des hommes, même des chrétiens. La table est toujours prête, l'invitation toujours pressante : combien viennent s'asseoir à la Table sainte ? Comptez, Mes chères Sœurs, supputez, voyez... La liste des conviés est cependant longue, pour ne parler que de ceux qui ont reçu le baptême. Eh bien ! de ceux qui ont été marqués à leur naissance du sceau des enfants de Dieu faisons

encore deux parts. Il en est qui ont renié les promesses de leur baptême, qui ont dit comme l'impie de l'Écriture : Nous ne servirons pas, rejetons bien loin ce joug odieux qui nous a été imposé à notre insu, nous ne sommes pas chrétiens, nous ne croyons pas, — ceux-là, nous ne sommes pas étonnés de ne point les rencontrer à la sainte Table. — Mais il en est beaucoup qui croient encore, heureusement beaucoup ; et dans la contrée que nous habitons, généralement on a conservé la Foi. Or, je vous le demande, combien parmi ces derniers approchent de la Table sainte, ne serait-ce qu'une fois l'an ? combien ? serait-ce mille sur deux mille ? Dans certaines localités c'est trop peu ; dans d'autres c'est beaucoup trop. Les autres où sont-ils ? Les autres ce sont ceux qui ont acheté des terres, des couples de bœufs, pour parler la langue de l'Évangile ; ce sont ceux qui ont donné leur cœur à une épouse. Ils croient, c'est-à-dire que l'Eucharistie c'est pour eux le pain des anges, et la terre, cette vile terre, rien que de la boue. Eh bien ! cette terre, ils s'y attachent néanmoins ; ils lui demandent tout, ils l'étreignent, ils la dévorent, elle a tout leur amour ! L'Eucharistie ils la traitent avec dédain, comme la chose dont on peut se passer le plus facilement du monde !

Ils y croient pourtant !.. Oui ; mais pour communier il faudrait renoncer à bien des habitudes, il faudrait se confesser, essayer toute cette poussière qui s'élève de la terre pour s'attacher à eux : Jouissons de ce monde, disent-ils, et nous verrons plus tard. Ces gens là, ce leur est presque un malheur de croire : leur foi déposera terriblement contre

eux. C'est un spectacle douloureux, dans les villes surtout : un prêtre à l'autel, et agenouillées autour de lui quelques femmes ; et quand il descend de l'autel, le Saint des Saints entre ses doigts sacrés ; quand il vient compter les convives, lui qui sait qu'il y en a tant d'appelés, lui qui s'en est allé crier à tous les carrefours : Venez la table est prête ! que trouve-t-il ? Quelques femmes encore : âmes pieuses et tendres dont la vertu est entre Dieu et les crimes de la terre. Et les hommes, n'ont-ils pas été rachetés de Dieu ? Ne songeait-il pas à eux aussi dans cette dernière et sublime Cène où il institua le divin Sacrement ? Ne leur disait-il pas, à eux aussi : Prenez et mangez, ceci est mon Corps ? La force est-elle pour eux ailleurs que dans le Pain eucharistique ?

Et dans ceux qui communient, Mes chères Sœurs, Dieu trouve-t-il toujours de l'amour ? N'y rencontre-t-il pas aussi bien souvent de l'indifférence ? Je ne veux pas vous effrayer, je veux seulement vous exciter à une plus grande piété ; mais chacun de nous n'a-t-il pas ici d'amers reproches à se faire ? L'habitude ne nous pousse-t-elle pas quelquefois à la Table sainte ? Y venons-nous toujours avec tout notre cœur ? N'en laissons-nous pas souvent une partie à la terre ? Oh ! faiblesse de notre nature ! Mon Dieu, vous aurez pitié de nous qui ne sommes que cendre et poussière.

Nous nous rendons à l'invitation, mais pendant le sacré Banquet nous pensons peut-être à la terre que nous avons achetée, aux affections tout humaines que nous avons contractées. Sur mille communions, combien de communions tièdes ? Je ne vous dirai pas mon chiffre : il vous épouvante-

rait peut-être. Le prêtre lui-même qui pétrit à l'autel, pour ainsi dire, le Pain des Anges — toute son imagination, toute sa pensée, tout son cœur, sont-ils à Dieu dans le sublime Moment? Son âme est-elle, pour répéter l'expression de l'Écriture, est-elle toujours sur ses lèvres quand elles prononcent les puissantes paroles de la Consécration? Ah! Mes chères Sœurs! un prêtre ne peut parler de la froideur des chrétiens envers la sainte Eucharistie, sans rougir de la sienne, sans sentir sa conscience se troubler; et croyez-le bien : c'est à lui de se frapper le premier la poitrine : *Domine non sum dignus* : Seigneur je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure (1).

Tout ce que je viens de vous dire n'est qu'un faible aperçu des indifférents de la terre pour Jésus dans l'Eucharistie. Ainsi : beaucoup qui ne communient pas, et parmi ceux qui communient, beaucoup encore qui communient froidement. Comment expierons-nous toutes ces froideurs? Sera-ce en nous troublant, en nous effrayant? Nullement. Soyons plus ardents et plus pieux, soyons mieux préparés. Pour toute expiation, Dieu nous demande surtout de l'amour.

Est-ce tout, mes chères Sœurs? Non, ce n'est pas tout. Il est long le chapitre de l'ingratitude des hommes, et je n'ai pas la prétention de vous le dérouler tout entier. Je vous ai parlé de l'indifférence; mais les outrages, qui les dira? L'énumération des outrages sanglants dont Jésus-Christ est l'objet dans l'Eucharistie, a de quoi briser le cœur le plus dur.

(1) Math. 8. 8.

Depuis son institution, que de bouches impures ont blasphémé la sainte Eucharistie! Que de déclamations, que d'écrits contre elle! Elle est longue et horrible, la liste des hérétiques qui ont nié la Présence réelle. C'est surtout pour expier tant de blasphèmes que la fête du Saint-Sacrement a été instituée. Que d'efforts infernaux depuis dix-huit cents ans, ô mon Dieu! pour ravir à la pauvre humanité le Pain des Anges, qui fait toute sa vie, qui l'élève jusqu'au Ciel! — Il y a trois cents ans, la moitié de l'Europe s'est détachée du sein de l'Eglise catholique, et a foulé aux pieds la Sainte-Hostie. Les protestants nient avec impiété et blasphème, le Sacrement de nos autels.

Que de sarcasmes, que de négations impies viennent attaquer journellement Dieu dans son tabernacle! Cette apparence, cette forme d'un pain, sous laquelle Dieu par amour a éteint la gloire dont nous n'aurions pu supporter la splendeur, c'est là l'objet de la risée des impies. Ils se moquent d'un Dieu-Pain, comme ils le disent. Ces saintes Espèces, elles servent de prise au crime, au déicide : c'est par elles qu'ils peuvent saisir Dieu. Que de fois le tabernacle a été brisé, les vases sacrés profanés, les saintes Hosties semées au vent!... Il y a peu d'années encore, au sein même de notre patrie, cet affreux déicide se consommait souvent aux applaudissements d'une populace féroce. Oui, au sein même de Paris, cette ville si fière de sa civilisation, l'impiété faisait à Dieu un Calvaire. Dieu dans la Sainte-Hostie était comme attaché à la croix, conspué, bafoué, par un peuple en délire.

Détournons les yeux de ces horreurs qui se sont renouve-

lées mille fois dans le cours du siècle ; détournons les yeux de ces horreurs... Mais c'est, hélas ! pour en rencontrer d'autres.

Le plus grand crime envers Dieu dans le Sacrement de l'amour, c'est celui de l'hypocrisie qui vient à la Table sainte, le recevoir dans un cœur impur. La communion sacrilège ! Elle est plus commune qu'on ne pense, peut-être... On a trouvé des hommes dont la vie était nouée, pour ainsi dire, par une chaîne de communions sacrilèges, dont le premier anneau était la première communion. Oui, souvent une âme d'enfant, candide en apparence, est assez forte pour débiter dans la vie par cet horrible crime. Hélas ! sur combien de lèvres impures la Sainte-Hostie a-t-elle été posée par les mains du prêtre ? sur combien ?... On le saura au grand jour du Jugement.

Voltaire, l'infâme Voltaire, osa communier un jour, pour l'édification du peuple...

Pourquoi venir vous tracer un tableau pareil, à vous, Mes chères Sœurs, qui avez tout au plus quelques froideurs à vous reprocher ? — Qui n'en a pas ? hélas ! — Pourquoi venir vous tracer ce tableau, à vous qui aimez Jésus-Christ ? Ah ! c'est parce qu'une âme chrétienne doit gémir de tout cela ; et puis en vous rappelant ces horribles sacrilèges, je vous ai parlé plus vivement que d'abord, de l'amour de Jésus pour nous, dans la sainte Eucharistie. Ces outrages, cette indifférence dont je n'ai pu vous donner qu'un léger aperçu, le Sauveur les voyait complètement et dans toute leur malice ; il les voyait au moment où il instituait le Sacrement que devaient profaner l'impiété et le sacrilège. Quel affreux tableau

se déroulait devant lui ! Comment a-t-il pu écouter son amour au détriment de sa gloire ? Il l'a écouté cependant, il n'a écouté que lui. Il s'est livré à ses bourreaux de tous les siècles avant de passer aux mains de ceux de Jérusalem. Pourquoi donc, ô mon Dieu ? Pour le bonheur de quelques âmes qu'il voyait aussi dans l'avenir, payant son amour de leur amour ; de quelques âmes qui s'identifieraient avec lui dans un glorieux commerce. Il vous voyait, Mes chères Sœurs, parmi ces âmes privilégiées, j'en ai la douce confiance ! N'aurait-il vu que vous, il n'eût pas hésité à donner son Corps et son Sang dans la divine Eucharistie ; il se serait livré aux impies, parce qu'avec vous il aurait pu converser intimement, amoureusement.

Voilà notre Dieu ! le voilà grand et aimable plus que partout ailleurs, dans la sainte Eucharistie ! Voilà aussi les hommes : petits, méprisables, payant un immense bienfait de la plus noire ingratitude !

Dieu et l'homme : nous devons les voir tous deux dans cette fête : Dieu, pour bénir son amour et tâcher de ranimer le nôtre ; l'homme indifférent ou impie — pour nous indigner ? — Non : pour avoir compassion de lui, prier pour lui, supplier Dieu de pardonner à tous ceux qui l'outragent, à nous les premiers, qui sommes si froids. Dans ces dispositions, adorons et aimons la sainte Eucharistie, et prions-la qu'elle nous donne à tous la vie, qu'elle nous unisse dans un même amour qui sera continué, consommé dans l'éternité.

Sermon pour la fête du Sacré Cœur de Jésus.

*Haurietis aquas in gaudio de
fontibus saluatoris.*

Vous viendrez puiser avec joie
aux sources sacrées du Sauveur.
(*Isaïe. 1. 12.*)

MES FRÈRES,

Ces sources sacrées, ces sources de vie dont parle le prophète Isaïe, c'est le Cœur adorable de Jésus, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. La dévotion au sacré Cœur n'est pas, dans l'Eglise, une dévotion nouvelle. Par là même qu'il y a toujours eu des dévots à Jésus aimant, il y a eu des dévots au sacré Cœur de Jésus. La dévotion au sacré Cœur était celle de tous les Saints; mais elle s'est formulée bien précisément, il y a deux siècles : les fêtes s'établissent en leur temps, suivant les besoins des fidèles. Lorsqu'on institua la fête du saint Sacrement, fût-ce alors seulement qu'il commença à devenir l'objet de l'adoration et de l'amour des chrétiens ? Non, cette fête fut établie comme une protestation contre l'hérésie qui niait la pré-

sence réelle, comme une expiation de ses excès ; la dévotion des fidèles prit corps, pour ainsi dire, se formula dans une éclatante solennité. Il y a deux siècles, des hérétiques à l'âme glacée, sans amour ni de Dieu ni des hommes, prenant leur cœur pour la mesure de celui de Dieu, nièrent, non plus la présence réelle de Jésus, mais son amour. Son Cœur, ils le rétrécirent ; ils ne voulurent pas croire qu'il eût pu contenir assez de charité pour aimer tous les hommes ; ils ne voulurent pas croire que le Sauveur fût mort pour tous ; qu'il fût par conséquent né, qu'il eût vécu, qu'il eût institué l'Eucharistie pour tous. Par la crainte, ils tentèrent d'éloigner les fidèles de l'auguste Sacrement. Ils ne se crurent qu'une mission : celle de briser le lien d'amour qui nous unit à Dieu, en Jésus et par Jésus.

Pour protester contre cette déshonorante hérésie, l'Eglise établit la fête du sacré Cœur. Ce Cœur, on le rétrécissait : elle le présenta tout brûlant d'amour à l'adoration des fidèles. En nous le faisant contempler, elle voulut nous faire mesurer les dimensions de la charité divine. Et l'hérésie de crier à l'idolâtrie !... La dévotion au sacré Cœur est cependant bien raisonnable et bien simple : le sacré Cœur de Jésus, c'est Jésus aimant tous les hommes ; le sacré Cœur de Jésus, c'est aussi, plus précisément, une partie de son humanité, que nous fixons dans notre adoration, comme le foyer de ses affections infinies, mais l'humanité tout entière de Jésus, sa divinité, nous ne les séparons pas de son Cœur, nous ne pouvons pas les désunir, nous adorons la personne du Sauveur tout entière ; et en cela, qu'y a-t-il donc d'ab-

surde ? Et quand même notre raison n'y verrait pas si clair, l'Eglise serait toujours là, et nous nous inclinierions sous son autorité.

Ce n'est pas une réponse à ces accusations que vous attendez de moi, Mes Frères : la dévotion au sacré Cœur est, pour vos âmes pieuses, au-dessus de toute accusation. Le sacré Cœur de Jésus, c'est le foyer de son amour. Par conséquent, ce que vous attendez de moi, c'est que je vous parle de cet amour. Jésus nous a aimés d'un amour immense. Pourquoi nous a-t-il tant aimés ? Pour qu'en lui nous aimions Dieu ; pour qu'en lui nous aimions tous nos frères. Amour de Jésus, lien entre nous et Dieu, lien entre nous et nos frères : Voilà ce que je veux vous exposer après avoir imploré les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

L'amour de Dieu, où n'est-il pas écrit pour nous ? Il est écrit en lettres brûlantes dans la création. Mais par la contemplation des œuvres de Dieu dans la nature, l'homme ne savait plus s'élever qu'à une légitime mais stérile admiration. Par la faute de l'homme, ces bienfaits ne pouvaient plus être un lien d'amour entre lui et son Créateur.

Dieu a fait plus que la création pour nous faire comprendre son amour : il l'a traduit pour nous dans son Incarnation, dans toutes les œuvres de l'Incarnation. Ici, ce n'est plus seulement une expression de l'amour de Dieu que nous voyons, comme dans le spectacle de l'univers ; mais dans Jésus-Christ, dans le Dieu incarné, nous contem-

plons l'action de l'amour, l'effusion substantielle, agissante de l'amour. Le Dieu incarné !... Je sais que pour plusieurs, c'est un Dieu méprisable ; mais ces hommes qui continuent les payens en appelant l'Incarnation une folie, ne sont pas ici, et nous nous contenterons de dire avec saint Paul : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei : L'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu* (1). L'Incarnation, oui, c'est une folie, c'est un oubli de Dieu : le monde doit la comprendre ainsi ; pour nous, c'est la sagesse de Dieu et sa gloire.

L'Eglise, que fait-elle pour vous, Mes Frères ? Elle vous distribue ses enseignements en déroulant sous vos yeux, dans son Année-Sainte, les circonstances de l'Incarnation et de la Rédemption. C'est l'amour de Dieu qu'elle vous redit sans cesse, pour qu'en vous il excite un réciproque amour. De la fête de l'Annonciation, elle vous a conduits jusqu'à la fête du saint Sacrement, dernier terme de l'amour de Dieu. Elle vous a fait parcourir, permettez-moi l'expression, tous les degrés de l'amour divin. Elle vous a montré cet amour dans toutes ses manifestations et sous toutes ses formes. Elle vous l'a chanté sur tous les tons : c'est comme une échelle d'harmonie divine que vous avez dû moduler avec elle.

L'amour de Dieu, elle vous l'a exprimé par la bouche de l'Ange porteur de la Bonne-Nouvelle, par les accents inspirés de Marie visitant sa parente. L'amour de Dieu, elle vous l'a

(1) Ad. Cor. 2. 14.

montré dans le sourire de l'Enfant-Jésus, la pauvreté de la crèche; dans les douleurs et les persécutions endurées par la sainte Famille; dans l'obscurité et le silence du Sauveur, depuis douze ans jusqu'à trente ans. Et puis dans les Évangiles que chaque dimanche elle vous fait lire, vous avez pu assister à toutes les principales circonstances de la vie publique et de la prédication de Jésus. Toutes les paroles que vous avez recueillies de sa bouche, tous ses actes, tous ses miracles, ne sont-ce pas des paroles, des actes, des miracles d'amour? De quelle condition de la vie, de quel rang Jésus-Christ ne s'est-il pas approché? Il a guéri les pauvres, les souffrants, et il a mangé chez les riches de la terre. Il a consolé les vieillards et les mères, et il a embrassé les enfants. Il a regardé les jeunes gens avec une douce affection. Sa parole a épanoui les âmes pures, et elle a relevé, par l'espérance du pardon, les âmes courbées sous le poids du crime. L'Évangile, nous ne le lisons pas assez: lisons-le donc, et comprenons combien Dieu nous a aimés.

La voix de l'Église s'est mouillée de larmes quand elle s'est élevée pour redire la Passion du Sauveur. Elle vous a raconté tout ce qu'il a souffert depuis la sueur du jardin des Olivives, jusqu'à son dernier soupir. Elle vous a fait compter les plaies de son Corps sacré flagellé, de sa tête couronnée d'épines. Vous avez entendu les outrages de ses ennemis, et au milieu de ses souffrances, des paroles de miséricorde et de pardon.

L'amour de Dieu peut-il aller plus loin! nous écrierions-nous, si nous n'avions pas l'Eucharistie: mais par l'Eucha-

ristie, Dieu a mis le comble à tous les prodiges de sa charité. Il a voulu recommencer, perpétuer, jusqu'à la fin des temps, son incarnation, son sacrifice. Il n'a pas voulu seulement naître et mourir pour l'homme: il a voulu aussi s'unir intimement à l'homme; et cette merveille de l'amour, il l'achève, il la recommence à toute heure par l'Eucharistie. Il s'est remis au pouvoir de l'homme, il lui a appris la puissante parole de la Consécration; il s'est réduit sous les apparences du pain, afin qu'il pût s'identifier avec sa pauvre créature.

Pour célébrer l'Eucharistie, l'Église, dimanche dernier, déployait toutes ses pompes. Après toutes ces fêtes qui vous ont successivement traduit l'amour de Dieu sous toutes ses formes, la fête qui vient et qui doit venir, c'est celle du sacré Cœur. La fête du sacré Cœur, c'est le résumé de toutes les autres fêtes de la nouvelle Alliance; c'est comme le cœur des autres fêtes. L'Église aujourd'hui célèbre l'amour de Dieu, non pas dans une de ses manifestations, sous une de ses formes, dans une des circonstances de l'Incarnation, mais dans toutes ses manifestations, sous toutes ses formes, dans toutes les circonstances. La fête du sacré Cœur, c'est la fête même de l'amour de Dieu. Vous l'avez vu successivement, comme par degrés, voyez-le maintenant dans son ensemble, dans toutes ses dimensions. Mais qui pourra, s'écrie saint Paul, mesurer la longueur, la largeur, la hauteur de ce mystère?

La vue de cet ensemble glorieux béatifie les Saints pendant l'éternité: c'est le Dieu promis par les Prophètes, le Dieu

de la Crèche, de la Croix, de l'Eucharistie, qu'ils célèbrent dans leurs cantiques. Et nous aussi, en ce jour, nous pouvons jouir d'un avant-goût de ce bonheur, avoir un presentiment de cette contemplation. O Jésus ! l'Eglise nous découvre votre sacré Cœur ! Toutes vos affections s'y concentrent, s'y rencontrent en un seul et immense amour. Votre amour d'Enfant-Dieu, cet amour qui s'exprime par une caresse et un sourire ; votre amour d'Homme-Dieu enseignant, cet amour qui éclate dans vos paroles et vos miracles ; votre amour de victime universelle, pendant votre passion et sur la croix ; ce même amour de victime universelle continuant à s'immoler jusqu'à la fin des temps dans la divine Eucharistie ; tous ces amours, ou plutôt cet amour unique sous tant d'expressions ineffables, votre Cœur l'exhale pour nous en rayons brûlants... De ce Cœur sacré, approchons notre cœur : l'Eglise le veut ; Jésus nous y convie. Approchons notre cœur ; sentons tout l'amour de Dieu battre par le Cœur de Jésus ; comprenons tout ce que le Seigneur a fait pour nous ; et dans ces divins embrassements, écrivons-nous aussi : *Sic Deus dilexit mundum : Ainsi Dieu a aimé le monde !* (1)

Mais pourquoi a-t-il tant aimé le monde ? Pour que le monde l'aimât. L'Eglise, en effet, ne nous enseigne pas seulement que Dieu nous a aimés, mais elle nous dit encore : *Aimons Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier* (2).

(1) Joan. 3. 16.

(2) 1 Joan. 4. 19.

Elle veut qu'à chacune des affections du Sauveur corresponde en nous une affection semblable. Quand Jésus naît, vous entendez ses chants d'allégresse, pleins de fraîcheur et de naïveté : Faites-vous petits enfants, nous dit-elle ; ayez des cœurs d'enfants, pour aimer Jésus enfant ; approchez de lui avec la candeur, la simplicité des enfants ; ayez pour lui un amour plein de franchise et de confiance. Ensuite, quand elle vous le montre dans sa vie obscure et dans l'exercice de sa mission : Voyez comme il se laisse aborder, nous dit-elle encore ! Entendez-vous comme il s'écrie : Venez à moi, vous tous qui souffrez et je vous soulagerai ! Allez donc à lui avec la foi de la Chananéenne ; aimez-le comme la Samaritaine : touchez le bord de sa robe, sa sainte Humanité, comme cette autre femme dont il est parlé dans l'Evangile, parlez-lui avec l'humilité à la fois et la familiarité des Apôtres.

Et puis, quand elle l'accompagne sur la voie du Calvaire, elle nous invite à marcher par le même chemin : Il faut que vous suiviez avec moi le Sauveur ; laissez votre âme aller aux sentiments qu'y versent mes cérémonies et mes chants. Pleurez avec moi ; que vos cœurs soient brisés par la contrition et l'amour ; car c'est pour vous qu'il souffre, c'est pour vous qu'il meurt. Ce sont vos crimes qui effraient, qui accablent sa sainte Humanité au jardin des Olives ; ce sont vos crimes qui le soumettent à tous les outrages d'un ignominieux interrogatoire ; les épines de sa couronne, ce sont encore vos crimes ; les sarcasmes de ses ennemis, les clous de la croix ; la lance qui perce son côté, ce sont aussi vos crimes... Aimez et pleurez ! Pleurez d'amour et de douleur !

Le jour qu'elle déploie les pompes de la fête du saint Sacrement : Humiliez-vous dans l'adoration, nous dit-elle ; conformez les sentiments de vos âmes à la majesté, à l'enthousiasme de mes chants ; à force d'amour, expiez vos outrages, les outrages du monde entier ; aimons-le, parce qu'il nous a aimés le premier.

Mais, comme nous l'avons dit, tous les amours, toutes les affections du Sauveur, son sacré Cœur nous les résume aujourd'hui en un seul, un immense amour : il faut donc aussi que nos sentiments, nos affections de toute l'année, se résument, dans cette fête, en un seul amour. Aimons Dieu pour tout ce qu'il nous a témoigné de tendresse.

Les autres fêtes de l'année ont mis dans nos âmes toutes ces affections, tous ces sentiments de dilection, comme autant de parfums : qu'ils s'unissent, qu'ils s'exhalent réunis comme un seul encens !... Ah ! bienheureuses les âmes d'où cet encens s'élèvera pour monter jusqu'à Dieu ! Bienheureuses les âmes qui enverront au Cœur de Jésus, en amour réciproque, tout ce que ce sacré Cœur rayonne d'amour ! Cette réciprocité de dilection, vous la trouverez, Mes Frères, dans l'âme de tous les Saints : l'âme des Saints, c'est un instrument sous la main de Dieu, un instrument qui rend tous les tons de l'amour de Dieu, et séparément et tous ensemble dans une ineffable harmonie. Écoutez quelques notes de ce concert qui résonne sans cesse dans l'âme des Saints ; apprenons d'eux à aimer Dieu, à parler la langue de cet ineffable amour.

Saint François d'Assise aimait Jésus enfant, on peut le

dire, d'un amour d'enfant. Ses délices étaient de l'appeler l'Enfant de Bethléem. Dans un sermon sur la crèche, chaque fois qu'il prononçait le nom de Jésus, il passait la langue sur ses lèvres, comme si ce nom divin y avait laissé la douceur du miel. O très pauvre Jésus ! s'écriait-il dans une touchante familiarité, montrez-moi les voies de votre très chère pauvreté ; la grâce que je vous demande, c'est de me donner le privilège de la pauvreté. O grandeur admirable, disait-il encore ! O bonté surprenante ! O humble excellence ! Le Maître de l'univers, Fils de Dieu et Dieu, s'abaisse jusqu'à se cacher, pour notre salut, sous la faible espèce du pain. Voyez, Mes Frères, continuait-il, voyez l'humilité de Dieu ! répandez devant lui vos cœurs ; abaissez-vous, afin qu'il vous élève ; ne retenez rien de vous-même, afin que celui qui se donne tout à vous, reçoive aussi de vous tout ce que vous êtes. — Mais saint François, c'était surtout l'amant de la croix : Quoi, mon Jésus ! s'écriait-il, vous êtes en croix et je n'y suis pas ! vous êtes l'innocence même, et vous souffrez pour moi criminel ! — Et quand Dieu l'a glorifié des stigmates de la Passion, le faisant comme un crucifix vivant, écoutez le chant de son amour : O Christ, tu m'as dérobé mon cœur, et tu me dis de régler mon âme pour aimer ! Depuis que je suis transformé en toi, comment puis-je rester maître de moi ? Pourquoi me mettais-tu dans un tel foyer ? s'il y a faute, elle est tienne, ô amour ! Et toi, tu n'as pas su te défendre de l'amour : il t'a fait venir du ciel en terre ; tu as cheminé par le monde, comme un homme méprisé ; tu as choisi la pauvreté pour nous enrichir. Dans ta vie et dans ta mort tu nous

as montré un amour immense ; l'amour était maître de toi comme d'un esclave, toi qui criais dans le Temple : Venez à moi, vous qui avez soif d'amour : je vous donnerai l'amour sans mesure, qui rassasie avec délices !

Voilà l'âme d'un Saint. Mais non, pardonnez-moi, ce n'est pas toute son âme. Mon Dieu ! que d'amour y a-t-il donc dans votre cœur, puisqu'il y en a dans l'âme d'un homme, plus qu'on ne peut dire ! Voilà l'âme d'un Saint : mais il y en aurait bien d'autres à vous révéler ; il y aurait d'ineffables accents à écouter retentir dans l'âme d'un saint Bernard, d'un saint François de Sales, d'une sainte Thérèse, d'une sainte Catherine de Sienne, d'une Magdeleine de Pazzi, d'un saint Jean-de-la-Croix, dans l'âme de tous les Saints, du moindre des Saints, puisqu'on ne se sanctifie que par l'amour.

Quand on voit toutes ces merveilles de charité, dans ces âmes bienheureuses, glorifiées dès ici-bas, que l'humanité paraît grandie, rehaussée, en Jésus et par Jésus ! Mon Dieu ! avant que vous nous eussiez donné votre Fils, on ne vous aimait que chez un peuple, quelques hommes seulement vous aimaient ; et encore ce mot ineffable, ce mot qui nous divinise : *Mon Dieu, je t'aime !* On ne le prononçait pas avec la même effusion, avec la même confiance. Et pour cet amour dans une nation, quelle ignorance de vos perfections, quelle indifférence, quelle haine chez les autres peuples ! Le philosophe qui, par son génie, a été le plus près de vous connaître, a-t-il dit une seule fois ce mot délicieux, ce mot si glorieux : *Je t'aime !... Aimer Dieu, amour de Dieu*, ces termes n'avaient leurs équivalents

dans aucune langue. Mais voilà que maintenant dans toutes les classes, dans toutes les conditions, dans tous les âges, il est possible d'aimer Dieu, on l'aime ! Mais voilà que des hommes n'ont vécu que pour aimer Dieu, n'ont eu de mobile que cet amour ! ils ont mis là tout leur bonheur, et ils n'ont soupiré qu'après sa consommation dans l'éternité.

Cependant, n'admirons pas seulement les Saints, ne nous glorifions pas seulement des Saints, Mes Frères : il faut que nous les imitions, que nous aimions comme eux ; et l'amour autant qu'à eux nous est facile. Faisons comme les Saints : voyons Dieu en Jésus et par Jésus. L'âme des Saints a été un miroir tourné toujours vers le sacré Cœur de Jésus : les feux qui en rayonnent l'ont embrasée. Nos cœurs aussi s'embraseront, si nous les tournons de ce côté.

Mais, si en Jésus-Christ, en Jésus-Christ seul, nous aimons Dieu : en Jésus-Christ, en Jésus-Christ seul aussi, nous aimerons nos frères. Jésus-Christ est venu pour relier les hommes à Dieu, mais aussi pour relier les hommes entre eux.

Si vous êtes en Jésus-Christ par votre amour, Mes Frères, si en Jésus-Christ vous aimez Dieu, il faudra bien que vous aimiez ce qu'il a aimé, tout ce qu'il a aimé. Celui qui aime Jésus-Christ, je le défie de ne pas aimer tous les hommes, ses frères : son amour pour ses frères, sera toujours en raison de son amour pour Jésus.

Avant Jésus-Christ, les hommes n'avaient-ils pas des raisons de s'aimer entre eux ? N'étaient-ils pas enfants d'un même

père, s'ils n'avaient pas été rachetés d'un même Dieu ? N'avaient-ils pas même origine, même destinée ? Tout cela est vrai ; mais ils ne le comprenaient pas bien, ils ne le savaient pas bien : notre origine et nos destinées, nous ne les avons connues comme il faut, que par Jésus-Christ. En lui surtout nous sommes frères, parce qu'il nous a rachetés du même Sang. En dehors du Sauveur, il faut l'avouer, les hommes, pour nous, ne sauraient guère être aimables : si nous les voyons seuls, sans le reflet de la Rédemption, ils nous apparaissent avec leurs passions, leurs besoins, leurs exigences, leurs qualités même ; et tout cela nous heurte et nous gêne. En dehors de Jésus-Christ, naturellement, humainement, ce que nous cherchons avant tout, c'est à posséder cette terre. Les passions, les vices, la cupidité, les besoins, sont comme une menace toujours frémissante contre nous ; tout cela nous trouble, nous dérange. Au lieu de haïr le mal pour Dieu, nous confondons le mal avec l'homme, et nous haïssons les deux. Cette main tendue pour implorer notre assistance, n'excite alors que notre répulsion, et si nous y laissons tomber une aumône, c'est pour éviter une gêne. Au reste, nous avons vu les hommes ne se connaissant pas en Jésus-Christ. Dites-moi si l'on s'entr'aimait il y a dix-huit cents ans ? Quel spectacle présentait la société ? Une lutte entre les passions, de peuple à peuple, d'individu à individu. Cette société payenne a laissé des ruines sur notre sol, les ruines des temples de ses divinités infâmes, mais nullement celles d'une maison de charité et de refuge pour le pauvre. Nous avons les écrits de ses phi-

losophes et de ses poètes : pas une parole de compassion pour ce pauvre.

Vous aimez Jésus, Mes Frères : ah ! tout change. Les hommes, vous ne les voyez plus au même jour. — Pour qui Jésus-Christ n'est-il pas né ? — Pour qui n'a-t-il pas vécu ? — Pour qui sur la Croix n'est-il pas mort ? — Il a aimé tous les hommes : il faut aussi que nous aimions tous les hommes. C'est Jésus lui-même que nous verrons en eux. Son Sang efface tous les côtés méprisables ; son amour recouvre tous les vices ; ou plutôt, son amour, son sang, le reflet de sa rédemption, nous fait distinguer l'homme de ses imperfections et de ses vices. Nous haïssons le mal, nous le haïssons d'une haine bien plus forte encore, puisque les iniquités du monde ont fait couler le Sang d'un Dieu ; mais nous aimons l'homme, puisque Jésus-Christ l'a aimé jusqu'à mourir pour lui, puisque nous ne pouvons le voir que tout recouvert de son sang, que tout illuminé d'un rayon de sa face. Vous aimez Jésus-Christ, Mes Frères : donc vous ne rebuterez pas la Samaritaine, la femme adultère ; vous aurez des paroles de familiarité et de compassion pour les pécheurs ; vous vous inclinerez avec amour sur la couche des souffrants, sur le tombeau des morts spirituels ; vous nourrirez la foule affamée des pauvres ; vous ouvrirez vos bras aux petits enfants : car c'est là tout ce que le Sauveur a aimé. Il est mort pour le soulagement et le rachat de toutes les misères, de toutes les faiblesses de la terre.

En dehors de Jésus-Christ, nous n'aimons pas nos frères, à cause de leurs vices, de leur corruption, avons-nous dit ;

mais quelle est la vraie source de cette haine, de cette répulsion ? c'est notre propre corruption, ce sont nos propres vices. Naturellement nous sommes orgueilleux, égoïstes; nous nous faisons centre de notre action, nous ramenons tout à nous; nous ne comprenons nullement la vie comme sacrifice, nous ne la comprenons que comme une jouissance. Aimons Jésus-Christ, et tout change. Aimons Jésus-Christ, et ses divines perfections nous cherchons à les reproduire en nous, et sa vie devient le modèle de notre vie. En dehors de Jésus-Christ, nous avons pour point de départ l'orgueil; mais, en Jésus-Christ, l'humilité. Vivre, c'est alors s'humilier, se sacrifier, se dévouer; c'est se faire le serviteur de ses frères: le plus élevé de tous, s'appellera *le serviteur des serviteurs de Dieu*. Vous êtes riche, grand de la terre, et vous aimez Jésus-Christ: eh bien! vous vous abaisserez avec Jésus-Christ qui est descendu jusqu'à la crèche. Vous avez une mission à remplir: vous ne remplirez cette mission qu'en vous abaissant, vous ne serez vraiment puissant qu'en vous abaissant; l'orgueil ne rend jamais aimable. Vous, vous avez de la science et des lumières: c'est aussi pour que vous contribuiez à l'œuvre de Jésus-Christ, dans un cercle plus ou moins étendu, plus ou moins resserré; descendez, faites-vous petit enfant pour vous faire comprendre. Vous avez de la vertu, de la piété, de l'amour de Dieu: vous ne vous éloignez pas des imparfaits, des vicieux, des faibles, mais avec Jésus-Christ vous vous en approchez, et par le baume de votre parole, vous guérez doucement les blessures de leurs âmes. Et si Dieu vous donne la force

d'une mission plus grande, s'il vous appelle à une plus grande coopération de sa Rédemption, avec Jésus vous entrerez dans la voie de la Passion, avec Jésus, s'il le faut, vous monterez au Calvaire. Vous aimez Jésus-Christ: aimer Jésus-Christ, je le répète, c'est conformer notre vie à la sienne; or sa vie n'a été qu'un continuel service, qu'un sacrifice poussé jusqu'à la mort.

Aimer Jésus-Christ, c'est donc aimer véritablement tous les hommes. Et certes, ce que nous disons ici n'est pas imaginaire. En dehors de Jésus-Christ, pas de charité possible, vous ai-je prouvé tout-à-l'heure, en vous citant l'état du monde avant le Christianisme. Eh, mon Dieu! sans aller si loin, voyez autour de vous! Dans les sociétés chrétiennes, il y a comme deux parts: l'une qui aime Jésus-Christ; l'autre qui ne le connaît ni ne l'aime. De quel côté trouverons-nous l'amour des hommes? Citez-moi quelqu'un qui aime véritablement ses frères, sans aimer Jésus-Christ! Depuis dix-huit cents ans, il s'est fait sur la terre des merveilles de charité: or, de tous les héros de la charité, quel est celui qui n'a pas aimé les hommes, parce qu'il aimait Jésus-Christ? Les Apôtres, en qui ont-ils aimé le prochain, si ce n'est en Notre-Seigneur? Pourquoi ont-ils entrepris la conversion du monde? Parce qu'ils aimaient leur divin Maître. Quel intérêt avaient-ils donc à la conversion de ce monde qui ne leur réservait que des opprobres et des tortures? Ils n'avaient qu'un seul intérêt, celui de leur amour pour Jésus-Christ. En lui, ils aimaient tous les hommes, et ce sont eux qui les premiers les appellent *nos bien-aimés*,

nos frères en Jésus-Christ. Les saints évêques, les saints prêtres, les saints religieux, les saints de tout rang et de toute condition, qui ont élaboré la société, qui l'ont faite ce qu'elle est, quoi qu'elle en dise, qui lui ont donné tout le bien, toute la vérité qui est encore dans son sein, n'ont régénéré l'humanité que par l'amour; et en qui ont-ils aimé les hommes? En Jésus-Christ, rien qu'en Jésus-Christ. Ce sont eux qui ont retiré les petits de dessous les pieds; ce sont eux qui ont vengé les droits de la femme et de l'enfant; ce sont eux qui ont réintégré l'esclave dans sa dignité d'homme: parce que dans les enfants, dans les petits, dans les esclaves, ils ont vu des représentants de Jésus-Christ, parce que dans la femme, ils ont vu Marie, la Mère du Sauveur. Devant quelle misère ont-ils reculé? Pour quels maux, pour quelles souffrances n'ont-ils pas eu des consolations? Dans toutes ces misères, dans toutes ces souffrances, dans tous ces maux, ils ont vu les misères, les souffrances, les maux de Jésus-Christ. Y a-t-il une seule vie de saint, du plus glorieux comme du plus obscur, qui ne présente des œuvres de miséricorde? Or, ces œuvres de miséricorde n'ont jamais eu d'autre principe que l'amour de Jésus-Christ. Saint François d'Assise, dont je vous parlais tout-à-l'heure, avait pour les lépreux une prédilection spéciale. Il les soignait, il les pansait, il baisait leurs ulcères et leurs plaies: il croyait alors baiser les plaies du Christ lui-même, se rappelant les paroles du Prophète qui a dit de lui: Il a été fait comme un lépreux. Dans le même temps, une Sainte de sang royal aimait aussi à panser les lépreux. En eux aussi,

elle croyait voir Jésus; et ce Jésus qu'elle ne voyait que par son amour, lui apparut un jour étendu sur la croix, à la place où elle avait laissé un de ses chers lépreux. Saint Louis servait les malades et les pauvres, de ses royales mains; et beaucoup de grands et de princes s'humiliaient comme lui devant les pauvres du bon Dieu, ainsi qu'ils les appelaient. Oui, elle s'est réalisée et accomplie chez une multitude de Saints, cette parole du Sauveur: *Ce que vous avez fait à l'un de ces petits en mon nom, c'est à moi-même que vous l'avez fait.*

Je vous ai dit que dans les temps anciens, il n'y avait pas un asile de charité: comptez maintenant nos hôpitaux, nos maisons de refuge et d'asile de toutes sortes... Et encore, ce n'est rien auprès de tous ceux qui couvraient notre sol dans les temps de Foi. Ces monastères, ces édifices religieux dont nous voyons partout les ruines, c'étaient des maisons de charité, c'étaient les asiles des souffrants, c'étaient, au milieu du monde, des solitudes où se formaient les soldats de la charité. Et cette charité, où prenait-elle sa source? Toujours dans l'amour de Jésus-Christ. Les mêmes mains qui ont bâti ces édifices de miséricorde, ont élevé ces temples magnifiques, véritables hymnes d'amour au Sauveur des hommes.

Cet amour sincère pour le prochain opère toujours des prodiges au milieu de nous. Cependant, on a voulu, de nos temps, essayer d'aimer les hommes en dehors de Jésus-Christ; on a voulu inventer une nouvelle vertu: la philanthropie. Mais dans la philanthropie, il n'y a pas d'amour, il

n'y a au fond qu'égoïsme. Le philanthrope se débarrasse du pauvre, mais ne l'aime pas. Le philanthrope appelle la pauvreté une lèpre qui ronge la société : ce n'est plus un honneur, une ressemblance avec Jésus-Christ. Au près du philanthrope, voyez ces frères qui se dévouent à l'enfance, à l'enseignement de son esprit, à l'éducation de son cœur ; ces frères qui se dévouent au soulagement de toutes les misères, et des misères les plus horribles ! *Frères* — ce mot dit tout : les enfants, les souffrants sont leurs frères en Jésus-Christ. Au près des philanthropes, voyez encore les sœurs, soit au près de l'enfance aussi, soit dans les hôpitaux, soit dans les missions ! *Sœurs* — ce mot dit tout : elles sont nos sœurs en Jésus-Christ ; qui que nous soyons, elles nous aiment en Jésus-Christ. Au près des philanthropes, voyez les missionnaires ! S'ils n'aimaient pas Jésus-Christ, quels motifs pourraient les pousser à ces contrées lointaines où ils vont défier la mort ? Des motifs tout humains, des intérêts de commerce, la curiosité, les passions, ne seraient pas assez forts pour les déterminer à tant de sacrifices : mais ils vont chercher des âmes, des âmes rachetées par le sang d'un Dieu. Dans le monde ancien, dans le monde moderne, rien en dehors du christianisme s'est-il vu de semblable ? Que dis-je ! en dehors même du catholicisme ?... car le missionnaire protestant, quoi qu'il fasse, n'a jamais l'air que d'un marchand, d'un officier civil. Il travaille à sa manière : pour son traitement, jamais pour les âmes. Non, rien de semblable que dans le catholicisme, parce que dans le catholicisme seulement, on connaît Jésus-Christ, on l'aime ; dans le ca-

tholicisme seulement, on aime les hommes en Jésus-Christ. Mes Frères, aimons donc Jésus, si nous voulons aimer les hommes : nous n'y parviendrons jamais sans l'amour de Jésus.

Je viens de vous dire les sublimités de l'amour du prochain. Si vous n'êtes pas appelés à ces sublimités, vous êtes appelés du moins à aimer, dans tous les rangs, dans toutes les fonctions, dans tous les âges. Aimez Jésus-Christ, parents chrétiens, aimez-le de toute votre âme : et vous aimerez vos enfants d'une tendresse plus grande, plus réelle, plus intelligente. Aimez Jésus-Christ : et vous chercherez à reproduire en eux l'image de Jésus-Christ ; et vous les conduirez sûrement à leur vocation ; et vous les préserverez du vice, en versant dans leurs âmes l'amour de vos âmes ; car n'aimant que Jésus-Christ, vous n'aurez d'autre désir que de procurer sa gloire, que d'inspirer son amour. Et vous qui pouvez soulager la misère de vos frères ! aimez Jésus-Christ, et vous aimerez les pauvres ; vos aumônes seront plus abondantes et plus faciles : peut-on refuser à Jésus qui tend la main ? Aimez-le de tout votre cœur, et tout ce qui souffrira vous intéressera ; dans les malades vous visiterez Jésus-Christ lui-même. Aimez-le, et quelques fonctions que vous exerciez, quel que soit votre rang, vous les comprendrez comme une coopération à la rédemption de Jésus-Christ ; et si vous cherchez le mot de votre vocation, vous le trouverez plus sûrement, puisque vous ne voudrez que sa gloire. Aimez ce divin Sauveur, et vous vous associerez, au moins par de ferventes prières, aux grandes œuvres de

charité qui se font dans le monde ; car ce que les servants des pauvres aiment, ce qu'ils secourent, est Jésus-Christ, les âmes que les missionnaires recherchent avec tant de sollicitude, ils les aiment en Jésus-Christ : il faut qu'en Jésus-Christ vous les aimiez aussi.

O sacré Cœur de Jésus, foyer de l'amour de Jésus, Cœur aux battements duquel il nous est donné de sentir combien Dieu a aimé les hommes ! Cœur sacré dont l'amour nous fait comprendre ce que valent les hommes ! Cœur que nous possédons réellement, aussi réellement que les bienheureux du ciel, puisque dans l'Eucharistie nous avons toute la Divinité et toute l'Humanité de notre adorable Sauveur ! Cœur, sur lequel l'Eglise nous presse en ce beau jour ! vous êtes l'ineffable lien qui nous unit à Dieu, l'ineffable lien qui nous unit entre nous comme des frères. En vous seul nous nous rencontrons, nous nous aimons, et nous aimons Dieu. Vous êtes cette demeure délicieuse en laquelle il fait si beau vivre, uni dans l'amour et dans la paix : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* (1)

Mes Frères ! restons dans cette demeure, dans le Cœur de Jésus, ce Cœur qu'il nous présente, qu'il nous ouvre. Si nous n'y sommes pas, il faut que nous y entrons. Ailleurs, vous le savez, il n'y a que trouble, il n'y a que haine ; l'âme ne peut trouver son centre, elle le cherche avec inquiétude ; elle veut son repos, et ce repos la fuit. Notre cœur est in-

(1) Psalm. 132. 1.

quiet, a dit un Saint, jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu. Ce repos en Dieu, c'est le repos dans le Cœur de Jésus ; oui, un véritable repos, puisque nous ne trouvons que là l'union avec Dieu et avec nos frères : véritable bonheur d'ici-bas, comme ce sera le bonheur de l'éternité.



Sermon pour la fête de tous les Saints (1).

LES ACTIONS DES SAINTS SONT UN ENSEIGNEMENT POUR LES FIDÈLES,
ET UN ARGUMENT VICTORIEUX CONTRE LES ENNEMIS DE LA FOI.

Au spirituel, nous ne vivons que de la parole de Dieu, c'est incontestable : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* — *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (2). Cette parole retentit au commencement. Dieu la confia au premier homme qui devait en être l'organe auprès de ses descendants, qui devait en être, par toutes ses actions un enseignement vivant; car Dieu avait ainsi constitué l'humanité, qu'elle eût besoin, non-seulement d'entendre le son de cette parole divine, parole de vérité et d'amour, mais de la voir agir, de la palper, s'il est permis

(1) L'exorde de ce sermon n'avait pas été écrit.

(2) Matth. 4. 4.

de le dire, dans des actes brillants de vérité et palpitants d'amour. C'est par un tel enseignement appuyé sur des œuvres de justice, que la vérité devait se transmettre de génération en génération.

Vous savez comment notre premier père déchet de ce rang sublime que Dieu lui avait assigné; comment nos rapports avec Dieu se faussèrent; comment au lieu du pain de la parole divine, les hommes ne mangèrent trop souvent que le pain de l'erreur. Pour ressaisir l'humanité au fond de l'abîme, le Verbe, la Parole de Dieu s'incarna : *Et Verbum caro factum est* (1). — *Le Verbe se fit chair*, s'unit hypostatiquement à la nature humaine. Il enseigna et il agit. L'enseignement oral, il le fit comprendre surtout par ses actes. Le plus magnifique, le plus glorieux enseignement du Verbe, Fils de Dieu, fut dans ses œuvres : *Et vidimus gloriam ejus* (2). La profonde vérité, toute la gloire de la doctrine évangélique, nous la comprendrions à peine, si nous ne la voyions traduite dans la vie du Sauveur. Le discours sur la montagne et les autres enseignements du divin Maître, toute cette admirable doctrine de l'humilité, de la chasteté, de la pauvreté, du dévouement et du sacrifice, nous ne pourrions la saisir si nous ne la voyions à l'état d'action dans ces mémorables circonstances dont la vie du Sauveur est un enchaînement depuis la crèche jusqu'au crucifiement.

Quand les apôtres prêchèrent au monde, ce n'était pas

(1) Joan. 1. 14.

(2) Joan. 1. 14.

tant les paroles de leur Maître qu'ils répétaient que ses actes qu'ils montraient. La toute-puissance des œuvres pour l'enseignement de la vérité, Jésus-Christ la prouvait par sa vie divine, mais il voulait, en même temps, que cette vie divine ne fût que l'anneau-chef d'une longue chaîne qui devait se prolonger par toute la suite des siècles. Je serai avec vous jusqu'à la fin des temps, disait-il à ses disciples en remontant au ciel; cela veut dire : Ma vérité ne manquera pas à mon Eglise, elle l'enseignera jusqu'à la fin des temps; mais ma vérité sera vivante surtout dans les œuvres de mes Saints. A eux de traduire ma parole éternelle dans des actes sensibles et palpables pour tous.

Chaque chrétien doit être ou doit travailler à devenir une personnification du Christ. Les Saints sont les plus hautes de ces personnifications, ceux qui sont arrivés le plus près de ce que saint Paul appelle *la plénitude du Christ*.

O mon Dieu ! nous vous remercions de ce que votre parole ait retenti dans le temps, lorsque l'humanité était tombée si bas, que par ses propres forces elle ne pouvait plus surgir à la vie; nous vous remercions, de ce que votre Verbe éternel se soit fait homme pour notre salut, de ce que vous ayez voulu que son divin enseignement fût consigné dans le livre ineffable des saints Evangiles... Pour nous faire comprendre votre doctrine, ô mon Sauveur ! vous nous avez montré vos œuvres pleines de grâce et de vérité; cependant elles sont si sublimes que par lâcheté nous aurions pu nous dire : Jamais nous n'arriverons là ! Et nos passions jetant leurs ténèbres dans nos âmes, nous auraient fait affaiblir et

défigurer vos leçons et vos exemples. Vous êtes venu au secours de notre misère : à côté de vous, vous avez mis une vivante, une lumineuse expression de vous-même, hors de la portée de nos prétextes et de nos passions : ce sont vos Saints. Dans vos Saints, nous pouvons comprendre, malgré la faiblesse de notre intelligence et de notre cœur, toute l'étendue de votre enseignement, toute la vérité et la force de votre parole.

L'Evangile sans les Saints, c'est le soleil, cet astre puissant que l'on ne comprend pas bien si on se contente de le voir suspendu à la voûte des cieux. Non, pour le comprendre, pour bénir Dieu dans cette œuvre admirable de ses mains, il faut voir l'abondante végétation qu'il développe, toutes les merveilles terrestres dont il est le principe et la vie. Les Saints sont la floraison et la fructification de l'Evangile. Les Saints sont l'Evangile en lettres lumineuses et lisibles pour tous.

Quel admirable livre que celui dont les actes des Saints sont toutes les pages ! ce livre dont la première feuille est toute rouge du sang des martyrs, toute brillante de leur foi, toute chaude de leur amour; là, pas de gradation, pas de progression du plus petit au plus grand : la perfection est atteinte tout de suite; l'Evangile est enseigné et pratiqué dans tout ce qu'il a de plus ardu; c'est l'amour jusqu'à la mort. La seconde feuille de ce beau livre est écrite par le génie humain restitué, dans les Pères, à ses véritables fins, se faisant humble et le serviteur de Dieu. Admirable livre, je le dis encore, que celui dans lequel l'héroïsme s'enchaîne à

l'héroïsme ; où toutes les classes, toutes les conditions, se présentent comme divinisées, brillantes du reflet divin ; où les actes les plus sublimes se pratiquent avec la plus grande simplicité ; où la sublimité est humble, et l'humilité sublime ! Chaque siècle ajoute sa page à ce livre glorieux de la vie des Saints. Chaque siècle doit lire ceux qui l'ont précédé, et travailler pour ceux qui le suivront.

Et dans chaque Saint, la vérité se manifeste avec quelque caractère qu'on ne lui connaissait pas. Dans la vie de chaque Saint se révèle un côté lumineux de l'Évangile, qu'on n'avait pas encore aperçu.

Les siècles les moins chrétiens, les plus pauvres en sève divine, sont ceux où les yeux se détournent de ces ravissants modèles, où le souvenir de ces vivantes traditions s'affaiblit dans les âmes. Hélas ! peut-on dire que notre époque soit riche en vie chrétienne ? Aussi, de nos jours, qui se soucie des Saints ? qui se rappelle les Saints ? Cependant chacun de nous, nous avons à faire de notre vie tout entière une mise en action de l'Évangile : le pourrons-nous jamais si nous perdons de vue ces glorieux modèles ? L'essentiel, le difficile n'est pas d'admirer l'Évangile, de s'attendrir en le lisant, mais bien de le faire passer dans sa vie, d'en savoir l'application et la pratique. C'est une atmosphère respirable pour les petits et les grands, les riches et les pauvres, pour tous les états et toutes les professions ; il doit tout régénérer, tout vivifier ; mais cette atmosphère, pour la respirer, il faut aller contre notre nature. Nos maîtres ici sont les Saints.

Nous sommes, diront les uns, pauvres, faibles, opprimés,

gagnant notre pain à la sueur de notre front, trouvant au dehors les travaux et le mépris ; au dedans, des soucis de toutes sortes. Comment notre âme si comprimée s'ouvrirait-elle ? Comment notre cœur si resserré pourrait-il se dilater ? Pour pratiquer l'Évangile, cependant, il faut le calme et la paix ; il ne faut pas que tant de nécessités vous enchaînent. Je ne comprends pas l'Évangile qui bénit les pauvres et les appelle bienheureux, comme si le salut leur était plus facile.

J'en conviens, Mes Frères : avec les passions de votre cœur vous ne le comprendrez pas. Mais voyez : parmi les Saints il y a eu des pauvres qui ont été sous le joug de bien cruelles nécessités. Leurs peines et leurs tribulations, loin de les déprimer, de les incliner vers la terre, n'ont été qu'une lumineuse échelle par laquelle ils se sont élevés jusqu'à Dieu. Leur pauvreté, ils l'ont glorifiée par l'esprit du christianisme ; ils ont compris surtout, dans l'Évangile, la couronne d'épines de Jésus-Christ, ils n'ont vu qu'elle dans leurs souffrances, et aujourd'hui elle brille à leur front comme une couronne de gloire éternelle.

L'esprit chrétien doit tout renouveler, tout spiritualiser ; sève généreuse, il doit donner la vie à toutes les conditions, à tous les âges. Eh bien ! précisément, nous nous faisons tous de notre position sociale, des devoirs de notre état, une arme, une défense contre l'Évangile. A entendre chacun de nous, la vie chrétienne est impossible ; mais les exemples des Saints s'élèvent encore éloquemment contre cette prétendue impossibilité. Comment, s'écrie l'homme de peine, pourrai-je m'élever jusqu'à cette vie parfaite du christia-

nisme? Ne suis-je pas condamné aux soins les plus grossiers, enchaîné aux travaux les plus pénibles, courbé vers la matière? Dans le temple, comment joindrai-je avec amour mes mains calleuses? Comment courberai-je ma tête fatiguée? Comment formerai-je ma voix si rude, aux chants et à la prière? — Les Saints vous répondront; ils ont passé par le même chemin que vous parcourez si péniblement; regardez, et vous y trouverez la trace de leurs pas, et encore des gouttes de leurs sueurs. Ces rudes métiers, ces durs travaux, ils les ont glorifiés. Tout ce qu'il y a de plus matériel dans votre vie, ils l'ont spiritualisé. De cette matière qu'ils ont élaborée avec les mêmes fatigues que vous, ils ont fait un point d'appui pour s'élaner vers le ciel; de chaque effort pénible, de chaque coup de marteau, ils ont fait une prière. Ces Saints si populaires, et cependant si négligés aujourd'hui, sous le patronage desquels chaque profession marchait autrefois vers les cieux, vous apprennent ce que vous avez répété souvent, sans le comprendre, que le travail est une prière.

Et l'homme du monde, l'homme dans une position plus haute, ne se fera-t-il pas aussi, contre l'Evangile, un prétexte de cette position et de ce qu'il en appelle les nécessités? — Etre dans la richesse et dans l'abondance et ne pas en jouir; être excité de tant de manières, et ne pas céder à tous ces stimulants des passions; être dans le monde et vivre comme si on n'y était pas; avoir des inférieurs et ne pas goûter les jouissances de la domination; avoir de brillantes facultés, et ne pas jouir de leur éclat; recevoir de tous

côtés l'encens de la flatterie, et ne pas le savourer; se sentir cruellement blessé dans son amour-propre, et ne pas résister... Cela est-il possible? La pratique complète de l'Evangile est-elle donc bien conciliable avec notre position et notre nature? Pouvons-nous être à la fois dans deux éléments si contraires, le Monde et l'Evangile; riches et pauvres, puissants et doux, élevés par notre génie et humbles comme de petits enfants?

Combien de fois encore n'avons-nous pas entendu dire: Je voudrais être chrétien, je sens le besoin de la pratique chrétienne, mais pour le moment d'invincibles obstacles s'y opposent; les affaires m'absorbent, les occasions me heurtent de toutes parts, mille convenances me retiennent, mais le temps viendra où je serai libre, rendu à moi-même; et alors je suis à Dieu et je m'élève jusqu'à l'accomplissement des devoirs du christianisme. Mes Frères, c'est une singulière façon de compter avec Dieu; mais Dieu, j'en suis bien sûr, ne ratifiera pas ces comptes. Ce qu'il nous demandera surtout, c'est si nous avons chrétiennement rempli les obligations de notre état; car nous ne devons pas être chrétiens seulement pour nous, mais pour tous ceux avec qui nous sommes en rapport: c'est notre vie sociale que Dieu a surtout voulu pénétrer de christianisme. Dans les derniers moments de notre vie, nous ne sommes plus que l'ombre de nous-mêmes, et nous sommes bien malheureux si nous ne lui donnons qu'une ombre.

Faisons-nous, tant que nous voudrons, des prétextes: à toutes nos misérables raisons, l'exemple des Saints fera

toujours la plus éloquente réponse. Si haut que nous soyons, quelque difficile, quelque brillante que soit notre position, des Saints ont passé par où nous sommes; et cette position, dont nous ne voyons que le côté matériel et humain, ils en ont montré, eux, le côté divin. Il y a des Saints qui ont porté la couronne, et sur lesquels Dieu a voulu accumuler toutes les gloires humaines. Il leur a donné la gloire du sang, le génie, la puissance; il les a assis sur les trônes les plus illustres; il a mis dans leurs mains une épée toujours victorieuse; il les a entourés de vénération et d'amour. Et pourtant, si haut placés, le vertige ne les a pas pris; si haut placés, environnés de tant d'éclat, ils ont compris et pratiqué le grand précepte de la pauvreté évangélique et de l'humilité chrétienne. Leur siècle était à leurs pieds, les peuples les vénéraient et les aimaient; mais eux, ils avaient leurs regards tournés vers Dieu; et leur couronne, et leur génie, et leur épée, leur puissance, leur gloire sous toutes les formes possibles, ils l'offraient au Seigneur dans toute la sincérité de leur foi et de leur amour; ils en faisaient un hymne à sa grandeur et à sa toute-puissance. Oui, ils ont passé par ce chemin si périlleux des grandeurs humaines, ce chemin qui a conduit tant d'hommes à l'idolâtrie d'eux-mêmes; ils y ont passé, sans se briser contre l'écueil de l'orgueil humain; et toutes ces actions, toute cette puissance, dont ils n'ont rien voulu garder pour eux, ils les trouvent aujourd'hui resplendissantes au ciel, et ils en jouissent pendant l'éternité.

Parmi les Saints, nous avons encore à admirer des hom-

mes qui ont vécu au milieu de la licence des camps, et qui ont fait une action chrétienne, une prière continuelle, de ce qui fait la perte de tant d'autres. Il en est en qui Dieu a versé à grands flots les dons de l'intelligence; à qui il a donné la toute-puissance de la parole, et qui n'en ont fait que l'organe de la vérité divine. Grande leçon pour ces hommes, si nombreux de nos jours, qui portent avec orgueil le plus faible talent, et qui se parent avec prétention de leur mince génie comme d'une couronne de gloire!...

D'autres avaient reçu de Dieu les richesses; mais ils ne s'en sont servi que pour acheter l'éternité.

Je prends mes exemples bien haut, va-t-on s'écrier! Non, je ne les prends pas trop haut: je montre la pratique évangélique là où elle est de l'accomplissement le plus difficile; en prouvant pour ces classes, je prouve pour les autres; tous peuvent voir clairement qu'on se fait de vains prétextes contre ses devoirs. Qui l'aurait cru? Il n'y a pas jusqu'à la mère de famille, qui n'allègue souvent pour excuse les soucis de son intérieur. Les Saints lui feront aussi une réponse éclatante. Que de saintes femmes, en effet, sont arrivées à la gloire par cette voie pénible et difficile! Ce qui ressemble le plus à Marie, c'est une mère chrétienne. Elle n'a pas à veiller sur la sainte enfance du Christ, mais elle a des ressemblances du Christ à former: œuvre ardue, pour laquelle il faut beaucoup de persistance et d'amour. C'est en se pénétrant de la sublimité de cette vocation, que tant de Saintes ont fait une action chrétienne, une prière de leurs obligations de famille, de leurs soins et de leurs soucis domestiques.

Ainsi, notre Evangile à tous, notre Evangile le plus intelligible, c'est la vie des Saints. Cet Evangile, ils l'ont écrit sur la terre; et Dieu nous l'a rendu plus lisible encore, en l'illuminant de la gloire du ciel. Pauvres habitants de la cité terrestre, nous trébuchons à chaque instant dans la voie du devoir; nous prenons pour maîtres et pour docteurs, nos intérêts et nos passions; nous défigurons les enseignements de Jésus-Christ, au gré de notre faiblesse et de notre corruption; nous effaçons en nous l'effigie de l'Evangile... Ah! pour refaire en notre âme l'image divine, tournons-nous, en ce beau jour, vers la cité du ciel: là nous verrons couronnées de gloire, toutes les vertus contraires à tous vices.

Où, Mes Frères, chaque condition, chaque état, devrait se régénérer, se refaire sur le modèle des Saints; nous devrions vivre habituellement avec eux. Mais hélas! nous les avons perdus de vue, nous savons à peine les noms de quelques-uns; et ces noms sont presque nuls de signification, car nous ne savons pas leur histoire. Et cependant, les Saints sont, je le répète, comme des incarnations de la vérité évangélique, dans toutes ses applications possibles. O mon Dieu! ranimez en nous le souvenir de vos Saints: nous vous comprendrons mieux par eux: leur image dans nos cœurs sera comme le sel qui les empêchera de s'affadir! Les fils des ténèbres donnent ici une grande leçon aux fils de la lumière. Les docteurs de mensonge de nos jours ont bien compris la puissance de l'action et de l'exemple. Tous ces impurs romans, ces immondes feuilletons, toutes ces infâmes

productions qui nous dévorent, qu'est-ce autre chose que la mise en action, la mise en drame des plus monstrueuses théories? Les héros de tous ces livres, sont les personnifications d'erreurs qui ne seraient pas comprises, si elles restaient à l'état d'utopies philosophiques.

Vous comprenez maintenant, Mes Frères, comment les Saints sont un enseignement vivant, une aimable traduction de l'Evangile. Entrons dans une seconde considération qui ne sera pas moins intéressante.

Si les Saints enseignent les Fidèles, ils sont aussi d'invincibles arguments contre ceux qui ne croient pas. Ce sont des héros, d'intrépides soldats qui fortifient au dedans la place assiégée; qui relèvent les courages par leurs paroles et leurs exemples; et, en même temps, la défendent des attaques de l'ennemi et le repoussent avec vigueur. Voyons donc les actes des Saints, leurs vertus, entourant l'Eglise militante comme de ces murs de jaspé et de pierres précieuses que le Prophète avait aperçus dans sa splendide vision.

Combattant par leurs œuvres contre les ennemis de la foi, les Saints sont encore sur les traces de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont ils sont les expressions les plus complètes, et la continuation jusqu'à l'éternité. En effet, le Sauveur enseignait la vérité, et il la faisait agir dans ses œuvres; depuis son berceau jusqu'à son dernier soupir sur la croix, sa vie a été, nous l'avons dit, l'action de la parole éternelle rendue sensible dans les actes les plus parfaits et les plus saints qui aient jamais été. Ses œuvres faisaient comprendre sa

parole à ses disciples, au peuple simple et dévoué qui le suivait ; ses miracles étaient toujours des actes de miséricorde, par lesquels il s'attachait surtout à parler aux cœurs et à les pénétrer ; mais ils étaient aussi, quand il le fallait, l'épée de sa Toute-Puissance, tirée contre ses ennemis, contre ceux qui ne croyaient pas à sa mission : *Si je chasse les démons, leur disait-il, donc le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous* (1).

C'est de la même manière, Mes Frères, que les actions des Saints ont été non-seulement un enseignement, mais encore un argument victorieux contre les ennemis de notre foi sainte. Les vies des Saints, depuis dix-huit cents ans, sont un enchaînement, non-seulement d'actes de vertus, de charité héroïque, mais aussi d'éclatants miracles. Or, vous savez ce que c'est que le miracle ; vous savez si l'homme, par la seule force de sa nature, a toute puissance sur les éléments, sur la vie et sur la mort.

Le miracle, c'est la preuve la plus infaillible de la présence de Dieu, de la transmission de ses pleins pouvoirs : ce n'est qu'au nom de Dieu que l'on enjoint aux maladies ; que l'on enjoint à la mort de rendre ses victimes. Le miracle, c'est un fait divin, c'est le déploiement de la Toute-Puissance divine, par l'intermédiaire d'un homme. C'est incontestable, et l'impiété ne le nie pas ; mais elle dit orgueilleusement : Il n'y a pas eu de miracles. Ils savaient bien, nos ennemis dans le dernier siècle, tout ce que prouvaient

(1) Math. 12. 28.

ces vies merveilleuses des Saints, toutes tissées de miracles, pour ainsi dire. Aussi, se sont-ils mis à les lacérer impitoyablement avec l'arme d'une critique pleine de mauvaise foi et de blasphèmes. Qu'y avait-il à faire alors ? A les venger de ces injustes attaques, à maintenir ces admirables vies dans leur intégrité, à ne pas permettre que des mains sacrilèges arrachassent le moindre fleuron de ces glorieuses couronnes que Dieu lui-même avait mises sur la tête de nos Saints. Eh bien ! des écrivains soi-disant défenseurs des intérêts sacrés de notre foi, ont lâchement reculé devant les impies ; ils ont consenti à mutiler ces admirables gloires catholiques, pour complaire à l'incrédulité et faire cesser ses clameurs. Pour défendre le sanctuaire, ils en ont sacrifié les approches ; ils n'ont pas craint de refroidir ces physionomies si brûlantes d'amour de nos Saints, de raccourcir leurs bras si puissants sur la nature, et dans leurs livres glacés, nous ne reconnaissons plus nos nobles aïeux.

Mais Dieu s'est suscité des hommes qui ont remis la main à l'œuvre, et qui, de nos jours, avec les pierres des ruines, reconstruisent pieusement l'édifice. Plusieurs de nos grands Saints, poursuivis par les clameurs du siècle dernier, se sont relevés dans toute leur gloire, entourés de tout leur prestige. — Je défie la plus minutieuse critique de mettre en doute un seul des prodiges que j'attribue à saint François, disait un de ces biographes dévoués. — Que Dieu multiplie le nombre de ces écrivains et que l'impiété vienne se briser contre ces Vies, dans lesquelles éclate si hautement la toute-puissance divine !...

Elle éclate encore, cette toute-puissance divine, non-seulement par les miracles, comme nous venons de le dire, mais par toutes les autres œuvres des Saints, par l'influence de leur vie sur la régénération du monde. Comme Jésus-Christ, leur modèle et leur exemplaire, ils ont prouvé par là la divinité de l'Évangile. L'histoire des Saints, c'est l'histoire de l'action du Christianisme sur les temps modernes; et il faut se fermer les yeux pour ne pas voir tout ce qu'il y a de divin dans cette énergique action de dix-huit cents ans, et dans ses merveilleux effets. Oui, malheureux incrédules, nous comprenons vos sarcasmes, vos ignobles plaisanteries contre ces glorieuses figures : toute l'énergie de notre religion est dans les Saints, s'est déployée par les Saints. Ah ! si vous pouviez les effacer de l'histoire, si vous pouviez faire grimacer leurs traits si purs et si nobles, votre cause serait gagnée; mais non, vous ne les ébranlerez pas sur leur base qui est la main de Dieu; vous ne les arracherez pas à leur gloire, où ils sont inaccessibles à vos traits impuissants, et chaque année, dans ce beau jour, Dieu, pour votre confusion, fera entrevoir à la terre quelques rayons de leur splendeur.

Apportez un à un vos terribles arguments : ils se briseront tous contre ce bouclier de notre foi, les vies admirables des Saints.

Aujourd'hui, par exemple, l'impiété dira : Mais l'Évangile est d'une pratique impossible, il n'est pas fait pour notre nature, laissez-lui à régir une cité des Anges ! — La pratique de l'Évangile est quelque chose de surhumain, nous

l'avouons; et si vous jetez les yeux sur les chrétiens faibles et lâches qui sont en si grand nombre, elle pourra vous paraître impossible; mais regardez les Saints : ce sont des hommes comme nous, pétris du même limon, remplis des mêmes faiblesses. Cet Évangile que vous prétendez d'un accomplissement impossible, ne l'ont-ils pas pratiqué ? L'Évangile dans leur vie, ne paraît-il pas, s'il est possible, plus lumineux encore que dans la lettre écrite ?

L'accomplissement de l'Évangile est une œuvre surhumaine, il est vrai : donc les Saints ont été assistés d'une force divine. Et si pour faire les œuvres de notre foi, nous avons besoin d'une force divine, et que Dieu nous donne cette assistance, nous prête le secours de son bras; la religion par laquelle il nous aide ainsi n'est-elle pas nécessairement une religion divine ?

L'impiété se soucie fort peu de se contredire, pourvu qu'elle attaque et qu'elle déchire. Elle aura une fois persécuté le Christianisme comme au-dessus des forces humaines; un autre jour elle le représentera comme quelque chose d'humain. L'histoire miraculeuse de l'Église catholique, elle la dépouillera de tout prestige surnaturel, elle n'y verra rien que de l'homme. L'action de l'Église catholique pour la régénération du monde (et c'est là l'argument favori et comme la forme de l'incrédulité de notre époque), l'action de l'Église catholique, ce n'est autre chose que l'action de la raison humaine. Elle n'est arrivée à l'empire sur les sociétés modernes que par un développement naturel, par une succession d'événements tout humains.

Le plus éclatant triomphe sur les passions, sur les corruptions de toute espèce, il est assez singulier, Mes Frères, de l'attribuer aux passions et à cette corruption même. Ici, la meilleure réponse est encore dans les actes des Saints. Non, ce n'est pas l'humanité qui se développe et qui progresse par les seules forces de la nature. L'histoire de l'Eglise, ce n'est pas le triomphe ni le progrès de la nature corrompue, c'est la défaite de la nature, c'est le combat à mort contre les passions de l'homme et toutes ses corruptions; combat invinciblement soutenu, pendant dix-huit siècles, par quelque chose de nouveau, introduit divinement au sein de l'humanité; par une force surnaturelle qui resplendit surtout dans les Saints. Ah! je vois ces Saints de dix-huit siècles, comme une invincible armée rangée en bataille. Leurs armures, leurs casques et leurs épées, ce n'est assurément pas à la nature qu'ils les ont demandés : ils ont, au contraire, dompté la nature en eux, ils l'ont foulée aux pieds, traitée en ennemie. Ils ne se sont pas mis à la suite du monde, de ce monde anathématisé par Jésus-Christ; ils ne se sont pas même mis à sa tête pour le conduire, car pouvaient-ils le guider par les voies du salut, constitué comme il l'était? Non, ils lui ont déclaré la guerre; ils l'ont combattu à outrance, revêtus de Dieu, et n'ayant d'autre armure que sa force, d'autre glaive que sa parole. Leur triomphe, ce n'est certes pas celui de la nature et de l'orgueilleuse raison : c'est celui de la grâce et de l'humilité.

Les Saints nous erient donc bien haut que ce n'est pas

l'humanité qui s'est libérée par ses propres forces : c'est quelque chose d'extérieur à elle-même, qui a triomphé d'elle, qui l'a vaincue, qui l'a entraînée dans des voies lumineuses, hors de ces sentiers ténébreux où elle se trainait depuis plusieurs siècles; et ce quelque chose, c'est la force de Dieu triomphant par l'action de ses Saints. Pour nous prouver que nous avons tort, qu'on nous montre une époque de cette régénération commencée au pied de la croix, qui n'ait pas été vaincue et dirigée par des Saints. Cette régénération, qu'on la voie dans son ensemble, qu'on la considère dans ses détails, impossible de ne pas la voir conduite, accélérée par des Saints, et non par la seule puissance de la raison humaine. Oui, tout ce qu'il y a eu de bienfaisant et de régénérateur dans les temps modernes a été l'œuvre des Saints, et les Saints ne sont nullement les hommes de la raison et de la nature. Ce n'est pas avec une force humaine qu'ils ont agi sur le monde : donc l'humanité ne s'est pas régénérée elle-même : donc le Christianisme n'est point un développement naturel : s'il n'est pas humain, il est divin.

Mais les actes sublimes des Saints ne vengeront pas seulement l'Eglise catholique des attaques violentes de la philosophie : avec cette héroïque armée, elle marchera sans crainte contre les Eglises séparées. Mais à ces chères ennemies, travaillées dans ce moment même par les causes les plus terribles de dissolution, elle n'adressera que des paroles d'invitation et d'amour : Vous vous êtes retirées de moi, leur dira-t-elle; vous aspirez chacune au titre de légitime Epouse de Jésus-Christ; mais, en vérité, jugez

par les effets de votre séparation, de la justice de vos prétentions. La légitime épouse doit, avant tout, être féconde : ai-je cessé, moi, de produire d'héroïques enfants ? Mes Saints ne me forment-ils pas une immortelle couronne ? Leurs œuvres si puissantes, si universelles, (car sur quel point ont-ils cessé un moment de combattre le combat du Seigneur ?) leurs victoires ne prouvent-elles pas que la vie est en moi, que la vertu du Sauveur ne s'est pas retirée de moi ?... Pour vous, n'avez-vous pas été frappées de stérilité depuis cette séparation fatale ? Où sont, parmi vous, les vertus éminentes, les œuvres de force ? Où sont vos Saints ? Oseriez-vous distinguer un seul de vos enfants, et pour ses œuvres de lumière, l'appeler *un Saint* ?... Quand vous vous êtes séparées, vous avez commencé par abolir le culte des Saints, et vous avez bien fait, car vous vous sentiez dans l'impuissance d'en produire. Impuissantes à produire des Saints, vous n'avez donc pas la vertu de Jésus-Christ, vous n'êtes pas son Eglise. Votre stérilité prouve ma sainteté et mon autorité aux yeux des peuples.

Mes Frères, les Eglises séparées s'effraient, de nos jours, de ce froid glacial, elles font un effort pour revenir à la chaleur et la vie; chaque jour, d'éclatantes conversions viennent étonner l'Europe et l'arracher à son indifférence. Jouissons de ces victoires de l'Eglise catholique ! Tout outragée qu'elle est aujourd'hui par des enfants rebelles, elle ne manque pas de gloire. Au reste, les jours de la plus ardente persécution sont les jours les plus glorieux pour elle. Qu'elle

jouisse de ses triomphes ! Qu'elle en jouisse surtout dans cette solennité ! Pourquoi s'effraierait-elle ? ne sait-elle pas qu'elle est l'Eglise *militante*, et que ses ennemis travaillent ici-bas à sa couronne ? Et puis, aujourd'hui, le ciel ne s'ouvre-t-il pas au-dessus de sa tête, et la gloire, le bonheur des Saints, ne sont-ils pas pour elle de la plus haute éloquence ? L'Eglise militante marche en vue de l'Eglise triomphante ; bien plus, elle marche vers elle : au bout de cette carrière de combats, une couronne immortelle !... Oui, marchons toujours les yeux tournés vers la cité du ciel : là est notre force, notre consolation, notre espérance. La cité des élus, c'est un livre magnifique, un livre que nous ne devons pas cesser de lire un moment. La vertu qui paraît à plusieurs si sombre et si ardue, nous la voyons dans le ciel toute brillante de lumière, couronnée d'une inaltérable félicité : dans le ciel, nous voyons l'arbre merveilleux dont la semence a été jetée ici-bas dans les larmes. Du sein de la Béatitude éternelle, les élus nous encouragent et nous montrent le chemin, en même temps qu'ils nous présentent, dans le souvenir de leurs belles actions, la plus belle apologie de notre religion sainte. Elevons donc toujours nos pensées et nos cœurs vers cette cité des élus, et de là descendront continuellement sur nous la lumière et la force, en attendant que nous puissions aller nous réchauffer nous-mêmes aux feux de son amour éternel.



Sermon pour le jour de la fête de la Conception de la
sainte Vierge (1).

Tota pulchra es amica mea.
Vous êtes toute belle, ma
bien-aimée. (*Cant. 4. 7.*)

L'Avent est pour l'Eglise un temps de désir et d'attente ; elle est dans l'avenir plutôt que dans le passé ; le présent, elle le voit avec ses misères et sa corruption. Voyant la régénération dans l'avenir, elle s'élance vers lui de toute l'ardeur de ses prières et de ses chants ; mais ces chants ne sont que des aspirations, des soupirs ; ils n'ont pas le calme ou l'enthousiasme de la possession.

Voilà cependant qu'aujourd'hui elle a quitté ses habits de pénitence, et se montre à nos yeux revêtue des couleurs de la joie. Ses chants sont des cantiques de louanges, ils palpitent d'allégresse. Est-ce le berceau du Sauveur qu'elle a vu poindre enfin ? Avec les bergers et les mages s'agenouille-

(1) Ce sermon fut prêché à la Cathédrale de Vannes, pendant la même station d'Avent que les cinq premiers sermons de ce volume.

t-elle devant la crèche ? Répond-elle au *Gloria in excelsis* des Anges ? Non, ce n'est pas le soleil encore qui a brillé sur elle, mais c'est l'aurore qui la réjouit de ses clartés. Elle ne possède pas Jésus encore, mais l'admirable Marie est donnée à l'Eglise, elle est conçue sans péché. Le Roi de gloire ne paraît pas encore, mais la voilà qui s'élève dans toute la majesté de ses proportions, cette porte étincelante qu'avait vue le prophète Ezéchiel, et par laquelle doit s'avancer le Seigneur. Ce n'est pas la force de Jésus encore, sa perfection, sa vertu ; mais c'en est le rayonnement, le reflet le plus glorieux.

Marie est conçue sans péché. Rien en elle qui n'appartienne à la loi nouvelle. Les ondes frémissantes et empoisonnées du péché d'origine sont venues jusqu'à elle, et la main de Dieu s'est trouvée là, et elle les a repoussées, et avec puissance, avec amour, elle a fait son chef-d'œuvre. Dieu a pétri Marie du même limon que nous, il lui a inspiré une âme de même nature, mais une âme purifiée de tout péché, de tout élément de corruption, mais une âme enrichie de toutes les grâces qu'il vient apporter au monde. Marie est conçue sans péché. L'Eglise, il est vrai, ne l'a pas défini avec toute sa rigueur dogmatique ; mais elle le proclame par toute la terre dans sa sainte et sacrée liturgie (1). Ce n'est pas tant un acte de soumission à ses décisions qu'elle veut que nous fassions ici, qu'un acte de piété filiale. Marie a été conçue sans péché. — Ce cri, elle veut qu'il jaillisse

(1) Il faut se rappeler que ce discours fut écrit et prononcé plusieurs années avant la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

de notre amour. Avec l'Eglise tout entière écrivons-nous donc : Marie a été conçue sans péché ! Reine de la cité de justice, il n'y a en elle aucune tache. Mère de Dieu, devant engendrer son humanité de la sienne, il fallait que son sang et sa chair n'eussent jamais été souillés. Marie a été conçue sans péché. — Ce Mois sera donc consacré à deux grandes joies : celle de la Conception de Marie, et celle de la Nativité du Sauveur. Réjouissons-nous aujourd'hui de la Conception ; que nos âmes s'épanouissent déjà et se préparent à goûter les joies de la fête de Noël.

Jésus partage donc toutes ses gloires avec sa Mère. Cette idée est pieuse et féconde, c'est à elle que je m'arrête. De même que le divin Sauveur a rempli de son nom et de sa gloire tous les temps et toute l'éternité, de même il a voulu que le nom et la gloire de sa Mère bien-aimée fussent aussi dans tous les temps et dans toute l'éternité. Ainsi, Mes Frères, aujourd'hui que nous célébrons l'apparition de cette aurore, étendons plus loin notre contemplation et voyons ce qu'elle fut dans les âges qui l'ont précédée, dans le temps de son séjour sur la terre, dans les siècles glorieux qui ont suivi. Mais auparavant, demandons-lui le secours de son intercession : *Ave, Maria.*

Le passé, tous les temps qui précèdent la Rédemption, et qui en sont comme une prophétie vivante, sont remplis de Jésus ; ils sont aussi remplis de Marie. L'humanité avait les yeux fixés sur l'avenir, et dans son espérance, elle y voyait briller deux consolantes figures : celle du Sauveur et celle de sa

Mère. Elle est bien triste à lire, la scène de la Genèse, où nous voyons Ève tomber, nous entraîner dans sa chute, où nous entendons les malédictions du Très-Haut retentir sur elle et sur nous... Mais voilà qu'une douce espérance nous rafraîchit : auprès d'Ève, cette mère fatale, une autre femme se montre par laquelle nous nous rattacherons à la vie. Cette femme (c'est Dieu qui le dit lui-même) brisera la tête du serpent : *Ipsa conteret caput tuum* (1). Cette femme, c'est Marie. Le tableau est maintenant moins sombre : elle y brille comme une étoile dont la vue ramène la joie sur la terre, ou la promet du moins dans l'avenir. Cette étoile radieuse, elle n'a pas cessé de briller aux yeux des mortels, car le passé est plein de Marie. Il y est plein, là même où les hommes se sont le plus éloignés de Dieu par la corruption et le mensonge ; là même où il y a le plus d'infamie et d'impureté dans les mœurs ; là même où le regard et le cœur sont le plus attachés à la terre et à ses ignobles jouissances. En effet, toute idée de chasteté, de virginité, de régénération, n'y a pas entièrement péri ; et ces idées on les rattache à l'attente d'une femme, d'une femme à la fois vierge et mère, de qui le Régénérateur doit naître. En l'honneur de cette femme glorieuse que l'on ne confond pas avec des divinités impures, à laquelle on n'élève pas d'autel dans le présent, qu'on voit seulement dans un avenir lointain, en l'honneur de cette femme, dis-je, des jeunes filles sont forcées à la virginité ; et partout des collèges de vierges, chez

(1) Gen. 3. 15.

les nations les plus barbares et les plus impures, se montrent comme un témoignage de cette espérance qui ne peut pas mourir.

Mais, ô Marie ! nous ne nous arrêterons pas à cet hommage qui s'élève confus vers vous du sein même de la gentilité. Le passé est plein de vous chez les nations payennes, il est vrai ; mais il en est plein surtout dans la race privilégiée que Dieu s'est choisie lui-même. Dans l'histoire du peuple de Dieu, deux lignes lumineuses se prolongent parallèlement pendant plusieurs mille ans, ou plutôt se confondent ; tous les faits, tous les saints personnages s'y rencontrent ; c'est une chaîne de prophéties et de figures qui annoncent Jésus et qui annoncent aussi Marie. Voyez d'abord toutes les Femmes saintes et fortes de l'Écriture : ce sont des ébauches de Marie ; chacune fait briller quelqu'une de ses vertus ; toutes réunies elles donnent comme une esquisse, mais une esquisse affaiblie de sa physionomie céleste. L'une exprime son humilité et sa douceur, l'autre sa virginité ; l'une est l'image de sa royale maternité au-dessus de toutes les lois de la nature, l'autre de sa force contre Satan et de ses victoires sur l'enfer ; de leurs bouches consacrées s'élançant des chants d'enthousiasme et d'amour dans lesquels on croit entendre comme un écho anticipé des cantiques de Marie, des paroles qu'elle a bien voulu nous faire entendre, et de celles que Dieu seul entendit dans son âme.

Marie, c'est Rachel l'épouse bien-aimée de Jacob, dont naît le Sauveur de ses frères ; Marie, c'est la sœur de Moïse entonnant le sublime cantique après le passage de la mer

Rouge ; c'est Débora terrassant les ennemis d'Israël, et sur leurs ruines, envoyant au ciel son hymne de grâces et de victoire ; c'est la vierge fille de Jephthé, se dévouant avec la plus touchante résignation pour son père et pour son peuple ; c'est l'humble Ruth élevée jusqu'à la gloire d'aïeule de David ; c'est Judith triomphant d'Holopherne ; c'est la pieuse, la chaste Esther, versant des larmes sur les maux de ses frères, et par sa douceur et sa force domptant l'orgueil de leur persécuteur. Dans cette suite de femmes humbles et fortes, dans leurs actes remplis d'héroïsme, voyons donc, écoutons une prophétie vivante, incessante de Marie ; c'est comme un coin du voile levé ; à travers un nuage, nous entrevoyons quelque chose de la radieuse étoile.

O Marie ! je vois encore dans la sainte Écriture un autre rayonnement anticipé de votre céleste figure, de vos admirables vertus. Tout y parle de vous, tout vous y annonce : non-seulement les Femmes saintes des Patriarches, les Femmes saintes, libératrices de leur peuple ; mais aussi les institutions de l'antique alliance, les événements de son histoire, la divine poésie de ses écrivains sacrés. Que de symboles de Marie tour-à-tour sublimes et gracieux ! Quelle efflorescence de figures, on peut le dire, qui annoncent cette Vierge glorieuse !... *La femme t'écrasera la tête.* — Cette promesse, pour me servir de l'expression du grand saint Bernard, est comme une semence de la divine pensée ; elle fleurit dans les prodiges qui éclatent dans toute l'histoire du peuple juif, dans les miracles symboliques sur le chemin du désert, dans les combats, dans les victoires, dans la paix et le repos de

la terre promise. Marie, c'est l'Arche d'alliance formée d'un bois incorruptible et revêtue de l'or le plus pur ; c'est la blanche toison de Gédéon, rafraîchie par la rosée du ciel ; c'est l'urne où la manne se conserve sans jamais se corrompre ; c'est le lys qui fleurit parmi les épines ; la branche odoriférante d'amandier qui s'élève et jaillit sans racine, et de laquelle une splendide fleur doit s'épanouir. Marie, c'est la fontaine scellée, le jardin fermé au serpent infernal, la vapeur parfumée qui monte vers le Seigneur ; c'est la porte orientale qu'Ezéchiel voit et décrit dans sa vision resplendissante.

Auprès de cette prophétie de la figure et des images, cette prophétie qu'avec tous nos pères dans la foi, il faut aimer à écouter retentir dans les saintes Lettres, entendons la prophétie plus précise, plus nettement articulée, la vision claire de l'avenir. Au milieu de toutes ces voix, de tous ces chants d'écrivains inspirés, écoutez une grande voix qui les domine : c'est Isaïe qui montre avec assurance la femme glorieuse que tous attendent, que tous essaient d'entrevoir. La race de David croit qu'elle va s'éteindre, le genre humain s'affaisse de désespoir, mais le Prophète relève les cœurs abattus : *Voilà que la Vierge concevra et enfantera un fils*, s'écrie-t-il ; et puis il assiste et nous fait assister à la naissance de ce divin Fils : *Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné* (1). Jérémie, un autre des grands prophètes, parle avec la même clarté : *Une femme concevra*

(1) Is. 7. 14. — 9. 6.

un homme : Femina circumdabit virum (1). Enfin, pour passer sous silence tant d'autres témoignages, le prophète Michée annonce que celui qui doit régner sur Israël naîtra dans Bethléem, ... et que Dieu abandonnera son peuple jusqu'au temps où celle qui doit enfanter, enfantera (2).

C'est Dieu lui-même qui voit ainsi Marie dans l'avenir, et qui la fait annoncer par ses prophètes. De toute éternité, il l'a vue ornée de ses perfections, faite avec amour de ses puissantes mains, pour l'accomplissement de son œuvre. Lui qui s'est réjoui au spectacle de la création, qui a tressailli en se disant : *Tout est bien*, avec quel ravissement il contemple Marie son chef-d'œuvre, Marie sa créature, et qui doit être sa Mère ! avec quel amour il savoure le parfum d'encens qui s'élève de ce sanctuaire qu'il s'est préparé lui-même ! Dans son impatience, il vole au-devant d'elle, il la crée, pour ainsi dire, par anticipation, il converse avec elle, il épanche son cœur en paroles brûlantes, il écoute avec transport les paroles de son Epouse. Quand la voix de Dieu se fait entendre dans l'ancien Testament, elle est le plus souvent sévère, car il voit dans l'humanité la souillure du péché d'origine ; mais quand il parle à Marie, qu'il s'entretient prophétiquement avec elle, sa charité s'exhale en accents pleins d'une ineffable tendresse.

Marie, c'est bien l'Epouse des Cantiques : tous les Pères l'ont cru, et l'Eglise, dans toutes les fêtes de la sainte Vierge,

(1) Jérém. 31. 22.

(2) Mich. 5. 2. 3.

lui applique ce chant d'amour. Écoutez quelques mots de cette conversation toute divine. Dieu voit son Epouse dans l'avenir, et il tressaille : *Quelle est celle qui s'élève du désert comme une colonne de vapeur exhalant la myrrhe, l'encens, et tous les parfums? C'est le trône où repose Salomon...* — Ah ! c'est bien là Marie, le trône où devait reposer l'incorruptible Salomon de la loi nouvelle. — *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y point de tache en vous... Vos lèvres, ô mon Epouse ! sont le rayon qui distille le miel, l'odeur de vos vêtements est comme l'odeur de l'encens...* Dieu contemple son œuvre, on dirait qu'il s'enivre de cette contemplation. *Quelle est celle-ci, s'écrie la parole divine semblant comme redoubler d'enthousiasme, quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille?... Puis le Seigneur se plaît à entendre, à recueillir les paroles enflammées de son Epouse : Entourez-moi de fleurs, environnez-moi de fruits, car je languis d'amour... La voix de mon bien-aimé, je l'ai entendue ; le voilà qui vient bondissant sur les montagnes, franchissant les collines... Mon bien-aimé est blanc entre mille... Ses yeux sont doux comme ceux de la colombe qui repose sur le bord des fleuves... Entourez-moi de fleurs, environnez-moi de fruits, car je languis d'amour...* (1).

O ineffable et sublime conversation de Marie et de son

(1) Cantie. passim.

Dieu, de l'Epoux et de l'Epouse ! Oui, le passé est plein de Marie, l'éternité même, on peut le dire, en est pleine, puisque de toute éternité Dieu a vu en elle son Epouse, et a conversé avec elle. Mais nous n'avons encore eu qu'un avant-goût de la réalité, nous n'avons encore vu que la figure, la prophétie, la prédestination éternelle ; contemplons maintenant dans ses splendeurs la vie réelle de Marie.

Elle est venue, cette Vierge, si magnifiquement, si amoureusement annoncée, si longtemps attendue du genre humain ; elle est venue, elle a imprimé ses traces sur notre sol. Ces traces bénies, suivons-les un moment avec tous les sentiments de la piété filiale.

Quelle est celle, écrivons-nous avec saint Bernard, qui au milieu d'une vallée où l'on ne rencontre que travail, douleur et misère, apparaît sous le soleil avec tant de majesté, dans l'abondance des délices et l'éclat de ses vertus !... Marie est conçue, elle est conçue sans péché ; la régénération commence. La conception de Marie, c'est depuis quatre mille ans le moment le plus solennel. La terre devait tressaillir, et cependant elle ne s'éveille pas de son indifférence, elle ne se distrait pas de sa corruption. La terre attendait néanmoins, elle soupirait après un meilleur avenir ; mais cet avenir, elle le rêvait glorieux et resplendissant d'un éclat tout humain. O hommes corrompus et vains, que ne puissiez-vous voir l'éclat surnaturel, la perfection de cette âme que viennent de créer la miséricorde et la toute-puissance de Dieu ! Toute vertu s'y trouve comme un germe divin ;

le souffle du mal n'est pas venu jusqu'à elle; elle n'a rien hérité d'Eve, que l'humaine nature, mais pure, innocente, telle qu'Eve la reçut elle-même des mains de son Dieu. *Vous êtes un jardin fermé*, dit le Seigneur à son Epouse dans le Cantique des Cantiques... *Le nard, le safran, le cinnamome, et tous les bois du Liban, et la myrrhe et le sandal, y répandent leurs plus doux parfums*. — Oui, l'âme de Marie, dans son immaculée Conception, est un jardin fermé; les parfums ne s'en répandent pas encore au dehors. *Aquilon, lève-toi*, dit encore le Seigneur dans le même Cantique, *accours, vent du midi, souffle dans mon jardin, qu'il exhale tous ses parfums*. — L'odeur de ses vertus, Marie la répand déjà lorsqu'enfant elle est conduite au Temple et qu'elle épanche son âme à l'ombre du sanctuaire. — *Aquilon, lève-toi,...* que mon jardin exhale tous ses parfums. — Ce vent que le Seigneur appelle et qui accourt à sa voix, ce vent, au souffle duquel tous les parfums de l'âme de Marie vont s'exhaler, ah! c'est surtout la parole de l'archange Gabriel qui vient lui porter la nouvelle de la Maternité divine. Dans quel monde nouveau, dans quel ciel, Mes Frères, ne sommes-nous pas transportés en lisant cette scène si glorieuse et si pure de l'Annonciation de la sainte Vierge! La corruption des hommes était à son comble, le vice et la cruauté étaient sur le trône de l'univers; il n'y avait partout qu'orgueil et impureté. Oui, pour sentir le contraste, jetons les yeux sur ce tableau, effrayons-nous en d'abord. C'était l'enfer, l'enfer partout... Mais voilà le ciel avec sa paix, ses vertus, dans l'oratoire de l'humble vierge

Marie. Là, un nouvel ordre de choses commence; là, tout l'Evangile est résumé, prêché; là est le type de l'humanité régénérée, de l'humanité dans ses vrais rapports avec son Dieu. Ce n'est pas encore la voix de l'Homme-Dieu évangélisant, mais son pur et virginal écho; ce n'est pas le soleil, mais c'est l'aurore, et les feux de l'aurore ne sont que ceux de l'astre qu'elle annonce.

Je vous salue, pleine de grâce... Comme cette parole de l'Ange ressemble à celle que nous entendions tout-à-l'heure: *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée!* — *Le Seigneur est avec vous*: n'est-ce pas le même Dieu qui tout-à-l'heure appelait Marie *son épouse*? — La Vierge va-t-elle se relever avec orgueil sous cette salutation glorieuse, ces paroles apportées du trône même de Dieu? Non, non: elle se trouble, elle s'humilie. L'humilité, ah! la voilà retrouvée! elle était remontée aux cieux; elle nous a été rapportée dans l'âme de Marie. Elle se trouble: *Turbata est in sermone ejus et cogitabat qualis esset ista salutatio* (1). Eve se troubla aussi quand un autre ange lui dit: *Vous serez comme des Dieux*; elle se troubla, mais de ce trouble fatal qu'elle nous a transmis, du trouble des sens et de l'orgueil. *Ne craignez pas, ne vous troublez pas, Marie; vous avez trouvé grâce devant Dieu, vous concevrez et enfanterez un fils...* (2). Sa chasteté s'effraie, son vœu de virginité se présente à son âme: elle l'oppose au Seigneur. La Virginité,

(1) Luc. 1. 29.

(2) Luc. 1. 30.

c'est la soumission des sens à l'âme, mais jusqu'à l'héroïsme; la Virginité, c'est la chasteté à sa plus haute puissance; la Virginité, c'est la plus grande gloire de l'humanité. — Le vent a soufflé, le jardin du Seigneur exhale tous ses parfums. O doux parfum de la Virginité de Marie, avec délices nous vous respirons! O Virginité féconde de Marie, vous êtes la tige sur laquelle la fleur prophétisée va s'épanouir! O Virginité de Marie, semence féconde qui ferez germer tant de vierges! Ne vous effrayez pas, Marie: parce que vous voulez rester vierge, vous serez Mère de Dieu; vous serez à la fois, et sa Vierge bien-aimée, et sa Mère toujours bénie.

Marie se soumet. Le fils qui naîtra d'elle, sera le Fils de Dieu et le Sauveur du monde. Ce Sauveur qu'elle attendait, — elle est la porte glorieuse par laquelle il entre dans la carrière. Elle se soumet!... Se soumettre à de la gloire, à la plus grande gloire qui ait jamais environné une créature, se soumettre à la Maternité divine, ah! voilà certes qui est bien extraordinaire, voilà qui est inoui sur cette terre d'orgueil. Cependant Marie, à la lettre, se soumet; elle entre avec amour, mais sans prétention et sans bruit dans l'œuvre de la régénération du monde. Elle se réjouit du salut, elle tressaille d'allégresse; mais avec calme et douceur, elle consent à la glorieuse coopération qui lui est proposée. Elle répond, et l'on dirait que c'est sa prière commencée qui continue: *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (1). Oui, le vent du Seigneur a soufflé, son jar-

(1) Luc. 1. 38.

din exhale tous ses parfums. Humilité, chasteté, amour, voilà ce qui brille dans l'Annonciation; triple flamme éteinte, étouffée sous la corruption des trois concupiscences. Humilité, chasteté, amour, voilà ce qui fait de l'Annonciation le résumé, le vestibule de l'Evangile; l'éclat de cet Evangile frapperait trop brusquement nos faibles yeux si nous ne le voyions pas écrit d'abord dans l'âme de Marie, avec tant de plénitude et de douceur. Mais si l'Annonciation, cette entrée de Marie dans sa carrière, est tout l'Evangile, c'est aussi Marie tout entière: l'Annonciation, c'est comme la source; le reste de la vie, ce sont les ondes qui paisiblement se déroulent.

C'est la même âme qui éclate dans le *Magnificat*, la même âme s'élevant d'un vol sublime sur les ailes des mêmes vertus. Dans ce chant admirable, oui, ce sont les mêmes vertus qui résonnent, mais ce n'est plus seulement ce vent frais et doux qui avait caressé la chevelure du prophète Elie, et dont il avait dit: Le Seigneur est dans ce souffle. Inspirée de Dieu, la Vierge humble, pure, aimante, s'élève aux accents les plus hauts, pour chanter les louanges du Tout-Puissant et la régénération du monde.

De ces élévations prophétiques, voyez Marie descendre ensuite à l'humilité de la crèche: Marie, c'est un instrument docile qui sous la main divine rend amoureusement tous les sons. Elle est à la hauteur de cette humilité de la crèche. Cette pauvreté, c'est son Fils qui l'a choisie: il faut qu'elle l'accepte, car elle sera surtout la Mère de Jésus par la conformité de ses sentiments avec les siens. Ce n'est pas

pour sa propre gloire, mais pour celle de Dieu et le salut du monde, qu'elle a consenti à la Maternité divine; aussi, Dieu ayant voulu une naissance obscure et pauvre, Marie se réjouit d'un enfantement obscur et pauvre. Bientôt il faut fuir devant la persécution; Marie fuit sans délai, avec une résignation tranquille. Une âme pieuse, celle de saint Bonaventure, a accompagné la sainte Famille pendant cette fuite; il a tremblé de toutes les saintes frayeurs de Marie, il a souffert de toutes les souffrances de Jésus, il a recueilli leurs pensées, leurs affections, leurs paroles... Pourquoi l'Evangile ne raconte-t-il pas cette fuite avec plus de détails? Parce que, connaissant Jésus et Marie, la piété peut tout pressentir... Et vous, sainte obscurité de trente ans, ne nous est-il pas permis de vous pénétrer? O Marie, des yeux de mon âme, je vous vois sous le pauvre toit de Nazareth; Vierge humble, acceptant le travail et la peine comme seul honneur de votre divine Maternité; Vierge pure, présentant dans votre céleste figure, dans toute votre chaste personne, comme le rayonnement de votre âme; Vierge aimante, prodiguant vos soins à Jésus, gardant, protégeant, sous vos ailes maternelles, cette étincelle qui bientôt doit embraser le monde.

Pendant la prédication de Jésus, nous trouverons encore auprès de lui la figure de Marie. Toutes les œuvres de Jésus ne la rappellent-ils pas, en effet? Les miracles de Jésus n'ont-ils pas jailli de son amour? La miséricorde de Dieu, pour se manifester dans l'Incarnation, a voulu le consentement de Marie: sa puissance n'a voulu, non plus, éclater qu'à

sa voix. Jésus n'entre dans la carrière de ses prodiges, que lorsque Marie a de son cœur épanché dans son cœur ces paroles d'une compassion mystérieuse: *Ils n'ont pas de vin: Vinum non habent* (1). C'est à la voix de Marie que Dieu fait ses miracles; ce sera toujours à sa voix qu'il répandra ses grâces.

Jusqu'ici, Mes frères, Marie est donc toujours avec Jésus: elle l'a mis au monde, elle l'a réchauffé dans la crèche, elle a partagé son obscurité, sa pauvreté, ses peines; elle a ouvert la carrière de ses miracles, de ses œuvres de miséricorde. Le plus difficile reste à faire: le couronnement de la vie de Marie ne doit-il pas être aussi le Calvaire?... Je ne saurais entreprendre de vous décrire sa douloureuse Compassion. Vierge humble et bénie, je vous suis de loin sur cette voie sanglante où vous baisez les traces de votre Fils; j'assiste à d'indicibles douleurs, le glaive va toujours s'enfonçant dans votre âme; je n'entends pas un mot de plainte, pas un murmure contre les hommes qui vous frappent, victime innocente et pure! Ici, votre âme magnanime commande toujours à votre corps; mais ce qu'elle lui demande, ce n'est plus une simple obéissance, c'est la souffrance; c'est qu'il s'offre en holocauste avec toutes ses douleurs, toutes ses plaies, qui sont celles de Jésus. Vierge tout aimante, votre charité s'élève à la plus haute puissance, quand toutes les paroles de miséricorde de votre Fils, vous les répétez avec lui du sein de vos indicibles angoisses, quand

(1) Joan. 2. 3.

vous nous adoptez au moment où nous immolons Jésus, où nous vous immolons vous-même.

Après cet immense sacrifice, après le jour de la Résurrection, encore du silence dans la vie de Marie, et puis enfin, la gloire des cieux... Le trône de Marie un peu au-dessous de celui de son divin Fils, et reposant sur les ailes des Anges. Cette gloire, nous sommes incapables de la décrire; aucune bouche humaine ne le saurait. Mais le rayonnement de cette vie magnanime que nous avons admirée dans ses principales circonstances, voyons-le maintenant dans les temps qui ont suivi. Jésus, avons-nous dit, a associé Marie à toutes ses gloires; tous les temps, toute l'éternité, il a voulu les remplir du nom et de la gloire de sa Mère.

De ce côté-ci du Calvaire, le concert de louanges que nous avons écouté déjà, se reprend pour n'avoir pas d'autre terme que celui de l'éternité. Dix-huit siècles jusqu'à nous se répondent, s'envoient les louanges de Marie. Toutes les grandes, les sublimes voix de l'Eglise la proclament Bienheureuse, Mère de Dieu, Reine de la terre et des cieux, Avocate des pauvres humains auprès de son Fils. Dans une sublime vision, le Seigneur lui avait donné de connaître sa gloire future, d'entendre les bénédictions de tous les siècles : *Beatam me dicent omnes generationes* (1).

C'est en vain que les modernes hérésies condamnent les premiers siècles au silence sur Marie, ou plutôt ne veulent

(1) Luc. 1. 48.

pas que nous entendions leurs louanges, s'efforçant, par leurs calomnies, de les intercepter. A quelque époque que nous nous reportions, il n'est pas un Docteur qui oublie Marie. Le nom de Jésus appelle toujours celui de sa Mère, dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres. A son aspect, s'écrie un des plus anciens Docteurs qui avait eu l'inappréciable bonheur de la voir pendant sa vie mortelle, je me sentis environné d'une splendeur étincelante, pénétré de clarté, inondé d'un parfum de vertus. — C'est comme la première note du concert. Tout ce qui suit, faut-il vous le faire entendre ? C'est impossible. O admirable, ineffable concert, où s'harmonisent et se répondent les voix des Irénée, des Ephrem, des Tertullien, des Jérôme, des Jean Damascène, des Jean Climaque, des Athanase, des Chrysostôme, des Ambroise, des Augustin ! O admirable concert, où les voix les plus fortes, les plus austères, s'adouçissent, prennent un accent indicible, de tendresse, de piété filiale, pour chanter la Vierge bénie entre toutes les femmes ! A mesure que les siècles s'écoulent, de nouvelles voix viennent se mêler aux autres. Le grand saint Bernard résume les louanges des âges qui ont précédé; de tous ces amours, de toutes ces louanges, il compose, pour ainsi dire, son amour et sa louange. C'est une lyre faite pour chanter Marie; le mélodieux instrument ne se tait pas, ne se taira jamais : nos louanges à Marie sont les louanges de saint Bernard que l'Eglise a consacrées.

Le siècle dont nous nous enorgueillissons au plus juste titre retentit aussi, comme les autres, des louanges à la

vierge Marie. Tous ses grands orateurs s'inclinent devant elle, et publient ses perfections. Le génie qui domine tous les autres, grand homme parmi les grands hommes, Bossuet, ah ! que d'autres le voient déroulant majestueusement le tableau de l'histoire, combattant, terrassant l'hérésie ; aujourd'hui j'aime à le voir surtout, agenouillé devant Marie, abaissant devant elle son front de génie et s'élevant pour la célébrer au langage et à la théologie la plus sublime.

Beatam me dicent omnes generationes. Mais par dessus la voix de ces grands hommes, j'entends la voix des peuples, voix formée de toutes les voix, concert dans lequel entrent les affections, les louanges de toutes les époques, de toutes les conditions, de tous les âges.

Dès les premiers siècles, l'hérésie a voulu dépouiller le front de Marie de la couronne de sa Maternité divine et virgine. Toute la chrétienté frémit, et tandis que ses Docteurs luttent avec leur science, elle lutte avec ses affections, et avec son cœur. Quand l'hérésie est condamnée au Concile d'Ephèse, quand Marie a été vengée par les anathèmes des pontifes, un cri d'enthousiasme s'élève de tous les points de l'univers catholique.

Ce cri d'amour, il n'est pas particulier à une époque ; il se prolonge jusqu'à nos jours. L'amour de Marie, où ne vit-il pas encore ! De quelle contrée catholique des chants ne s'élèvent-ils pas vers elle ? Des peuples entiers marchent sous sa bannière, et tout récemment encore, on la déployait dans les combats. L'amour de Marie, on n'a pu l'extirper entièrement du cœur du peuple, au sein même des pays pro-

testants ; le peuple s'y est obstiné à conserver le souvenir de Marie ; malgré les anathèmes impies des hérésiarques, il lui a gardé quelques pensées dans son cœur, et dans son année quelques jours.

Beatam me dicent omnes generationes. Les arts s'inclinent devant Marie. Notre sol n'est-il pas couvert de monuments en son honneur ? De magnifiques cathédrales, de riantes chapelles, s'élancent partout vers le ciel avec leurs dômes, avec leurs flèches, commē des hymnes d'admiration, de reconnaissance, d'amour, que la piété de nos pères a voulu éterniser. Partout l'image de Marie ne sourit-elle pas, dans toutes les attitudes, sous toutes les formes ? Laquelle des circonstances de son humble et sublime vie, le ciseau, le pinceau n'ont-ils pas représentée ? Quel est le type, le modèle, à la reproduction duquel les artistes illustres se sont attachés avec le plus de persévérance ? Quel est le type que, même par des chefs-d'œuvre, ils n'ont jamais pu atteindre ? Ce type, ce modèle, c'est la figure toute céleste de Marie.

Beatam me dicent omnes generationes. Pendant dix-huit siècles, ô Marie ! c'est l'âme humaine tout entière, qui jaillit vers vous par toutes ses facultés, par toutes ses puissances ; intelligence, imagination, amour, tout a été échauffé, inspiré, fécondé par le rayonnement de vos perfections. — Et toutes ces affections, tout cet entraînement de la famille humaine vers sa Mère, l'Eglise les a consacrés, régularisés, pour ainsi dire, dans sa liturgie. Après le Sauveur, c'est à Marie qu'elle y a donné la plus grande part ; elle a fait marcher ses fêtes

comme parallèlement avec celles de Jésus. Le Sauveur a la glorieuse fête de sa Nativité : un jour aussi est consacré à la célébration de celle de Marie. Le Sauveur a sa Passion : Marie sa Compassion; le Sauveur son Ascension : Marie son Assomption. Je ne puis parcourir le cercle entier de ses fêtes. Dans les hymnes de l'Eglise, résonnent tour à tour les joies et les douleurs de Marie; l'homme les balbutie dès son enfance, il les retiendra jusqu'à la tombe; il ne les oubliera jamais ces chants, ces prières populaires; et s'il s'écarte du vrai et du bien, avec ce souvenir se conservera dans son âme quelque idée de vertu et de pureté, qui le sauvera peut-être. *Beatam me dicent omnes generationes* : Ces paroles, qu'on les comprend bien en présence de l'assemblée des fidèles réunis pour célébrer une fête de Marie ! qu'on les comprend bien en pensant qu'au même jour, par toute la chrétienté, ce n'est qu'un même cri d'amour qui s'élève de tous les cœurs !

O Marie, tous les siècles n'ont qu'une voix pour vous bénir ! Mais ce qui vous loue bien plus que tous ces chants, tous ces témoignages de la science et des arts, ce qui forme à votre louange un chœur bien plus magnifique, ce sont les vertus que votre regard, votre sourire à la terre ont fait éclore ! Dans tous les temps qui précèdent Marie, nous avons vu des figures, des prophéties vivantes de cette Mère de Dieu et des hommes; les dix-huit siècles qui suivent la maternelle adoption qu'elle fait du genre humain sont pleins de figures et d'images bien autrement resplendissantes, bien autrement réelles de Marie. Les vertus, les perfections des âmes pieuses, oui, voilà surtout ce qui loue Marie; c'est cette louange

qu'elle se plait surtout à aspirer, pour la reporter à son Fils. Les âmes pieuses sont nées de son âme; leurs vertus de ses vertus.

Voilà votre Fils. — Voilà votre Mère. — Comprenons ces paroles suprêmes de Jésus. *Voilà votre Mère* : c'est au genre humain qu'il s'adresse; c'est-à-dire : O hommes, vous naîtrez à la grâce, au salut par Marie; si vous n'êtes pas le fruit de ses entrailles, si vous ne puisez la vie et l'amour à la source de son cœur, si vous ne vous formez pas à son image, vous ne serez pas mes frères. Toutes ses perfections, c'est moi qui les ai mises en elle; je l'ai faite tout exprès pour moi, tout exprès pour vous. En elle j'ai écrit pour vous mon Evangile en lettres ineffables, je l'ai écrit par son humilité, sa pureté, sa charité. *Voilà votre Mère...* Voilà votre recours, voilà votre modèle; par elle vous viendrez à moi, par elle je viendrai à vous; elle sera pour vous l'échelle de Jacob, elle sera pour vous le miroir qui me réfléchira, vous m'aimerez en l'aimant, vous m'imiterez en l'imitant.

Tous les Saints ont bien compris ces paroles de Jésus. Toute leur vie n'a été, je le répète, qu'une reproduction de la vie de Marie. La sainteté, en effet, qu'est-ce autre chose que l'harmonie de l'humilité, de la chasteté, de l'amour ? Ces vertus ne sont-elles pas toute la loi de la cité que Jésus a fondée et qu'il a opposée à celle du monde ? Ces vertus ne sont-elles pas la glorification de l'humanité régénérée ? Dans quelque rang, à quelque âge que ce soit, ou dans la vie privée, ou dans la vie publique, on ne s'est sanctifié que par ces vertus; l'âme d'un Saint, dis-je, n'en est que l'harmonie;

et le modèle auquel elle doit ressembler, c'est le Sauveur qui le lui montre : c'est Marie, l'Évangile vivant de l'humilité, de la chasteté et de l'amour.

Ces belles vertus, c'est Marie qui les a fait rayonner dans l'âme de la femme, de la mère chrétienne. Oui, oui, son modèle c'est bien Marie tenant son divin Fils dans ses bras, veillant à sa conservation pour le salut du monde, présidant au développement de sa sainte humanité. Que la femme chrétienne détourne donc les yeux de ces types monstrueux que notre siècle et sa fausse littérature lui présentent, et qu'elle les fixe sur Marie. C'est par elle qu'elle a conquis les vertus qui lui ont assuré l'empire pacifique de la famille, qui lui ont rendu la dignité et les droits qu'en Ève elle avait malheureusement perdus. Et le modèle des âmes saintes appelées à une mission plus haute que celle de la vie privée, appelées, si vous le voulez, à exercer une puissante influence sur le monde, n'est-ce pas encore Marie associée à la Rédemption, au sacrifice douloureux de son Fils ? *Ecce ancilla Domini : Voici la servante du Seigneur* : ainsi que de l'âme de Marie, ces paroles ne se sont-elles pas élançées de toute âme sainte entrant dans sa carrière quelque magnifique qu'elle ait été ? La virginité, cet héroïsme de la chasteté, tous les Saints se vouant à une mission d'amour ne s'en sont-ils pas revêtus comme de leur force, à l'exemple de Marie ? La Vierge immaculée ouvre généreusement la carrière, et sur ses traces bénies les Saints se pressent, choisissant comme elle la virginité pour engendrer des âmes, ou plutôt pour engendrer Dieu dans les âmes ; comme elle, ils devien-

nent féconds par leur virginité même, et puisent dans cette angélique vertu la force de se sacrifier et d'endurer tous les maux pour le salut des hommes.

Mais parmi toutes ces images, ces reproductions de Marie, les plus vives et les plus ressemblantes images, ce sont les vierges chrétiennes, incontestablement nées d'elle et formées plus spécialement sur son modèle ; les vierges chrétiennes, qui se sont multipliées depuis dix-huit siècles ; martyres, servantes des pauvres, consolatrices des affligés, dans les premiers siècles de l'Église, comme elles l'ont été à une époque monstrueuse bien rapprochée de nous encore ; institutrices de l'ignorance et de l'enfance ; mères, en un mot, de toute faiblesse et de toute infirmité, dans les premiers siècles de l'Église, comme elles le sont tous les jours sous nos yeux. O Marie, voilà votre plus grande gloire, c'est là votre progéniture privilégiée ! Cet amour est né de votre amour ; toutes ces vierges si humbles, vous les avez fait monter avec vous sur le Calvaire ; elles y ont entendu les paroles de votre Fils : *Femme, voilà votre Fils* ; alors avec vous, par vous, elles ont adopté toutes les souffrances ; par leur cœur, nous comprenons votre cœur.

Où, Mes Frères, c'est bien vrai : les vertus, les perfections des Saints, sont des hymnes à Marie ; et ce n'est pas moi qui les force à célébrer ainsi ses louanges. Quel est, en effet, le Saint dont l'âme ne s'est pas glorifiée de réfléchir Marie, ne s'est pas continuellement exhalée vers elle comme un pur encens ? Quel Saint ne l'a pas aimée, ne lui a pas reporté ses vertus comme à leur source, ne s'est pas plu à voir Jésus par

elle, à monter jusqu'à Jésus par elle? Tous les jours, ne la proclamons-nous pas *le miroir de justice, et la Reine de tous les Saints*?... O Marie, nous tournons aussi nos regards vers vous pour que nous devenions des Saints! Répandez en nous quelques rayons de votre humilité, de votre pureté, de votre amour; ces vertus, faites-les naître, développez-les par votre regard, par votre sourire, au sein d'une société que travaillent les vices contraires, l'orgueil, la sensualité, l'égoïsme.

Quels sont, Mes Frères, les vrais régénérateurs de la société? Ce sont ceux qui lui prêchent, qui lui montrent Marie. De toutes parts, grâce à Dieu! c'est un mouvement vers elle; de toutes parts, des associations se fondent sous ses auspices. Ah! ne désespérons pas de notre société, puisque les yeux malades, fatigués du faux éclat des biens du monde, on les tourne vers cette étoile qui rayonne doucement au-dessus des mers; ne désespérons pas de notre société, puisque son cœur qui se glaçait, on le rapproche du cœur brûlant de Marie; non, non, ne désespérons pas: il y a eu déjà des résurrections, il y a eu de pauvres âmes rentrées, sous les ailes de Marie, dans la cité dont elle est la Reine et la Mère.

Rangeons-nous donc, avec empressement, sous ses étendards; c'est par elle que nous remporterons la victoire. Bien-aimée de Dieu, de toute éternité, elle a été comblée de grâces; mais ces grâces, elle les a reçues pour les répandre sur nous. Allons puiser avec confiance à la source de son

cœur maternel, et tout en célébrant sa gloire avec tous les siècles, efforçons-nous de nous former à son image. C'est en marchant sous les rayons de cette lumière, que nous serons heureux, et notre paix et notre bonheur, dans cette vallée de larmes, seront un avant-goût de notre paix et de notre bonheur dans l'éternité.



Sermon pour le jour de la fête de l'Assomption de la sainte Vierge.

*Quæ est ista quæ ascendit
de deserto?...
Quelle est celle-ci qui s'é-
lève du désert?... (Cant. 8. 5.)*

Oh! Mes Frères, quelle joie, quel concert! Plus l'âme est pure, mieux elle comprendra ces joies ineffables de l'éternité, et mieux ses sentiments et son amour chanteront en chœur les louanges de Marie et feront écho aux cantiques des cieux. O Marie, nous ne pouvons chanter vos louanges avec les esprits bienheureux, dans la Jérusalem céleste, mais nos faibles voix s'efforceront de vous célébrer dans la terre d'exil. Nous chanterons votre âme maternelle et virginale se séparant de votre corps très pur, par la douce véhémence de son amour; nous chanterons votre dépouille mortelle sur laquelle la corruption du tombeau n'a pas eu de prise, que Dieu appelle aux splendeurs de l'éternité, et qu'il glorifie avant le jour de la résurrection.

Mes Frères, les cieux sont à Marie; elle règne sur les chœurs des Anges; elle est donc perdue pour la terre...

— 241 —

chœurs des Anges; elle est donc perdue pour la terre... Oh non! Marie quitte la terre, mais sa céleste figure rayonnera toujours sur nous. Elle vivra toujours au milieu de nous par son amour et sa puissance, et aussi par les âmes privilégiées qui marcheront sur ses traces courant à l'odeur de ses parfums. Combien de grâces ont été accordées au monde par Marie! Combien de vertus ont fleuri sous sa douce influence! O Marie, c'est par vous que le ciel nous a fait surtout ce double don de la Maternité et de la Virginité chrétienne, auquel nous devons la régénération de la société. Obtenez-nous, dans ce jour de votre fête, que je fasse sentir à cet auditoire chrétien ce double et ineffable bienfait; que je lui fasse comprendre que nous ne pouvons être sauvés que par la Mère chrétienne, par la vierge chrétienne, refaites sur le type de votre maternité et de votre virginité. O Marie, pleine de grâces, nous vous saluons avec l'Archange; priez pour nous : *Ave. Maria.*

Nous sommes arrivés à un de ces moments solennels dans la vie des peuples. A l'entrée des voies nouvelles que la Providence lui ouvre, la société hésite, elle recule devant une carrière où elle appréhende un écueil, elle cherche un appui pour sa marche ou plutôt pour sa course, elle demande au ciel une étoile qui la guide, et elle craint de prendre pour l'étoile directrice un feu trompeur; elle tâtonne, elle ne sait où mettre le pied, elle cherche un terrain solide. Toutes les écoles, toutes les doctrines, se présentent à elle, et chacune lui dit : Suis-moi, je mène à la vie; mets le pied sur mes traces...

Le catholicisme ne crie pas le plus haut. Il continue doucement ses enseignements de paix et de vie; à chaque théorie fautive, il sait opposer une doctrine vraie. Il ne la fait pas pour la circonstance; il la répète depuis dix-huit cents ans.

Jusqu'à présent, la société avait toujours été crue reposer sur la famille comme sur sa base la plus solide. Ce fondement, on l'écarte; on le sape par les doctrines les plus monstrueuses. Le catholicisme, au contraire, s'efforce de resserrer les liens de la famille qui, de plus en plus, se relâchent; c'est par l'esprit de famille qu'il prétend sauver la société. Il s'attache, comme il y a dix-huit cents ans, à former des époux, des enfants; il s'attache surtout à former des mères... et dans Marie, il présente le type achevé, rayonnant de grâce et d'amour, de la maternité chrétienne. A la mère de famille, il crie: Regardez, formez-vous et reformez-vous sans cesse sur ce sublime modèle.

Je veux essayer de vous en reproduire quelques traits.

On regrette souvent que l'Evangile ait été aussi sobre de détails sur la vie de la sainte Vierge. Mais chaque détail, si minime qu'il soit en apparence, est comme un germe fécond que développent avec ravissement l'amour et la méditation de l'âme chrétienne. Mères chrétiennes, venez, que je vous mène à Marie, et recevez d'elle d'ineffables leçons; laissez-la faire retentir ses puissants enseignements au fond de votre cœur; laissez-la vous pénétrer d'elle-même, car c'est par vous seules, refaites sur le modèle de Marie, c'est par vous seules, sachez-le bien, que nous pourrions être sauvés.

Voyez Marie dans ses premiers rapports avec Jésus. Elle le réchauffe sur son sein pendant une nuit froide; elle vient d'être honorée du grand, de l'incomparable privilège de la Maternité divine. L'amour rayonne sur sa céleste physiologie, et l'on y voit empreinte une paisible sollicitude pour l'Enfant-Dieu qui souffre déjà, et aux souffrances duquel elle compatit de toute la puissance de son cœur maternel. Une sainte gravité se mêle, dans ses traits, à une ineffable douceur; elle sait à quelle œuvre immense Dieu vient de l'associer; elle pressent, elle entrevoit les gloires et les douleurs de l'avenir. O mères chrétiennes, votre maternité n'a pas été celle de Marie, mais n'est-ce pas pour vous cependant un incomparable honneur? Cet enfant que Dieu lui-même a jeté dans vos bras, qu'est-il donc à vos yeux? Vous cherchez peut-être dans ses traits la ressemblance et comme le reflet de la famille... Percez cette frêle enveloppe dont Dieu vous a confié le soin, et allez jusqu'à l'âme. Cette pauvre petite âme, elle est frappée à l'effigie de Dieu lui-même. Cette ressemblance avec Dieu, elle n'est pas bien sensible encore; mais à vous d'en dégager tous les traits, à vous d'apprendre à cette âme sa dignité, à vous de lui inspirer le respect et l'amour de son Dieu, le respect d'elle-même; à vous d'entretenir, de développer cette étincelle que Dieu a allumée lui-même, et de faire qu'elle brille un jour parmi les étoiles des cieux. O parole maternelle, à toi de produire ces merveilles! O parole maternelle, quelle est ta puissance! tu portes à l'âme de l'enfant la vérité, l'amour; tu donnes le premier mouvement à son cœur, et les premiers mots que

tu lui dis, doivent résonner à jamais dans ses sentiments et ses souvenirs.

Mères chrétiennes, ne détournez pas les yeux de Marie. Son Fils reçoit d'entre ses bras, la tête reposant sur son cœur, les hommages, les adorations des bergers et des sages de l'Orient. O Marie, ne retenez-vous pas quelques grains de cet encens ? Ne gardez-vous pas pour vous quelques notes de ces hymnes de louanges ? Non, non, Marie assiste en silence à cette première effusion des cœurs ; elle se réjouit intimement pour son Fils et pour la terre ; en esprit, elle est à genoux devant lui avec les bergers et les mages ; elle conserve tout dans son cœur, suivant l'expression du saint Evangéliste.

L'enfance est une bien douce et bien admirable chose à contempler, Mes Frères. L'enfant balbutiant les premiers mots qu'il a appris de sa mère, lorsque son œil commence à rayonner déjà des premiers rayons de son intelligence, lorsqu'il se retourne avec amour vers celle à laquelle, après Dieu, il doit tout ; l'enfant, dans ces premiers moments, est si intéressant à voir ! Tous les cœurs vont à lui ; on l'aime, en s'extasie devant cette fleur qui s'entr'ouvre, on en respire les parfums avec délices !... Ce ravissement, c'est surtout celui de la mère. C'est un doux moment, mais un moment qui a bien ses dangers : la mère peut y oublier tout le sérieux de ses devoirs. Prenez garde de vous tromper, mères chrétiennes ; prenez garde que cet amour que Dieu lui-même a mis dans votre cœur, ne s'aveugle et ne devienne de l'idolâtrie, de l'égoïsme même. Cet enfant, Dieu ne vous l'a

pas donné pour que vous en jouissiez, pour que vous en tiriez vanité ; cet enfant, c'est la ressemblance de son Créateur, et vous devez la rendre de plus en plus vivante. Tout n'est pas bien dans cette âme. Oui, dans cette âme à peine éclosée sous le feu de votre maternel regard, il y a déjà des mouvements désordonnés, il y a des passions naissantes. Prenez garde, par un amour qui ne serait que vanité et faiblesse, de laisser s'y développer les germes de mort et d'y laisser sans culture les germes de vie. Les vices naissants de l'enfant, ils ont quelquefois leurs charmes ; on aime ses colères, on est flatté de ses jalousies, on excite sa sensualité. O mères chrétiennes, à ce moment que vos devoirs sont sévères et que terrible est votre responsabilité ! Que puissante est votre action sur cette âme ! Des mouvements que vous lui imprimez, pas un n'est indifférent. Vous y semez la paix ou le trouble ; à jamais elle conservera le tempérament et la physionomie que vous lui aurez donnés. L'homme est formé dès l'âge le plus tendre, sur les genoux de sa mère, a dit un des plus grands philosophes chrétiens. Qui de nous a pu jamais, je vous le demande, secouer le joug de cette première éducation ? Qui de nous n'entend tous les jours retentir dans son âme, les premières leçons de sa mère ? Qui de nous ne reconnaît son image dans ses qualités et ses défauts ?

O mères chrétiennes, vous viendrez encore à Marie pour une autre partie de vos devoirs. Jusqu'à l'époque de la vie publique de Jésus, jusqu'à son entrée dans la carrière de la prédication, Marie vit dans l'obscurité de la maison de Na-

zareth. Elle vit avec Jésus dans des rapports intimes, rapports d'ineffable amour, dont nous pouvons préjuger la sainteté, mais sur lesquels les écrivains sacrés n'ont jugé à propos de nous donner aucun détail. O sainte obscurité de la maison de Nazareth, les âmes saintes vous ont pénétrée bien souvent, elles ont assisté à des scènes qui les jetaient dans l'extase!... Cependant cette obscurité, ce silence, qui couvrent toute l'adolescence et la jeunesse de Jésus ne nous donneront—ils aucune leçon! Ils vous en donneront une, à vous surtout, mères chrétiennes.

Ce n'est pas l'enfant seulement qui a besoin de sa mère, c'est l'adolescent, c'est le jeune homme, aussi. Le cœur du jeune homme est si faible, ses passions sont si fortes, les vents du siècle, le souffle du monde sont si mortels aux âmes, si pestilentiels! Le siècle me comprendra-t-il? L'éducation de la famille, elle cesse aujourd'hui pour l'enfant sur le seuil même de l'enfance; l'enfant dans toute sa faiblesse, son impressionnabilité, est arraché à sa mère et jeté à toutes les influences qui vont se disputer son âme. Premières leçons de la famille, que vous êtes vite oubliées! Influences maternelles si fortes et si douces, contre quelles influences terribles n'aurez-vous pas à lutter!

O mères de famille, dites-le moi, ne tremblez-vous pas lorsque vous donnez le baiser d'adieu à votre fils, lorsque vous le lancez sur la mer orageuse du monde, mer si agitée, si couverte de débris? Ne tremblez-vous pas en voyant cette jeune plante qui vous a demandé tant de soins, exposée désormais à tous les orages? O mon Dieu! c'est notre fléau,

c'est notre plaie: l'enfant, passés les premiers jours, n'est plus à sa mère, n'est plus à son Dieu; un vent brûlant l'emporte et le dévore.. Oui, oui, c'est notre plaie, nous ne pourrions verser sur elle des larmes trop amères. Mères chrétiennes, je vous en supplie, confiez votre fils à des mains qui puissent suppléer les vôtres.

Marie, pendant la prédication de son Fils, le suit de son regard maternel, elle s'associe par le cœur à ses triomphes, mais elle ne paraît pas, il n'est presque plus question d'elle, elle se maintient dans une religieuse obscurité. Mères chrétiennes, Marie encore doit être ici votre modèle. Pendant l'enfance, pendant la jeunesse, maintenez votre influence; il faut même la maintenir toujours d'une certaine manière; mais lorsque votre enfant est entré dans la vie publique, effacez-vous, n'intervenez plus. Il a des devoirs à remplir pour lesquels il a besoin de toute sa liberté et de toute sa conscience. La sensibilité, la tendresse maternelle pourraient l'affaiblir. Plus d'un saint ne l'aurait jamais été s'il avait écouté la tendresse d'une mère. La tendresse d'une mère, elle peut arrêter un missionnaire dans le généreux élan qui l'emporte vers les contrées infidèles. La sensibilité d'une mère, je pourrais vous en citer bien des exemples, elle a entraîné plus d'un fils à de grandes prévarications.

N'intervenez pas. Mais je me trompe; intervenez quand il y a des douleurs à calmer. La vie de l'homme est semée d'épines, chaque jour a pour lui son contingent de douleurs, et ses larmes sont surtout essuyées par la main d'une mère. Que Marie soit encore ici votre modèle. Marie ne s'est pas

montrée lorsque son Fils recueillait sur son passage les bénédictions des peuples, lorsque les miracles pleuvaient, pour ainsi dire, de ses mains bénies, lorsqu'on le recevait avec l'*hosanna* de triomphe; mais aux jours de ses douleurs elle le suit au Calvaire, elle partage toutes ses ignominies, elle déchire son front maternel de sa couronne d'épines, elle veut boire avec lui jusqu'au fond le calice d'amertume, et la lance qui frappe son divin Fils transperce aussi son cœur.

O bienheureux celui qui au jour de ses douleurs trouve un cœur maternel où reposer sa tête ! Bienheureux celui qui sent la main d'une mère soulever sa croix ! Bienheureux celui qui entend alors cette voix bénie qui réjouissait et consolait tour à tour son enfance, fortifier et consoler son âge mûr ! O rapports intimes de la mère et de son enfant, que vous êtes doux ! que vous êtes puissants et ineffables dans la pensée et dans le plan de Dieu ! O mères chrétiennes, quel chef-d'œuvre n'êtes-vous pas de la main divine ! Mon Dieu ! montrez-nous beaucoup de mères chrétiennes, ne nous montrez que des mères selon votre cœur.

Mais ces rapports, est-ce donc là qu'ils doivent finir ? Des rapports comme ceux-là sont des liens éternels.

Vous avez vu Marie avec son Fils, dans ses rapports avec son Fils, sur la terre. Mais dans ce beau jour de l'Assomption, levez les yeux, voyez Marie dans ses rapports glorieux avec son Fils, dans le ciel. C'est ainsi que la mère et son enfant qui se sont aimés sur la terre, doivent se retrouver dans le ciel. Le fils mettra lui-même le diadème de gloire sur la tête de sa mère, et il lui dira : Recevez cette couronne pour

toutes les vertus que vous avez épanchées, par la grâce de Dieu, de votre âme dans mon âme, pour tout l'amour qui de votre cœur s'est communiqué à mon cœur, pour toutes les douleurs que vous avez calmées en moi. — Et la mère prendra des mains de Dieu la couronne réservée à son fils : Recevez-la, mon fils, pour l'amour que vous m'avez porté, pour votre obéissance, votre pureté, votre fermeté, pour toutes ces grandes vertus que vous avez pratiquées, et dont Dieu m'avait confié la mission de développer le germe en vous déposé par sa grâce. Et les saintes joies de la famille iront, pour ces saintes âmes, se continuant transfigurées, glorifiées dans les joies de l'éternité.

Type de la maternité, Mes Frères, Marie l'est aussi de la virginité. La virginité chrétienne, c'est la puissance la plus grande et la plus féconde en merveilles des temps modernes.

Il faut à l'homme d'abord la vie, l'éducation de la famille, comme à la jeune plante qui perce déjà le sol il faut une douce rosée, une température modérée, un vent frais, et la chaleur adoucie du soleil. La mère a surtout mission de donner à l'homme cette éducation première. Aussi, le catholicisme a-t-il tout fait pour former le cœur des mères, en faire un trésor de pureté, de sollicitude et d'amour. La femme chrétienne a toujours préoccupé les Pères de l'Eglise, ces grands régénérateurs de la société, et toujours à la mère chrétienne ils ont présenté pour modèle la sublime Marie. Ma voix n'a été qu'un faible écho de la leur.

Mais l'homme doit vivre d'une autre vie. Le voilà lancé

dans ce qu'on appelle le monde, le voilà en pleine carrière; il faut qu'il se suffise à lui-même, qu'il se fasse sa position; le voilà libre. Quel usage va-t-il faire de sa liberté? Il poursuit le bonheur, il est fait pour lui, mais mon Dieu! dans la vie de presque tous, que de mécomptes, que d'erreurs, que de crimes, que de faiblesses de toutes sortes! En haut comme en bas, que de corruptions, que de misères, que d'infortunes! c'est la vérité pour tous les temps, mais n'est-ce pas surtout la vérité pour le nôtre? Les principes s'en vont, les convictions s'affaiblissent ou meurent, mille doctrines fausses se disputent les âmes et les tyrannisent. Hélas! qu'ai-je besoin de vous faire ici un tableau que vous font tous les jours, avec une vérité désespérante, les journaux et tous les livres? Qu'ai-je besoin de vous faire sonder une plaie dont vous connaissez les profondeurs? Le riche n'est pas heureux, son présent est pour lui dévoré par un avenir menaçant; la physionomie du penseur est triste et sombre; le pauvre a faim. Ignorance, corruption, misères, voilà la face du siècle de quelque côté qu'on le considère. Les malheurs de notre situation, et ils ne tiennent pas plus à un régime politique, à une forme de gouvernement qu'à une autre, les malheurs de notre situation sont immenses, et on le sent surtout quand on regarde avec l'œil et l'esprit du christianisme. Le christianisme seul peut nous faire sonder la profondeur de nos plaies, mais seul aussi, il peut nous en indiquer le remède.

O Marie, vous êtes la consolatrice des affligés, vous êtes la mère de tous ceux qui souffrent, vous êtes notre mère à

tous dans ces jours de douleur et d'angoisses! Marie, Mes Frères, fut instituée notre mère dans un moment bien solennel. Son Fils expirait sur la Croix; son Fils unique, car elle avait joint à l'incomparable honneur de la Maternité, l'ineffable privilège de la Virginité. Jésus était son Fils unique. A lui donc tout son amour, toute la tendre sollicitude de son cœur maternel. Mais Jésus sur la Croix, fraternisait avec l'humanité tout entière. Les hommes, ses frères, recouverts de son Sang, régénérés, rachetés par son sacrifice, ne faisant plus qu'un avec lui, deviennent les enfants de Marie, et il les lui recommande dans la personne de saint Jean par cette suprême parole : *Femme, voilà votre fils*. Alors, avec Jésus nous entrons dans le Cœur de Marie; à nous, avec Jésus, tout l'amour, toute la sollicitude de ce Cœur maternel et virginal. Elle est mère, elle est vierge, elle n'a d'autre famille que les frères spirituels de Jésus, son Fils unique et bien-aimé. Cet amour, Mes Frères, nous a-t-il manqué un seul jour? Quelle histoire que celle des innombrables bienfaits de Marie à la terre! tous les siècles passés la racontent à notre siècle. Ah! que ce siècle si souffrant, si abîmé dans la douleur, vienne à Marie, et il trouvera dans son sein, d'inépuisables consolations.

C'est ainsi que la Virginité de Marie étend sa Maternité à tous les hommes, à tous ceux qui souffrent.

De même que l'aimable Mère de Jésus a formé la mère chrétienne, de même elle a formé aussi la vierge chrétienne. La Virginité chrétienne! à ce mot, tout ce qu'il y a de plus doux, de plus puissant, se remue dans l'âme. La Virginité

chrétienne ! avez-vous bien ce que c'est ? Ce n'est pas ce célibat égoïste que l'esprit de charité n'anime pas, qui n'est marqué au cachet d'aucun dévouement, et que le monde raille souvent avec justice. Non, non ; la Virginité chrétienne c'est la reproduction de celle de Marie, si pure, si entière, si chaude d'amour. Elle est née au pied de la Croix, née du Sang de Jésus et des larmes de Marie. La Virginité chrétienne, consacrée à Dieu, dévouée à toutes les corruptions pour les guérir, à toutes les souffrances pour les soulager, à toutes les faiblesses pour les soutenir ; la Virginité chrétienne, c'est la virginité fécondée spirituellement, devenant par l'amour la maternité universelle.

La Virginité chrétienne, elle donne à l'âme une puissance surhumaine, elle perpétue sur la terre le dévouement, toutes les sollicitudes de Marie. Quelle histoire que celle de la Virginité chrétienne ! Qui comptera ses bienfaits, toutes les merveilles de ses œuvres ? C'est la Virginité chrétienne qui a fait la force du Sacerdoce pendant tant de siècles ; les ordres religieux n'ont vécu que d'elle, ils lui ont dû toute leur fécondité. Or, tout ce qui s'est opéré de grand sur la terre, nous pouvons le dire sans orgueil, c'est un fait que personne ne conteste, pas même nos ennemis, c'est un fait acquis à l'histoire, tout ce qui s'est opéré de grand sur la terre, pendant tant de siècles, ne l'a-t-il pas été par le Sacerdoce et les ordres religieux ? Cependant la Virginité chrétienne, l'arme la mieux trempée du christianisme, la Virginité qui lui donnait le plus d'ascendant sur les âmes, a été aussi la plus attaquée par ses ennemis. Dans une terrible secousse,

le Sacerdoce, les ordres religieux n'ont-ils pas, un moment, comme disparu de notre sol ?

Le Sacerdoce a reparu, il est assis encore au milieu de nous, dans toute sa force. Les ordres religieux germent de nouveau.

Mes Frères, nous ne sommes pas à cette époque, nous n'avons pas mérité de vivre à cette époque où tout était plein des influences, de l'action de la Virginité chrétienne ; à cette époque où elle peuplait toutes les solitudes, animait tous les déserts ; où elle faisait surgir des savants, des artistes qui parfumaient l'art et la science du parfum de leur virginité et les empêchaient de se corrompre ; où elle peuplait les camps eux-mêmes de ses plus dévoués soldats ; où elle mettait un consolateur au chevet de chaque malade ; où elle donnait un appui à chaque faiblesse, des conseillers à tous les rois. Nous n'assistons pas à toutes ces merveilles, mais notre siècle en est-il complètement déshérité ? Après toutes nos tempêtes, voyez-la dans sa force encore, dans l'ardeur de son dévouement, cette belle Virginité chrétienne. Le prêtre fait toujours le bien. Partout on l'accepte, on l'accueille, on l'écoute, lors même qu'on n'a pas le bonheur de croire. Si on est malheureux, on se sent consolé de sa voix, on aime à se sentir pressé sur ce cœur, parce qu'on sait qu'il est dévoué, qu'il n'est pas rétréci par les affections de la famille, qu'il est vierge. Voyez cette pauvre femme dans toute la faiblesse et l'infirmité de son sexe ; elle passe, simple, modeste, au milieu du bruit de nos rues. C'est, si vous le voulez, au jour de nos dissensions sanglantes. Elle n'a épousé ni les haines des uns contre la société, ni les colères des autres

quelque légitimes qu'elles puissent être. Elle va panser des blessés, soulager des douleurs, visiter des malades, dans quelque camp qu'ils se trouvent. O vierge chrétienne, vierge consacrée au Seigneur, vous êtes vraiment mère : l'amour, le dévouement ont fécondé votre cœur. Marie vous a fait monter avec elle le Calvaire et vous a communiqué sa maternité ; revêtue de ce sublime sacerdoce, vous vous êtes élancée dans les voies de la charité et jamais vos pieds ne se sont arrêtés de lassitude.

O vous tous qui souffrez de la douleur physique et de la douleur morale, dites-le moi, avez-vous jamais reçu une consolation comme celle qui vous venait de la part des amants de la Virginité chrétienne ? Vous avez entendu peut-être quelquefois de grandes, de magnifiques paroles ; dites-le moi, avez-vous jamais entendu aucune parole qui vous ait autant remué ? Mon Dieu ! après de si longs jours d'intolérance, nous voyons des insignes qui nous rappellent tant de prodiges, nous voyons l'habit du religieux reparaitre au milieu de nous. Sa voix aimante, pleine de force, retentit dans nos cœurs. La Virginité chrétienne recrute des adeptes... O Seigneur ! secondez ces commencements ; aux misères de notre époque égalez les remèdes.

O sainte Maternité, sainte Virginité de Marie, vous réjouissez éternellement la cité céleste. Je prête avec ravissement l'oreille aux concerts des Anges qui chantent avec transport : *Marie est Vierge et Mère*. O sainte Maternité, sainte Virginité de Marie, ne soyez pas le privilège, l'apanage ex-

clusif des cieux ; rayonnez sur la terre, reproduisez-vous, personnifiez-vous sans cesse ici-bas, vivez à jamais au milieu de nous, dans la Maternité et dans la Virginité chrétienne.

On attaque la famille, on veut la dissoudre. On en veut surtout au cœur des mères, parce qu'on sait que ce cœur est le foyer de la vie de la famille. Pour l'arracher à ces devoirs intimes dont l'accomplissement peut seul nous sauver, on lui présente l'appât de toutes les joies mondaines, de tous les prestiges les plus corrupteurs ; on lui présente le devoir qui pour quelqu'amertume a tant de douceurs, comme un intolérable esclavage. O type radieux de la Maternité, brillez dans toute votre gloire à ces yeux qu'on voudrait aveugler, rendez-nous la mère chrétienne, car à elle seule, nous devons des hommes selon votre cœur.

La charité se refroidit, la corruption et la misère s'élèvent. Du dévouement et du sacrifice, ou bien nous sommes perdus !... O type radieux de la Virginité, brillez aussi à tous les regards ; que les cœurs se purifient, se fécondent à la source de celui de Marie, et qu'il soit donné à notre siècle de revoir toutes les merveilles de la Virginité chrétienne. Ne désespérons pas, Mes Frères, ayons confiance. La dévotion à Marie se ranime, on revient à elle, toutes les âmes pieuses se retournent vers leur refuge et leur espérance. O Marie, étoile de la mer, éclairez-nous, conduisez-nous sur cette mer orageuse, régénérez-nous par vos influences, afin que nous soyons heureux dans ce monde, et surtout heureux avec vous dans les joies de l'éternité.

Panegyrique des apôtres saint Pierre et saint Paul (1).

*Infirma mundi elegit Deus
ut confundat fortia.*
Dieu a choisi les faibles selon
le monde, pour confondre les
puissants. (Ad. Cor. 1. 27.)

Les Saints sont de toutes les œuvres de Dieu, les plus merveilleuses, ce sont de petits instruments par lesquels il a fait de grandes choses. C'est par les Saints qu'il a voulu établir et conserver son royaume sur la terre, et les Saints ont été, sous sa main, les exécuteurs de sa volonté; en eux, il a glorifié l'humanité si faible par elle-même, il lui a donné une énergie puissante sur le monde.

Le Saint le plus petit, le plus obscur, serait, pour qui pourrait analyser sa vie et contempler son âme surtout, un hymne magnifique au Seigneur. Mais il est des Saints en qui et par qui Dieu s'est toujours plu à opérer de grandes choses. Il les a chargés d'une grande mission, et ils l'ont accomplie avec une force incomparable. Ces grands Saints

(1) Ce sermon fut prêché au Petit-Séminaire de Sainte-Anne.

ne sont pas descendus tout entiers au tombeau; leur sépulcre, comme celui du Sauveur, a été glorieux. Il est resté d'eux plus que de la gloire : leurs œuvres sont restées, et Dieu les a douées d'une immortelle fécondité. Oui, leurs vertus produisent encore, et ce qu'ils ont fondé est immortel.

Parmi les glorieux fondateurs d'institutions et de monuments impérissables, il faut placer saint Pierre et saint Paul, ces deux patriarches de l'Eglise, dont nous célébrons la fête. Hommes faibles et sortis des derniers rangs, Dieu leur a confié une œuvre à laquelle tout le génie humain n'aurait pu suffire, et cette œuvre, ils l'ont exécutée; ils ont élevé un édifice qui est encore debout, ils ont été les grands constructeurs de l'Eglise de Dieu, c'est sur eux qu'elle repose comme sur d'invincibles colonnes. Publier les louanges de saint Pierre et de saint Paul, c'est faire monter à Dieu l'hymne, l'encens le plus agréable. C'est ce que je vais essayer de faire en peu de mots. Avant de commencer, implorons, pour notre insuffisance, les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Mes Frères, j'ai d'abord à vous montrer, dans les deux grandes figures de saint Pierre et de saint Paul, deux preuves vivantes de la divinité de notre foi, et deux preuves d'un ordre différent.

Qu'est-ce que saint Pierre, avant qu'il ait reçu la plénitude de l'Esprit? Un pauvre pêcheur, un ignorant dont l'âme est ardente, mais faible. Il a déjà reçu de son Maître le nom de Pierre, il l'aime avec chaleur, mais hélas! il tombe au

moment du danger. Même après la résurrection, il adresse à son Maître les questions les plus naïves et les plus simples, sa confiance est encore timide. Mais lorsque Jésus-Christ est remonté au ciel et lui a envoyé le Saint-Esprit, à lui et aux autres Apôtres, quelle force de parole et d'action, quelle énergie de caractère ! Il convertit les Juifs par milliers. Lui qui disait à une pauvre servante, lorsque son Maître subissait un odieux interrogatoire : *Je ne connais pas cet homme*, il le confesse maintenant, il le proclame, lorsqu'il n'a en perspective que les tortures et les fers, et le dernier acte d'une vie de force et d'amour est aussi pour lui une mort sur la croix. Cette force de conviction, cette parole puissante à la place de tant de simplicité et d'ignorance, de pusillanimité, n'est-ce pas un miracle éclatant ?

Saint Paul, lui, n'a pas vécu avec le Sauveur ; il n'a, en faveur du christianisme, aucun préjugé d'éducation, c'est un Juif, un Juif éclairé, ardent contre ce qu'il appelle une vile secte. — Il n'est pas dit qu'il fût à Jérusalem au moment de la mort du Sauveur, ni qu'il ait trempé dans le déicide ; non, mais il a les mains teintes du sang du premier martyr, du glorieux saint Etienne ; non, mais il brûle d'étouffer l'Eglise naissante. Il se charge des missions de haine de la synagogue, il est la plus haute expression de ses fureurs, le plus puissant exécuteur de ses vengeances. Orgueil de la science, orgueil du judaïsme, haine en proportion de l'orgueil, voilà Paul. Tout à l'heure, dans saint Pierre, c'était une naïve ignorance, de la faiblesse, mais enfin saint Pierre aimait Jésus au fond. Sa transformation ne peut cependant

s'expliquer que par un miracle ; comment expliquer aussi celle de saint Paul ?

Je sors avec lui de Jérusalem, il est furieux, il ne médite qu'atroces vengeances. Je reviens avec lui de Damas, c'est un agneau. Au lieu de la haine, c'est un dévouement sans bornes qui possède son cœur. Il a laissé toute sa science judaïque, *il ne sait plus que Jésus, et Jésus crucifié* (1). Il brise le cercle qui l'enfermait dans le Judaïsme, le monde est à lui ; à lui, donné par Jésus-Christ ! Son amour, sa parole puissante, vont déborder sur le monde. Ainsi, le pécheur qui ne jette ses filets qu'avec timidité et sans foi, devenu un ardent, un puissant pécheur d'hommes ; et d'une autre part, le lion devenu un agneau, le cœur rétréci par le judaïsme, s'élargissant jusqu'à pouvoir contenir le monde entier : qui pourrait, je le répète, expliquer ces deux transformations autrement que par des miracles ? La descente du Saint-Esprit sur saint Pierre, saint Paul terrassé sur le chemin de Damas, ces faits ne seraient-ils pas dans l'Evangile, il faudrait les supposer ; oui, de toute nécessité, il faudrait supposer un double miracle. Il faut, dans saint Pierre, une lumière d'en haut, comme une infusion de l'Esprit de Dieu, autrement je ne comprends pas sa complète transformation. Il faut que saint Paul ait été dompté par une force d'en haut, que Dieu l'ait pris corps à corps comme autrefois Israël, autrement je ne comprends pas sa charité, sa prédication, après son orgueil et sa haine. Ainsi, saint Pierre et saint Paul

(1) Ad. Cor. 2. 2.

se présentent d'abord comme deux preuves vivantes de notre religion ; dans ces deux grands saints, tout profite à notre foi, et leurs fautes et leur apostolat. Mais ce n'est pas tout, et nous sommes loin d'avoir saisi toute leur physionomie.

Ces deux grands Saints, dont nous célébrons la fête, résumement l'Eglise enseignante ; ils résumant, dans leur admirable vie apostolique, l'action de l'Eglise sur la terre. J'espère vous le faire comprendre.

Saint Pierre, c'est le centre d'où tout rayonne, vers lequel tout converge. Toutes les forces de l'Eglise se nouent en lui comme en faisceau ; c'est la pierre sur laquelle tout repose. Saint Paul, c'est le véhicule de la vérité et de la vie, c'est par saint Paul que se fait l'épanchement et l'effusion. Les autres Apôtres prêchent comme saint Paul, sans doute, mais saint Paul, c'est l'apôtre par excellence, il est appelé simplement l'Apôtre ; en lui, l'apostolat est à sa plus haute puissance. Et ceci n'est pas arbitraire ; non, c'est le sens de tout l'enseignement de l'Eglise dans cette solennité ; elle salue, dans ses cantiques et ses hymnes, saint Pierre, comme la racine de l'unité, saint Paul, comme le flambeau de la vérité.

Pierre, c'est le fondement de l'Eglise. Elle a été posée, cette pierre, par Jésus-Christ lui-même. André conduit son frère Simon à Jésus ; le Sauveur, le regardant, lui dit : *Tu es Simon, fils de Jean, tu t'appelleras désormais Cephass, c'est-à-dire Pierre* (1). Une autre fois, Jésus-Christ dit à ses Apôtres : *Et vous, qui dites-vous que je suis ? Vous*

(1) Joan. 142.

êtes, lui répond Pierre avec ardeur, *le Christ, Fils du Dieu vivant... et moi je te dis*, lui répond Jésus, *que tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise... et je te donnerai les clefs du royaume des cieux* (1). Pierre, ce nom-là est significatif, il n'a pas été donné en vain : une pierre, c'est la force ; une pierre angulaire, c'est le lien, c'est le soutien de l'édifice.

Il est des questions qui se présentent ici, questions autrefois irritantes et que l'on peut écarter. Il sera toujours de foi qu'à Pierre a été confié la souveraineté de l'Eglise, et malheur à qui essaierait d'affaiblir ce dogme. Il sera toujours vrai que sans le Pontife, il n'y a pas d'Eglise.

Mais saint Pierre, comme chef de l'Eglise, qu'a-t-il fait personnellement ? Son histoire est bien courte, on en connaît peu de détails. C'est lui qui fait entrer les premiers Gentils dans l'Eglise ; on n'y entre que par Rome, l'Eglise est là où est Pierre. Il fonde l'Eglise d'Antioche, il est évêque de la capitale de l'Asie, avant d'être celui de Rome, comme pour signifier que les deux mondes relèvent de lui ; et puis, nous le trouvons mourant à Rome, comme son Maître, sur une croix. Que dis-je, mourant ? Non, saint Pierre ne meurt pas là ; saint Pierre, c'est la suite de tous les pontifes ; c'est saint Lin, son successeur immédiat, c'est Grégoire XVI dont nous voyons le pontificat ; son histoire, c'est celle de tout le pontificat romain, c'est-à-dire la plus sainte et la plus glorieuse. Que de coups de foudre, partis du saint Siège, qui ont écrasé

(2) Math. 16.

l'erreur, l'erreur sans cesse renaissante, parce que la rage de l'enfer est immortelle, mais toujours impuissante contre l'Eglise, parce qu'il a été dit à Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise*, et qu'il lui a été dit encore que *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle!* Que de bienfaits émanés du saint Siège et répandus sur tout le monde! C'est le pontificat romain qui a civilisé l'Europe, on peut le dire, parce que la civilisation ne lui est venue que par le christianisme, et que le christianisme lui a été prêché par les envoyés de Pierre.

L'Angleterre a reçu de lui saint Augustin, l'Allemagne saint Boniface. La France a grandi à l'ombre du saint Siège, elle n'est devenue la première des nations que par la longue union de ses Césars avec Pierre. Chacun de ces pontifes civilisateurs que nous admirons c'est Pierre vivant toujours dans la personne de ses successeurs. L'homme peut être faible, méprisable même, et il revient peut-être à plus d'un d'entre vous des noms de souverains Pontifes dont le caractère personnel n'a pas été à la hauteur de leurs fonctions — l'homme, je le répète, a pu être méprisable, mais le pontife a été toujours grand, parce que toujours il a été Pierre : *Tu es Simon, fils de Jean, mais désormais tu l'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre... Et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*. Un célèbre apologiste parlant d'un mauvais Pape fait remarquer que même dans les seules bulles, c'est-à-dire les seules décisions pontificales que nous ayons de lui, il a été un bienfaiteur de l'humanité.

Voilà l'histoire de saint Pierre, et certes elle est glo-

rieuse. Oui, voilà saint Pierre lui-même; il y a bientôt dix-neuf cents ans qu'il vit, et il vivra avec l'Eglise jusqu'à la fin des siècles. De nos jours il vit encore, il est puissant, il n'a pas vieilli. De terribles orages ont cependant assailli sa barque, après bien d'autres hérésies, d'autres persécutions, c'est le protestantisme, c'est la révolution française. Pierre dans la personne de Pie VI a été prisonnier d'un pouvoir humain, comme au commencement de son apostolat; mais un ange du Seigneur l'a visité comme alors, et à sa voix ses chaînes sont tombées. Il paraissait mourir dans Pie VI, mais il s'est relevé plein de vie dans son successeur. Puis, la gloire d'un homme avait semblé s'appesantir sur lui et l'écraser; mais il sortit glorieux de l'épreuve. Il vit encore, Mes Frères, il est dans Grégoire XVI, un auguste vieillard, en qui le souverain pontificat est toujours jeune et fort; oui, il vit, et il l'a bien montré de nos jours. Il y a eu sous nos yeux des erreurs orgueilleuses foudroyées par lui, et à sa gloire, avec une immense charité, car Pierre aime toujours l'homme, mais l'erreur il la hait; à peine debout, il l'écrase. Oui saint Pierre vit encore; il a anathématisé sous nos yeux des monarques, des gouvernements puissants, persécuteurs de l'Eglise; et des confesseurs de la foi, comme au temps des Athanase, ont trouvé leur refuge et leur appui dans Rome. Oui, il vit encore; de nos jours, tous les yeux se retournent vers le saint Siège avec anxiété et espérance, comme autrefois vers l'Orient; toutes les hautes intelligences par un mouvement puissant gravitent vers le saint Siège. Le temps de

calomnier les Papes et Rome est passé, et les protestants eux-mêmes se sont chargés de réhabiliter avec une éclatante sincérité plus d'une gloire pontificale souillée par l'hérésie et le philosophisme. Puisse-t-il venir, le jour où tous les esprits se feront gloire de relever de Pierre ! Nous autres nous avons ce bonheur. Jouissons de notre foi dans ce beau jour, et répétons avec enthousiasme, après Bossuet et Fénelon qui, par le génie et la foi, se sont rencontrés dans ces magnifiques paroles : *O sainte Eglise romaine, si je t'oublie jamais, que ma main se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais !*

Saint Pierre c'est donc, je le répète, le fondement de l'Eglise, c'est le foyer de la vérité et de la vie. Saint Paul, ai-je ajouté, c'est le véhicule de la vérité et de la vie, c'est par lui que se fait l'effusion, c'est l'Apôtre par excellence : *Paulus apostolus lumen orbis terræ* (1). La vie personnelle de saint Pierre, depuis le cenacle jusqu'à sa croix, n'est pas abondante en faits, connus du moins ; mais elle se révèle avec magnificence pendant la suite des siècles. La vie de saint Paul, sa vie personnelle, est bien connue, elle est merveilleuse.

Sa vie, elle est dans le livre des *Actes des Apôtres*, cette exposition sublime, dans sa simplicité, de la naissance et des premiers développements de l'Eglise, et que domine la grande figure de saint Paul. Saint Pierre s'y montre d'abord, mais saint Paul occupe ensuite tout le théâtre,

(1) Liturgie.

et chacun des versets de cet admirable livre est brûlant de ses paroles et de ses actes. Sa vie, elle est encore dans ses nombreuses et magnifiques Epîtres, elle est là surtout. Jeunes gens, vous cherchez des émotions, eh bien ! prenez ces livres-là, prenez-les et vous deviendrez des hommes de foi et d'amour. Vous en comprendrez assez pour jouir de cette lecture, plus tard vous pénétrerez davantage la sublime doctrine de saint Paul, vous comprendrez mieux le grand caractère de l'Apôtre, mais, je le répète, vous en saisissez assez dès maintenant pour être émus et devenir meilleurs.

Nous avons vu tout à l'heure que le nom de saint Pierre est significatif, celui de saint Paul l'est aussi. Il se nomme d'abord Saul. Saul c'est un nom juif, mais avec son cœur son nom s'étend, s'élargit aussi. Il veut s'appeler Paul après la conversion d'un officier romain de ce nom : Paul c'est un nom romain, et Rome c'est le monde. Par son nom il devient un gentil, l'homme des nations, l'Apôtre des nations. De Saul à Paul il y a la distance du judaïsme au christianisme. Saint Paul, au commencement de son apostolat, est ravi au troisième ciel : « *Je connais*, dit-il en parlant de lui, *un homme en Jésus-Christ qui fut ravi il y a quatorze ans jusqu'au troisième ciel. Si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne le sais pas. Dieu le sait. Et il y entendit des choses mystérieuses qu'il n'est pas donné à un homme de rapporter* (1). » C'est le ciel dans

(1) Ad. Cor. 2.

l'esprit et dans le cœur que saint Paul se livre donc à ses prédications. Il n'a pas vécu dans la société du Christ pendant sa vie mortelle, comme les autres apôtres; non, mais le Christ est en lui. « *Je vis, écrit-il; non, ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* (1). Le Christ est en lui, et avec le Christ quelle science et quel amour!

Un philosophe païen a dit : Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien, et on a admiré. Saint Paul a dit une parole bien plus sublime et bien plus vraie : « *Je ne sais que Jésus et Jésus crucifié* (2). Mais avec cette science il n'est pas de profondeur qu'il ne sonde; la croix c'est le centre et l'explication de tout; tout pour la croix, tout par la croix. Il n'y a pas de véritable science si l'on ne part de ce principe. Quel amour aussi dans saint Paul! il est en proportion de la science. Jésus-Christ pendant sa vie mortelle avait aimé la terre. Il est monté au ciel, mais il ne l'a pas abandonnée. Il lui a donné tous les apôtres, il lui a donné surtout saint Paul, ce cœur si généreux et si large.

Par saint Paul, l'amour, la vérité, qui sont en Jésus-Christ, se répandent à longs flots sur le monde. La croix il la découvre aux yeux des nations. C'est toujours la croix qu'il montre, c'est à ses pieds qu'il convoque les nations et qu'il les force à s'embrasser; c'est à ses pieds qu'il re-

(1) Ad. Gal. 2.

(2) Ad. Cor.

constitue la fraternité humaine. Il fait mesurer aux peuples, suivant ses grandes expressions, la longueur, la largeur, la hauteur de l'amour divin. Son grand secret, c'est de faire toucher, pour ainsi dire, du doigt l'immense charité de Dieu pour les hommes; et par là notre religion a plus de preuves encore pour le cœur que pour l'esprit. Cet amour de Dieu pour les hommes, il bouillonne aussi dans la grande âme de l'Apôtre. Les paroles les plus brûlantes de charité, c'est dans les épîtres de saint Paul qu'il faut les lire. Il s'y élève, passez-moi le terme, à la plus haute poésie de l'amour. « *Mes frères, écrit-il aux Romains, je sens dans mon cœur une grande affection pour le salut d'Israël, et je le demande à Dieu par mes prières.* » — « *Mes petits Enfants, écrit-il aux Galates, mes petits Enfants, vous pour qui je sens sans repos les douleurs de l'enfement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous.* » — Et aux Corinthiens : « *Je vous ai écrit dans une extrême affliction, dans un serrement de cœur et avec une grande abondance de larmes, non dans le dessein de vous attrister, mais pour vous faire connaître la charité toute particulière que j'ai pour vous.* » Il leur dit encore : « *Je donnerai volontiers tout ce que j'ai, et je me donnerai encore moi-même pour le salut de vos âmes.* » Ailleurs il s'écrie, par une sublime exagération : « *Je voudrais être anathème pour mes frères.* »

C'est par l'amour qu'il tâche d'initier les peuples à sa doctrine, à celle de Jésus-Christ. Sa doctrine, c'est l'Évangile dans toutes ses applications possibles; elle tend à

régénérer toutes les conditions et tous les âges. Il glorifie la virginité, il purifie le mariage, il rehausse la paternité, il prêche l'obéissance à la famille, et au père il apprend ses devoirs d'une manière sublime. Il rend sa majesté à la vieillesse, il donne de la dignité à l'esclave. Oui, c'est lui qui a montré l'esclave tout illuminé, tout glorifié des reflets de la croix, et son admirable épître à Philémon pour Onésime est le premier cri de l'Eglise en faveur de l'esclave. Mais son chef-d'œuvre, c'est le pontife, c'est le prêtre, tel que le présente sa doctrine. Dans ses trois épîtres pontificales, il esquisse à grands traits sa figure. Qu'il est admirable, ce prêtre conçu par saint Paul, et qui n'est que saint Paul lui-même ! Quand le prêtre lit et médite les épîtres à Tite et à Timothée, quel modèle il a devant les yeux ! qu'il est grand, cet homme tout pétri par l'Apôtre d'amour de Dieu, de science en Jésus-Christ, de chasteté, d'amour du prochain ! et quand nous, hommes faibles, nous nous rapprochons de cet exemplaire, comme nous sentons bien que nous n'avons pas la taille !

Et ne croyons pas que saint Paul prêche sa doctrine et convertisse le monde tout à son aise et dans le cabinet ; non, il paie de sa personne, il est toujours sur le champ de bataille. « *Les armes de notre milice, dit-il, ne sont pas charnelles, mais puissantes en Dieu, pour renverser les remparts qu'on lui oppose, pour détruire les raisonnements humains, et toute hauteur qui s'élève contre Dieu* (1) » Vous le voyez, c'est comme un soldat de Dieu

(1) 2. Ad. Cor. 10. 4.

qu'il se considère ; il poursuit l'ennemi dans tous ses retranchements et tous ses forts ; ce n'est pas marcher par le monde, qu'il fait : il vole ; partout des églises chrétiennes s'élèvent à sa voix ; et les terres qu'il conquiert, il les arrose de son sang et de ses sueurs. Au milieu de ses courses apostoliques il sait se suffire à lui-même : « *Vous savez, écrit-il aux Ephésiens, que mes mains m'ont fourni tout ce qui m'était nécessaire, et à tous ceux qui étaient avec moi.* » Elles seraient longues à énumérer, ses souffrances, et lui-même il nous les raconte d'une manière touchante dans une de ses épîtres.

Son enthousiasme se soutient au milieu des persécutions et des tortures ; que dis-je ! il s'en accroît, il s'en exalte. C'est de Rome, c'est enchaîné à un soldat qu'il écrit plusieurs de ses épîtres. Ecoutez ces admirables paroles qu'il écrit aux Philippiens, de ses mains lourdes de chaînes : « *Je vous porte dans mon cœur, leur dit-il, quoique je sois chargé de chaînes, de ces chaînes précieuses qui sont la défense et l'affermissement de l'Evangile.* »

Quand tous les traits de cette grande vie se pressent devant l'imagination, il nous faut les paroles brûlantes de saint Jean Chrysostôme pour exprimer notre enthousiasme. Il faut nous écrier avec cette bouche éloquente : « Qui me donnera donc le bonheur d'aller me prosterner aux pieds du bienheureux Paul et de demeurer attaché à son tombeau ! Que ne puis-je voir dans son glorieux tombeau les cendres de ce corps qui a accompli dans sa chair ce qui manquait aux souffrances du Christ, qui a porté les stig-

mates de sa croix, qui a répandu l'Évangile dans tout le monde ! Que ne puis-je voir les cendres de cette bouche par qui Jésus-Christ a parlé, d'où est sortie une lumière plus brillante que l'éclair, d'où a retenti une voix plus terrible aux démons que le tonnerre ! Je voudrais voir encore les cendres de ce cœur qu'on peut appeler avec vérité le cœur de l'univers, la source de notre bonheur, le principe et la base de notre vie, car c'est de là que l'esprit de vie s'est communiqué à toute l'Église ; cœur vaste et étendu qui renfermait en lui les villes, les peuples, les nations. Je voudrais voir les cendres de ces mains qui ont été chargées de chaînes, qui par leur imposition attirèrent l'Esprit-Saint sur les fidèles. Que ne puis-je voir les cendres de ces pieds qui ont parcouru la terre sans se lasser, qui retenus dans les entraves ont ébranlé les prisons, qui ont visité les pays habités et inhabités, qui jamais ne se reposaient ! » — « Le corps de Paul, s'écrie ensuite saint Jean Chrysostôme élevé au plus haut degré d'enthousiasme, le corps de Paul, réuni à celui de Pierre, défend plus puissamment la ville de Rome que les plus hautes tours et les plus fortes enceintes. »

Oui, Mes Frères, le tombeau de saint Paul est à Rome. Quand il fut au bout de sa carrière, les desseins de Dieu le poussèrent dans cette ville reine du monde. Il rejoignit saint Pierre. Ce fait n'est pas sans signification : c'est le rayon qui se rattache plus fortement au centre, l'émanation à la source. Ils meurent le même jour sinon du même supplice, et comme d'un même coup. Mais non, l'épée du

tyran ne tua pas non plus saint Paul. Saint Pierre, nous l'avons vu, revit dans tous les Pontifes ses successeurs ; saint Paul a aussi une génération bien glorieuse, saint Paul revit dans les hommes apostoliques, dans les ardents prédicateurs de l'Évangile, et notre temps tient pour nous le dernier anneau de cette chaîne vivante d'Apôtres.

Là-dessus je ne vous dirai qu'un mot. Chaque nation a son patron. Que dis-je ? chaque nation, chaque province, chaque ville. Ce patron, c'est souvent son Apôtre, celui dont elle a reçu l'Évangile. Chacun de ces Apôtres, c'est Paul ; Paul revit en lui. Les autres Apôtres y revivent aussi sans doute, mais plus que tous les autres, Paul, l'Apôtre modèle, celui que Dieu a revêtu le plus solennellement de l'apostolat, celui qui l'a épousé avec le plus d'ardeur et qui a identifié son nom avec celui d'Apôtre. Paul, c'est saint Vincent Ferrier, c'est saint Dominique, c'est saint François d'Assise. Sa personnification la plus glorieuse peut-être, son image la plus ressemblante, c'est saint François-Xavier, dont le cœur aussi embrassa tout un monde. Et de nos jours, Paul vit encore ; prenez les annales de la Propagation de la foi, cette touchante publication qui recueille les larmes, les sueurs, le sang même de tant de saints missionnaires, pour les faire briller à nos yeux comme des pierres éclatantes, et ranimer notre froideur, qui redit leurs faits, leurs prodiges de charité comme les Actes des Apôtres ont redit ceux de saint Paul : chacun de ces héros missionnaires, c'est Paul.

Oui, de nos jours, saint Paul vit encore !

Voyez cet admirable évêque d'Alger, qui, sur le sol de l'Afrique, a ramené les anciens jours. Dans son cœur de pontife, auprès des Français, il y a une large place pour les Arabes; par son ardente charité, il tempère la conquête; quand il ne peut rien faire pour les pauvres prisonniers barbares, eh bien! il descend dans leur prison, il pleure avec eux, et de là il écrit des paroles toutes d'entrailles qui viennent remuer la France. Ces malheureux qu'il est bien difficile de ramener par la conviction de l'esprit, il est peut-être appelé à être leur apôtre par l'amour. Cet apostolique évêque d'Alger, c'est encore Paul.

Je me résume : Pierre, c'est le centre; Paul, c'est l'action dans l'Eglise. Pierre revit dans tous les pontifes; Paul, dans tous les prédicateurs; et Paul et Pierre sont l'unité dans la diversité, c'est toute l'Eglise enseignante. Voilà pourquoi les deux fêtes n'en font qu'une; fête glorieuse, pleine de majesté, et qui doit émouvoir tous les vrais chrétiens. Dans son chant, dans la poésie de ses hymnes, voyez quelle magnificence l'Eglise a voulu déployer aujourd'hui.

Nos ancêtres comprenaient mieux que nous ces deux grandes gloires de l'Eglise. Dans les temps de foi, saint Pierre et saint Paul ont été les plus populaires des Saints : Nous avons de nombreux monuments de cet enthousiasme des peuples pour saint Pierre et saint Paul; partout des cathédrales, des églises chrétiennes, sous leur invocation; des chants, des fêtes populaires en leur honneur. Les chrétiens s'honoraient de leur nom; les rois, les fils des rois, le portaient avec orgueil. Dans notre temps, ce ne sont plus des

noms populaires, ce sont des noms vulgaires. Mais plus la foi s'étendra, s'affermira, plus ces deux grands saints monteront en honneur, parce que ce sont les deux colonnes vivantes qui soutiennent l'édifice de l'Eglise.

Mes Frères, ranimons notre confiance en saint Pierre et saint Paul. Ceux qui ont fondé la catholicité, ceux qui ont tant aimé l'humanité, ont-ils cessé de s'intéresser à elle? Ils sont nos premiers bienfaiteurs, ils méritent notre reconnaissance et notre admiration bien plus que d'autres personnages éclatants de l'histoire, génies prodigieux, si vous le voulez, mais qui ont bien moins songé aux hommes, qu'à leur propre gloire. Saint Pierre et saint Paul, ils ont été, eux, tout entiers à nous, ils le sont encore; ils peuvent pour nous plus qu'ils ne pouvaient sur la terre. Que chaque chrétien les revendique pour ses patrons, et nous avec plus de droit que beaucoup d'autres, car notre diocèse est sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul. Nous célébrons aujourd'hui la fête du diocèse, du clergé du diocèse surtout, du clergé qui ne doit jamais perdre de vue ces deux glorieux modèles; la fête du petit-séminaire aussi, du petit-séminaire d'où sortiront, avec la grâce de Dieu, des prêtres selon son cœur, des hommes apostoliques.

Glorieux saints, puisse cette jeunesse du sanctuaire, sous votre auguste patronage, sous la main de Dieu, croître en science et en vertu, et après une vie comme la vôtre, une vie d'action et d'amour, arriver aussi à l'éternelle récompense!

Panegyrique de saint Gildas (1).

Quand Dieu créa l'homme, il lui donna le plus haut rang, le souverain domaine dans la création; il le fit le roi et l'agriculteur de ce grand jardin où il l'avait placé; il fit la terre féconde, mais il voulut que le travail de l'homme, même innocent, vint provoquer ses productions; il lui donna une grande action, une véritable puissance sur les choses créées, il se l'associa pour l'œuvre de conservation. Quand Dieu racheta l'homme, il lui donna un rôle plus sublime encore. Il le fit son ministre pour la prédication de l'Évangile, et Jésus-Christ, le grand médiateur entre l'humanité et Dieu, fit des hommes ses médiateurs entre lui et le monde qu'il était venu sauver. La grâce de l'apostolat, il la donna à douze pauvres pêcheurs, et à leurs âmes héroïques il confia la puissance de féconder d'autres âmes. Il voulut implanter la vérité, propager l'Évangile par le ministère des

(1) Prêché à Auray, le jour de la fête patronale.

hommes; ses grâces et ses lumières il les versa à profusion dans quelques âmes d'élite, et cette minorité, puissante par sa foi et son amour, il l'arma contre l'autre partie, et c'est dans ce sens qu'il est venu armer le frère contre le frère et le fils contre le père. Partout où l'Église veut conquérir des âmes, cette guerre existe; toujours des héros de la vérité combattant contre des hommes esclaves de l'erreur, toujours des hommes faisant courageusement l'œuvre de Dieu, et quand le combat est fini, que la victoire est gagnée, elle est la gloire de Dieu et en même temps celle des hommes que Dieu a bien voulu associer à son œuvre sur le monde.

Mais la Providence est féconde en ressources et variée dans ses moyens; le combat du Seigneur n'est pas partout le même, et les organes de Dieu, ceux qu'il charge d'établir son Église ou de l'étendre, n'ont pas partout le même caractère.

Au centre de l'empire romain, là où l'humanité était tombée au-dessous d'elle-même par la volupté et le paganisme, tout en restant lettrée et savante; là où il n'y avait que des esclaves et d'orgueilleux philosophes, à la fois servitude et orgueil; là où le caractère sacré de l'humanité — oui sacré, puisque ce caractère n'est que notre ressemblance avec Dieu — s'était effacé, et sur le front des maîtres par la volupté, et sur le front des esclaves sous le pied de leur maître; là où de superbes penseurs retenaient la vérité captive et ne la croyaient l'apanage que de quelques privilégiés, Dieu pour premiers combattants se suscita les martyrs, et en eux il releva l'âme humaine courbée sous le plus avilissant despotisme; en eux il releva

l'humanité plus haut que le point d'où elle était tombée ; il la releva, mais dans les représentants, en apparence les plus infimes, dans des esclaves et même des enfants. Le sang des martyrs fut le ciment qu'il employa d'abord pour consolider les fondations de son Eglise.

Et aux faux savants du paganisme, il opposa la science des Pères ; par eux, il répandit dans le monde, et même dans le monde de la science, les plus vives lumières, par eux il vainquit la philosophie et la science du paganisme. Des Pères de l'Eglise, de ces hommes de vérité et d'amour, il fit les colonnes de son édifice.

Mais partout le combat ne pouvait pas être le même. C'était de la servitude de l'intelligence et du cœur, c'était de l'orgueil de la philosophie qu'il fallait relever l'humanité à Rome, dans la Grèce, dans une partie de l'Asie et de l'Afrique, dans les provinces, en un mot, dites civilisées de l'empire romain ; mais les plaies étaient loin d'être partout les mêmes ; ici c'étaient de fausses lumières, ailleurs c'étaient l'ignorance et les ténèbres. Dans le nord de l'Europe, dans l'extrême occident, c'était la barbarie qui régnait, mais une barbarie honteuse, la barbarie sous l'empire d'un sanglant paganisme, et au sein de la plus profonde ignorance. Dans toutes ces provinces reculées, loin du centre du monde civilisé, des hommes féroces, esclaves des plus grossières et des plus ridicules superstitions. Plus de férocité, mais aussi moins de volupté, de servitude et d'orgueil ; et ces hommes-là tout barbares qu'ils fussent, étaient moins éloignés que les autres de la vérité.

Eh bien ! cette lumière qu'ils avaient perdue, savez-vous comment Dieu la fit arriver jusqu'à eux ? Il la leur donna par émissions douces et pacifiques, il leur montra d'abord de lui-même, et uniquement, le côté de la miséricorde. Ses héros ne furent pas, au milieu de ces populations sauvages, des martyrs et des Pères ; non, il leur envoya des hommes d'amour, il fit rayonner leur front d'une auréole de paix, il leur mit sur les lèvres des paroles entraînantes de charité, il les envoya comme des agneaux au milieu des loups ; et c'est aux agneaux qu'est restée la victoire. Au quatrième et au cinquième siècles surtout, les provinces de la Grande-Bretagne, ce que nous appelons aujourd'hui l'Angleterre et l'Irlande, étaient dans tous les sens travaillées par des hommes apostoliques, des évêques, des moines, luttant contre les passions les plus brutales, labourant ces terres neuves encore, des plus éclatants prodiges. De tous les points surgissaient des Saints, illuminant les ténèbres les plus profondes de l'éclat de leurs vertus ; et ces extrémités du monde, mortes, perdues jusqu'alors, palpitaient de la vie toute nouvelle du christianisme.

Et les terres aussi que nous habitons avaient vu se lever la lumière à la fin du cinquième siècle. Il y avait déjà plus d'un siècle que le christianisme nous avait été apporté par des hommes de ce caractère que j'essayais de vous peindre tout-à-l'heure ; mais à peine réchauffée par les feux du ciel, cette terre pas encore assez profondément travaillée se refroidissait. Le flambeau de notre foi qui allait s'éteindre, Dieu, dans sa providence, voulut qu'il se rallumât à celui de

la Grande-Bretagne : elle nous envoya plusieurs de ses saints. De cette glorieuse famille, je dois aujourd'hui détacher saint Gildas, pour vous le montrer dans l'éclat de ses vertus.

La dernière année du cinquième siècle le vit naître. Dieu mit son enfance sous la protection de parents vertueux, et des bras de sa mère il passa dans les mains d'un saint Hiltut, âme généreuse, riche de bénédictions et de grâces, et autour de laquelle brillent, comme autant de glorieuses constellations, plusieurs âmes qu'il a sanctifiées et dont la sainteté est reconnue par l'Eglise. C'est saint Hiltut qui ouvre au jeune enfant sa carrière. Sur le seuil de la jeunesse, il le laisse à quinze ans, mais déjà mûr pour le ciel, pratiquant déjà les austérités d'un anachorète, et tonnant le dos au monde qui l'appelle, qui applaudit à ses nobles qualités, à sa science précoce. Gildas voit une bien différente carrière ouverte devant lui; adolescent encore, il se lance dans les voies de l'apostolat; ses premiers essais sont les travaux d'un apôtre consommé. Entre quinze et vingt ans, il parcourt une partie de l'Irlande, cherchant partout des leçons et de grands exemples, mais aussi cherchant des âmes. Sa voix a déjà de la puissance, il ramène les pécheurs; sa main est pleine de la semence du Seigneur, il la jette avec confiance, et le jeune apôtre recueille déjà une moisson abondante.

Mais ce n'était pas là seulement qu'il devait tracer son sillon : une autre terre l'attendait, c'était la nôtre. A vingt ans il fuit déjà devant les bénédictions et les louanges; son nom est déjà dans toutes les bouches, les peuples se pressent sur ses pas, Dieu donne à son geste la puissance du miracle.

Il n'a cherché, le modeste jeune homme, que la gloire de Dieu, et la gloire lui arrive à lui-même; il la trouve dangereuse, il la fuit. Il a trop laissé son âme s'épanouir sur le chemin du monde : il veut la cacher dans la solitude, et la laisser là s'épanouir en paix, sous le regard de Dieu. Sous la garde du Seigneur, il se confie aux vents et à la mer, et la Providence le conduit non loin de ces lieux, à l'île d'Houat, qu'il salue comme un refuge que Dieu vient de lui ouvrir, comme un sanctuaire où brûlera silencieusement le pur encens de sa prière et de son amour.

Le voyez-vous sur son rocher, ce jeune homme déjà mûr pour le ciel ! à vingt ans, il a déjà derrière lui tout un passé d'apôtre; à vingt ans, il peut paraître devant le tribunal de Dieu et lui offrir la puissance de ses œuvres. Ah ! voilà certes une précocité bien différente de celle de notre siècle. A vingt ans, on est précoce aussi de nos jours, mais à secouer les jougs les plus saints, à rougir de la religion de sa mère, à briser l'empire de la foi pour se courber sous celui des sens; à vingt ans, on est précoce, mais à n'écouter que la voix de ses passions et de son égoïsme, à ne marcher que par les chemins de l'ambition et de la vaine gloire; à vingt ans on est déjà vieux d'incrédulité et de passions satisfaites, mais on est bien jeune de vertu et de bonnes œuvres.

Mais laissons là toutes les précocités de notre siècle pour revenir à notre saint. Ce n'était nullement par égoïsme, je l'ai dit, que saint Gildas avait cherché la solitude; ce n'était nullement parce qu'il refusait le labour, mais il avait craint la vaine gloire, il avait craint d'oublier Dieu. Au reste, que

la volonté de Dieu se manifeste et il la suivra, il sera toujours dans sa main un instrument docile. Et sa solitude même n'est pas inutile au monde : de sa grotte où il s'agenouille, d'ardentes prières s'élèvent vers le ciel, et pour sa patrie et pour ces terres qu'il aperçoit dans le lointain de son île sauvage... et ces prières retombent en grâces et en bénédictions pour les hommes. Non, non, sa solitude n'est pas inutile à ses frères. De pauvres pêcheurs viennent à lui poussés par la curiosité, et de cette voix exercée à toutes les miséricordes de l'apostolat, il ouvre leur cœur, et il y répand du sien le baume des plus douces consolations. Ils croient entendre comme un ange du ciel, et ravis d'admiration ils peuvent dire comme le prophète Elie, de ce vent qui avait caressé sa chevelure : Le Seigneur était vraiment dans ce souffle.

Comme le Seigneur est bon ! comme il est puissant et pacifique dans ses moyens ! Dans saint Gildas il a envoyé une grande grâce, une grande bénédiction pour le pays ; son apôtre, il l'a déposé sur cet aride rocher... la lumière brille... mais personne ne la voit encore. De ces pêcheurs que le solitaire a conquis, il se fait des messagers pour dire aux autres : Regardez là-bas, voyez la lumière que le Seigneur fait briller pour nous : *Lumen ad revelationem gentium* (1).

Et effectivement, à l'accent de ces pauvres hommes, on a bientôt compris qu'il y a dans cette île déserte quelque merveille de la puissance et de l'amour de Dieu. De toutes parts on aborde à l'île d'Houat, et le concours que Gildas

(1) Luc. 2. 32.

avait fui et qui dans l'Irlande se pressait sur ses pas, se renouvelle dans ce désert même qu'il avait cru une inviolable solitude. Dieu est le maître du flambeau qu'il allume, c'est lui qui le tient dans sa main, et il le place où il veut...

Entraîné par l'amour et la vénération des peuples, et aussi cédant à une révélation divine, Gildas passe la mer et vient s'établir dans la presqu'île de Rhuys, dans les ruines d'un vieux château.

Pourquoi fuyait-il son pays il y a quelque temps ? Pour vaquer silencieusement à la prière, se disait-il à lui-même... Nullement ; Dieu préparait ses pieds pour la prédication de l'Évangile, il voulait en faire la lumière et l'apôtre du comté de Vannes. Le pays de Vannes avait reçu la vérité évangélique, il y avait déjà longtemps sans doute ; Vannes, sur son siège épiscopal, avait eu des saints ; les rochers de ses côtes avaient recélé de pieux solitaires qui avaient arraché ses populations à des superstitions atroces. Mais cependant bien des racines encore en étaient restées dans les âmes, bien des monuments de superstitions étaient restés sur le sol, et aussi bien des affections à l'idolâtrie dans le cœur. La foi s'affaiblissait ; cette vieille terre avait besoin d'être remuée par un apôtre.

Après avoir longtemps résisté comme Moïse, Gildas se lève dans la puissance de son apostolat. Dieu lui donne une famille : les premiers pêcheurs qu'il convertit ne veulent plus le quitter, il en forme une communauté, il les organise en milice sainte, il reçoit leurs vœux, chacun de ses enfants devient un apôtre, et ils livrent ensemble le combat du

Seigneur. Au reste, étrange combat, où l'ennemi ambitionne la défaite et vient de lui-même se mettre sous le coup de la parole et de l'amour de saint Gildas! De toutes parts on accourt à lui. La presque ille suffit à peine au concours, les conversions sont innombrables; sa présence prêche seule quelquefois aussi éloquemment que sa parole, et Dieu lui donne surtout cette éloquence toute puissante sur les multitudes, celle du miracle.

Je vous le dirai, Mes Frères : en lisant la suite des prodiges de saint Gildas, j'ai surpris sur mes lèvres comme un sourire sceptique. Tous, nous avons appris dans ce malheureux siècle, plus ou moins, à douter. Nous enfants des prodiges, nous qui sommes nés des miracles de ces grands saints, de ces hommes de mansuétude qui ont apporté la foi à ces contrées où nous vivons, nous qui avons été tous, quand même nous ne le voudrions pas, secqués sur cette terre du froc de ces vieux moines, eh bien! nous faisons une orgueilleuse critique de leurs miracles que nos pères nous ont racontés dans toute la naïveté de leur foi. Cependant lorsque nous en doutons, nous prouvons surtout une chose : la faiblesse et les bornes resserrées de notre intelligence. Le miracle pour ces hommes grossiers était peut-être le seul argument qu'ils pussent comprendre, il n'y avait que lui qui pût les secouer de leur barbarie, il n'y avait que cette vive lumière qui pût les éblouir. Dieu a argumenté avec sa toute-puissance et son amour, et voilà tout; je me prosterne et je crois.

Nos pères croyaient aussi et ils se convertissaient. Il y avait des conversions parmi les petits. C'est dans cette classe

que l'Évangile fait ordinairement ses premières conquêtes, c'est dans les cœurs brisés, humiliés, pleins de douleurs qu'il trouve le plus de sympathie; ceux que le monde et son orgueil foulent et compriment, comment ne s'élanceraient-ils pas par cette voie que Dieu leur ouvre, pour respirer librement et s'élever joyeusement à lui? — Il y avait aussi des conversions parmi les grands; la parole de Dieu les frappe terriblement d'abord, car elle est la parole de celui qui a crié sur la terre : *Vœ vobis divitibus* (1), mais elle les frappe pour les amollir, les sauver. Le comte de Vannes, souverain de ces contrées, et comme tous les souverains d'alors, souvent tyran cruel, vient à lui comme les autres. Il répand son âme à ses pieds, avec ses larmes. Après lui avoir dû sa conversion, il ambitionne son amitié, et le Saint la lui accorde avec empressement. Comment repousserait-il ce cœur? il va le tenir dans sa main, et les dispositions du cœur du prince sont le bonheur ou le malheur du peuple. Il va tenir ce cœur dans sa main : quelle mansuétude, quel amour il va lui inspirer pour ses pauvres sujets! Gildas est désormais à double titre la providence du comté.

Il devait l'être à un autre bien plus doux encore. Dans le palais du comte, croissait une jeune vierge, sa fille, aimée de Dieu et des hommes, sainte Triphine. Gildas prend sur cette âme candide, un irrésistible ascendant; elle l'écoute comme l'organe de Dieu, elle le révère comme un prophète, comme la ressemblance la plus parfaite du Christ. Elle recherche,

(1) Luc. 6. 24.

elle écoute ses leçons avec avidité; chacune de ses paroles réveille en elle des échos d'amour, de chasteté, de dévouement; son âme est comme la fille et la sœur de celle de saint Gildas, et Dieu l'associe à son apostolat.

Une femme apôtre au milieu de ces populations plus qu'à demi sauvages!.. Oui, une femme apôtre, et ce n'est pas la première que Dieu a suscitée. Les Gaules avaient entendu, sainte Geneviève, et presque à la même époque, sainte Clotilde conduisait comme par la main les Francs à la lumière de l'Eglise catholique; plus tard la conversion des Anglais était encore due à une Sainte. La vérité peut-elle prendre une expression plus touchante et plus pure que la voix d'une femme? la miséricorde de Dieu, sa charité pour les âmes peut-elle s'exprimer mieux que par le dévouement et l'héroïsme d'une femme? La vérité, pour les barbares, se prouve bien moins par le raisonnement que par l'amour. « Nous vous croyons parce que vous aimez » : ces paroles des Arabes à l'évêque d'Alger, voilà le cri de toutes ces populations barbares. Et n'est-ce pas dans un cœur de femme que la vérité catholique excite le plus d'amour? Je dis dans le cœur d'une femme apôtre; et tous les siècles ont besoin de ces apôtres : il y en a besoin dans la famille, il y en a besoin pour la consolation de tous les maux, le pansement de toutes les plaies du corps et de l'âme, et cette ville est une de celles où brille le plus vivement, où s'exerce dans toute sa force ce double apostolat.

Sainte Triphine épouse un comte puissant; par l'ascendant qu'elle exerce sur son père et sur son époux, elle est la

douce providence des peuples. Mais voilà que de terribles malheurs viennent fondre sur la noble et chrétienne famille. L'époux de la Sainte meurt dans une défaite, et elle-même succombe frappée du même glaive. Saint Gildas, où était-il? quand Dieu frappait ainsi ceux qu'il aimait. Le bruit de ces malheurs n'était pas arrivé jusqu'à lui, car il avait quitté Rhuy : sa gloire l'importunait, il avait voulu, au moins pour un temps, retremper son âme dans la retraite, il s'était retiré dans le creux d'un rocher, sur les bords du Blavet.

Aimable Saint, partout dans notre pays nous retrouvons donc vos traces. Que de lieux qui nous rappellent vos vertus et votre vie héroïque! Oui, Mes Frères, partout les vestiges apostoliques de saint Gildas et aussi de beaucoup d'autres saints... car Dieu pour cette terre a été prodigue de saints et d'apôtres. Mais ces traces bénies ne les avons-nous pas perdues? les suivons-nous? Nous suivons plutôt les traces de quelques célébrités historiques, nous disons : Là, tel combat s'est livré, tel événement s'est accompli; mais les voies des saints nous les ignorons, nous les abandonnons, et cependant il n'y a que celles-là qui mènent au ciel.

A la voix d'un père éploré il accourt à Vannes. Le comte est à ses pieds, il a assez de confiance en sa puissance auprès de Dieu pour lui demander la résurrection de sa fille; et saint Gildas inspiré d'en haut, commande à la jeune femme de se lever et elle se lève. Cette résurrection, je n'ai pu garder le silence sur elle. J'aurais été coupable de me taire par une vaine crainte de blesser quelques susceptibilités sceptiques. Quoi! je me serais tu! et cette résurrection est

le point culminant de la vie de saint Gildas, elle est rapportée par tous ceux qui ont raconté sa vie, elle est consacrée par la liturgie, par des monuments dont plusieurs sont encore debout, elle a laissé longtemps un profond souvenir dans le cœur des peuples ! Je me serais tu ! et cette résurrection est un des grands faits qui ont contribué le plus puissamment à établir le christianisme dans ces contrées ! J'aurais montré la radieuse figure de saint Gildas à ses enfants et j'aurais arraché le plus beau fleuron de sa couronne ! Ce n'est pas un prêtre par la main duquel s'opère chaque jour le plus auguste des miracles, qui s'étonne des merveilles de Dieu et qui craint de les raconter.

Saint Gildas le Thaumaturge est aussi un prophète. Sur cette presqu'île de Rhuy battue des vents et des flots, l'inspiration de Dieu est descendue, et de l'âme de saint Gildas elle a fait jaillir de sublimes paroles.

Le père et l'apôtre de nos contrées, il n'oublie pas le reste de l'Eglise ; de son monastère il suit les événements qui s'accomplissent dans le monde, et ses écrits font foi de sa sollicitude universelle. Il n'oublie pas surtout sa terre natale ; de sa cellule il tourne les yeux vers elle, il prête l'oreille à tous les bruits qui lui arrivent de ce côté. Il l'avait laissée florissante par sa foi et ses vertus, mais la génération de saints qu'il y avait vue dans toute la vigueur de sa prédication, commençait à s'éteindre. N'entendant plus la voix des apôtres, la Grande-Bretagne se rendormait, les vices l'envahissaient, les grands retournaient à leur férocité et à leurs passions. Pendant le sommeil des pontifes et des prêtres,

l'ennemi jetait sa semence parmi la semence du Seigneur, et partout elle fructifiait le vice et la mort. Ah ! c'était un désolant tableau pour saint Gildas ! et Dieu ne lui déroula pas ce tableau pour le présent seulement, il lui montra dans l'avenir les maux qu'il réservait à cette terre coupable, si elle restait infidèle. Il lui fit entendre dans une vision le bruit lointain d'une armée de barbares s'ébranlant déjà pour se jeter sur la Grande-Bretagne. C'est au sortir de cette vision qu'il a écrit ce livre plein de menaces et d'effroi qu'il a intitulé : *De la ruine de la Bretagne*.

Ce livre, nous l'avons ; cette prophétique parole est arrivée jusqu'à nous ; son âme vit pour nous, avec tout son amour, toute sa force, son zèle brûlant pour la maison de Dieu, dans ses terribles apostrophes aux prêtres, aux moines prévaricateurs, aux grands et aux rois qu'il rappelle à la justice et à la miséricorde, qu'il secoue de leurs vices et de leurs passions. Saint Gildas le pauvre moine, l'anachorète de l'île d'Houat, le prédicateur du comté de Vannes, saint Gildas le Thaumaturge qui ne vit que dans le ciel et dans les souvenirs et les cœurs, qu'on le prenne si on veut pour un personnage fantastique, de pure imagination, issu du cerveau de quelque légendaire ; — il en est, et heureusement ils ne sont pas ici, qui ont besoin de douter de tout — mais celui qui a écrit puissamment ce livre dont je parle, c'est bien un être réel, c'est bien un homme d'une grande âme, d'un ardent amour, et ne connaissons-nous saint Gildas que par son livre *De la ruine de la Bretagne*, ce serait pour nous un grand saint, un grand prophète, et un apôtre. C'est comme le dernier cri

de son âme, son testament à la terre... Après ce grand éclat, il sent que sa mort approche, il se recueille doucement pour mourir.

Mais il ne veut pas qu'il y ait de bruit autour de sa couche de mort; il ne veut pas entendre ses louanges lorsqu'il va mourir, ni les pleurs des pauvres et de ceux qu'il a convertis. Ah, s'il pouvait mourir comme le Sauveur d'une mort d'ignominie! Il a souvent ambitionné le martyr : Dieu le lui a refusé, le lui refuse encore. Les hommes ne veulent entourer sa mort que de gloire. Puisque la mort ignominieuse n'est pas possible, la mort obscure et paisible, en présence de Dieu seulement, du moins le sera.

Il y avait un lieu qui par dessus tous les autres avait ses affections, et il en a été de même de tous les saints. Ce n'est pas la terre, ce ne sont pas les pierres qu'ils aiment, mais en certains lieux, ils ont été en communication plus intime avec Dieu; en certains lieux, ils ont reçu une plus grande effusion de la grâce, Dieu a parlé plus amoureusement à leurs âmes; en certains lieux, le ciel a été plus que partout ailleurs pour eux rapproché de la terre; de certains lieux, ils ont eu comme une vue plus claire sur l'éternité. Pour saint Gildas, l'île d'Houat était ce lieu privilégié; vous vous y rappelez son premier séjour. Il avait laissé dans son âme, les plus doux, les plus saints souvenirs. Il y revenait de temps en temps, pour y retrouver sa première paix, ses premières pensées, la trace de ses premiers pas sur le sol de la Bretagne-Armorique, et comme l'écho des paroles que Dieu y avait adressées à son cœur.

Voulant que sa première couche d'anachorète devint son lit de mort, accompagné de quelques frères il s'embarqua paisiblement pour l'île d'Houat. A la fin de sa carrière apostolique, il en recommence comme le noviciat; mais cette fois-ci ce sera pour lui comme le noviciat de la gloire éternelle. Il se livre avec une ardeur toute juvénile à ses premières austérités; mais un ange lui apparaît une nuit pendant son sommeil, et lui révèle que dans huit jours il sera délivré de son corps mortel. Il s'éveille, rend grâce à Dieu de la bonne nouvelle, et le lendemain il l'annonce à ses frères.

Cette nouvelle, joyeuse pour lui, mais triste pour ses moines, arrive bientôt à son monastère de Rhuys. Tous veulent venir recueillir son dernier soupir et ses dernières paroles; et ses derniers moments ne seront pas aussi obscurs, aussi silencieux qu'il l'avait cru. Bien plus, à cet adieu de son serviteur à la terre, Dieu convoque par une révélation mystérieuse, des moines de l'Irlande. C'est comme s'il voulait retremper la vie monastique, pour ces contrées, dans les dernières paroles et les dernières effusions de l'âme de saint Gildas.

Inclinons-nous avec ses frères sur son lit de mort pour recueillir ses dernières paroles. Son visage est tout radieux, il reflète déjà les joies du ciel; sa voix résonne douce et miséricordieuse, elle a pris un accent tout céleste, on dirait qu'il parle déjà du sein du bonheur éternel. C'est la paix, la concorde qu'il prêche à ses frères; c'est par l'amour qu'il a été puissant sur les peuples : il ne leur laisse d'autres armes

que l'amour. Il n'a eu d'autre mission que celle de concilier et d'unir, il craint d'être après sa mort un sujet de dissension. Des moines étrangers sont venus, ils vont disputer ses restes à ses enfants. Il leur recommande de livrer sa dépouille mortelle dans une barque, non pas au caprice des flots, mais à la volonté de Dieu : il saura, lui, les donner à la terre qui doit les posséder. « Que le Dieu de paix et de dilection demeure toujours avec nous ! » Voilà ses dernières paroles, son dernier soupir, le résonnement de son âme qui quitte la terre pour s'envoler à Dieu.

La dispute qu'il avait prévue s'élève effectivement après sa mort, mais Dieu la tranche par un prodige... et la terre de l'Armorique se glorifiera à jamais des restes précieux de saint Gildas. Mais ce ne sont pas seulement les restes qui nous demeurent : son souvenir vit dans tous les cœurs. C'était un deuil par toute la terre de l'Armorique, et bientôt au deuil, succède un culte universel. Pendant plusieurs siècles son nom est dans toutes les bouches, et notre pays poursuit ses destinées souvent glorieuses, en n'oubliant jamais le patronage de saint Gildas. Plusieurs sanctuaires lui sont dédiés, son nom est donné à plusieurs paroisses et les Bretons se glorifient de le porter.

Son histoire est écrite bien souvent, sans doute, avec une foule de détails, avec une multiplicité de faits prodigieux, dont plusieurs n'ont pas les caractères de la réalité historique ; nous en sourions orgueilleusement quelquefois ; mais cela que prouve-t-il ? l'amour de nos pères pour saint Gildas leur patron. Il a occupé leur cœur et leur imagination, il a

été le sujet des récits populaires ; l'amour a fait de sa vie comme un poème sacré où chacun au gré de son cœur a voulu former son épisode. C'est, je le sais bien, l'excès de l'amour ; mais nous, pourquoi reprocherions-nous cet excès à nos pères quand nous sommes précipités dans l'excès contraire ? Pour plusieurs que reste-t-il de saint Gildas ? son nom seul et sa statue. Pour combien d'entre vous, les circonstances que je viens d'exposer, n'ont-elles pas été un fait entièrement nouveau ? Par cette indifférence, sommes-nous dans l'esprit de l'Eglise ? Elle nous donne un patron, un père, un modèle, et pour l'imiter ne faut-il pas que nous connaissions ses vertus ? Notre confiance en lui ne sera-t-elle pas en proportion de la connaissance que nous aurons de ses perfections et de l'action qu'il a exercée sur la terre ? sa puissance dans le ciel, ne la mesurerons-nous pas sur la puissance que Dieu lui a donné d'exercer ici-bas.

Aussi, Mes Frères, je me suis borné à vous conduire à votre patron, je me suis contenté de vous découvrir sa radieuse figure, de vous esquisser son histoire ; je vous laisse maintenant à ses pieds et je vous crie : *Inspice et fac secundum exemplar* : Regardez et faites suivant ce modèle (1). Toutes les conclusions qui résultent des faits que je vous ai exposés, j'aurais voulu les tirer, mais vous les déduirez bien vous-mêmes, car elles sont de la déduction la plus facile.

Je me contenterai de vous dire : Voyez saint Gildas, quel a été son point d'appui pour soulever cette contrée de son

(1) Exod. 25. 40.

indifférence et de ses superstitions? Son cœur. Il a été puissant parce qu'il a aimé, parce qu'il a passé comme Jésus-Christ en faisant du bien à tous les souffrants et à tous les faibles. Et nous aussi, aimons, et nous participerons à cette puissance. L'amour, la charité, oui voilà la véritable force que Jésus-Christ a apportée sur la terre, c'est le feu qu'il a allumé et auquel rien ne résiste. Celui qui aime sera toujours puissant en œuvres, celui qui aime pourra toujours présenter une vie méritoire au tribunal suprême, n'aurait-il exercé son amour que par la prière.

O bienheureux nos pères, qui furent ranimés par la charité de saint Gildas! O mon Dieu, envoyez-nous encore des hommes de dévouement et d'un pareil héroïsme! Nous ne sommes pas des barbares comme ceux qu'il régénéra, nous sommes plutôt fiers de notre civilisation; mais quand même nous ne le voudrions pas, la barbarie nous a envahis par bien des côtés, la vertu et la vérité ont, chez nous, perdu bien du terrain. Il y a chez nous des réformes à faire dans les mœurs, depuis celles de l'enfant jusqu'à celles du vieillard; il y a des âmes à ramener, il y a une œuvre de régénération à accomplir par beaucoup de sueurs; ô mon Dieu! pour cette œuvre envoyez-nous des hommes d'amour.

Mais les hommes de dévouement nous manquent-ils? De pieux laïques ne donnent-ils pas partout l'exemple d'une généreuse charité, et cette ville est-elle privée de leurs bienfaits? De pieux prêtres, avec un zèle infatigable, ne sont-ils pas partout à l'œuvre, et cette ville est-elle encore privée de ces glorieux exemples? Oui, le clergé à cette

époque, est à la hauteur de sa mission, et c'est si incontestable, qu'un prêtre peut le dire. Mais le clergé des paroisses a plutôt la mission de conserver que celle d'étendre. Dieu lui a donné une famille et il lui a dit : A toi de soulager tous les maux de mes enfants, de fortifier toutes leurs faiblesses. Ailleurs, il y a des besoins auxquels il ne peut pas toujours s'étendre; il y a mille combats à soutenir, pour lesquels il n'a pas assez de loisir. Le glorieux abbé de Rhuy, saint Gildas, nous résoudra cette question.

Son cœur ardent de charité, il l'avait mis sous la sauvegarde de la vie religieuse. Par le triple vœu d'obéissance, de chasteté, de pauvreté, il avait vaincu les trois concupiscences, les trois grands vices, l'orgueil, la chair, la cupidité, qui en nous s'opposent à l'amour; car lorsque nous n'aimons pas nos frères c'est que nous nous aimons trop nous-mêmes, ou bien que par la passion impure nous mettons notre âme sous nos deux pieds, ou bien que notre cœur est attaché aux biens de la terre. Ce triple lien du mal, tout chrétien doit le rompre sans doute, et il n'est chrétien qu'à cette condition; mais il reste dans le monde, et il est exposé à ce que les liens rompus se renouent, et des soucis souvent légitimes nuisent à l'ardeur et à l'universalité de son amour. Le religieux, le moine, a fait une rupture plus radicale; lui, il ne tient plus au monde que par la charité qu'il porte à tous les hommes; il a dompté son orgueil par l'obéissance absolue; et par le vœu de pauvreté, il a rejeté toutes les possessions terrestres. Il n'a pas gardé de cette terre le plus léger grain de poussière, et son âme s'élançait libre et comme une flamme déliée,

jusqu'à Dieu où elle puise l'amour qu'elle fait rejaillir sur les hommes, en œuvres puissantes. Le religieux, oui voilà le héros de la charité, oui voilà l'homme qu'il nous faut. Les ordres religieux, voilà les ailes de l'armée de l'église militante; c'est par eux qu'elle circonviendra le mal et qu'elle le vaincra. A la vue des œuvres d'un saint Abbé, il nous est bien permis de faire entendre un vœu qui s'élève aujourd'hui de toutes les âmes catholiques.

Je vous laisse, Mes Frères, je vous le répète, aux pieds de saint Gildas; serrez-vous autour de lui, aimez comme lui, afin de mériter d'aimer avec lui dans l'éternité.



Panegyrique de saint Louis, roi de France (1).

Votre Patron, Mes Frères, est bien glorieux. La vie de saint Louis est une des magnificences de notre histoire, une des gloires les plus éclatantes de l'Eglise. Je veux pendant quelques instants arrêter vos regards sur cette vie si grande et si pure. Cet éloge de saint Louis, ce sera un hymne à la gloire de Dieu, car saint Louis c'est l'homme de la grâce, jamais l'homme de l'orgueil, et son action quelque grande qu'elle fût, n'eut d'autre mobile que l'amour divin.

L'an 1226, Louis VIII mourait, laissant pour roi à la France un enfant de douze ans; cet enfant, c'était saint Louis, mais dans son cœur s'étaient développées déjà les plus nobles, les plus saintes qualités; son innocence était comme la fleur de sa sainteté, de sa gloire et de celle de la France. Cette jeune âme, aussi, Dieu l'avait donnée à former à une mère selon son cœur, à une femme forte que la France doit à

(1) Prêché à Lorient, le jour de la fête patronale.

jamais bénir. Dans Blanche de Castille, que le rôle d'une mère nous apparaît sublime dans l'éducation de son enfant ! Dans l'âme maternelle l'enfant lit Dieu, pour ainsi dire ; dans la parole maternelle, c'est la parole divine qu'il entend ; soutenu par sa mère, il entre dans la vie, et la première impulsion est si forte, que presque toujours c'est dans la même direction qu'il s'avance jusqu'au tombeau. Toute grandeur ou toute corruption a sa source dans l'éducation maternelle, et la régénération du monde, Dieu la commence par celle des mères.

Il voulait élever, glorifier la France : il revêtit de sa force Blanche de Castille, et dans cette âme vigoureuse se trempa celle de saint Louis, et sur le modèle de l'âme de saint Louis se régénéra, se façonna toute une époque. La grande reine fit à son fils une éducation politique tout évangélique, c'est-à-dire bien forte et bien simple. Régner, lui apprit-elle, ce n'est pas jouir de la terre, ce n'est pas s'environner de splendeur aux yeux des peuples, d'une splendeur qu'ils paient de leurs sueurs et de leurs larmes ; non, régner c'est tenir la place de Dieu, c'est travailler à étendre le règne de Dieu, à vivifier la société par la justice et par la charité. L'intelligence d'un roi doit être surtout dans son cœur ; la droiture, l'efficacité du génie n'est qu'à la condition de la pureté et de l'innocence : « O mon fils, j'aimerais mieux te voir mille fois mort que coupable d'un seul péché mortel. »

Mais régner c'est aussi tenir le glaive d'une main forte ; un roi a épousé la nation qu'il gouverne, il ne doit céder sur aucun de ses droits ; dans son présent, c'est son avenir qu'il

défend, et souvent l'avenir de l'humanité tout entière. Dans le passé de l'histoire, pour appuyer ses leçons, Blanche montrait à son fils les exemples glorieux de ses ancêtres, et bientôt elle eut à les lui faire appliquer sur le champ de bataille. A quatorze ans, Louis IX tira l'épée contre une féodalité frémissante et Blanche de Castille lui soutenait le bras ; devant un enfant de quatorze ans et devant une femme, les seigneurs les plus puissants, des princes et des rois prenaient la fuite et venaient à leurs pieds demander merci et s'avouer vaincus.

Louis entre dans sa majorité avec la conscience de sa force, plein de confiance dans la protection du ciel et dans les destinées de la France. Les orgueilleux ennemis de la monarchie se dressent de nouveau. Avec une héroïque intrépidité il leur fait face, il les frappe de son invincible épée, et puis quand il les a vaincus, avec une magnanimité toute royale il leur pardonne. Sur ces guerres qui déchiraient le sein de la patrie, comme son âme pieuse gémissait ! et lorsque, suivant sa royale expression, il avait conquis la paix, comme sa main si habile à tenir l'épée se montrait plus habile encore à panser les plaies de son peuple !

Mais le cruel égoïsme des seigneurs, leur ambition jamais éteinte, devaient troubler encore les saints embrassements de la France et de son roi. Une ligue terrible se forme contre saint Louis ; ses anciens ennemis reparaissent dans la lice, ils reparaissent derrière trois têtes couronnées. Le Seigneur est avec moi, qui prévaudra contre moi ? s'écrie-t-il avec le Prophète, et il s'élançe ; deux fois il écrase ses

ennemis, et l'héroïsme de Taillebourg reste un des faits les plus glorieux de notre histoire.

Il n'avait que vingt-six ans, le monarque dont le front brillait déjà d'une auréole de gloire qui ne pâlisait auprès de celle d'aucun des plus grands et des plus saints rois; il n'avait que vingt-six ans, lorsque la France l'accueillait au retour de ses triomphes, avec des bénédictions et des larmes d'amour. L'Europe contemplant avec admiration cette gloire si pure que n'avait souillée aucune injustice; pontifes, rois, empereurs le prenaient pour arbitre, et par sa sainteté, la force de son âme, il avait conquis un véritable ascendant sur le monde.

Mais déjà le tombeau semblait s'ouvrir pour saint Louis, une maladie cruelle le mettait aux portes de la mort; tout un peuple veillait, on peut le dire, auprès de son lit de douleur; avec les prières d'une mère, les prières de la France pour lui montaient au ciel. Dieu, alors, l'eût-il appelé à lui, sa place dans nos annales restait à jamais belle et glorieuse; il était déjà mûr pour la cité des saints; mais à sa vie et sa mort, Dieu voulait attacher plus de gloire. Sous les larmes de sa famille, sous celles de son peuple, sous un rayon de la miséricorde divine, il s'éveille comme d'un profond sommeil: La lumière d'Orient, dit-il, a brillé sur moi et m'a rappelé des portes de la mort, ... et il demande la croix. Il fait vœu de s'élancer, à la tête de son peuple, à la délivrance des Lieux-Saints, alors, comme de nos jours, au pouvoir des infidèles. Il demande la croix! — à cette demande, je vois les siècles d'indifférence et d'impiété

qui sourient. Elle n'est pas difficile aujourd'hui, la justification des croisades; mais ce n'est pas là ma tâche; c'est aux saintes pensées, aux pensées personnelles de saint Louis que je m'arrête. De son lit de douleur il entend les gémissements des chrétiens de la Terre Sainte, il voit foulé par les barbares, ce sol sacré où s'est empreinte la trace des pas de Jésus, ce sol labouré par ses miracles d'amour. Des Lieux-Saints, comme d'un redoutable avant-poste, il voit le mahométisme qui menace la chrétienté de son cimetière. Le glorieux rôle de repousser les barbares, de venger les chrétiens, de replanter la croix là où elle s'éleva si glorieusement pour le monde, de faire de cette terre de la Palestine comme un sanctuaire où les hommes de fer de ce temps puissent venir se délasser de leurs discordes, s'embrasser au pied de la croix, s'amollir au souvenir des souffrances d'un Dieu et se régénérer par des larmes d'amour, ce glorieux rôle, les monarchies chrétiennes semblent l'avoir laissé; c'est à la France à le reprendre, c'est surtout pour la défense de la chrétienté et les intérêts de la foi, que le roi très-chrétien porte le glaive. — Aux yeux d'un chrétien ces pensées sont assez grandes et assez sublimes, elles sont bien au-dessus des mépris et des sarcasmes, et les siècles d'indifférence, avec leurs petits mobiles, leurs intérêts mesquins et terrestres, n'ont pas le droit de reprocher au saint roi et à son peuple ces grands mobiles de la charité et de la foi. Ne nous arrêtons pas à les écouter, Mes Frères, ces accusations de l'indifférence et de l'impiété; voyons toute une nation se levant

à la voix de son monarque et se préparant saintement aux sacrés combats ; voyons les haines qui s'éteignent , les passions qui cessent de gronder ; voyons saint Louis qui donne à son peuple , avant son départ , comme le baiser de paix.

Comme toute la nation s'associe , au moins par ses vœux , à la sainte entreprise ! quelles bénédictions accompagnent saint Louis lorsque des mains du pontife , il va prendre à Saint-Denis l'étendard sacré de la monarchie , lorsque , entouré de ses barons , il fait voile vers l'Égypte au chant des hymnes sacrés ! Tout cela , on dirait que ce n'est que de la poésie , tant nous sommes loin de cette époque , de ces mœurs si profondément catholiques !

L'Égypte , Mes Frères , il y a cinquante ans , un pied puissant y imprimait sa trace ; un homme de génie avait été poussé par de grandes pensées vers les rivages de l'Égypte . A la vue de cette vieille terre , il tressaillit , il croyait voir dans un avenir tout prochain la réalisation des vues de sa profonde politique ; il se trompa , mais ce fut une illusion sublime . A la vue de l'Égypte , saint Louis aussi tressaillit , mais cette vue , on peut le dire , éleva son âme à des pensées plus grandes , parce qu'elles étaient plus saintes . Le voilà , le moment d'accomplir cette œuvre de propagation chrétienne , après lequel il a tant soupiré ! l'enthousiasme double la force de son âme , il découvre sa noble tête pour implorer les bénédictions du ciel... Jamais , s'écrie un des croisés , je ne vis plus beau chevalier . C'est le cri de l'armée tout entière . Sa beauté , c'était le

rayonnement du noble enthousiasme , des saintes pensées de son âme ; ce jour-là , l'on put voir que la piété était bonne à quelque chose . Saint Louis s'élançait dans les flots l'épée à la main , son armée le suit , et bientôt les infidèles ont pris la fuite . Pour prix de cette victoire , les croisés entrent dans Damiette . Devant eux s'ouvrait une perspective magnifique de conquêtes et d'exploits . Louis s'y préparait en purifiant son cœur par l'humilité , la mortification et la prière : ce sont là les œuvres fortes qui appellent les bénédictions du ciel . Mais l'armée de saint Louis , par ses désordres , attirait sa colère . Elle éclate... Deux victoires désastreuses pour les vainqueurs eux-mêmes épuisent l'armée des croisés . Louis voit périr son frère , victime de sa témérité , avec l'élite de la chevalerie française . Il supporte tout avec une inaltérable patience , il se courbe sous la main de Dieu . Elle frappe toujours . Ce ne sont bientôt plus des soldats qu'il doit conduire au combat ; il ne voit plus autour de lui que des hommes dévorés par la famine et des malades à exhorter et à introduire au ciel . Le héros de Taillebourg et de Damiette entend admirablement bien le rôle de père : il s'incline avec amour vers ces pauvres moribonds , il les console , il les ranime par de glorieuses espérances .

La main de Dieu frappe toujours , et elle le frappe lui-même . La maladie l'atteint ; exténué , presque mourant , il tombe aux mains de ses ennemis avec son armée presque tout entière .

Et voilà donc les effets de cette croisade que Dieu sem-

blait avoir inspirée lui-même... Oui, les voilà, et qui osera condamner la Providence? La captivité de Louis, c'est la glorification du Christianisme et de la France. Un chrétien et un roi dans les fers, c'est là le grand spectacle que Dieu a voulu donner aux infidèles et au monde. Le chrétien, c'est cet homme fort qui se courbe avec une invincible résignation sous le poids de ses douleurs propres et de celles de la France, c'est cet homme à qui il n'échappe pas un murmure, pas un mot de plainte pendant la plus cruelle captivité. « Si Mahomet m'avait fait la moitié de ces maux, s'écrie l'un des barbares, depuis longtemps j'aurais abandonné son culte. » — Le roi, c'est cet homme qui conserve devant ses vainqueurs une attitude noble et fière; car il sait qu'en lui, c'est la France tout entière qui est en présence des barbares. Le soudan l'invite à un festin : « Non jamais, répond-il; le roi de France ne se donne pas en spectacle. » On fixe le prix de sa rançon : « Voilà de l'argent, répond-il, pour les autres prisonniers, mais un roi de France ne se rachète pas au poids de l'or; en échange de ma liberté prenez Damiette. » Il sort triomphant de ses fers, dictant des conditions à ses vainqueurs; et l'Asie musulmane tout entière s'émeut, et dans son admiration elle s'écrie : Quelle religion que la religion chrétienne! Quelle nation que la France! Voilà, Mes Frères, voilà les glorieux effets de la croisade.

Saint Louis ne pouvait s'arracher à l'Orient : il y laissait des prisonniers, il y laissait les Lieux-Saints encore captifs. La nouvelle de la mort de Blanche, sa mère bien-aimée,

retentit tout à coup dans son camp comme un coup de tonnerre : « O mon Dieu ! s'écrie-t-il au milieu de ses sanglots, soyez béni pour m'avoir conservé longtemps une mère si digne de mon amour; vous me l'enlevez, soyez béni encore. » — Il entend la voix de Dieu, la voix de la France qui l'appelle : il revient dans son royaume.

Comment accueillerions-nous un homme qui reviendrait aussi malheureux que saint Louis? Nous l'accueillerions par des reproches, nous ne savons aller qu'au devant de la gloire, nous tournons le dos à l'infortune. Les peuples d'alors avaient leur résignation et leur patience, ils savaient s'incliner sous la main de Dieu. Les malheurs de la Terre-Sainte, ils ne les attribuaient pas à leur bon roi, mais à leurs propres crimes; ces désastres, ils les offraient à Dieu comme une expiation. Aussi saint Louis voyait partout éclater sur son passage des témoignages touchants d'amour; lui, au milieu du concours des peuples, il s'avancait tristement : dans sa profonde humilité, il s'attribuait les malheurs de la Terre-Sainte. Il avait hâte de fermer toutes les plaies de la France, par l'administration la plus chrétienne et la plus sage.

Le guerrier a été admirable, le législateur l'efface; mais le guerrier et le législateur sont entés sur le même cep, Jésus-Christ. Sa piété a fait sa force sur le champ de bataille, sa piété fait encore sa force quand il entreprend de régénérer la France. Le roi n'a le pouvoir que pour étendre le royaume de Dieu, que pour rapprocher, le plus possible,

la cité terrestre de la cité céleste, que pour faire pénétrer la vérité évangélique jusque dans les entrailles de la société, lui donner cette vérité pour âme, pour mobile unique, et pour richesse. Voilà son principe, principe dont l'absolu et la simplicité feront rire ou effraieront bien des intelligences de nos jours. Mais l'œuvre de saint Louis est sublime et justifie le principe.

Par ce que nous voyons de nos jours, nous ne pouvons guère nous faire une idée des abus d'alors; la société, depuis, a été bouleversée, transformée bien des fois. Une aristocratie orgueilleuse, toute puissante, avait le pied sur le cou du pauvre peuple; entre le peuple et le trône, elle se tenait comme une barrière infranchissable. Naturellement, le peuple gravitait vers le trône, mais il trouvait la main de fer des seigneurs, qui le repoussait, le clouait à son ignominie; le pouvoir royal était pour lui, comme un soleil bienfaisant, caché d'un nuage. Louis l'écarte, ce nuage : jusqu'au trône, il ouvre une voie large et facile; par cette voie, les gémissements, les réclamations des opprimés monteront jusqu'à lui. Son trône, il le rendra accessible à tout ce qui se plaint et qui souffre, et toujours l'on pourra, de la justice ou plutôt des caprices des tyrans, en appeler à la justice du monarque. Cette royauté, il ne la montre pas au peuple, environnée de splendeur, dans l'appareil de sa puissance. Touchante image de Jésus-Christ, qui ne fait briller, dans sa divine personne, que l'amour, il s'enveloppe d'aménité et de douceur, il voile sa majesté sous sa bonté; et son peuple, pour le presser sur son cœur, il l'appelle au pied du chêne de Vincennes.

Grand Saint, vous nous êtes apparu sublime, lorsque, dans votre pieux enthousiasme, vous vous élançiez pour combattre les combats du Christ, lorsque, dans les fers, vous souteniez à une si grande hauteur, devant les barbares, et la gloire du christianisme et celle de la France; mais au pied du chêne de Vincennes, distribuant la justice comme un père le fait à ses enfants, nous vous aimons encore davantage. Le chêne de Vincennes, voilà ce que la France n'oubliera jamais; et cette mansuétude, cette candeur royale, sera sans doute une de vos premières gloires dans l'éternité.

Saint Louis reprend le manteau de la royauté, il remonte sur son trône quand il s'agit de châtier les oppresseurs et les tyrans; contre eux, il devient l'incorruptible organe, l'inflexible ministre de la justice : Jésus-Christ aussi, lui, n'avait fait retentir le tonnerre de sa voix que contre les puissants et les riches.

Parmi les oppresseurs, il trouve son propre frère. Eh bien! il l'humilie et le force à s'incliner sous une sentence royale; il lui donne tort contre un pauvre gentilhomme qui tremblait. Un des chefs les plus terribles de la féodalité, Enguerrand de Coucy, se souille d'un triple meurtre; Louis le fait traîner devant son tribunal. Pour se défendre de la justice du roi, il se retranche derrière son nom, sa puissance, derrière toute la féodalité dont les droits semblent attaqués en lui; les plus puissants seigneurs sont là, la main sur leur épée; c'est une véritable bataille entre la monarchie protectrice du peuple et la tyrannie des seigneurs; mais Louis triomphe comme à Taillebourg et à Damiette. L'affaire

s'instruit en toute rigueur, une sentence de mort va frapper le coupable, les grands quittent leur attitude orgueilleuse et se jettent aux pieds du roi. Sa bonté lui arrache un pardon, mais nullement au détriment de la justice : Enguerrand de Coucy n'est absous qu'aux plus terribles conditions.

En vain les seigneurs coupables se retranchent dans leurs châteaux et leurs places fortes. Quand ses sentences ne peuvent les atteindre, son épée les trouve, et le roi pieux est terrible comme la foudre, lorsqu'il faut terrasser l'injustice.

Et dans tous ces actes, Mes Frères, jamais d'égoïsme, jamais d'orgueil ; il ne songe jamais à l'accroissement de son pouvoir, toujours c'est le bonheur de son peuple qui le préoccupe. Jésus-Christ est venu apporter la justice sur la terre ; à ce don, à cet héritage, il veut faire participer le dernier de ses sujets. Oh ! quelle admirable législation lui dicte cet amour, cette soif de la justice ! Cet édifice sublime devant lequel s'inclinent les juristes et les philosophes, c'est sa piété qui l'élève, rien que sa piété. Son bon sens chrétien, son amour de Dieu et des hommes, l'ont mis à la hauteur de la mission si difficile de législateur, de réformateur de la société. Il ne sait qu'une chose, Jésus, et Jésus crucifié, et avec cette seule science, il fait des merveilles, des merveilles dont nous serions incapables avec toutes nos subtilités ; et il prouve la profonde vérité de ce texte que je vous ai déjà cité : *La piété est utile à tout : Pietas ad omnia utilis est* (1). Oui, Mes Frères, la piété est utile à tout. Oh ! je voudrais qu'ils fussent ici ceux qui prétendent avec

(1) 1 Ad. Tim. 4, 3.

injustice que le christianisme est l'ennemi de la gloire, de la richesse nationale ; je leur montrerais saint Louis, et ma réponse serait sublime. Saint Louis est le roi pieux, le roi chrétien par excellence, et jamais roi n'a plus fait, n'a tant fait peut-être pour le bonheur et la gloire de la France. De ce qui peut y contribuer, rien ne lui échappe : arts, sciences, industrie, trouvent en lui un bienfaisant protecteur.

Un saint ! on se le représente ordinairement, absorbé dans la vie ascétique, ne pouvant s'arracher à la contemplation. Comme Jésus-Christ, les Saints agissent, et leur action toujours est intelligente et puissante, car, pour mobile, elle n'a que la vérité et l'amour. Saint Louis ouvre des voies au commerce, trace des routes ; il accueille les savants, ouvre des écoles ; à sa voix, s'élèvent des édifices publics, des églises sans nombre, et toutes d'une magnificence d'architecture, qui depuis n'a jamais été dépassée. Dans ces temps, Mes Frères, on prie encore dans la Sainte-Chapelle ; ces colonnes gracieuses, ces voûtes hardies, ces éclatants vitraux, de nos jours, on les admire encore ; c'est sur le sol de la patrie, comme une écriture à la louange de saint Louis, une image, une expression immortelle de sa piété et de son génie.

Toutes les facultés de la nation, il les exalte : il savait, il comprenait si bien qu'une nation doit aimer Dieu par toutes ses puissances ! Toutes les facultés de la nation, il les exalte, mais il veut qu'elles se développent harmonieusement ; il les fait jaillir puissamment, mais c'est vers le ciel. Les sciences, les arts, il leur donne pour contre-poids, pour mobile, la religion, rien que la religion.

Dans cet admirable siècle, deux admirables saints avaient été suscités de Dieu pour régénérer la société : saint Dominique et saint François. Leurs familles s'étaient répandues partout, évangélisant le monde. Saint Louis ouvre son royaume à ces apôtres de la vérité et de l'amour; il les écoute, il les vénère comme ses pères, et par eux, il distribue l'instruction et la consolation à ses peuples.

La consolation, Mes Frères, comme il était habile à la donner lui-même ! Dans ses lois, il avait donné à ses sujets un refuge contre l'injustice, et dans les innombrables hôpitaux, il leur en ouvre un contre la misère. Sa sollicitude s'étend à tous ceux qui ont besoin et qui souffrent; il pense aux enfants-trouvés, aux pauvres aveugles, aux vieillards; il n'oublie pas même ces âmes malheureuses, dégradées par le vice, et ses maisons de refuge sont comme une porte qu'il leur ouvre sur le ciel. Tous ces asiles, il les soutient de ses royales largesses, il les dote de noms tout imprégnés de miséricorde, et rien que ces noms, créés par sa charité, sont comme l'histoire de son cœur et son plus magnifique éloge devant la postérité.

Voilà, Mes Frères, voilà un Saint sur le trône, et certainement il n'y a là ni idées étroites, ni faiblesse; c'est une mission magnifiquement comprise, magnifiquement accomplie. Comment, je vous le demande, peut-il être indifférent à quoi que ce soit dans l'humanité, peut-il s'opposer à aucun développement? L'âme humaine, il le sait, Dieu ne l'a si richement douée que pour qu'elle fût un hymne à sa gloire : aussi ne cherche-t-il qu'à en tirer des sons qui soient

dignes de lui. Que la foi revienne à notre siècle, et pour être chrétien, il ne renoncera à aucun des progrès que l'humanité a pu faire; il aura plus de forces pour s'élaner à d'autres progrès encore.

Nous avons assez considéré le roi, Mes Frères. En considérant le roi, nous avons, il est vrai, toujours vu le chrétien, car les deux se confondent, l'un s'explique par l'autre; mais respirons un moment, plus à l'aise, le parfum de cette âme pieuse; descendons, pour ainsi dire, dans son intimité; voyons-y fleurir, sous l'influence de la grâce, ces vertus qui ont été le puissant ressort de son action politique.

Son âme, Mes Frères, fut le sanctuaire des deux amours qui résument toutes les vertus, l'amour de Dieu et l'amour du prochain; et ces deux amours, comme tous les Saints, il les porta jusqu'à l'héroïsme. L'Eucharistie, la Croix, la Maternité virginale de Marie, furent pour lui, comme pour tous les Saints, les grands objets de sa piété. Oh! Mes Frères, il disait d'admirables choses sur Marie, il exaltait avec transport ses glorieux privilèges, son doux nom lui revenait souvent sur les lèvres. L'histoire a conservé plusieurs de ses expressions, toutes brûlantes et toutes naïves, de son amour pour la très-sainte Mère de Dieu, et le sol de la patrie montre encore plusieurs chapelles gracienses élevées par lui en son honneur. Dans l'Eucharistie, il voyait, Mes Frères, la plus touchante, l'extrême expression de la charité de Dieu pour les hommes. Son âme brûlait, s'anéantissait d'amour devant la sainte Eucharistie; et cet amour reposait sur la foi la plus

solide. On vint un jour lui dire qu'un prodige avait éclaté sur l'autel, au moment de la consécration : « Que ceux qui ont besoin de croire, aillent contempler ce prodige ; pour moi, dit-il, j'aime mieux croire sans miracle. Je crois ; oui, je crois à la présence réelle, bien plus qu'à ma propre existence. » Dans toutes les circonstances de sa vie, l'Eucharistie fut sa force. Sur son vaisseau, pendant la traversée de la première croisade, il entendait chaque jour, dévotement, la messe ; pendant sa captivité, il voulait que chaque jour son chapelain lui en lût les prières. Quel n'était pas son respect pour les ministres de cette Eucharistie sainte ! il s'inclinait devant le moindre prêtre, il écoutait, dans toute l'humilité de son âme, les paroles qui tombaient d'une bouche consacrée. Il admettait à sa table des prêtres obscurs ; il leur demandait des conseils pour l'administration de son royaume, et il ne dédaignait pas de les suivre.

Avec quelle ardente charité, il se prosternait devant Jésus expirant sur la croix ! Les arts l'ont représenté, le plus souvent, agenouillé devant la croix du Sauveur. Oui, c'était bien là sa place !... A cette époque, tout descendait de la croix ; c'était au pied de son crucifix que saint Thomas apprenait son admirable doctrine, c'était au pied du crucifix que saint Louis devenait un grand roi.

L'an 1241, Paris était témoin d'une cérémonie touchante et sublime. Saint Louis avait reçu de l'empereur de Constantinople, la sainte Couronne d'épines. Nous ne pouvons dire tout le bonheur de son âme, tout le bonheur de son peuple. Avec quelle admiration, quel enthousiasme, les

âmes pieuses ne suivent-elles pas, après huit siècles, saint Louis entrant pieds nus, tête découverte, dans sa capitale, portant avec son frère, sur ses royales épaules, le brancard qui soutient la sainte Couronne ! Ce jour-là, il nous paraît aussi sublime que ce roi de Jérusalem, qui ne voulut pas porter le diadème dans les lieux où le Seigneur avait été couronné d'épines. La Sainte-Chapelle, le monument le plus admirable de cette époque, il l'éleva pour recevoir la sainte Couronne et un fragment de la vraie Croix. Là, chaque vendredi, on le voyait venir se prosterner sur le pavé du temple, et donner aux saintes reliques un baiser brûlant d'amour. Qu'il y a loin de ce siècle à celui où l'on brise les croix, où l'on fait subir à Jésus-Christ, comme une seconde fois, les ignominies de la passion ! Qu'elle apparût glorieuse aux peuples, Mes Frères, la croix de notre Sauveur, quand c'est un roi qui, de ses royales mains, l'éleva à la vue de tous, quand c'est un roi qui, le premier, se prosterne devant elle, qui la donne lui-même, pour ainsi dire, à baiser à ses sujets !... Quand un monarque suit la voie du calvaire, les peuples s'y précipitent à sa suite, et ce n'est qu'au pied de la croix qu'ils se régénèrent.

Ce qu'il apprenait au pied de la croix, c'était à souffrir et à aimer. Ses mortifications sont incroyables ; il livrait une guerre cruelle à ses passions, il portait toujours un cilice. Il se montrait aux yeux de la France, aux yeux des autres nations, avec la splendeur de la royauté, — il le devait à la grande nation qu'il représentait, — mais le roi ne se séparait jamais du chrétien qui souffrait. Il apprenait

à aimer : c'était par amour qu'il avait entrepris la croisade; il voulait convertir les Sarrasins bien plus que les combattre. Il apprenait à aimer : c'était surtout sur ses sujets que s'épanchait cet amour. Lorsque, après sa captivité, son intérêt propre, celui de sa politique, le rappelaient en France, il ne peut s'arracher de la Palestine, où il sait qu'il laisse des prisonniers français. Comme il revenait en France, son vaisseau se heurte contre un rocher; le péril est imminent, on lui conseille de monter avec sa famille sur un autre navire : « Non, jamais, répondit-il; six cents hommes resteraient après nous, exposés au même danger; leur vie n'est pas moins précieuse que la nôtre. »

Dans les hôpitaux qu'il a fondés, il se livre aux actes de la plus touchante, de la plus héroïque charité. Il se fait, avec une simplicité aimable, le serviteur des malades et des pauvres, et en même temps qu'il panse leurs plaies, il guérit leurs âmes; en adoucissant leurs maux terrestres, il leur montre le ciel. Il réunit en secret des vieillards et des enfants abandonnés, il lave leurs pieds et les baise; il les fait asseoir à des tables dressées dans son palais, et il les sert de ses mains royales.

Une horrible maladie était comme le fléau de ce temps. Les Français, de l'Orient, avaient apporté la lèpre. La société était obligée de séquestrer les lépreux; mais, on peut le dire, elle le faisait avec amour. Un lépreux était une touchante image de Jésus; le Prophète n'avait-il pas dit de lui : *Nous l'avons vu comme un lépreux*? Pour personne, cette ressemblance n'était aussi sacrée que pour saint Louis,

et plus d'une fois, on le vit serrer des lépreux avec amour, avec le même amour qu'il aurait pressé la croix; plus d'une fois, on le vit panser leurs plaies dégoûtantes, et par de bienveillantes, de douces paroles, faire descendre quelque joie dans ces pauvres êtres, descendus, sous la main de Dieu, tout vivants dans leurs tombeaux. Dirait-on que cet homme doux et humble de cœur, c'est le même homme que nous avons vu si grand, si énergique, et sur le champ de bataille et sur le trône?

O saint Louis, admirable mélange de douceur et de force, comme Dieu, par vous, a justifié la piété! comme Dieu, par vous, s'est glorifié lui-même! Que vous êtes grand, vous humiliant aux pieds de la croix, vous inclinant vers les pauvres, vous agenouillant devant eux pour leur laver les pieds! Que vous êtes grand, vous redressant pour châtier l'injustice, pour frapper les ennemis de Dieu, pour soutenir la gloire de la France! Tous les siècles, et l'impiété elle-même, vous ont proclamé grand; et le pontife de l'incrédulité a dit, en parlant de vous, que la vertu ne pouvait aller plus loin. Mais, grand Saint, vous dédaignez cette louange de l'impie, vous aimez mieux celle des chrétiens qui m'entendent. Nous vous louons, nous vous glorifions, et c'est Dieu que nous glorifions en vous.

Cette vie si sublime, Dieu, Mes Frères, voulut la terminer, la couronner, par une mort plus glorieuse encore. J'ai hâte d'arriver à ces derniers moments du grand roi. Du milieu de ses graves préoccupations, son âme ardente se tournait souvent vers les Saints-Lieux. Quand il vit la France forte,

calme à l'intérieur, respectée au dehors, il reprit son armure de chevalier croisé, il reparut aux yeux de son peuple, la croix sur l'épaule; il fit appel à la France, et la France se leva. Pour moi, je ne peux que sympathiser avec ce saint enthousiasme d'un roi et de tout son peuple.

A la tête de la croisade, saint Louis va débarquer sur les côtes de l'Afrique; il voulait faire une province chrétienne de ces contrées que nous civilisons aujourd'hui. Le roi de Tunis lui avait fait des promesses; mais sa charité a été trompée, il ne trouve que des ennemis. Après quelques succès, il vient mettre le siège devant Tunis. La maladie, la peste, fondent sur son armée; il voit mourir un de ses fils. C'était à son calvaire que Dieu l'avait conduit; la maladie l'atteint lui-même. Nous n'avons plus à le voir, Mes Frères, qu'à son lit de mort.

Ce suprême moment, pour les âmes vulgaires, c'est un moment de défaillance et d'effroi; pour les âmes des Saints, c'est le moment le plus sublime: en face de la mort, elles s'exaltent, toutes leurs puissances se réveillent, et avant leur tombeau, leur lit de mort est glorieux. Oui, Mes Frères, je vous convoque à assister aux derniers moments de saint Louis; venez voir le grand saint et le grand roi; cette admirable vie que je vous ai trop faiblement esquissée, venez la voir à sa plus haute puissance, s'il est permis de s'exprimer ainsi. « Il faut mourir, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, j'adore vos desseins sur moi; faites que je reçoive les maux de cette vie comme j'en ai reçu les biens. » Son âme, qui va s'envoler à Dieu, se retourne vers la France, il n'y a plus que

cet amour qui l'attache à la terre: « O mon Dieu, ô mon Dieu, soyez le gardien et le sanctificateur de la France. » On lui porte la sainte Eucharistie: il veut, tout mourant qu'il est, s'agenouiller devant elle; il la reçoit dans un cœur brûlant d'amour et les yeux mouillés de larmes: « Oui je crois à la présence réelle de Jésus-Christ, dit-il d'une voix haute et ferme, comme si je le voyais de mes propres yeux et sous la forme brillante qu'il avait, lorsqu'il s'éleva aux cieux. »

Le ciel le réclamait, les anges porteurs de son âme déployaient déjà leurs ailes; ses enfants, ses soldats le disputaient aux bienheureux par leur amour, par leurs larmes. Déjà, comme du séjour des élus, il leur adresse des paroles toutes célestes. Ecoutez le roi croisé, le roi de France, le Saint: « Vous êtes les soldats de Jésus-Christ par le baptême et par la croix que vous avez prise, dit-il aux chevaliers qui l'entourent; ne soyez pas mahométans par vos mœurs. Tandis que votre glaive combat pour sa gloire, que vos vices ne lui fassent par la guerre. »

Celui qui dans quelques instants va régner sur la France, son fils aîné, est à genoux à sa droite. Son âme, il s'est toujours attaché à la former, à la rendre digne de la France. Cette royale instruction, en mourant il l'achève; il résume ses leçons en quelques mots profondément sentis, comme les saints seuls en prononcent. Ces paroles de saint Louis, l'histoire nous les a conservées, Mes Frères; nous les avons, et dans ces paroles, nous avons toute son âme; toutes ses saintes affections y vivent immortelles. C'est une sollicitude toute

paternelle pour la grande nation de la France, c'est un amour héroïque de l'humanité tout entière, une dévotion touchante aux sublimes mystères de notre sainte religion, la charité la plus ardente pour les petits et les pauvres. De son lit de mort, il tend la main à tout ce qu'il a aimé, il le sert sur son cœur, il lui garantit son souvenir, sa tendresse à jamais ; on dirait qu'il veut léguer son âme à son fils.

« Je vois les cieux qui s'ouvrent... mon Père, s'écrie-t-il avec Jésus-Christ, je remets mon âme entre vos mains... j'entrerai dans votre demeure. » Et en regardant le ciel, il rendit son âme à son Créateur, à la même heure que Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendit l'esprit sur l'arbre de la croix pour le salut du monde. Touchante similitude ! Sa mort a eu de sublimes rapports avec celle de Jésus-Christ. Jésus-Christ s'était résumé sur le calvaire, son amour y avait éclaté en paroles brûlantes ; les prophéties réalisées, les miracles, avaient prouvé hautement sa divinité. Saint Louis s'est, lui aussi, résumé sur son lit de mort ; ses derniers moments sont un admirable abrégé de sa vie.

Agenouillons-nous, Mes Frères, avec sa famille éplorée, avec ses compagnons d'armes ; contemplons ces traits pour lesquels la mort a été si douce, qu'elle n'a pu les altérer : « Son visage, dit encore l'historien de sa vie, resta aussi beau et aussi vermeil qu'il était en pleine santé, il semblait à beaucoup de gens qu'il voulait sourire. » — Mais non, Mes Frères, relevons les yeux, c'est dans sa gloire qu'il faut que nous le voyions. L'Eglise a proclamé sa sainteté et lui a dressé des autels, et par là même elle nous excite à l'imiter :

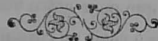
tout ce qu'il a aimé, il faut que nous l'aimions, ce qu'il a pratiqué, il faut que nous le pratiquions.

Mais un roi, n'est-ce donc pas un patron d'une sphère trop élevée, pour que nous osions, pour qu'avec fruit nous puissions y fixer les yeux ? Un roi, lorsqu'il est saint, c'est un homme de foi et d'amour. Il n'y a que cette voie pour la sanctification : c'est celle qu'il a suivie, c'est celle que nous devons suivre. Mais sa vie politique ou guerrière, sa vie purement royale, peut-elle être pour nous de quelque enseignement ? Du plus haut, du plus utile enseignement, Mes Frères. La vie politique ou guerrière de saint Louis, c'est l'application, ou plutôt c'est comme l'action de sa piété : et nous autres aussi, nous n'avons pas seulement à prier, nous avons à agir ; que notre action soit comme la sienne, qu'elle ne procède, non plus, que de notre piété. Tout pour le ciel, tout en vue de l'éternité. Si nous agissons par une autre maxime, nous ne sommes pas chrétiens, et nos cœurs nous ne les retrouverons que pour notre malheur dans une autre vie. Nous n'avons pas à régir un royaume, mais nous avons tous une mission à remplir, des fonctions à exercer, une famille à gouverner. Cette voie dans laquelle Dieu vous a placés, parcourez-la, mais les yeux sur le ciel ; comme saint Louis, aimez, et suivant les expressions d'un grand docteur, faites ce que vous voudrez.

Aimable saint Louis, ma faible voix a essayé de raconter la gloire de votre vie à des chrétiens que vous avez pris sous votre protection ; ce sont des enfants de la France, et l'amour dont vous brûliez pour ce noble pays ne s'est pas refroidi

dans l'éternité; ce sont vos enfants encore, par une toute spéciale adoption. Le ciel depuis quelque temps semble nous sourire; la foi, la charité semblent se ranimer parmi nous. O saint roi de France, que par votre intercession, de jour en jour, elles s'accroissent! O notre saint Patron, n'oubliez pas notre ville! La force du troupeau, c'est son pasteur: conservez à notre tête ce vénérable prêtre qui ne porte pas en vain le nom de Louis (1). Fortifiés par ses paroles et ses exemples, par ceux des ministres de Jésus-Christ, que Dieu nous a donnés dans son amour, puissions-nous arriver un jour à la bienheureuse éternité!

(1) M. Rivalain, ancien curé de Lorient.



Panéggyrique de saint Vincent de Paul (1).

*Suscitabo mihi sacerdotem
fidelem, qui juxta cor meum
et animam meam faciet.*

Je me susciterai un prêtre
fidèle, qui agira selon mon
cœur et mon âme. (*1 Reg.*
2. 25.)

Voilà déjà bien des fois que les louanges du grand Saint dont la fête nous rassemble aujourd'hui ont retenti sous ces voûtes saintes. Chaque année, les cœurs des lévites et des fidèles aiment à palpiter au simple récit des admirables œuvres de saint Vincent de Paul. Ce qui n'est qu'humain, ce qui ne parle qu'à l'intelligence et à l'imagination, a bien vite fatigué: prenez la vie la plus glorieuse, celle du conquérant le plus puissant et le plus illustre, un siècle ne sera pas passé, vous trouverez à peine un auditoire pour entendre ses louanges, quelle que soit l'éloquence de l'orateur. Mais une vie qui procède de l'amour, qui n'a eu de mobile que l'amour, qui vient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de

(1) Prêché au grand séminaire de Vannes.

l'abondance du cœur, cette vie et ses œuvres, toujours anciennes, sont aussi toujours nouvelles; cette vie, on l'admire moins qu'on ne l'aime; le spectacle de cette vie ne lasse pas le cœur, car elle est toute pour le cœur: toujours ému, il veut toujours l'être davantage; l'on boit à cette source d'amour, la soif est toujours étanchée, et l'on a toujours soif.

Et puis, l'on trouve tant d'égoïsme autour de soi, l'on en trouve tant en soi; on a le cœur tellement resserré par son propre égoïsme, on est tellement resserré par l'égoïsme des autres, qu'on a besoin de s'élargir un peu, de respirer...

La vie des Saints dilate les entrailles de votre charité, elle vous transporte dans une sphère plus élevée, plus chaude, dans une atmosphère d'amour. En lisant la vie des Saints, on met, pour ainsi dire, son cœur sur un cœur tout brûlant des ineffables ardeurs de la charité; on met son cœur sur le cœur d'un homme qui vous aime, on le sent quelquefois à plusieurs siècles de distance.

Résumez la vie du moindre des Saints, faites ressortir l'esprit qui l'a animée tout entière, montrez-la comme une flamme pure qui jaillit d'un foyer d'amour, et vous êtes sûrs d'émuvoir les cœurs...

De froids sectaires ont dit, il y a longtemps, et disent encore à l'Eglise catholique: Pourquoi le culte des Saints? c'est une idolâtrie. — Et voulez-vous donc que l'Epouse de Jésus-Christ laisse inutile une de ses plus grandes forces, qu'elle ne parle pas un de ses plus admirables discours? Les vies des Saints, leurs vertus et leurs œuvres, sont comme de magnifiques tableaux appendus par Dieu lui-même aux

murs du saint temple, et vous voudriez qu'elle ne dit pas à ses enfants: Regardez, et faites suivant ce modèle! Vous voudriez qu'elle voilât ces beautés et ces richesses! La vie d'un Saint, c'est une prédication d'amour qui ne doit jamais se taire, qui doit retentir jusqu'à la fin des siècles, que dis-je! pendant l'éternité tout entière. Ici-bas, qu'elle soit une censure de nos faiblesses et de nos vices, une vive excitation à bien faire; là-haut, elle ne sera plus qu'un hymne éternelle à la gloire du Seigneur.

Oui, sainte Eglise de Dieu, les œuvres de vos Saints sont des enseignements vivants, des chants sublimes qui ne se tairont jamais dans votre enceinte, et qui animeront toujours votre sacrée liturgie. Ils retentiront, surtout de nos jours, ces saints enseignements, ils retentiront avec force jusqu'au fond du cœur des croyants, des fidèles; ils y ranimeront l'étincelle de la charité, qui dans plusieurs semble mourir; ils feront comprendre à tous que notre véritable puissance c'est l'amour; ils nous feront comprendre le sublime et profond enseignement de saint Paul: « Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien », et que le terrain que nous avons perdu, nous ne pourrions le reconquérir que par l'amour, ce feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et qui brûle par essence. Oui, oui, il n'y a que les Saints qui puissent nous donner une idée de la force dont nous revêt le Christianisme contre les puissances des ténèbres. Et voyez ces mêmes hommes qui nous reprochent notre dévotion pour nos Saints, c'est qu'ils ont peur; ils ont pressenti ce qu'il y a de puissance dans leurs exemples; et dans d'infâmes produc-

tions, d'abominables romans, ils nous présentent d'autres modèles et d'autres types. Chrétiens, femmes chrétiennes surtout (1); vous êtes perdus, si vous vivez, dans d'enivrantes lectures, avec ces êtres imaginaires dont le contact ne peut donner que le délire des passions et du vice. Ah! revenons à la simplicité chrétienne par les Saints, par le commerce des Saints.

L'Eglise n'adressera pas seulement cet enseignement à des fidèles, elle l'adressera à ces hommes qui s'exagèrent la force de leur nature et de leur raison, ces hommes qui veulent remuer des montagnes, et qui ne savent pas qu'elle n'est pas à eux la force qui leur fait remuer un peu de sable. Elle leur dira : Comparez vos œuvres aux œuvres de mes Saints, et voyez. Vous avez peut-être le génie, vous avez les ressources, les richesses, tous les moyens humains; qu'avez-vous fondé? l'édifice que vous élevez aujourd'hui, l'orage de demain l'aura peut-être renversé. Eux, ils n'avaient de force que la charité; leur point d'appui n'a été ni leur raison, ni les hommes, ni la terre; leur point d'appui était leur cœur, mais leur cœur appuyé sur Dieu — et ils ont fait des merveilles, et leur esprit et leur amour leur ont survécu : à des siècles de distance, ils vivent encore, ils aiment, ils consolent.

O sainte Eglise de Dieu, la famille de vos Saints, c'est une armée rangée en bataille, et le moindre de ces soldats

(1) Ce sermon n'était pas seulement prêché aux séminaristes, mais aussi à un nombreux auditoire de simples fidèles.

peut faire reculer l'impiété. Mais ce n'est pas du moindre de ces héros de la charité, que je dois vous parler aujourd'hui, Mes Frères. Il n'en est pas de plus sublime, dans ces derniers temps, que saint Vincent de Paul; sa vie, c'est peut-être le plus admirable discours que Dieu, de nos jours, ait parlé à la terre; et il est, ce discours, d'une éloquence tout actuelle, il répond à tous nos besoins. Etudions-la cette vie si simple et si sublime : tous les remèdes sont là.

Mes Frères, saint Vincent de Paul a eu à accomplir et a accompli une grande mission, c'est incontestable. Mais pour vous le faire comprendre, est-il besoin que je remonte jusqu'à l'état où il trouvait la société à sa naissance ou à son entrée dans la carrière publique, et que je vous en fasse le tableau historique? Autant que possible, j'écarte tout tableau de ce genre : la mission que Vincent de Paul eut à accomplir se révèle assez par ses œuvres merveilleuses. Que ses pensées, ses intentions, sa vie, soient toute la lumière de ce discours; à Dieu ne plaise que j'altère en rien la simplicité de cette admirable vie!

Je dirai seulement qu'à la fin du seizième siècle le mal était grand; le protestantisme avait donné des secousses terribles à l'Europe. Ici, il avait éteint l'esprit du christianisme, et là, où il n'était pas parvenu à s'établir, il l'avait refroidi par d'atroces guerres civiles. Lorsque violemment attaqué de toutes parts il aurait dû réfuter ses adversaires par ses vertus, le clergé s'était mondanié, du moins dans un grand nombre de ses membres; les ordres religieux eux-mêmes,

étaient grandement déchus de leur institution. Retranchés dans les jouissances matérielles, les ecclésiastiques n'avaient plus de force, plus d'autorité, pour s'attaquer aux grands. La main qui se fermait au pauvre, devait-elle s'ouvrir pour tirer le riche par son manteau et lui dire : Verse ton aumône dans le sein de ton frère qui souffre ?...

Et cependant, au-dessous de cet égoïsme et de cet orgueil, la lèpre horrible de la misère étendait toujours de plus en plus ses ravages; les classes pauvres gémissaient et commençaient déjà à maudire les riches que, dans les siècles précédents, elles n'avaient su que bénir. Combien de malheureux s'abîmaient dans le désespoir, faute d'une main qui pansât leurs plaies, qui les bénit et leur montrât le ciel !

Je n'en dirai pas plus long. Il fallait que la société chrétienne, en France surtout, se ranimât, se régénérât; il lui fallait des institutions qui assurassent son avenir; il fallait qu'un nouveau sang, que le sang de la vigne du Seigneur, suivant les expressions de la sainte Ecriture, fût infiltré dans ses veines; il fallait que les membres de cette société, autrefois si puissante par l'esprit de foi et d'amour, fussent reliés en faisceau;... et pour tout cela, il y avait besoin d'un homme, à la fois guide et modèle, car c'est ordinairement par un homme que Dieu guérit les nations, comme il les châtie. A ces sociétés, qu'il a faites guérissables, il envoie ordinairement un médecin chargé de ses pleins pouvoirs.

Les hommes à envoyer manquaient-ils au dix-septième siècle ? Il devait, ce siècle, abonder en génies. — L'homme de Dieu, ce sera le plus petit en apparence. — Et je me rap-

pelle ici ce passage si simple, si profond du Livre des Rois (1). Dieu, lorsqu'il s'agit de donner un successeur à Saül, envoie son prophète Samuel pour oindre celui qu'il s'est choisi. Son élu doit être un des fils d'Isaïe. « Et quand ils furent entrés, dit la Bible, Samuel vit Eliab et dit : L'élu est-il devant le Seigneur ? Et le Seigneur dit à Samuel : Ne regarde point son visage ni la hauteur de sa taille ; ce n'est pas là celui que j'ai choisi, et je ne juge point selon le regard de l'homme : car l'homme voit ce qui paraît, mais le Seigneur regarde le cœur. Et Isaïe appela Abinadab, et l'amena devant Samuel, lequel dit : Le Seigneur n'a pas choisi celui-là. Et Isaïe amena Sanma. Samuel dit : Le Seigneur n'a pas choisi celui-là. Et Isaïe amena ses sept fils devant Samuel. Et Samuel dit à Isaïe : Le Seigneur n'a choisi aucun de ceux-ci. Et Samuel dit à Isaïe : Sont-ce là tous tes fils ? Isaïe répondit : Il y a encore un petit enfant qui garde les brebis. Et Samuel dit à Isaïe : Envoie, et amène-le ; car nous ne nous mettrons pas à table avant qu'il soit venu. Or, il était roux, et son maintien et son visage étaient beaux. Et le Seigneur dit : Lève-toi et répands de l'huile sur son front ; car c'est celui-là. »

Des hommes puissants par l'esprit, par la science, et aussi par la vertu, mais en qui cependant le génie semble éclipser le reste, ne manquaient pas au grand siècle. Alors plusieurs de ses gloires commençaient à éclore. Nous, avec nos lumières et nos vues humaines, nous aurions choisi un de ces illustres ; mais Dieu ne regarde pas à la taille, il regarde au

(1) Liv. 1. chap. 16. v. 6-12.

cœur. Il regarda, cette fois-ci, au cœur d'un jeune père, d'un tout petit enfant gardeur de brebis.

Vincent de Paul naquit dans un des diocèses les plus obscurs de France, celui d'Acqs, dans un petit hameau ; il naquit de parents laboureurs. Mais, en quelque lieu que soit placé notre berceau, Dieu sait bien déposer dans nos âmes la grâce qui doit être le germe de toute une vie de merveilles : le berceau de Jésus ne fut-il pas placé dans une crèche ?

Le petit père qui garde humblement les brebis de son père, sent déjà brûler dans son jeune cœur le feu de la charité ; il sent que sa vocation est d'étendre la main à toutes les bonnes œuvres, qu'il n'est fait que pour une chose, opérer tout le bien possible, dans le cercle où la Providence l'a placé ; et la miséricorde est si bien née avec lui, qu'il exerce déjà toutes sortes de dévouements, comme tout naturellement, et sans s'en douter. O sainte et douce enfance de Vincent de Paul, vous êtes comme la semence dans l'intérieur de laquelle, si on l'ouvre, on voit en raccourci, mais au complet, ce que doit être l'arbre arrivé à tout son développement. Faire tout le bien possible, compatir à toutes les misères pour l'amour de Jésus-Christ, voilà la devise de l'enfance de Vincent, et ce sera la devise de Vincent octogénaire... Ah ! s'il nous avait été donné de vous contempler sous le toit paternel, lorsque vous reveniez le soir ayant soulagé quelque pauvre, ayant retranché sur votre chétif repas pour le nourrir, nous vous aurions entendu déjà bégayer ce que vous disiez plus tard avec ce même cœur, mais d'un accent plus viril.

Dieu soulève déjà son serviteur de cette sphère inférieure où il a voulu le faire naître ; peu à peu il élargit son cercle, et jusqu'à la fin de sa vie, voilà ce qu'il fera toujours : le soulever de plus en plus haut, mais, pour ainsi dire, malgré ses résistances. La position sublime à laquelle nous le verrons atteindre avant la fin de sa carrière, il ne l'a pas cherchée. Il n'a cherché qu'une chose : le bien, les œuvres de l'amour. Dans toute sa vie, il n'a pour lui que sa charité ; tout le reste est exclusivement à Dieu.

Dieu l'élève déjà donc plus haut. Dans des vues moitié chrétiennes, moitié humaines, son père le fait étudier ; il voit, dans le prêtre futur, le soutien de sa famille. Mais laissez faire à la Providence : elle ne permettra pas que ce flambeau qu'elle a allumé pour son Eglise, aucune main, même celle d'un père, le tienne à son profit ; toute sa lumière, et sa chaleur seront pour cette Eglise.

Les années de ses études s'écoulent humblement, obscurément. Lui seul aurait pu nous en apprendre quelque chose, donc nous n'en savons rien...

Au prix de grands sacrifices de la part de sa famille, et de grandes privations de la sienne, il fait ses études théologiques avec grand succès, et par la science et par la vertu, il arrive au Sacerdoce. — Où célébra-t-il sa première messe ? Souvent ses amis ont désiré le savoir : ils auraient voulu retremper leur piété dans ce lieu où s'était consommée l'union de Jésus-Christ avec l'âme virginale du jeune prêtre, dans ce lieu vénéré, dans ce nouveau cénacle d'où il s'était élancé avec la force et la douceur d'un apôtre. Jamais il ne les

contenta sur ce point ; il craignait que ce lieu fût peut-être plus honoré en vue de lui, qu'en vue de Notre-Seigneur. Il disait seulement qu'à ce jour sacré, il était tellement troublé de respect, et saisi de crainte, qu'il en tremblait de tous ses membres, et que n'ayant pas le courage de célébrer publiquement le saint Sacrifice, il choisit une chapelle écartée où il n'eut, pour toute assistance, qu'un prêtre et un servent.

Après une vie si pure, si pleine déjà de bonnes œuvres, pourquoi tant de crainte et de frayeur ! Mon Dieu, nous autres si faibles et si froids, n'avons-nous pas abordé le redoutable autel avec trop de sécurité ? Nous autres, qui n'avions rien à offrir à Jésus-Christ, et qui ne pouvions peut-être que lui promettre encore... — Humble Vincent, livrez plutôt votre âme à toutes les effusions de l'amour. Vous êtes le digne ministre de Jésus-Christ, un ministre selon son cœur ; vous l'avez vraiment revêtu dans l'ordination, il s'est comme personnifié en vous, et votre vie ne sera qu'une image vivante de l'Évangile.

Oui, Vincent était un vrai prêtre, et déjà il ceint ses reins pour le ministère évangélique. On lui propose une cure, un compétiteur se présente ; humblement il se retire, il ne veut pas que son entrée dans la carrière soit marquée par une lutte. Lui qui aime tant les âmes rachetées du Sang de Jésus-Christ ; lui, dont le cœur déborde d'amour ; lui, qui a besoin d'épancher le trop plein de son âme en paroles de paix et de miséricorde ; lui, qui compatit déjà à toutes les souffrances de l'humanité, et en qui, par la grâce de Jésus-Christ, le besoin de panser les plaies, de consoler les affligés,

d'essuyer les pleurs, est comme une seconde nature ; au moment où la porte des œuvres de charité s'ouvre devant lui, au moment où ses entrailles ont tressailli déjà pour les brebis qu'on lui donne, il est arrêté dans l'élan de son amour ! il est arrêté, et il ne murmure pas, il ne résiste pas, il se résigne !... Au lieu d'être pasteur, il devient simple précepteur d'enfants ; le cercle n'était-il pas trop étroit pour tant d'amour ?

Il ne l'est pas trop, puisque Dieu lui-même y renferme son serviteur. Il le forme, il le prépare à sa mission future par l'humilité.

Sept ans après, sept ans donnés à des travaux obscurs et à l'étude, des affaires l'appellent à Marseille. En revenant de Marseille, il prend, sur l'avis d'un de ses amis, la voie de la mer jusqu'à Narbonne. C'est assurément une chose bien indifférente en elle-même ; mais Dieu prépare, par là, une des plus admirables circonstances de sa vie, il veut lui inspirer un des côtés les plus admirables de sa vocation. Qui ne sait l'issue, mauvaise en apparence, de la navigation de Vincent de Paul, la prise de son navire par des corsaires barbaresques, sa servitude, son esclavage, sous le joug de plusieurs maîtres successifs, la conversion du dernier de ceux-ci, renégat chrétien, par l'entremise de sa femme fascinée, pour ainsi dire, par la vertu et la résignation du saint prêtre ? — L'homme de la miséricorde et de l'amour, pouvait-il rester sans solliciter des âmes engagées dans les liens du péché ? Pouvait-il rester sans essayer de briser le sceau du démon imprimé sur le cou de ses esclaves ?

L'âme de cette pauvre infidèle, il la voyait bonne et digne de Jésus-Christ. Il lui parlait donc de sa loi et de sa religion sainte. La force et l'onction du Sauveur étaient dans ses discours ; dans son regard et dans son accent, il y avait quelque chose de divin qui entraînait. Chantez-moi, lui dit-elle un jour, quelqu'un des cantiques de votre culte. — En effet, le chant n'est-il pas l'expression la plus vraie du sentiment religieux ? La religion vraie ne doit-elle pas avoir le chant le plus noble et le plus pur ? Ne doit-elle pas avoir des chants, comme des consolations, pour toutes les douleurs, toutes les positions de la vie ? — « Le souvenir, dit Vincent lui-même, le souvenir du *Quomodò cantabimus in terrâ alièna* des enfants d'Israël captifs en Babylone, me fit commencer, les larmes aux yeux, le psaume *Super flumina Babylonis*, et puis le *Salve Regina*, et plusieurs autres choses, en quoi elle prenait tant de plaisir que c'était merveille... »

Le récit de cette scène si admirable et si simple, est-ce donc à Vincent que nous le devons ? A-t-il donc dérogé, cette fois, à ses habitudes d'humilité, lui qui veut toujours se cacher, qui ne parle jamais des événements de sa vie qu'en se nommant à la troisième personne, ignorant, dans sa naïveté, que tous ses actes portent si bien le cachet de lui-même, que malgré toutes ses précautions, on ne peut ne pas les lui rapporter ? Cette fois-ci, vient-il poser devant la postérité ? Ah ! nullement ; quand cette étrange aventure lui arrivait, il était bien obscur, connu seulement de quelques amis. Cet épisode de sa vie, il l'écrivit à l'un d'eux. Pouvait-il penser que ces quelques lignes, Dieu les arracherait au

secret de l'intimité, pour leur donner l'immortalité, pour en faire un de ses plus touchants titres de gloire ? Plus tard, quand il se vit connu, recherché, honoré, quand il entendit répéter les paroles de sa lettre, il aurait voulu qu'on la lui rendit, mais elle n'était plus à lui, elle était à Dieu.

Le chant, les larmes de Vincent achèvent l'œuvre de Dieu dans l'âme de cette pauvre femme. Elle entraîne son mari, et la nuit même, ils fuient avec Vincent. Il les conduit à Rome. Là, au pied des autels des saints Apôtres, et sous leurs auspices, le mari rentre dans le sein de l'Eglise catholique, et l'épouse infidèle est régénérée par les eaux du baptême.

Vincent a vu de près une misère qu'il ne connaissait pas, et qu'il pouvait seulement pressentir : celle des malheureux chrétiens captifs chez les infidèles. S'il n'avait vu que ses chaînes, s'il n'avait senti que ses propres douleurs, il aurait oublié bien vite les traitements les plus atroces ; mais il a vu les chaînes et senti les douleurs des autres... et ce tableau, il s'en souviendra toujours avec la mémoire de son cœur ; ce souvenir sera un des mobiles de son apostolat.

Et Rome, ne profite-t-elle pas à son âme tout autant que la terre des servitudes ? Le sol fécondé par le sang des martyrs, peut-il le fouler sans que son âme y gagne en générosité et en amour ?

Prêtre obscur encore, à Paris, à son retour de captivité ; n'ayant encore d'autre puissance que celle de prier, de soulager quelques infortunés, de gémir sur l'état du clergé ; en un mot, la puissance de souffrir le mal, et d'aimer, de désirer le bien, il s'unit d'une sainte amitié avec le révérend

Père de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, et plus tard Cardinal. Ici le travail de Dieu devient plus sensible, les horizons se reculent, et sa main commence à écarter déjà les voiles sous lesquels il a caché, jusqu'à présent, cette lumière envoyée pour le salut du monde. Saint Vincent choisit le révérend Père de Bérulle pour son directeur; sa parole sera désormais pour lui celle de Dieu, et c'est, soulevé dans ses bras, qu'il arrivera au point culminant de sa vocation. A son âme pastorale des brebis sont données, sur lesquelles il peut épancher son amour; la vie agissante du ministère commence enfin pour lui; il accepte, sur l'avis de son directeur, la cure de Clichy.

Dans ses augustes fonctions, son âme se dilate... Comme il se trouve heureux, soulageant les pauvres, évangélisant les petits et les faibles, sollicitant les riches, se réjouissant de toutes les joies et pleurant de toutes les larmes, relevant les murs du sanctuaire tombés sous les coups de l'hérésie! Et nous aussi, nous nous réjouissons : voilà que cette âme généreuse va se déployer; sa charité, sa miséricorde, qui n'ont vécu, pour ainsi dire, que dans son cœur, vont désormais se révéler par des actes tout brûlants.

Eh bien, non! L'œuvre, à peine commencée, est interrompue par la volonté même de Dieu. Son bâton de voyageur, sur lequel Vincent s'est appuyé pour venir à Clichy, il le reprend, à la voix de son vénéré directeur, pour retourner à Paris. Que de liens brisés! que de larmes refoulées! quelles manifestations de douleur, à son départ!

Et où va-t-il donc? Pour quel poste élevé quitte-t-il celui

de pasteur, qui va si bien à son âme? — Le Père de Bérulle a décidé qu'il serait précepteur des enfants de la maison de Gondy. Il sera donc, encore une fois, précepteur d'enfants. Il accepte, parce qu'il croit obéir à la volonté de la Providence. Il ne se trompait pas; c'était bien elle qui le poussait là. Cette place si humble en apparence, c'est, au contraire, un piédestal où Dieu le porte lui-même, et plus haut qu'il ne pense. C'est une admirable position : là, il va pouvoir se déployer; de là, la main de sa charité va pouvoir atteindre aux deux extrémités sociales. Oui, c'est la plus admirable position, pour qu'il devienne ce que Dieu veut qu'il soit : le centre de son siècle, pour ainsi dire, le cœur où doivent retentir toutes les souffrances et tous les maux, et d'où doivent s'épancher toutes les consolations.

Emmanuel de Gondy, comte de Joigny, est un des personnages les plus importants de l'époque; il est comblé de faveurs royales, allié à tout ce qu'il y a de grand et d'illustre; sa maison est le rendez-vous de toutes les célébrités du clergé et de la noblesse; mais, en même temps, il est général des galères... D'une main, il touche donc aux grands et aux puissants, comme égal; de l'autre, à tout ce qu'il y a de plus malheureux et de plus infime, comme arbitre. Voilà donc Vincent mêlé aux illustrations et aux grandeurs, le voilà plus que jamais en rapport avec son siècle; il en voit aussi les plaies de plus près, il médite déjà le remède, mais, quelle main l'appliquera? il n'ose croire que ce sera la sienne. Cependant il ne peut rester sans agir; la charité dont il brûle, il la communique à la pieuse épouse du comte.

C'est un phénomène spirituel, presque sans exception : les grands Saints, ces hommes dont l'action a été si puissante, ont presque toujours communiqué le feu de leur charité au cœur d'une femme; et les deux noms s'associent dans l'histoire, comme ils se sont associés pour les œuvres de Dieu.

Vincent évangélise les vassaux de la maison de Gondy, il opère des merveilles dans ces humbles missions, et la comtesse se fait la servante des pauvres, elle se rapproche, par l'amour, de ceux dont le rang, aux yeux du monde, semblait devoir l'éloigner à jamais. — Eh bien ! carrière ne vous est-elle pas donnée, aimable Vincent ? vous pouvez maintenant secourir, soulager, guérir les âmes et les corps... Les plus heureux succès couronnent votre ministère. — Oui, mais le monde a les yeux sur moi, je suis ici trop en vue. Misérable pécheur, je nage dans les délices, je ne suis pas la voie de la croix; mon Sauveur n'a reçu que les mépris et les outrages des grands, et moi je suis comblé de leurs faveurs...

Et de cette voie qu'il ne trouve pas assez ressemblante à celle du calvaire, il s'échappe avec l'autorisation de son directeur. Il laisse la maison de Gondy, et maîtres et vassaux en larmes, et le voilà curé de Châtillon.

Où, Dieu vous veut là, mais seulement un instant, humble prêtre. La Providence n'a pas abandonné son dessein, son plan se réalisera malgré vos modestes résistances, vous conduirez le peuple d'Israël, quoique vous ne soyez qu'un homme gêné de la parole, comme Moïse. — Quand donc Vincent a fait l'œuvre de Dieu à Châtillon, converti des grands

et des hérétiques, soulagé des petits et des pauvres, fondé sa première association de charité, rappelé par cette voix puissante et douce à laquelle il ne désobéira jamais, il revient à Paris, simple et confiant comme un agneau.

Le siècle l'a vu, l'a connu, l'a apprécié, et sent un vide depuis qu'il l'a perdu. Le siècle se livre à lui... et nous avons maintenant Vincent de Paul, dans la pleine et libre expansion de sa charité.

Mes Frères, quel admirable spectacle se déroule à nos yeux ! Je ne peux plus suivre l'ordre des temps, et je ne vois plus à ces œuvres qui se multiplient, qui se pressent, d'autre unité que celle de l'amour.

Avec quelle douceur et quelle force, il entre dans cette magnifique carrière où il ne précipite rien, semblant doué de cette faculté de la Providence qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force, et qui dispose tout avec douceur ! — Son amour, comme le rayon du soleil, qui pénètre jusqu'au plus infime limon et le fait fermenter, pour qu'en jaillisse la vie, son amour va d'abord chercher les plus grandes misères et les plus grands vices. Il n'a sollicité qu'un titre dans sa vie, celui d'aumônier des galères, et ce titre il l'obtient, personne ne le lui dispute... O divine et sainte parole de l'Évangile ! dans la bouche de Jésus-Christ vous aviez de la puissance sur les pécheurs les plus endurcis, vous rappelez les morts du tombeau, et les âmes du fond de l'abîme; vous avez encore aujourd'hui la même force : il ne faut qu'un cœur qui vous conçoive et une bouche qui vous parle.

Vincent, lui, sait parler cette langue évangélique. Le siècle a désespéré de ces hommes qu'il a nourris, qui lui ont déchiré le sein, et qu'il a repoussés; il a fermé sur eux comme le couvercle du tombeau; Vincent a soulevé ce couvercle, et il a dit avec le Prophète : *Ces os revivront...* et au souffle puissant et doux de sa prédication, voilà que ces pauvres âmes se raniment. Quelle est l'âme qui ne peut pas reverdir sous les larmes de la charité? quelle est l'âme qui ne peut pas se régénérer, si une autre âme se verse en elle? Les cœurs se fécondent et se régénèrent au contact d'autres cœurs. Jamais, pauvres abandonnés, Vincent ne vous oubliera; vous tenez, à jamais, une large place dans son cœur.

Après les forçats, ce sont les pauvres, et pendant toute sa carrière, il persiste à ne se croire envoyé que pour les pauvres. Pour les évangéliser, il s'associe quelques prêtres et multiplie les missions.

Les pères et les guides des pauvres sont les prêtres. La misère des pauvres, leur ignorance, leurs iniquités, proviennent à ses yeux, surtout de l'indifférence et de la froideur du clergé qui ne cherche que les jouissances du monde, et qui ne se croit plus envoyé pour panser les membres souffrants de Jésus-Christ. Régénérer donc le clergé, contribuer, le plus qu'il pourra, à cette régénération, voilà sa principale pensée, le plus ardent désir de toute sa vie. Il fonde un collège, ce que nous appellerions aujourd'hui un petit-séminaire; il ouvre des retraites, dans cette maison, pour ceux qui se préparent à recevoir les saints Ordres, et non-

seulement pour eux, mais pour les ecclésiastiques, pour les gens du monde qui ont besoin de se rafraîchir l'âme, de pleurer leurs iniquités et de se retremper dans la méditation.

En tout cela, c'est à ses pauvres qu'il songe surtout. Quand tous ceux dont le luxe et l'orgueil pèsent maintenant sur eux, seront animés du véritable esprit du christianisme, il y aura bien des larmes séchées dans cette misérable vie. Mais si les maux des petits viennent de la dureté du cœur des grands, ils viennent aussi de leurs propres vices; c'est pourquoi, tout en songeant à extirper le mal dans sa cause, Vincent n'oublie pas d'apporter remède aux désordres présents. Il ne cesse, un moment, de s'incliner vers les misères de la pauvre humanité; il continue, avec ardeur, ses missions dans les campagnes, et poussé par la force des choses, et assurément sans aucune prétention, sans penser à l'avenir que Dieu prépare à cette œuvre qui commence, il érige en Congrégation, l'association de prêtres qui s'est formée autour de lui pour les missions des campagnes.

Bientôt, poussé par la force des choses encore, il réunit quelques dames pour le soulagement corporel de ses chers frères, les pauvres, il leur adjoint quelques servantes, et ces servantes deviennent les prémices des Filles de la Charité, sous la direction d'une femme dévouée dont le nom reste depuis associé à celui de saint Vincent de Paul, Louise de Marillac, mademoiselle Le Gras.

La voilà rangée en bataille, cette sainte armée de la charité; voilà ses deux ailes qui se déploient, les Missionnaires de saint Lazare, et les Filles de la Charité; voilà les

deux bras de saint Vincent; et c'est avec ces deux bras qu'il va désormais atteindre à tout, et qu'il serrera jusqu'à nos jours, et probablement jusqu'à la fin des temps, l'humanité tout entière dans l'effusion de l'amour.

Une armée vit du génie et de la force de son chef; l'héroïsme du chef, sa confiance, se communiquent, pour ainsi dire, électriquement, à tous les membres. — Ses Missionnaires et ses saintes Filles, Vincent les façonne à son image. Le secret de sa vie, c'est l'humilité et l'amour. Aimer, faire tout le bien possible, mais n'envahir de vive force aucune position, se laisser soulever par Dieu, oui voilà son secret, et avec lui c'est son âme qu'il cherche comme à inoculer à sa famille. « Oh! que je voudrais, dit-il à ses missionnaires, dans un langage qui n'est qu'à lui, qu'il plût à Dieu de faire la grâce à cette chétive Congrégation, de se bien établir dans l'humilité, faire fonds et bâtir sur cette vertu. Messieurs, ne nous trompons pas, si nous n'avons l'humilité, nous ne sommes rien. Il faut que vous croyiez véritablement qu'il n'y a personne de plus misérable, sur la terre, que vous et moi. O Sauveur, ô mon Sauveur, que votre sainte humilité confondra de pécheurs comme moi misérables, au jour de votre jugement! » Et il leur disait encore : « Les plantes ne poussent point des fruits plus excellents que la nature de leurs tiges. Nous sommes comme les tiges de ceux qui viendront après nous, qui, vraisemblablement, ne pousseront point leurs œuvres plus haut que nous. Si nous avons bien fait, ils feront bien. » — Et aux Filles de la Charité, saint Vincent de Paul disait : « Les Filles de la Charité sont

envoyées sur la terre pour représenter la bonté de Dieu à l'égard des pauvres malades. Elles doivent donc écouter leurs plaintes, comme des mères, c'est-à-dire avec douceur, avec compassion, avec amour. Vous quittez l'oraison, la lecture ou le silence, pour assister un pauvre; soyez en paix, servir ce pauvre, c'est faire ce que vous quittez. Mes Sœurs, Notre-Seigneur a eu, à la fois, soin du corps et de l'âme des malades; vous lui succédez, parlez donc aux pauvres de leur salut, avec une parole ardente qui parte du cœur. — Une Fille de la Charité, c'est un arbre qui ne doit porter de fruit que pour Dieu. — Avez-vous jamais vu une belle robe de brocard d'or? Que cela est beau et éclatant! Mais si vous y ajoutez des escarboucles, des émeraudes, des rubis, ces pierres précieuses en augmentent le prix d'une manière considérable. Mes Filles, vous ne ferez jamais une action par obéissance, que vous n'y ajoutiez comme un diamant. »

Eh bien! vous maintenant qui, dans notre siècle, entreprenez aussi des œuvres de charité en dehors de la foi catholique, par un motif louable sans doute, mais qui, malheureusement (les effets le prouvent), est insuffisant, de quoi vous armez-vous pour faire cette action de bienfaisance, qui semble bien douce dans les romans, mais qui, dans la réalité, est hérissée de beaucoup d'épines? Ah! bien souvent de vaine gloire; vous avez soin d'instruire votre main gauche de ce que donne votre main droite. De quoi vous armez-vous encore? D'argent, quelquefois de fortes sommes; mais bientôt vos pieds se lassent, ils se meurtrissent aux épines du chemin. Faire du bien à un homme, quand

on n'y voit qu'un homme, ne peut pas être de longue durée. Vous tous qui voulez faire l'œuvre de la charité, ayez, pour toute armure, l'humilité et l'amour chrétien; prenez votre part de l'héritage de saint Vincent de Paul. Si vous ne marchez sur les traces de ce glorieux maître, vous vous égarez; vous jetez de l'argent, mais jamais une aumône...

L'humilité et l'amour, sans aucune autre ressource, oui voilà la force de Vincent et de sa Famille. L'argent, ce n'est pas la force, c'est le moyen.

O sainte, ô divine efflorescence de bonnes œuvres! O fécondité de la charité chrétienne! Nous sommes, Mes Frères, arrivés avec Vincent, au point culminant de sa vie; le fruit est mûr, la plante dont nous avons vu les commencements si humbles, exhale maintenant tout son parfum et répand tout son ombrage...

Pauvres petits enfants, jetés dans les rues, foulés aux pieds, repoussés du sein maternel, objets des plus viles et des plus infâmes spéculations, exposés à mourir sans baptême, ou bien à vivre dans le vice et dans l'opprobre, Vincent a ouvert des bras pour vous recevoir, animé des cœurs pour vous aimer, il vous a, à la lettre, créé des mères. — Vincent de Paul, fondateur de l'hospice des enfants-trouvés... Ah! combien de souvenirs, de doux, de touchants souvenirs se rattachent à cette pieuse fondation, miracle inouï, jusques alors, de l'esprit de charité! Qu'ai-je besoin de vous dire, qu'ai-je besoin de répéter ces paroles qui vont jusqu'aux dernières limites de l'éloquence du cœur, ces paroles adressées par Vincent aux pieuses dames qui avaient entre-

pris avec lui l'œuvre des enfants-trouvés, et que des difficultés, en apparence insurmontables, rebutaient déjà?... Quel est le chrétien qui ait entendu parler de charité, et qui ne les ait pas ouï redire?

Ses Filles seront donc les mères des enfants-trouvés; elles seront aussi les sœurs et les consolatrices des forçats. Il fonde plusieurs hôpitaux pour les galériens. A cette époque, par un excès de justice, il n'y avait guère de pitié pour les criminels. Il est le premier qui ait fait descendre quelque joie dans l'âme de ces hommes désespérés.

Ses Filles seront le soutien des vieillards; par elles, je le répète, il touche à toutes les misères et à toutes les faiblesses.

Et voyez l'autre phalange de cette milice d'amour dont il est l'âme et le chef, avec quelle force elle se déploie! Voyez comme le grain de sénévé s'est développé, et comme il a produit un grand arbre dont les rameaux, avant la mort de Vincent, s'étendent déjà jusqu'aux extrémités du monde!.. Partout, ces humbles missionnaires sont appelés par les évêques; partout, Vincent a des missions; non-seulement en France, mais chez les autres nations; en Italie, et jusqu'à Rome même. Cette pieuse Congrégation, on la sent si forte et si riche de sève chrétienne, que toutes les églises, tous les diocèses, veulent se ranimer, se régénérer à cette source de vie.

Et pour arriver là, pour arriver bien plus haut que je ne puis le dire, Vincent a-t-il fait effort? — Pas le moindre. Trouvez-moi un moment de sa vie, où il n'ait pas été lui-même, où il soit sorti de sa douceur et de son humilité or-

dinaire, pour atteindre un brillant résultat. — C'est Dieu qui a tout fait; Vincent ne fut qu'un instrument dans sa main, un instrument intelligent et aimant. Et c'est parce que Dieu a tout fait, et parce que les cœurs sont dans la main de Dieu, que tous les cœurs sont à Vincent, que tous s'inclinent sous son ascendant.

Toutes les illustrations de l'époque, les plus grands hommes de ce temps, les guerriers, les prélats, les gens de robe, l'ont admiré, loué et aimé. — Saint François de Sales, dont le cœur était si bien fait pour le comprendre, avait dit, en lui confiant l'aumônerie de la Visitation, qu'il ne connaissait pas de prêtre plus édifiant. Bossuet l'a connu, dans sa jeunesse, et il en a fait des louanges magnifiques. Richelieu qui, dans ses rapports avec ses contemporains, ne se montre, dans l'histoire, que sévère, raide, cruel même, Richelieu a pour lui un sourire de confiance et d'estime sur les lèvres; il a, pour lui, des paroles d'ami, des paroles qui viennent du cœur.

Les armées françaises triomphantes, — lui, le pauvre prêtre, il en triomphe. Il envoie ses Missionnaires au milieu des camps, et ils y obtiennent de merveilleux succès; il y envoie ses Filles pour panser les blessés, et il les envoie avec ces simples paroles : « Vous suivrez les armées, Mes Filles; les hommes y vont pour tuer, vous, vous irez pour guérir. »

La majesté royale, elle-même, s'incline devant l'homme d'humilité et d'amour. Louis XIII, mourant, le veut pour consolateur, pour introducteur dans l'éternité.

Les populations de provinces entières, chassées par le

fléau de la guerre, la Lorraine, la Champagne, la Picardie, s'ébranlent vers lui. — Comme instinctivement, toutes les douleurs y affluent; il a reçu de Dieu les pleins pouvoirs de la consolation, du pansement de toutes les plaies, du soulagement de toutes les souffrances. — Des familles ruinées, des familles de gentilshommes précipitées par l'invasion des étrangers, du sommet d'une brillante fortune, dans l'abîme de la misère, vers qui se tourneront-elles? Viendront-elles, suppliantes, au pouvoir, là où est la richesse publique et l'or? Nullement; elles viennent à Vincent, elles affluent là où est l'amour. Chaque jour, il nourrit, à Paris, plus de deux mille de ces pauvres réfugiés. — Sa charité lui a bientôt fait trouver des millions pour les soulager. — Et au milieu des œuvres les plus admirables, lorsque tant de malheureux, des provinces entières, le monde catholique, le bénissent... il se reproche, lui, sa dureté : « Voulez-vous que je vous dise, Mes Frères? Quand je porte un morceau de pain à ma bouche, je me dis à moi-même : Misérable ! as-tu gagné le pain que tu manges, le pain qui te vient du travail des pauvres?... »

Et cette succession prodigieuse de bonnes œuvres, ce flot toujours montant de sa charité, et de l'admiration, de l'amour de ses contemporains, n'a jamais fait que rendre de plus en plus profonde son humilité. Lorsque sa vie est sur le point de se consommer, lorsque, sur le point de remonter à Dieu, il lègue, comme un testament, à sa famille, ces règles qui la font vivre encore, écoutez ces paroles qui viennent d'une âme pleine de Dieu, mais assurément bien

vide d'elle-même : « O Messieurs et Mes Frères ! je suis dans un tel étonnement de penser que c'est moi qui donne ces règles, que je ne saurais concevoir comment j'ai fait pour en venir là ; et il me semble que je suis toujours au commencement, et plus j'y pense, plus aussi cela me paraît éloigné de l'invention des hommes, et plus, évidemment, je conçois que c'est Dieu qui a inspiré ces règles à la Compagnie. Que si j'y ai contribué pour quelque chose, je crains que ce ne soit ce peu là qui empêchera peut-être qu'elles ne soient pas si bien observées à l'avenir, et qu'elles ne produisent pas tout le fruit et tout le bien qu'elles devraient. »

C'est toujours dans ces humbles pensées, et toujours dans de bonnes œuvres, que se passent ses dernières années.

Rien de dramatique dans ses derniers moments. Toutes ses paroles sont douces et aimantes comme celles de toute sa vie. De ses regards mourants, il suit ses Missionnaires évangélisant l'Europe et les contrées les plus lointaines. Il en voit mourir victimes de la peste, en France ; il en voit mourir martyrs de leur zèle, dans les missions étrangères. Avec la douleur d'un père, il déplore leur trépas ; avec l'enthousiasme du prêtre chrétien, il célèbre leur martyre.

Comme un travailleur qui a fatigué tout le jour, il s'endormait souvent dans les derniers temps de sa vie : « C'est le frère, disait-il en parlant du sommeil, c'est le frère qui appelle la sœur. »

Enfin, le 27 décembre 1660, il passe doucement de cette vie à une vie meilleure..... (1).

(1) La péroraison n'avait pas été écrite.

Pour le jour de la fête de saint François-Xavier (1).

Vigilate itaque omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt.

Veillez donc, priez en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront (Luc. 21. 36).

Qui de vous, Mes Frères, a lu le saint évangile d'aujourd'hui sans un pieux tremblement ? Le Sauveur ne nous montre ordinairement que son amour, sa miséricorde ; aujourd'hui, il nous fait voir, en perspective, sa justice. Jamais il n'avait pris un ton si solennel ; et l'Eglise qui, dans ce jour, nous ouvre son année sainte, l'Eglise qui va nous faire passer par toutes les circonstances, les phases, de la vie miséricordieuse de son divin Epoux, nous marque avec majesté notre fin. Pendant l'année, elle nous dira surtout : *Aimez-le, voyez*

(1) Ce sermon fut prêché le premier dimanche de l'Avent, jour de la fête de saint François-Xavier.

comme il vous aime! aujourd'hui, nous déroulant le tableau terrible du jugement, elle nous erie de le craindre.

Ce tableau qu'elle nous découvre, c'est Jésus-Christ qui l'a tracé lui-même. « *Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et sur la terre les nations seront dans l'abattement à cause de l'agitation de la mer et des flots* (1). » — Jetant un regard douloureux sur notre temps, ne croyons-nous pas assister à la réalisation de la prophétie du Sauveur? Les peuples ne sont-ils pas dans cet abattement prédit par l'Évangile? Un grand vide ne s'est-il pas fait dans leur intelligence et dans leur cœur? rien y a-t-il remplacé la foi et l'amour? Abandonnés aux vagues des opinions, tourbillonnant au gré des intérêts terrestres, ne sont-ils pas comme ballottés par les flots agités de la mer : « *Les nations seront dans l'abattement à cause de l'agitation de la mer et de ses flots?* » Mais écoutez ce que Jésus-Christ ajoute, on dirait que c'est notre temps encore : « *Et les hommes sècheront dans l'attente de ce qui surviendra à l'univers.* » — Oui, vraiment, tous les hommes sècheront dans l'attente. Tous, croyants ou incroyants, nous avons le regard tourné vers l'avenir; tous nous attendons de grandes choses; chacun a son système sur ce sujet... Nous autres chrétiens, nous n'en avons pas. Nous attendons le règne de Dieu et de sa justice, et nous sommes bien sûrs que l'avenir ne contient que cela.

Mais, mon Dieu! vaine étude que celle de chercher à

(1) Ce texte et les autres, qui sont cités dans l'exorde, appartiennent tous au chapitre 21^e de saint Luc.

reconnaître dans notre temps les signes marqués dans l'Évangile! Tout cela est bien problématique, nous pouvons nous tromper : « *Levez plutôt les yeux, m'écrierai-je avec le Sauveur, et regardez en haut parce que votre rédemption approche.* » — Jésus-Christ viendra pour nous juger. Il viendra : sera-ce demain? sera-ce dans mille ans? Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est qu'il viendra. Il tiendra ses grandes assises, où il aura pour assesseurs ses Apôtres, pour accusé le genre humain; et j'y serai aussi avec mes œuvres, les œuvres, les pensées, les désirs, les affections de toute ma vie. — « *Levez la tête et regardez en haut... Alors ils verront le Fils de l'homme paraître dans les nuées avec un grand pouvoir et une grande majesté.* » Une grande majesté pour confondre l'incrédulité, pour l'opprimer de sa gloire; un grand pouvoir, tout le pouvoir de sa divinité, pour nous juger.

Et ce n'est pas un vain épouvantement qu'il veut nous faire subir dans ce dernier jour. Son terrible jugement sera le couronnement de ses œuvres, la dernière partie, la consommation du grand tout, de l'ouvrage de l'Incarnation et de la Rédemption : « *Et ceux-ci s'en iront au supplice éternel, mais les justes entreront dans la vie éternelle* » (1). — Circonstance la plus formidable pour le pécheur; essentielle, et prédite comme toutes les autres. Les autres se sont accomplies : la parole qui prédit la sentence irrévocable

(1) Saint Math. 25.

ne passera pas non plus : « *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* »

Aujourd'hui, Jésus-Christ nous transporte donc en imagination devant son tribunal, mais ce n'est pas pour commencer son jugement encore. Il nous en fait entrevoir les terreurs, mais elles ne sont pas présentes. C'est notre fin, mais nous sommes encore dans la voie, nous marchons. Les terribles images qui précèdent nous ont terrassés, anéantis, pour ainsi dire; nous croyons déjà subir le sévère interrogatoire; mais Jésus-Christ nous relève, il nous ramène à la réalité de cette vie : « *Prenez garde, nous dit-il, que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin, et par les inquiétudes de cette vie.* » C'est-à-dire, ne regardez pas cette terre comme un séjour permanent, c'est une voie; vous cheminez, vous n'êtes que des voyageurs; vous n'avez pas vos sens à satisfaire, mais votre âme à sauver; que votre corps ne l'appesantisse pas, ne l'arrête pas dans son vol vers l'éternité. — « *Veillez donc, priant en tout temps.* » Priez, c'est-à-dire, vivez de l'amour; priez, c'est-à-dire unissez-vous à Dieu, pour vouloir ce qu'il veut, demander ce qui lui plaît, travailler avec lui à l'extension de son royaume; priez, c'est-à-dire, unissez votre âme à l'âme de tous vos frères, pour demander une même chose avec eux, aimer une même chose avec eux, implorer le pain quotidien pour leurs corps et pour leurs âmes.

« *Priez en tout temps, afin que vous soyez dignes d'éviter tous les maux qui arriveront et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme.* » Oh oui! bien certainement, il n'y aura que l'homme de prière à paraître avec confiance

devant le Fils de l'homme, car il n'y aura eu que lui à s'être uni à Dieu et à ses frères par la charité, à n'avoir eu que la charité pour mobile de toutes ses œuvres. Lui seul pourra présenter, devant le trône de Dieu, ces œuvres surnaturelles qui seront jugées dignes de l'éternelle récompense.

Je ne vous arrête donc pas plus longtemps que le Sauveur lui-même devant le tableau terrible du jugement. Non, je viens vous apprendre plutôt, en commentant ses miséricordieuses leçons, à éviter sa colère. « *Veillez donc, vous dis-je avec Jésus, et priez en tout temps,* » c'est-à-dire aimez; aimez Dieu, aimez vos frères pour Dieu, travaillez au salut de vos frères. N'avoir pas aimé, voilà ce qu'il punira; avoir aimé, avoir fait des œuvres de charité, voilà ce qu'il récompensera éternellement. Dans un autre endroit de l'Évangile, il nous le dit d'une manière très expresse, en nous faisant assister à son jugement : « *Allez, maudits, j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger... — Venez, les bénis de mon Père, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger...* » (1). — Mes Frères, ces œuvres de charité que Dieu couronnera, au dernier jour, sont nombreuses, toutes ineffables; mais une des plus belles, c'est celle de la Propagation de la Foi. La fête de la Propagation de la Foi concourt heureusement, cette année, avec la célébration du mystère de ce grand jour. Entre les deux solennités il y a connexion intime; parler de l'une, c'est parler de l'autre;

(1) Math. 25.

propager la foi, c'est se préparer au jugement, c'est se préparer à paraître avec confiance devant Dieu.

En vue du jugement dernier, c'est donc de la Propagation de la Foi que je veux vous entretenir. L'admirable patron de cette œuvre si catholique, c'est saint François-Xavier, immortel étendard que Dieu lui-même a élevé à la vue de tous les siècles, prédication, évangile vivant de l'œuvre des missions; saint François-Xavier qui s'assiera au rang des Apôtres dans ce jugement redoutable; dont les vertus, les héroïques exemples nous condamneront si nous n'avons pas suivi sa bannière, selon notre vocation et nos forces, et dont la protection, l'intercession miséricordieuse et puissante nous sauveront des coups de l'éternelle justice, si nous avons aimé de son amour, et vécu, au moins par nos aumônes et nos prières, de sa vie d'apôtre.

Je vous ouvrirai donc d'abord, Mes chers Frères, l'admirable livre de la vie de saint François-Xavier, je vous ferai suivre rapidement les grandes lignes de cette héroïque existence, et par cette voie lumineuse qu'il nous a ouverte, cette voie de prières et de charité, je vous enseignerai comment vous pouvez marcher vous-mêmes. O Marie, vous dont saint François se faisait gloire de n'être que le soldat, en convertissant les peuples; ô Marie, mère de tous les hommes, et de ceux qui croient et de ceux qui ne croient pas encore, mettez sur mes lèvres quelques paroles qui inspirent à vos enfants qui m'entendent, un peu de votre charité... *Ave, Maria.*

Il n'est rien dont Dieu ne sache se faire un organe pour enseigner ses vérités saintes. Il nous instruit par ses œuvres; le visible est l'image de l'invisible. Il nous enseigne par son Ecriture, par son Eglise. Il a une autre voie d'enseignement encore : les articles de notre croyance, les préceptes de sa loi, il aime à les exprimer, à les sculpter, pour ainsi dire, dans ses Saints. Dans les premiers siècles de l'Eglise, un impie ose nier l'Incarnation et déshonorer ce grand dogme par les interprétations d'une mensongère philosophie : Dieu suscite saint Athanase. Il soutient pour la vérité une lutte d'un demi siècle, et par ses souffrances, par ses écrits, il se présente dans l'histoire comme une immortelle définition du dogme de la Divinité de Jésus-Christ. Saint Augustin consacre tout son puissant génie à la défense de la doctrine de la Grâce; et pour passer à des temps plus rapprochés de nous, la discipline, la continence ecclésiastique se personnifient dans un grand et saint Pontife. L'âme brûlante de saint Bernard est comme un hymne à la sainte Vierge. Saint Thomas, c'est la voix de l'Eglise pour chanter, jusqu'à la fin des temps, l'auguste Sacrement de nos autels.

La terre se refroidissait; Dieu suscite saint François d'Assise, exemplaire vivant d'amour. L'amour de Dieu, c'est son âme, à bien dire; chacune de ses paroles, chacun de ses actes n'est qu'amour; sa pensée n'est qu'une contemplation, qu'une extase d'amour.

Et l'amour du prochain, dans quel Saint n'a-t-il pas son expression vivante? — Cet amour universel, ce zèle du salut de tous les hommes, qui pour chacun de nous est un précepte,

Dieu, à toutes les époques, l'a fait rayonner dans ses Saints. — L'égoïsme, c'est la désolation de la terre; il faut que l'homme bien souvent soit secoué de sa torpeur. — Cet amour universel qui doit vivre dans tous, Dieu l'a glorifié, Mes Frères, Dieu l'a élevé à sa plus haute puissance dans saint François-Xavier; c'est un Apôtre à ajouter à ceux qu'envoya immédiatement le Sauveur.

Par toute la chrétienté, les âmes pieuses ont les yeux aujourd'hui sur lui, ranimant leur charité au feu de sa charité, apprenant de lui combien sont précieuses les âmes, combien la mission du chrétien est grande.

Saint François-Xavier naît au seizième siècle, d'une illustre maison de la Navarre. C'est un lien qui l'attache à la terre; attendez un peu, Dieu saura le rompre. Il le doué d'une haute intelligence; autre lien plus tenace encore. Brillant écolier de l'Université de Paris, bientôt éloquent professeur, le monde le croit à lui, il l'enlace dans ses louanges. François savoure la gloire de ses premiers succès; mais son âme n'est pas calme, elle a soif, une grande soif de quelque chose qu'elle ne connaît pas bien encore.

Sur les bancs de cette Université dont il occupait les chaires, il y avait un pauvre écolier — Ignace de Loyola — dédaigné de tous, méconnu du monde qu'il allait remuer bientôt. C'est par lui que Dieu arrache François à lui-même et en fait la conquête : par l'homme obscur, l'homme ivre de gloire; par l'écolier, le professeur. Ignace ose l'appeler à une mission plus grande; il ose lui marquer sa place dans l'Ordre qu'il fonde. François sourit d'abord; mais la grâce

est avec Ignace, elle redouble ses attaques, il faut qu'il se rende, et bientôt nous voyons François terrassé au pied de sa chaire, tombé de son orgueil, de ses hautes espérances, comme saint Paul sur le chemin de Damas, et comme lui s'écriant : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*...

Ah! c'est le grand mot à prononcer; quand il est dit, tout est dit. Quand il est dit, la vocation se détermine, la route qui mène au ciel s'ouvre droite devant nous. Mais cette parole d'obéissance et d'amour, qui l'a bien dite, du fond de son cœur? Il en est qui croient l'avoir prononcée, et c'était une illusion. — Pour lui, il l'a dite de toute son âme... il écoute le Seigneur. Ce qu'il lui commande, c'est d'aimer, de ne vivre que pour aimer. Il l'admet au rang de ses prêtres : *Euntes... docete omnes gentes* : Allez enseigner toutes les nations (1). Son cœur s'élargit comme celui de saint Paul, il s'élargit à pouvoir contenir le monde.

Les prémices de son ministère, il les donne aux pauvres; il s'en fait le serviteur et le consolateur dans les hôpitaux de l'Italie et du Portugal; et rien qu'en s'en tenant à cette première partie de sa vie apostolique, il y aurait à raconter des prodiges.

Mais Dieu lui révèle une mission bien autrement glorieuse. Les Indes Orientales nouvellement découvertes par l'audace des navigateurs portugais, il les présente vivement à son âme sacerdotale; il le tourmente de cette image, et la nuit et le jour. Dans ses songes il lui montre des terres vastes,

(1) Math. 28. 19.

arides, ténébreuses, et des hommes assis, gémissant, à l'ombre de la mort. Il lui fait parcourir péniblement ces régions sombres, et il le réveille en sursaut, tout trempé des sueurs de ses songes apostoliques. C'est bien la voix de Dieu qui l'appelle, mais il faut qu'elle lui arrive par l'organe de saint Ignace et du souverain Pontife : il est, avant tout, l'homme de l'obéissance. L'ordre se fait entendre : *Allez*, c'est la volonté de Dieu : *Euntes docete omnes gentes*.

Sur le navire même qui le porte aux Indes, les travaux de son apostolat commencent. Par sa charité, il conquiert un ascendant irrésistible sur les hommes corrompus qui l'entourent. Il commande à leurs passions, il commande aussi aux tempêtes, et il aborde aux Indes, déjà apôtre consommé et thaumaturge.

Avec quelle effusion il s'agenouille ! Il baise cette terre que Dieu livre à son dévouement, il l'arrose de ses larmes avant de l'arroser de ses sueurs, et la croix à la main, il entre dans Goa, la capitale des Indes portugaises. L'amour ne se repose pas ; dès le lendemain sa prédication commence. Une sonnette à la main, il parcourt les rues de la cité orgueilleuse et dissolue. Les enfants le suivent en foule, attirés par cette singularité ; c'était eux qu'il voulait. Les enfants deviennent ses anges : ce qu'ils ont appris du Saint, ils le redisent. Amenés par leurs enfants, les parents viennent à leur tour ; leur cœur s'amollit ; et Dieu porte le dernier coup à cette cité de richesses et de vices, en faisant, à la voix de son apôtre, éclater des prodiges.

Le nom de François retentit dans toutes les colonies des

Indes. Les Européens veulent le retenir, il semble que le Seigneur n'ait fait cette merveille que pour eux. Ils enlacent François dans leur respect et leur amour ; mais un apôtre ne jouit de ses travaux que dans le ciel, il n'est apôtre qu'à la condition de travailler toujours.

Un vaisseau emporte François à d'autres conquêtes.

Ici se déroule une série de merveilles impossibles à décrire. Je sens que ma pensée, que ma parole est trop lente pour suivre le héros de la charité dans ses courses. Il semblerait vraiment que Dieu lui ait donné quelque chose de cette agilité, attribut des corps glorifiés dans le ciel. Il entend nommer un peuple idolâtre. — Il vole vers lui, la croix à la main, à travers les dangers et les tempêtes. Deux cents, trois cents lieues ne sauraient l'effrayer. Dans son instinct apostolique, il découvre des terres ignorées, des îles inexplorées. Les langues de tous les peuples, il les apprend avec une surhumaine rapidité. Souvent, par un évident miracle, au moment même où il parle, Dieu les lui inspire. Il ouvre la bouche, et des populations entières sont à ses pieds, et la croix s'élève, comme par enchantement, sur ces terres infidèles. Aussi, comment lui résister ? De quel éclat Dieu ne glorifie-t-il pas la vérité dans son apôtre ?... La divinité du christianisme, François la prouve aux barbares, surtout par son amour. Pourraient-ils ne pas se laisser gagner quand il les presse sur son cœur ? L'amour, c'est la preuve que tous comprennent, les ignorants et les savants, les hommes civilisés et les barbares ; la plus grande force de vérité est dans l'amour. — Dieu, pour ramener la terre, l'a aimée.

A cette puissance de l'amour, le Seigneur ajoutait sans cesse la puissance des miracles. A la voix de son Saint, les morts se redressent dans leurs cercueils; les malades se raniment aux portes du tombeau; des villes, des peuplades voient cesser instantanément des fléaux épouvantables.

Les nouveaux convertis, lui-même, quand il le faut, il les mène aux combats; à la vue de la croix qu'il porte devant eux, leurs ennemis s'enfuient épouvantés. — Il annonce les miséricordes de Dieu; mais quelquefois aussi ses colères. Il prédit des incendies, des fléaux, des morts terribles: la mort et les fléaux frappent, comme dociles et obéissant à sa voix. — Quand une population le voit s'éloigner, c'est comme si on lui arrachait les entrailles; elle le suit avec des gémissements, elle lui fait promettre de revenir, et il revient. Quand on lit son héroïque histoire, on dirait qu'il est partout à la fois, dans la presqu'île, dans les archipels des Indes; on dirait qu'il y a autant de François-Xavier que de peuplades et d'îles. S'il n'est pas présent partout de corps, il l'est du moins toujours par son âme. Dieu le console ou l'attriste, on le voit à son sourire, on le voit à ses larmes, en lui révélant tout ce qui se passe dans les lieux où est son cœur.

Sa pensée est partout. Au milieu de ses travaux les plus lointains et les plus pénibles, elle n'a pas quitté l'Europe. Dévoré d'amour pour les barbares et les sauvages des Indes, il a aussi des larmes sur les maux de cette malheureuse Europe, sur les hérésies qui la déchirent; il a aussi des prières pour fléchir le ciel en sa faveur.

Le Seigneur l'avait fait comme le Dieu des Indes; il commandait aux éléments, la nature lui était soumise, les cœurs étaient dans sa main. — Ah! il se garde bien de jouir orgueilleusement de ses conquêtes. Au milieu des prodiges qu'il opère, il reste humble, le fils obéissant de saint Ignace, le prêtre fidèle de l'Eglise catholique, agenouillé devant son Pontife. Il écrit souvent en Europe des lettres toutes d'humilité et d'amour. Quand c'est à saint Ignace, il ne le fait qu'à genoux.

Et la récompense à ses peines, à ses travaux d'apôtre, il devait la recevoir dans le ciel, sans doute; mais Dieu lui en donnait déjà un avant-goût dès ce monde. Son âme débordait de consolations spirituelles: *Mon Dieu, mon Dieu*, s'écriait-il extatiquement, *c'est assez, c'est assez!*... quelquefois on le voyait entr'ouvrir sa soutane, comme pour recevoir quelque fraîcheur, tant l'amour de Dieu brûlait même son corps, pour ainsi dire glorifié dès ici-bas. — Il disait: Assez de consolations, assez de douceurs spirituelles; mais assez d'âmes converties, assez de travaux... jamais! C'était comme une flèche intelligente que le bras puissant de Dieu avait vibrée; elle ne devait s'arrêter qu'au but marqué. Il entend parler du Japon, de l'heureux naturel, de la vivacité d'esprit de ses habitants: *Quel dommage, mon Dieu!* s'écrie-il, *qu'un tel peuple ne soit pas à vous!*... et il entreprend la conversion du Japon. Mais on l'effraie de treize cents lieues à parcourir sur une mer impraticable. Il n'écoute rien, et il arrive au Japon à travers les tempêtes, après avoir semé les prodiges sur ces treize cents lieues de mer.

Toutes les merveilles des Indes, il les renouvelle. Il entraîne les peuples et les rois; il confond les imposteurs; et après deux ans d'une prédication miraculeuse, les treize cents lieues de mer, il les recommence, pour revoir aux Indes les premiers-nés de ses entrailles.

On se lasse à le suivre, il ne s'est pas lassé encore, et c'est vers la Chine, un immense empire de plusieurs cent millions d'habitants, que se tourne son zèle.

Ah! une telle vie méritait bien d'être couronnée par son calvaire. Ce calvaire, le voilà qui douloureusement le monte. — Il vole déjà à sa vaste et gigantesque mission. — Un brutal gouverneur veut entraver son zèle, et confisque son navire. C'est par charité qu'on le reçoit sur un autre navire partant pour une île voisine de la Chine.

Il arrive à l'île de Sancian, exténué de chagrins plus encore que de fatigues. Expirant, il demande à être porté sur le rivage, le visage tourné vers la Chine que convoitait son amour. A cet homme glorieux il fallait un pareil lit de mort; il fallait qu'il mourût en vue du ciel et de la terre; qu'il pût prolonger son dernier regard sur cette terre qu'il avait tant aimée pour Dieu, et le relever brillant d'espérance, vers le ciel qui s'ouvrait pour le recevoir.

Quelle vie! quelle mort! Il n'avait que quarante-six ans, quand il eut accompli tous ces prodiges. Mais que dis-je tous ces prodiges? Je n'ai pu vous les dire tous, je n'ai pu les penser tous; y a-t-il une mémoire, une parole d'homme, qui puisse y suffire? — Il n'avait que quarante-six ans, et dans les dix dernières années de sa vie il avait parcouru une

incommensurable carrière. Dans dix ans il avait visité, converti trente royaumes, baptisé des populations sans nombre. L'espace franchi par son zèle ferait deux fois le tour du globe.

Certes, s'il fût jamais un homme providentiel, c'est bien François-Xavier. O Providence, que tu es admirable dans tes desseins! que tu es puissante dans leur accomplissement!

Lorsque François labourait la terre des Indes de ses prodiges, l'hérésie ébranlait l'Europe, l'entraînait dans les voies du mensonge. Luther, Calvin, déchiraient la robe sans couture, faisaient à l'Eglise des blessures qui ne sont pas fermées encore. Le catholicisme est usé, criaient-ils; il a séduit les peuples; toute force divine s'est retirée de lui, il se dissout comme un cadavre. A cela, les Docteurs catholiques répondaient, et victorieusement sans doute, mais la réponse sublime, puissante, n'est pas dans la bouche des Docteurs; regardez plutôt dans les Indes, c'est là que Dieu lui-même argumente par son apôtre. L'esprit de vie s'est retiré du catholicisme!.. — Eh quoi! n'est-ce pas le catholicisme qui, dans les Indes, ressuscite les peuples, renouvelle tous les prodiges de la primitive Eglise, multiplie les miracles, les Saints et les Martyrs? La prédication de saint François dans les Indes, c'est la victoire du catholicisme sur l'hérésie, c'est sa justification la plus complète, une démonstration comme Dieu seul sait en faire.

Ce n'est pas tout encore. L'époque des prédications de saint François, c'était l'époque des découvertes; les Indes orientales, l'Amérique, avaient été trouvées par l'audace

et le génie des navigateurs. Dieu a-t-il donné ces mondes aux Européens pour qu'ils en jouissent voluptueusement, pour qu'ils déchirent les entrailles de ces terres nouvelles, afin d'en arracher des richesses et de l'or, pour qu'ils boivent les sueurs et les larmes de leurs habitants? Non, mille fois non. Dieu leur a livré ces peuples, mais avant tout pour les convertir; et cette voie évangélique par laquelle il appelle les nations chrétiennes, c'est saint François qui l'ouvre, sa croix à la main. Ce grand devoir des peuples chrétiens, Dieu le leur enseigne, comme dans un livre vivant, dans la vie glorieuse de son thaumaturge et de son apôtre.

Cette leçon, les nations chrétiennes l'ont-elles écoutée? l'ont-elles suivie? — L'hérésie en avait saisi, en avait corrompu plusieurs dès lors. L'Angleterre était hérétique déjà; et cependant, dans le nouveau monde, elle devait faire les plus vastes conquêtes. Et les nations restées catholiques? — Ah! nous aurions ici à tracer une lamentable histoire.

Mais ce n'est pas des devoirs de nos devanciers qu'il faut que nous nous occupions, songeons bien plutôt aux nôtres. La vie de saint François-Xavier était un étendard élevé, non-seulement à la vue de ses contemporains, mais à celle de tous les siècles. Dieu nous dit toujours : *Regardez, et faites selon cet exemplaire*; et moi, organe de Dieu, je vous crie après lui les mêmes paroles : *Regardez, et faites selon cet exemplaire*. Saint François est le héros de la charité, de l'amour universel; ce grand devoir, il l'a pratiqué, mais avec héroïsme. Si nous ne sommes pas obligés au même héroïsme, nous le sommes au même devoir :

Inspice, et fac secundum exemplar... Regardez, et faites selon ce modèle... (1).

Nous sommes chrétiens, nous sommes donc tous propagateurs de la foi; c'est à chacun de nous qu'il a été dit : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et ce que je veux, c'est qu'il s'allume* (2). Chacun de nous, c'est le semeur de l'Évangile; Dieu nous a confié son grain, il faut que nous le jetions aux quatre vents du ciel. Tous, nous sommes la race sainte, et le royal sacerdoce; or, la fonction du sacerdoce est de convertir. La propagation de la Foi, confiée à chacun de nous, quelle mission!... C'est notre mission à tous, la mission de l'Église militante : *Etends tes pavillons, recule les pieux et les cordes de tes tentes*, lui crie le prophète Isaïe. — Terrible comme une armée rangée en bataille, elle marche à ses conquêtes. Tous, nous sommes dans les rangs de cette armée, nous ne pouvons pas refuser la gloire de cette milice; et si tous, nous ne sommes pas au premier rang, nous avons mission d'appuyer, des armes de l'aumône et de la prière, ceux qui combattent au front de la milice sainte. Ces héros de la propagation de la foi, ceux qui suivent immédiatement François-Xavier, les premiers-nés de sa charité, faits à son image, ce sont les missionnaires dont jamais l'Église ne fut stérile, et qui, de nos jours, font encore sa gloire.

A eux les difficultés de l'œuvre de la conversion du

(1) Exod. 25.

(2) Luc. 12. 49.

monde. Oh ! qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix ! *Quàm speciosi pedes evangelizantium pacem!*... (1) — Que d'autres écoutent le vain bruit des intérêts humains sur la terre, qu'ils admirent les révolutions des empires, le commerce s'ouvrant de nouvelles voies, les nations étendant leur puissance ; pour nous, chrétiens, aimons à étudier les conquêtes pacifiques du missionnaire, aimons à suivre ses traces bénies, sur le globe. — *Quàm speciosi pedes...* Oh ! qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix ! Oh ! qu'ils sont beaux les pieds du missionnaire, quand ils s'arrachent au sol de la patrie, où s'efforcent en vain de les retenir, les liens de tant de légitimes affections ! Le cercle de la famille et de l'humaine patrie est trop étroit pour eux, ils le brisent dans leur élan, il leur faut tout un monde. — *Quàm speciosi pedes...* Oh ! qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix ! Qu'ils sont beaux les pieds du missionnaire catholique, quand ils touchent aux bords lointains et désirés, quand ils marchent sur les traces glorieuses, et non encore effacées, de saint François-Xavier, quand ils parcourent, infatigables, d'incommensurables distances, quand ils poursuivent le sauvage dans ses réduits les plus inaccessibles, quand ils l'accompagnent dans ses courses pour le consoler dans ses peines, et qu'ils lassent son agilité ! — *Quàm speciosi pedes...* Oh ! qu'ils sont beaux les pieds du missionnaire, quand ils sont chargés de chaînes, de ces chaînes qu'il bénit, comme sain

(1) Is. 52.

Paul ; qu'il montre, ainsi que lui, comme son plus beau titre de gloire et le gage de son amour, à ses chers néophytes et à la chrétienté tout entière ; de ces chaînes, dont il gémit d'être déchargé, car des chaînes pour son corps, c'est le signal de la délivrance pour son âme ! — *Quàm speciosi pedes...* Oh ! qu'ils sont beaux les pieds du missionnaire, quand ils le conduisent au supplice, le front rayonnant de la joie du martyr, et faisant de son sang une semence de chrétiens !

Oh ! qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix ! Le missionnaire, c'est une merveille, je le répète, qui n'a manqué à aucune époque de l'Eglise, et qui, certes, ne manque pas à la nôtre. Le missionnaire serait seul une preuve vivante de la divine mission de notre Eglise. Aux hérétiques du seizième siècle, détracteurs du catholicisme, Dieu opposait, comme une invincible réponse les gigantesques travaux de saint François, sa charité et ses miracles. Aux descendants mille et mille fois divisés des réformés du seizième siècle, à ceux qui crient encore en dehors du catholicisme : *Nous sommes la véritable Eglise !* ne répondons qu'un seul mot : *Produisez un missionnaire.* A la philosophie qui nous redit sans cesse : *Le catholicisme s'en va... la société s'en dépouille comme d'un vêtement usé... il n'est plus que forme vide...* ne répondons aussi qu'un mot : *Le catholicisme se meurt !...* dans votre cœur, peut-être... Vous, vous êtes morts, mais autour de vous, tout est-il mort ? *Le catholicisme s'en va !...* mais regardez le *missionnaire.* Gloire, oui, gloire à ces hommes généreux qui se sont

chargés de la partie pénible, héroïque, de notre œuvre à tous! Mais, ne l'oublions pas, ils sont le cœur et les bras d'un grand corps dont nous sommes les membres; ils combattent au premier rang, ils se jettent au plus fort de la mêlée, mais appuyés sur nous; il leur faut nos aumônes, il leur faut nos prières. Nous sommes comme eux, par devoir, les propagateurs de la foi, ils nous demandent notre coopération... *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra; sive gloriatur unum membrum, congaudent omnia membra* (1).

Cette coopération est de l'essence de la vie chrétienne; l'œuvre de la Propagation de la Foi est de tous les siècles. Il y a plus de vingt ans déjà que, pour donner un centre, en France, à cette coopération, pour faire de tous les efforts séparés, un puissant et commun effort, des âmes pieuses fondaient à Lyon, cette association si glorieusement connue depuis, sous le nom d'*Association pour la Propagation de la Foi*. La pensée de cette œuvre, Dieu l'avait fait descendre dans l'âme d'une simple femme. Dieu aime à faire éclater sa gloire par les instruments les plus faibles. C'est dans le sein d'une vierge, qu'il a fait descendre son Verbe pour le salut du monde.

Une faible aumône par semaine, que le riche peut dépasser, que le pauvre toujours peut atteindre, voilà ce que les fondateurs demandaient à chaque fidèle pour les missionnaires.

(1) 1 ad Corinth.

Les commencements de l'œuvre furent petits, comme les commencements de toutes les grandes choses; et aujourd'hui, c'est un arbre, un arbre magnifique, dont les rameaux s'étendent sur la chrétienté tout entière. Les revenus en furent d'abord bien faibles — cinquante mille, quatre-vingt mille francs — et aujourd'hui, elle peut verser plus de trois millions aux missionnaires. Ce n'est rien cependant encore, aux yeux de ceux qui brûlent pour le salut de leurs frères, car les missionnaires protestants ont soixante-quinze millions pour nourrir leurs familles et perdre les âmes; ce n'est rien, car si chaque catholique donnait, seulement en France, les trois millions se décuplèrent, et au-delà.

Mes Frères, ce jour de la fête de saint François, est un beau jour pour l'œuvre. Les prédications qui se font partout, attirent de nouveaux associés, le nom de saint François est magique pour remuer les cœurs. — Pour notre part, nous souhaitons vivement, avec la grâce de Dieu, de pouvoir contribuer à étendre les rameaux de cet arbre divin de l'*Association pour la Propagation de la Foi*. — A la lumière de la grande, de l'héroïque vie de saint François-Xavier, nous voyons aujourd'hui cette œuvre dans sa grandeur et sa beauté; nos âmes sont échauffées, s'élargissent à ce spectacle. Profitons du moment, suivons un entraînement saint, le refroidissement viendra plus tard, l'égoïsme parlera. Sous l'impression de ce sentiment tout divin de la charité, si nous ne sommes pas enrôlés déjà sous la bannière de saint François-Xavier, disons généreusement : A dater de ce jour, nous sommes de l'*Association pour la Propagation de la Foi*. Sur

cette liste glorieuse des associés, nous ajouterons nos noms à ceux de tant de catholiques fervents. Vous y trouverez, Mes Frères, les évêques, les prêtres catholiques, les religieux, les élèves des séminaires, des pauvres, des vieillards, des enfants, tout ce qu'il y a de plus grand et de plus humble.

Un sou par semaine, et cette semence va produire des chrétiens; ce mobile, en apparence si faible, va remuer des peuples. Jetez-la, cette aumône, aux missionnaires, et ils vous la rendront en âmes converties, en peuples bénissant Dieu, en prières pour votre salut, et quelles prières que celles des missionnaires!... Ils vous la rendront en sublimes exemples, qui, à plusieurs, révéleront leur vocation, peut-être. Ils vous écriront, ces hommes si merveilleux et si simples; ils n'auront pas une joie, pas une douleur spirituelle, qu'ils ne vous la disent. Vous lirez les *Annales de la Propagation de la Foi*, c'est-à-dire le recueil des lettres des missionnaires, le recueil le plus glorieux pour l'Eglise, écrit avec les sueurs et le sang des missionnaires, avec les aumônes et les prières de toute la catholicité; ce recueil, la preuve incessante que l'Eglise romaine est toujours l'Eglise des apôtres et des martyrs; ce livre que chaque fidèle devrait baiser, où l'on palpe, pour ainsi dire, la divinité de notre religion sainte. Vous assisterez aux travaux des missionnaires, vous vous entendrez bénir par les néophytes, qui vous appelleront leurs sauveurs. Vous verrez les missionnaires mourir, et vous saurez comment meurent les Saints; vous les entendrez, à leurs derniers moments, prier pour l'Eglise et pour vous.

Associés de la Propagation de la Foi, dans quelle atmosphère de charité ne nous trouvons-nous pas transportés! Nos âmes voient partout des âmes qui leur sont unies par le plus vif amour, nos prières ont partout des échos dans d'autres prières, nous participons à la gloire des travaux les plus héroïques.

Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum (1). Par toute la terre, aujourd'hui, c'est une fête, fête universelle, éminemment catholique. Les deux hémisphères se sont embrassés des embrassements d'une ardente charité, et le ciel avec la terre a tressailli d'amour. Le missionnaire, courant dans les déserts, sa croix de bois à la main, ou bien réuni à ses chers néophytes dans son église de feuillage, ou bien se cachant des persécuteurs, peut-être expirant dans les tortures, s'est recueilli et a prié avec une ferveur plus grande. Il a puisé une nouvelle force dans cette pensée, que, sur tous les points du monde, des cœurs étaient unis au sien, des prières montaient au ciel avec les siennes. Dans cette pensée, il a puisé une divine force, pour continuer ses travaux ou pour mourir.

Des peuplades nouvellement chrétiennes se sont réjouies dans ce beau jour. Elles ont prié pour les âmes pieuses qui les ont engendrées à Dieu, par leurs aumônes et leurs prières; elles ont senti un ineffable bonheur d'être de cette grande famille où l'on n'est jamais seul.

Aucun d'entre nous ne refusera de partager cette grande

(1) Psaum. 132.

joie, de lui livrer son âme tout entière. Ah ! dès ce soir, que la prière des *Associés* s'élançe de tous nos cœurs ! Unissez-vous à moi, pendant que je vais être votre organe auprès de Dieu, de sa sainte Mère, et du bienheureux saint François-Xavier, notre patron et notre modèle.

Notre Père qui êtes aux cieux. — Oui, notre Père à tous, sans distinction de barbares et d'hommes civilisés, nous nous rencontrons dans votre sein, quelque séparés que nous soyons, par l'espace, par les coutumes, par les idées. Vous nous aimez tous de l'amour d'un père. *Notre Père qui êtes aux cieux.* — Les cieux, oh oui ! voilà notre patrie, les cieux, où nous pourrions nous unir éternellement à vous. La voie de ce beau ciel, nous l'avions perdue par notre faute, mais vous nous l'avez ouverte bien large par la Rédemption. Que tous les peuples entrent dans cette voie, qu'illumine la croix de votre Fils !

Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. — Votre nom, votre vérité sainte, vous les avez écrits partout ; mais que d'yeux voilés sur la terre ! que de nations assises dans les ténèbres ! que d'aveugles obstinés, là même où vous avez versé, à torrents, la lumière ! Ecartez tous les voiles, que tous les peuples vous voient, vous aiment, que l'humanité n'ait qu'une même âme pour vous comprendre, un même cœur pour vous aimer, une seule voix pour chanter vos louanges ; que tous les hommes commencent, sur la terre, cet hymne de dilection, cette harmonie de désirs et de volontés, qui doit se continuer dans l'éternité !

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. — Le pain de l'homme, le pain de son âme, c'est votre parole, c'est la vérité. Multipliez les Apôtres qui rompent aux nations égarées le pain de l'Évangile ; qui leur fassent goûter cette nourriture que l'on savoure, et l'on est rassasié ; qui leur présentent cette coupe où l'on boit, et l'on est désaltéré.

Remettez-nous nos offenses, comme nous les remettons à ceux qui nous ont offensés. — O notre Père, donnez-nous la vertu de charité, la charité qui nous unisse entre nous comme les enfants d'un même Père. Que toute distinction d'idées, d'intérêts, de religion, cesse entre les peuples chrétiens ; que tous, ils deviennent les enfants soumis de votre Église, et les missionnaires de votre vérité.

Et ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. — Ecartez de ces terres, qui ne sont pas encore à vous, les missionnaires de mensonge, les faux prophètes ; qu'ils ne soient pas comme une tentation dangereuse, un fléau, pour les peuples.

Et vous, *Marie*, notre auguste Mère, *nous vous salvons ! Vous êtes pleine de grâce.* — C'est pour nous, pour l'humanité, que Dieu vous a comme pétrie de grâces. C'est pour que vous les versiez sur nous, que Dieu remplit vos puissantes mains de ses faveurs.

Le Seigneur est avec vous. — Il vous a revêtue de sa gloire pour l'éternité, vous êtes avec lui dans une conversation éternelle ; ne nous oubliez pas, n'oubliez pas les peuples qui n'ont pas encore la foi, lorsque vous répandez devant le trône de Dieu, vos prières maternelles.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. — Rien qu'en vous contemplant, en vous bénissant, un peuple se régénère. Que votre aimable figure, votre figure divinisée, rayonne à tant de pauvres peuples; que, par vous, ils viennent à votre Fils Jésus, le fruit béni de votre sein.

Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs. — Ah! nous sommes bien coupables, sans doute; elle est bien obstinée, la pauvre humanité, dans le vice et dans l'erreur... mais l'est-elle plus que lorsqu'elle crucifiait votre Fils? Et cependant, au pied de la croix, vous lui pardonnez, vous l'adoptiez. — Ayez donc pour nous, et pour tous les hommes, des entrailles de mère. Souvenez-vous de nous, surtout au moment décisif, à l'heure de notre mort.

Grand saint François-Xavier, jetez aussi vos regards paternels sur ces terres que vous avez tant aimées; la trace de vos pas y est encore empreinte. L'âme des Saints s'élargit encore dans l'éternité; dans le ciel, vous n'avez pas cessé d'être missionnaire: protégez les missions. Par vos puissantes prières, suscitez des Apôtres; offrez leurs travaux, leurs sueurs, avec les vôtres, devant le trône de Dieu. Hâtez la consommation de cette cité des élus, qui doit être le royaume éternel de Jésus-Christ dans le ciel. — Pussions-nous y arriver, Mes Frères, avec les âmes au salut desquelles nous aurions contribué!



Sermon pour le jour de la fête de sainte Philomène (1).

*Laudate Dominum in Sanctis
ejus.
Louez Dieu dans ses Saints
(Psalm 150. 1).*

MES FRÈRES,

Si le premier homme n'était pas tombé, notre mission restait bien glorieuse et bien douce. Pontife, organe de la création, l'homme la rattachait à Dieu. Dieu crée d'abord les autres êtres, en dernier lieu il crée l'homme, et il vit, ajoute l'Ecrivain sacré, que tout était bien. Parole magnifique dans sa simplicité! En effet, tout était bien; la nature matérielle avait une intelligence, elle avait un cœur, elle s'élevait vers son Créateur comme un hymne de reconnaissance et d'amour. Mais l'homme est tombé: *Felix culpa!* peut-on s'écrier avec saint Augustin. L'homme est tombé: son rôle aura plus de peine, mais aussi plus de gloire...

(1) Ce sermon fut prêché à Auray, dans l'église des Capucins.

Jésus-Christ, les épaules chargées de sa Croix, la tête couronnée d'épines, nous ouvre la voie sanglante de l'expiation ; c'est par cette voie que l'humanité doit remonter à sa dignité perdue... Au Sang de Jésus-Christ, il faut qu'elle mêle aussi ses sueurs et son sang. Le Fils de Dieu nous fait ses coopérateurs dans l'œuvre de notre Rédemption ; travailler incessamment à rapprocher la cité terrestre de la cité du ciel, à nous faire sortir, nous et nos frères, de ce tombeau où nous a couchés la faute originelle et où tant d'autres fautes ont épaissi autour de nous les ténèbres de la mort, voilà notre mission ; et pour que nous l'accomplissions, Dieu nous prête sa force par le miracle incessant de sa grâce.

Mais ne sommes-nous pas attachés à notre tombeau, comme si c'était notre patrie ? N'avons-nous pas dit aux vers, c'est-à-dire à nos passions, dans un autre sens de l'Écriture : Vous êtes nos frères et nos sœurs ? Avouons-le, nous faisons l'œuvre de Dieu bien négligemment, nous suivons Jésus-Christ bien lâchement dans la voie du sacrifice. Si le spectacle de l'homme innocent, présidant à la création, fit, pour ainsi dire, tressaillir de joie la Divinité elle-même, quel spectacle encore plus glorieux pour elle que celui de l'homme s'associant avec amour à l'œuvre de la Rédemption ! Ce spectacle, Dieu se l'est donné dans ses Saints, il ne l'a pas refusé à la terre, et vous êtes réunis aujourd'hui pour honorer, pour contempler avec envie une de ces âmes glorifiées. Nous sommes si éblouis, si détournés de nos fins par tout ce qui nous entoure, que l'Église, pour nous y ramener, fixe souvent nos yeux sur d'admirables modèles, et aujourd'hui

d'hui elle nous présente sainte Philomène décorée de la palme de son martyre.

Mais ce n'est pas sur elle seule que je vais attacher vos regards. A son occasion, je vous dirai quelques-unes des gloires de la grande famille des Saints. Toute la pensée de cette instruction, je la résume en ces mots : Les Saints sont seuls grands, parce que leur œuvre n'est que l'œuvre de Dieu ; ils sont seuls aimés, parce que seuls ils ont aimé les premiers, parce que seuls ils sont puissants à nous secourir.

Ce qui caractérise l'humanité, avant que le Sang de Jésus-Christ n'eût coulé sur elle, c'est l'égoïsme ; ce qui fait la vie du monde nouveau, c'est l'esprit de charité. Quelle que soit notre corruption encore, l'humanité a été tellement métamorphosée que, par son état présent, nous ne pouvons nous faire une idée de son état passé. Mais, laissons là les générations payennes, laissons ces morts dans leur tombeau, *nous qui vivons, bénissons le Seigneur* (1). Jésus-Christ vient sauver le monde, il vit, il meurt pour tous les hommes, et tous les hommes, il les associe au grand œuvre de la Rédemption ; sa vie et sa mort, il les leur présente comme de sublimes modèles ; comme lui, ils doivent passer en faisant le bien ; comme lui, ils doivent se sacrifier, chacun pour ses frères, et s'il le faut, d'un sacrifice sanglant.

Cette voie du sacrifice, bien peu y sont entrés ; elle n'a été suivie généreusement, sans arrière-pensée, que par les

(1) Psalm. 113 18.

Saints; et les Saints forment une admirable chaîne dont le dernier anneau nous touche, dont le premier se rattache à la Croix de Jésus-Christ.

Les apôtres se présentent les premiers dans la carrière, et certainement, sur la terre, rien n'avait été vu d'aussi admirable. Quels hommes que ces ignorants et ces pauvres, qui sans moyens humains, entreprennent hardiment la conquête du monde ! Et de quel monde ? D'un monde qui se dresse frémissant contre eux, et qui n'a pour payer leur amour que des tortures et des chaînes. Ah ! qui pourra mesurer la largeur, la sublimité d'une de ces âmes apostoliques ? Ecoutez l'un de ces hommes divins qui s'écrie : *Mes petits enfants, pour qui je sens les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous* (1) ! et lorsqu'il languit dans les fers : *Mes enfants, je vous porte dans mon cœur, quoique je sois chargé de chaînes, de ces chaînes qui sont la défense et l'affermissement de l'Evangile... Mon cœur s'est étendu, dit-il ailleurs, tous vous avez place dans mon cœur... Je suis redevable aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants...* Et plus loin, dans l'enthousiasme de son amour : *Je voudrais être anathème pour mes frères...* (2). Dans ces paroles et dans mille autres que je ne puis vous citer, à quelle puissance d'amour l'humanité me paraît élevée ! Oh, certainement ! l'âme humaine a été régénérée, réchauffée par un rayon

(1) Ad. Gal. 4. 19.

(2) Ex epist. S. Pauli, passim.

d'en haut. A quelle puissance d'amour, dis-je, l'humanité a été élevée ! et aussi, à quelle puissance d'action ! car ces ignorants et ces pauvres, contre toute espérance, ont réussi ; ils n'ont pas pressé en vain le monde tout entier sur leur cœur, ils y ont ramené la vie. Les tyrans voulurent étouffer leur œuvre dans leur sang ; mais après eux, elle est restée immortelle. Ils ont enraciné le christianisme, et après dix-huit cents ans, l'univers salue encore les apôtres comme ses régénérateurs.

Jésus-Christ les avait choisis pour ses coopérateurs ; mais après leur mort, et même de leur vivant, il s'en suscita bien d'autres. Une page glorieuse encore pour l'humanité, c'est la page écrite avec le sang des martyrs. Tout âge, tout sexe, toute condition était descendue, avant Jésus-Christ, à la plus dégradante corruption ; l'égoïsme et l'infamie des mœurs avaient tout souillé, tout séparé de Dieu ; voilà que tout âge, tout sexe, toute condition se régénère par le sang. Au jour de sa mort, Jésus-Christ n'avait été suivi sur la route escarpée du Calvaire que par quelques femmes ; voilà des enfants, des vieillards, des femmes, des vierges, des savants, des princes, qui s'y précipitent à sa suite ; et ils ne restent pas au pied de la Croix ; il leur est accordé d'y monter avec le Sauveur, ils y sont crucifiés avec lui, et leur sang, ils le versent aussi pour le monde.

Sacrifiez aux idoles ! Je l'entends cet ordre des tyrans, à dix-huit cents ans de distance, et j'entends aussi dans un admirable concert, toutes ces voix d'enfants, de vieillards, de vierges et de femmes qui répondent : Nous ne sacrifions

qu'au Très-Haut, nous ne foulerons pas la Croix de Jésus-Christ, nous y mourrons ! J'entends les rugissements des bêtes, les membres des martyrs qui craquent sous les instruments des supplices, mais aussi j'entends, comme une ineffable harmonie, des prières qui s'élèvent jusqu'au ciel, prières des martyrs pour leurs bourreaux, pour tout l'univers. Cet héroïsme, Mes Frères, n'a pas été une inutilité dans l'œuvre de la Rédemption.

C'est votre voix surtout que nous distinguons aujourd'hui, glorieuse vierge Philomène, vous dont l'héroïsme est venu ranimer les chrétiens après tant de siècles. Jeune fille de quatorze ans, vous aviez à lutter contre un des hommes les plus puissants et les plus cruels qui furent jamais ; et la couronne de la virginité, il ne put la faire tomber de votre tête, et ses fureurs ne purent qu'y ajouter celle du martyre.

Mes Frères, soyons fiers de nos glorieux ancêtres, les martyrs. Dieu, par sa seule force, aurait pu répandre et maintenir la vérité sur la terre ; il l'aurait pu sans l'intermédiaire des hommes ; mais il a voulu se les associer pour cette œuvre, il voulu nous glorifier par cette coopération. Il a appelé tout ce qu'il y avait de plus faible, à son aide ; s'il est permis de s'exprimer ainsi, il a soulevé contre cette faiblesse ce qu'il y avait de plus fort. Il a dit à des vieillards, à des enfants, à des femmes, à de timides vierges : Vous garderez par votre mort la vérité que j'ai donnée au monde. Les empereurs et les proconsuls sont venus avec leurs caresses et leurs menaces, et les enfants et les vierges ont su mourir pour que la vérité ne mourût pas.

Après la mort de Jésus-Christ, le supplice des martyrs est le plus solide témoignage sur lequel Dieu ait appuyé son Eglise.

Dans ces premiers temps de l'Eglise, comme Dieu est admirable dans ses Saints ! Ce ne sont que des instruments dans ses mains, mais des instruments qui comprennent et qui aiment, qui participent à sa gloire ; par eux, il consomme l'œuvre de l'établissement du christianisme dans le monde. Et ces Saints des premiers temps, ce ne sont pas seulement des martyrs, ce sont aussi des Pères, d'illustres Docteurs. Les noms seuls des Cyrille, des Chrysostôme, des Ambroise, des Augustin, rappellent des merveilles. Je ne veux pas m'y arrêter, car je ne pourrais en dire qu'un mot, et ce mot ne suffirait pas ; je me hâte d'arriver à une autre page de l'histoire des Saints.

L'impiété se moque des Saints et repousse leur culte, car elle n'aime, dit-elle, que les grands hommes et les grandes choses ; elle n'admire que les génies qui ont exercé une puissante action sur le monde. A ce titre, les Saints méritent que le genou de l'impie fléchisse devant eux, car, rien qu'historiquement parlant, les Saints sont les hommes les plus grands qui aient jamais été. Oui, c'est une ingratitude de reléguer, parmi les absurdités, le culte des Saints. Tous, tant que nous sommes, nous sommes issus d'eux ; tout ce que nous sommes, nous le leur devons. Cette civilisation, dont nous sommes si fiers, ce sont des Saints qui en ont posé les premières bases, ce sont des Saints qui en ont soutenu le développement. Retranchez les Saints de l'histoire, et nous

sommes encore dans la barbarie, car cet état de choses dont nous jouissons n'aurait pu naître. Nos ancêtres ont été des barbares, et des Saints les ont adoucis. Les monarchies modernes, les évêques les ont faites comme les abeilles construisent leurs ruches : ce sont les paroles d'un impie célèbre. Or, les évêques d'alors, c'étaient tous des Saints.

Saint Rémi a versé l'eau du baptême sur le front de Clovis; saint Boniface a converti l'Allemagne; le moine saint Augustin apporta à l'Angleterre la parole de vie qui fut le germe de sa civilisation. Si celle-ci repousse aujourd'hui le culte des Saints, ses ancêtres n'en sont pas moins des Saints, elle n'en a pas moins été appelée pendant longtemps *l'Île des Saints*. C'est par des Saints qu'elle a été engendrée au monde civilisé, c'est par des Saints qu'elle a été réchauffée dans son berceau, ces mêmes Saints dont plus tard elle brisait les tombes et jetait les reliques au vent.

Laquelle de nos villes, lequel de nos hameaux n'est pas sous le patronage d'un Saint?... Ces images grossièrement taillées, devant lesquelles souvent nous avons la faiblesse de rire, elles ne méritent au contraire que le respect le plus profond. On baise les images de ceux qui ont fait le bien : or, le christianisme, notre pays le doit aux hommes que ces statues représentent. Ce sont des évêques, des prêtres, des moines, des rois; Dieu les éleva à la plus grande sainteté, pour que leur sainteté rayonnât sur le monde et le ranimât. Et ils l'ont ranimé en effet : c'est devant eux que les idoles sont tombées, c'est à leur voix qu'un culte absurde et barbare s'est évanoui. Ils sont vraiment les plus glorieux de nos

ancêtres, c'est devant eux que nous devons nous agenouiller avec le plus de reconnaissance et d'amour.

La société moderne, Dieu l'a établie par des Saints. L'historien aura beau faire; à son origine il ne trouvera que des Saints. Pendant longtemps on a refusé de le voir, mais aujourd'hui on l'avoue avec bonne foi, et je ne crains d'être démenti par aucun de ceux qui ont recherché les origines de la société moderne.

Dieu a établi les sociétés modernes par des Saints, et quand elles se sont corrompues ou endormies dans l'indifférence, il les a purifiées, réveillées par l'exemple et la voix des Saints. Quelle voix pour réveiller le monde que celle d'un saint Bernard !... La terre se refroidit; elle va marcher dans les ténèbres, car les lumières s'éteignent. Dieu sépare un homme faible et chétif de corps; il allume dans son cœur un grand amour de Dieu et de la solitude; il le fortifie par sa conversation et par la science; et cette grande lumière, il la force à briller ensuite à la vue des peuples. Saint Bernard résiste, mais Dieu lui dit comme autrefois au Prophète : Parle aux enfants des hommes... et sa voix puissante éclate, rois et peuples s'inclinent, s'émeuvent, se raniment. Il tient pendant de longues années, dans ses mains, les affaires de l'Europe tout entière. Il n'est pas une corruption qu'il n'attaque, pas une injustice qu'il ne flétrisse. Aucune grandeur ne l'éblouit, pas même la sienne; et au milieu du concours et des applaudissements des peuples, lorsque les princes et la foule baisent la trace de ses pas, lorsque sa voix, son geste, le simple attouchement de sa robe, ont la

puissance du miracle, il ne pense qu'à sa cellule; et après avoir exercé sur le monde la plus merveilleuse influence peut-être qui fût jamais, il vient mourir sur son grabat de moine, au milieu de ses frères. A ces faibles traits, vous reconnaissez la véritable grandeur.

Au treizième siècle, la corruption s'accroît, les ténèbres s'épaississent encore. Saint Dominique voit, dans une vision, Jésus-Christ irrité qui va frapper la terre, mais sa mère l'apaise et lui montre deux hommes; l'un d'eux, c'est saint Dominique, un humble prêtre; l'autre, un pauvre, un mendiant volontaire, saint François d'Assise. Mes Frères, que ces deux noms rappellent de merveilles! Savez-vous ce que fut saint François, cet homme divin dont cette église possède l'image? Ecoutez ce que je vais vous en dire en peu de mots, et comprenez combien son intercession doit être puissante.

La corruption, les hérésies, désolaient la chrétienté; la face du véritable Christ se voilait pour le siècle. Dieu, pour le ranimer, voulut lui en donner la ressemblance la plus parfaite possible. Saint François naquit. Comme Jésus, il naquit dans une crèche, des chants angéliques furent aussi entendus sur son berceau. Comme Jésus, il épousa la pauvreté; comme Jésus, et par Jésus, il entreprit de convertir non pas une ville, pas un royaume, mais le monde entier: entreprise à la hauteur de laquelle se trouvait son cœur vivifié par la grâce, par une charité immense. Comme Jésus, il appela des disciples à lui; comme Jésus, il les aima, les vivifia par sa parole et ses exemples, et les envoya deux à

deux prêcher par le monde, pieds nus et le bâton apostolique à la main. Lui-même, il s'élança le premier par cette voie difficile, cherchant partout des âmes et le martyr. Bientôt, l'univers fut à lui; sa parole retentit partout, remua tous les cœurs, et comme une seconde rédemption du monde se fit par un mendiant. Non, jamais homme n'a plus aimé Dieu et ses frères, jamais vie d'homme ne fut remplie d'autant de prodiges.

Pour que rien ne manquât à sa ressemblance avec le Christ, dans les dernières années de sa vie, il porta sur son corps les stigmates de la Passion, et, on peut le dire, il mourut d'amour. Le monde était à lui, il l'avait comme enlacé dans le réseau de sa charité. Dans sa milice, s'étaient enrolés les princes, les hommes et les femmes du peuple; vivre sous la règle de saint François et de saint Dominique, fut regardé comme un honneur, comme un insigne honneur; et cette milice se continuera encore sous nos yeux dans le Tiers-Ordre de saint Dominique et celui de saint François. De toutes les institutions, les plus vivaces sont celles qui ont été fondées par des Saints.

Que de Saints sont nés de la parole et des exemples de saint Dominique et de saint François! Jamais siècle n'en vit tant éclore, jamais siècle ne fut ranimé par autant d'amour. C'est le siècle de saint Louis, le plus saint, le plus grand de nos rois; c'est le siècle de sainte Elisabeth de Hongrie, cette candide enfant de saint François (son image, vous la voyez dans cette église, auprès de celle de son Père); sainte Elisabeth, la plus pure des épouses, la plus tendre des mères,

le modèle des veuves; sainte Elisabeth, qui, née fille de roi, épouse d'un prince puissant, ne dédaigne pas de panser, de ses mains délicates, les plaies des lépreux, et qui, tombée du trône dans l'humiliation, est encore plus admirable dans le malheur qu'au jour de sa prospérité; à vingt-neuf ans, mère pour la gloire, fleur parfumée, foulée aux pieds des hommes, et que Dieu se hâte de transplanter dans le ciel... Ces deux saintes images rappellent à elles seules combien Dieu est admirable dans ses Saints; elles rappellent aussi que ces deux glorieuses vies, de saint François et de sainte Elisabeth, ont été écrites de nos jours par des hommes de talent et d'amour. Appelons, de toute notre âme, les bénédictions du ciel sur ceux qui ont su faire briller, aux yeux du monde, de si beaux exemples, malheureusement trop oubliés.

Aux maux de l'humanité, à sa corruption, les grands remèdes que Dieu a toujours appliqués, ce sont des Saints... Toujours, ils furent les instruments de sa Providence...

Luther et Calvin, deux hommes de corruption et d'orgueil, veulent arracher le monde à l'Eglise catholique. A ces deux odieuses figures, pour que les hommes ne puissent pas s'y tromper, Dieu oppose deux grands Saints : saint Ignace et saint François-Xavier. Aux œuvres des réformateurs, il oppose leurs œuvres; à leurs vices, leurs vertus. Non, non, l'Eglise romaine n'a pas perdu sa vitalité, elle n'a pas cessé d'être l'épouse de Jésus-Christ, car c'est dans son sein que ces deux grands hommes puisent leur force, c'est en son nom qu'ils font leurs prodiges. C'est comme missionnaire

de l'Eglise catholique, que saint François-Xavier parcourt les Indes, la croix de Jésus à la main, convertissant des nations entières, renouvelant, aux yeux du monde étonné, toutes les merveilles de la prédication de saint Paul.

Où sont les influences que le protestantisme puisse opposer à cette force, à cette influence de nos Saints? S'il a produit de pareils hommes, qu'il les montre... Mais non; partout, au contraire, il tarit la source de la sainteté. Il est défendu à ses enfants d'entraîner le monde et de le convertir. C'est par nos Saints, surtout, que nous l'avons vaincu; ceux qui les ont contemplés, se sont toujours dit : Tant de grandeur ne peut s'appuyer que sur la vérité et la force de Dieu.

Je ne vous ai parlé, Mes Frères, que des Saints qui ont agi dans une sphère élevée, auxquels Dieu a donné une puissante action à exercer sur le monde. Une foule n'ont pas été appelés à ce glorieux rôle, mais tous, ils ont été grands; Dieu, par eux, a fait de grandes choses; par eux, il a montré comment le christianisme pouvait être mis en pratique par tous les états, tous les âges, toutes les conditions de la vie. C'est parmi les Saints qu'il faut chercher les types de l'épouse, de la mère, de la vierge, de l'enfant, de l'homme public et de l'homme privé, du monarque et du sujet. La vie du moindre des Saints, s'il en est de petits, est une éloquente prédication de l'Evangile, un admirable flambeau, allumé par Dieu lui-même, sur le chemin du ciel.

Les Saints sont seuls grands, ai-je dit en commençant, mais ne suis-je pas trop exclusif? Si Dieu a fait de grandes choses par les Saints, n'en a-t-il pas fait par d'autres per-

sonnages encore? A cela je ne réponds qu'un mot, pour résumer cette première réflexion. Oui, Dieu a fait de grandes choses par d'autres hommes que les Saints; sous nos yeux, il en a fait, on peut le dire; et le siècle est éclos sous le rayon d'une des plus grandes gloires humaines qui aient jamais été. Mais ces hommes, que le monde appelle grands, n'ont-ils pas eu souvent de petites passions pour mobile? Ils se contemplent dans leur gloire, ils ne se regardent pas comme les instruments de Dieu, ils ne comprennent rien à l'œuvre qu'ils accomplissent, et par ce côté, ils ne sont pas grands. Les Saints, eux, sont toujours à la hauteur des pensées éternelles, ils s'associent avec intelligence et amour à l'œuvre de la Providence. Leurs œuvres sont les œuvres de Dieu, et elles ne meurent pas. Les Saints sont seuls grands.

Les Saints seuls, aussi, sont aimés. Je ne vous développerai cette pensée qu'en peu de mots.

Les Saints sont aimés, qui le niera? Voyez, par toute l'Eglise catholique, le culte de Marie. Comme toute la chrétienté s'agenouille avec amour devant son image! Partout, que de chapelles, de fêtes en son honneur! Des populations entières, des nations, se font encore gloire de marcher sous sa bannière, et demain, nous accomplirons le vœu d'amour de nos ancêtres. Partout, que d'âmes qui brûlent pour elles! Que d'enfants, que de jeunes filles, qui se sont réfugiés, contre les dangers du monde, sous ses ailes, et qui reposent avec confiance sur son sein!

Les Saints sont aimés. Que celui qui en doute, aille voir les pierres usées des chapelles de nos pèlerinages; qu'il aille voir, sur les reliques des Saints, l'empreinte du baiser des fidèles; qu'il aille voir, tout près d'ici, dans la chapelle vénérée de Sainte-Anne, comment une seule fête de Saint remue des populations tout entières; qu'il aille voir l'ardente piété des pèlerins, et dans leurs traits, et souvent dans leurs larmes, leur bonheur, et toute l'ardeur, toute la confiance de leurs prières...

Les Saints sont aimés. N'est-ce pas, même dans ces temps de froideur, n'est-ce pas toujours à un Saint que recourt une ville, un peuple frappé par la main du Seigneur?... Et l'homme de corruption, l'homme qui blasphème, n'est-ce pas aux pieds d'un Saint qu'il vient toujours se jeter, dans ses dangers et ses malheurs?

Les Saints sont aimés. Dans cette ville chrétienne, est-il une seule âme qui n'en soit une preuve vivante!

Ils sont aimés; mais c'est là un prodige auquel nous ne réfléchissons pas assez. Avant Jésus-Christ, les Payens aimaient-ils donc leurs ancêtres à tant de siècles de distance? Ils les admiraient, ils en étaient fiers; ils vantaient leurs exploits, leurs actions remarquables, parce qu'ils y trouvaient leur gloire, mais quant à les aimer, jamais!

Et nous autres, nos grandeurs profanes, nos grands hommes purement historiques, les aimons-nous? Qui jamais en parcourant nos annales, a éprouvé pour aucun de nos héros, si grand, si glorieux qu'il fût, le sentiment de

d'amour?... Tout dernièrement, la France recevait les restes d'un immortel capitaine. Sur le passage de son cercueil, a-t-il été répandu des larmes d'amour? Quelques-uns de ses compagnons d'armes ont pu s'attendrir au souvenir du grand homme, mais le reste de la France ne l'a porté qu'avec une froide pompe à son tombeau. Demain, tous ceux qui peuvent l'aimer encore seront dans la tombe, et il ne restera plus à attendre de la postérité que de l'admiration.

De nos jours, une bien ridicule tentative a été faite. Vous avez tous, Mes Frères, entendu parler de *l'Eglise Française*. L'apostat, son fondateur, n'a pas jugé le culte des Saints digne du dix-neuvième siècle, il l'a remplacé par le culte de la patrie et des grand hommes. Mais jamais ses prétendues fêtes ne seront populaires, et le peuple n'a jamais su que rire à l'office de Napoléon.

Voyez, au contraire, dans l'Eglise catholique : à des mille ans de distance, rien que l'image d'un martyr, d'un pauvre moine, d'une femme obscure, fait couler les larmes. N'en avons-nous pas aujourd'hui un bien sensible exemple? Pourquoi, Chrétiens, êtes-vous dans ce temple? Vous y êtes attirés par votre dévotion à une fille, morte il y a quinze cents ans, oubliée pendant des siècles, et dont le souvenir s'est ranimé il y a quelques années à peine. Dieu permet que ses glorieux restes se retrouvent, lui-même il révèle les circonstances de son martyre, et voilà la chrétienté à genoux, partout des âmes éprises pour elle d'un tendre amour, partout des âmes qui s'adressent à elle dans leurs besoins, qui lui confient leurs peines comme à une amie

compatissante. Des fêtes s'établissent en son honneur, et le nom de sainte Philomène devient un nom populaire.

Pour nous, la cause de ce prodige est facile à comprendre. L'homme illustre dont je vous parlais tout-à-l'heure a laissé échapper presque à son lit de mort, des paroles bien profondes dont voici à peu près le sens : « De toutes les célébrités passées une seule est encore aimée, c'est Jésus-Christ... Pour les autres, rien au delà de l'admiration. Qui aime aujourd'hui César? qui aime Alexandre?... L'amour de Jésus-Christ dévore des millions d'âmes... Mais Jésus-Christ, s'écrie-t-il, Jésus-Christ est un Dieu!... Je me connais en hommes... non, non, Jésus-Christ n'est pas un homme. »

Admirable jugement, Mes Frères! Oui, Jésus-Christ seul est aimé; il n'y a rien là qui nous contredise, car les Saints ne sont aimés qu'en Jésus-Christ. L'amour que nous portons aux Saints s'explique par les mêmes causes que l'amour que nous portons à Jésus-Christ.

Dieu connaissait bien les avenues du cœur de l'homme. En s'incarnant, il voulait s'en faire aimer. Il s'attacha surtout à se rendre aimable. Dieu ne s'était révélé aux Juifs qu'au bruit du tonnerre, à la lueur terrible des éclairs, au son des trompettes angéliques : il voulait se faire craindre des Juifs, il promulgait la loi de crainte. Pour promulguer la loi d'amour, il se fait petit enfant, il sourit au monde des bras de sa mère; il évite tout éclat dans sa vie privée; sa vie publique, il l'enveloppe de mansuétude et de douceur. Il n'enfle pas sa voix pour enseigner sa doctrine; sa parole est à la fois simple et sublime. Il se montre, surtout, dévoré

d'amour pour les hommes. Il a un mot de tendresse pour toutes les douleurs, une consolation pour tous les maux. Il cherche surtout les pécheurs, c'est sur leurs plaies qu'il épanche toute la mansuétude de son âme ; c'est pour peindre toute sa commisération pour ces pauvres égarés, qu'il trouve ses plus touchantes paraboles... Et lorsqu'il approche de son dernier jour, c'est alors qu'éclate davantage son dévouement sans bornes, sa charité immense. Dans sa dernière cène, sa parole est de feu, il consomme son union avec l'humanité, et pendant tout le temps de sa douloureuse passion, les souffrances ne font qu'exalter son amour ; ce ne sont pas des paroles de plaintes qui lui échappent, mais des paroles expressions de sa divine charité, et il expire les bras tendus pour embrasser les hommes, les yeux tournés vers son Père pour prier pour eux...

Voilà ce qu'un Dieu a fait pour conquérir l'amour des hommes. Aimons-le, s'écrie un apôtre, aimons-le, puisqu'il nous a aimés le premier.

Les Saints sont faits à son image. Jésus-Christ est aimé et le sera toujours, et sur la terre et dans l'éternité, parce qu'il s'est sacrifié pour tous les hommes. Les Saints se sont associés à son sacrifice. Est-il un saint qui n'ait pas aimé ses frères, qui ne se soit sacrifié pour eux ? est-il un saint qui n'ait pas été dévoré du zèle du salut des âmes ? Un saint ne concentre pas son amour dans la famille, dans la patrie ; non, dans quelque obscurité qu'il vive, cet amour s'étend au monde entier, il désire le règne de Dieu dans tout l'univers. Un Saint, c'est un homme qui prononce avec le sentiment, l'ardeur de la

charité universelle, ces paroles que nous autres, hommes ordinaires, nous prononçons bien froidement peut-être : *Que votre règne arrive : Adveniat regnum tuum...* Il est des Saints à qui leur condition n'a permis d'exprimer leur amour que par la prière, et il en est dont la vie ne fut qu'héroïsme, actes de sublime charité. Lisons la vie d'un François d'Assise, d'un Vincent de Paul et de tant d'autres : ces hommes divins, pourrions-nous ne pas les aimer ? Lorsque François d'Assise fonde son Ordre immortel, songe-t-il à ses contemporains seulement ? Il pense aux hommes de tous les temps, il pense à nous, à chacun de nous. Saint Vincent, quand il ouvre des asiles aux infirmes, aux pauvres enfants abandonnés, quand il ranime le zèle des missions, n'embrasse-t-il pas tous les siècles dans son amour ? et les vieillards recueillis dans les hospices, les enfants recueillis par les mères que sa pensée leur a données, les peuples régénérés par les missionnaires formés sur son modèle, vivifiés de son esprit, ne doivent-ils pas s'écrier dans l'effusion de leur reconnaissance : Oui, nous l'aimons, car il pensait à nous ?

Oui, Mes Frères, nous aimons les Saints, car ils nous ont aimés, car il nous aiment encore.

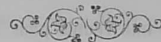
Ces âmes généreuses, nous le savons, elles sont au ciel, couronnées de gloire ; et quand par la pensée nous osons nous élever jusqu'au trône du Très-haut, nous le voyons entouré des Anges qui chantent leurs cantiques, et des Saints, heureux de son amour, attentifs aux besoins des mortels.

Les prétendus grands hommes de l'histoire, et pourquoi les aimerions-nous? Qu'ont-ils donc fait pour nous? Ils ont tout ramené à eux-mêmes, et leur âme n'a-t-elle pas, ici-bas, reçu toute sa récompense? Leur protection, pourquoi l'implorer? pourraient-ils nous l'accorder? Tous, presque tous, au bout de leur carrière, ils ont douté de leur éternité; ils ont frémi, ils ont tremblé sur le bord de la tombe. Des paroles de regret, de désespoir, leur ont échappé souvent sur leur couche de mort, ils ont frissonné à la pensée du grand Juge au tribunal duquel ils n'allaient être défendus que par leur gloire. Les Saints, eux, sont morts, le visage rayonnant des joies de l'immortalité.

O sainte Philomène, nous vous aimons, car nous savons que vous nous aimez, car nous savons que vous vous inclinez vers nous pour écouter nos prières, et que vous pouvez nous secourir. Nous vous aimons, car nous savons que vous êtes morte pour recevoir la couronne immortelle de la virginité et du martyre, et aussi pour unir vos souffrances à celles de Jésus-Christ, et les offrir, comme lui, pour le monde. O sainte Philomène, nous vous louons, nous vous exaltons, car vous brillez à nos yeux de la plus grande gloire à laquelle puisse aspirer une créature. Est-il une grandeur au dessus de celle du martyre? Est-il une imitation plus parfaite du sacrifice du Sauveur?

Mes Frères, efforçons-nous de devenir grands comme sainte Philomène, grands comme les Saints, en nous élevant le plus possible à l'esprit de sacrifice, en renonçant à tout

amour-propre, tout égoïsme, pour ne vouloir qu'avec Dieu et pour Dieu, en ne désirant rien que l'extension de son royaume sur la terre, et la consommation du nombre des Elus. Soyons grands comme les Saints, et nous serons aimés comme eux. Tous nous voudrions laisser un souvenir après nous. Plus nous nous rapprocherons des Saints, plus ce souvenir sera doux et durable. Si nous ne sommes pas des Saints, on versera sur notre tombeau quelques larmes amères, et bientôt on nous oubliera. Soyons Saints, et nous vivrons dans les cœurs, nous vivrons dans la bienheureuse éternité.



Sermon pour la fête de l'Archiconfrérie, en l'honneur du saint et immaculé cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs.

*Ecce quàm bonum et quàm
jucundum habitare fratres in
unum!*

Qu'il est bon, qu'il est doux,
d'habiter en frères, tous en-
semble! (*Psal. 132. 1.*)

MES FRÈRES,

Vous êtes aujourd'hui réunis pour célébrer la fête de l'Archiconfrérie; vos cœurs se réjouissent avec ceux de vos frères de toute la France. De tous les points de la France, que dis-je! de tous les points du monde entier, un concert de prières et de louanges s'élève vers Dieu et vers Marie. Dans cet hymne magnifique, il y a des voix qui louent et qui bénissent; des voix de mères et d'épouses qui rendent grâces pour la conversion de leurs époux et de leurs fils; des voix de prêtres qui remercient avec effusion pour les grâces répandues sur leur troupeau; des voix de pécheurs convertis, voix mouillées des larmes du repentir et de l'amour. Dans

— 393 —

ce concert, il y a des voix qui supplient et qui implorant pour de pauvres âmes qui se débattent encore dans les liens du péché.

Quel spectacle pour le ciel que celui de la terre exaltant, conjurant Jésus et Marie! Quel spectacle pour le ciel qui voit comme une image de la cité des élus, dans toutes ces associations de voix et de cœurs unis aujourd'hui malgré les distances! Quel spectacle, quelle leçon pour ceux qui ne vivent pas dans le sein de l'Eglise catholique, pour nos malheureux frères séparés! Dans ces Eglises si froides, si stériles, y a-t-il rien qui puisse approcher de cette union? Ont-elles, ces Eglises, un dogme qui réunisse deux intelligences, une prière qui puisse, à la fois, s'élaner de deux cœurs?

Quel démenti donné à l'impiété qui crie depuis longtemps que notre Religion s'en va! Le signe de la vie, c'est l'union vivante, c'est l'harmonie des parties, et je crois que pour ceux qui peuvent voir, la vie circule aujourd'hui par tous les membres de l'Eglise catholique.

Si cette solennité enseigne nos frères égarés, elle est surtout pour nous une leçon vivante, une leçon d'amour, à laquelle il faut que nous soyons attentifs. Il faut que de cette solennité nous sortions plus ardents, plus animés de zèle, plus confiants, plus dévoués à Marie et à nos frères, et rien de plus propre à nous enflammer que de repasser ensemble les merveilles que Dieu a fait éclater par l'Archiconfrérie, et les bienfaits dont par elle il nous a comblés.

L'Archiconfrérie est l'œuvre de Dieu : son origine, sa

propagation rapide, ses effets, le prouvent assez. — L'Archiconfrérie est l'œuvre de Dieu : elle se rattache tout-à-fait au plan providentiel, elle répond aux besoins de notre temps, elle a tous les caractères de ces grands moyens que Dieu a toujours employés aux époques de corruption, pour la régénération du monde.

En deux mots : je vous tracerai brièvement, d'abord, l'histoire de l'Archiconfrérie; et je tâcherai suivant mes forces, ensuite, de vous initier à la pensée de Dieu en l'instituant.

O Marie, en retraçant l'histoire et les merveilles de l'Archiconfrérie, ce sont vos louanges que je vais dire, en même temps que celles de votre Fils : puissé-je obtenir, par votre intercession, de ne point parler d'une manière trop indigne de vous! *Ave, Maria.*

Il n'y a pas dans l'histoire de l'Eglise, depuis dix-huit cents ans, d'époque qui ne prête, à la fois, à la louange et au blâme, quoique ce ne soit pas toujours dans la même proportion. Toujours de grandes vertus, et toujours de grands vices; toujours des hommes d'amour, et toujours des pécheurs. Toujours, d'une part, correspondance à la grâce, et toujours résistance, de l'autre; toujours les uns s'élevant à Dieu de vertu en vertu, comme par les degrés lumineux de l'échelle de Jacob, et toujours les autres entraînés par la rapidité de leurs passions, vers les ténèbres et les profondeurs de l'abîme.

Et notre époque, aussi, a été louée, et elle a été maudite.

A la vue de tant de dévouements, de tant de vocations héroïques qui surgissent et se soutiennent au sein de l'Eglise catholique, de tant d'institutions pieuses qui se fondent et se fortifient par le vent même de la persécution, de tant de combats sous toutes les formes contre l'erreur, de tant de sacrifices éclatants à la vérité, on s'écrie : O Dieu, soyez béni de nous avoir fait naître et vivre à une époque aussi glorieuse pour votre Eglise! *Hæc est dies quam fecit Dominus* (1).

Mais, aujourd'hui, c'est sur un autre tableau que je dois porter vos regards, puisqu'il faut que j'excite votre dévouement pour les pécheurs; et pour nous arrêter à notre France, quel spectacle désolant d'impiété et de désordre!

Une science impie s'est insurgée contre Dieu et sa religion sainte. Depuis longtemps elle a commencé sa guerre criminelle; elle a changé d'armes, mais elle marche toujours audacieusement vers son but, et d'avance elle a entonné le chant des funérailles du Christianisme. Autour d'elle, elle a tout corrompu et tout vicié. A la jeunesse, à la classe pauvre, elle n'a souvent que trop réussi à enlever toute foi et toute espérance; elle leur a fermé le ciel, et pour sortir des douleurs d'une misérable vie, elle ne leur a montré que l'issue du désespoir. De ses doctrines elle a fait comme une atmosphère respirable à tous, en leur donnant mille expressions et mille formes; et cet air empoisonné, sans s'en douter, souvent on le respire.

(1) Psalm. 117. 24.

Le poison s'est glissé dans la famille. Depuis un demi-siècle surtout, il la travaille, il en dissout les liens. Il a tué et il tue chaque jour bien des mères de famille. Sans vertu, l'enfant quitte trop souvent les bras de sa mère, pour achever de se vicier dans un monde plus corrompu encore. Hélas ! pour bien des actes de vertu et de charité, que de crimes de toutes sortes ! que d'impiétés, que de blasphèmes, que de pensées d'orgueil, que d'attentats, inscrits à toute heure au livre de l'inexorable justice, et quel horrible tableau en sera déroulé au grand jour du jugement !

Et faut-il donc s'étonner que les gémissements des âmes catholiques s'élèvent sur tous les points du monde ? faut-il s'étonner que la voix des pontifes retentisse, tour-à-tour consolante et terrible comme celle des prophètes ? Que ne puis-je vous faire entendre du haut de cette chaire, ces mandements surtout, ces lettres pastorales, qui, depuis quelques années raniment si puissamment les catholiques, et les effraient à la vue du sombre avenir que semble nous préparer le renversement de la foi et des mœurs ! — On crie au fanatisme des pontifes, et il le faut bien. On n'a plus à reprocher au clergé sa puissance matérielle, on lui reprochera ses protestations et ses prières ; mais toujours les premiers pasteurs protesteront et prieront : ils savent, eux, à quel prix a été racheté le monde, et ce ne sera pas sans frémir qu'ils le verront se précipiter dans l'abîme.

Mes Frères, parmi les plus généreuses tentatives pour sauver une société qui se perd, et aussi parmi les plus couronnées de succès, il faut placer, sans contredit, l'institu-

tion de l'Archiconfrérie du très saint et très immaculé cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs.

Il y a huit ans, un saint prêtre déjà blanchi dans les travaux du ministère (Dieu souvent fait mûrir dans le silence, des vocations qui ne se révèlent qu'au déclin de la vie), une de ces âmes généreuses auxquelles il est donné d'exercer une puissante action par l'amour qui les dévore, jetait un regard désolé sur la corruption du siècle. Si encore, autour de lui, il avait trouvé quelque consolation pour son âme !... Mais non ; la Providence l'avait placé au centre de Paris, au plus fort de sa corruption. Sur vingt-sept mille brebis, deux cents à peine connaissaient le pasteur ; pour les autres, c'était comme un officier civil ; pour les autres, il ouvrait et fermait cette vie terrestre, puisque tel est l'usage, mais il n'ouvrait pas le ciel. Son cœur était dans l'amertume ; les péchés de la terre, les péchés de ses ouailles lui revenaient sans cesse comme de tristes images, dans ses méditations saintes.

Toujours il avait eu recours à Marie ; est-il une seule âme pieuse qui ne l'aime ? Il la voyait se penchant du haut du ciel, et prenant en pitié les maux de la terre ; il voyait son saint cœur brûlant d'amour pour les hommes qu'elle avait adoptés au pied de la croix. Toujours, de ses conversations avec Marie il sortait plus ardent. O Marie, combien d'amours se sont allumés à votre amour ! quel dévouement n'est pas né de votre dévouement ! Tous les hommes qui se sont levés avec une mission de régénérer, n'est-ce pas par votre cœur que Dieu a fait descendre l'inspiration dans leurs âmes ? Tous

ne se sont-ils pas montrés au monde, tenant votre bannière comme un signe de ralliement pour les pécheurs ?

Et voilà un nouveau héros de la charité, qui sort aussi, lui, des entrailles maternelles de Marie ; le voilà seul avec son cœur de Pasteur, en face d'une corruption humainement désespérée. — Mais non, il n'est pas seul : il peut disposer de toute la puissance et de toute la charité de Marie ; il peut disposer de l'amour des deux cents fidèles qui l'entourent, il peut les appeler, et ils accourront à sa voix qu'ils connaissent.

Dans l'ardeur de son zèle, et certainement inspiré d'en haut, la suite l'a bien démontré, il organise une conjuration d'amour. Dans cette croisade contre le péché et l'indifférence, qui peut-il faire entrer ? Ses deux cents fidèles seulement. — Courageusement il les enrôle sous les étendards de Marie ; l'ardeur qui l'anime, il la fait passer dans leurs âmes ; il leur dit de ces paroles qui remuent les fibres les plus intimes du cœur ; il les prosterne aux pieds de la Reine des anges, il récite, et tous répètent après lui un simple *Ave, Maria*. C'est là toute l'arme qu'il donne aux associés contre la corruption qu'ils vont combattre ; mais qu'il est puissant cet *Ave, Maria*, par la charité dont brûlent les cœurs d'où il s'élançait vers Marie ! Cet *Ave Maria*, tout ardent de charité, est universel par son intention ; chaque jour les Associés le réciteront pour les pécheurs qu'ils connaissent, et pour ceux qu'ils ne connaissent pas ; pour ceux du même berceau, et pour ceux de la France entière ; pour ceux de la France, et pour ceux du monde entier ; pour les mauvais chrétiens, et pour

les infidèles. Le bon pasteur ne pensait d'abord qu'à son troupeau, ses premières émotions avaient été pour lui ; mais du moment que Dieu a parlé à son cœur, qu'il l'a embrasé du feu de la charité apostolique ; du moment que Dieu le tient dans ses mains, ce cœur, il n'en est plus le maître, et Dieu l'élargit, suivant les paroles de l'héroïque saint Paul, à pouvoir contenir le monde.

A jour fixé, les Associés se réuniront. Leurs cantiques et leurs prières, ils les élèveront ensemble vers le ciel pour leurs malheureux frères. Ils prieront spécialement pour les âmes infortunées dont ils sauront le pressant besoin.

A la première réunion, le pieux fondateur offre à Marie une âme endurcie, depuis près d'un siècle, dans son indifférence, un homme qui avait joué son rôle aux jours d'incrédulité et qui allait mourir dans son aveuglement. Le lendemain, cette pauvre âme revient à Dieu, de bien loin ; elle n'y avait peut-être jamais pensé.

Il n'est plus douteux que Marie n'ait agréé cette Association sous son invocation puissante ; et bientôt la conjuration de charité s'étend. Des pasteurs voisins enrôlent leurs ouailles sous la même bannière ; les familles et les berceaux se confondent et s'embrassent, comme leurs chefs, dans le même amour. C'est comme un tressaillement de charité de tout le diocèse de Paris. L'Archiconfrérie compte à peine quelques mois, et déjà elle se popularise par toute la France ; et bientôt, voilà que l'Association-mère a des rejetons qui fleurissent aux contrées les plus lointaines, sur le sol de l'hérésie, au milieu des infidèles, et jusque sous le soleil de

l'Amérique. Comment la semence a-t-elle été jetée ? quels vents l'ont portée jusque là ? Le pasteur admire et bénit... Non, non, il ne songeait pas à cette extension pour son œuvre ; c'est Dieu qui a tout fait ; lui, n'a été qu'un instrument dans sa main puissante. Oui, généreux prêtre, humilie-toi ! tu n'as été qu'un instrument, sans doute ; mais les François, les Dominicains, tous les héros de l'amour, n'ont été que des instruments non plus, mais dans le ciel il n'y a de place que pour les instruments de Dieu, et la place de ceux-là sera glorieuse.

Cette sanction que Dieu et Marie ont donnée à cette œuvre, sanction que l'on peut reconnaître à tant de signes, le Souverain Pontife vient ensuite l'exprimer de sa voix puissante qui retentit jusqu'aux extrémités de la terre. Le monde entier, il le livre à l'Archiconfrérie, en ornant celle-ci de tous les privilèges, en la comblant de toutes les faveurs, de toutes les indulgences apostoliques.

La parole pontificale tombe sur l'Archiconfrérie comme une rosée, bienfaisante, une fécondante rosée. La pieuse Association prend un accroissement plus rapide encore. Le curé de Notre-Dame-des-Victoires s'agenouillait, à une première réunion, avec deux cents âmes ferventes, et aujourd'hui, il prie avec des millions de catholiques ; aujourd'hui, lui, l'humble prêtre, il est comme un des centres du monde catholique et il peut dire ces paroles de l'auguste Patronne de l'œuvre : « *Le Seigneur a fait descendre les puissants de leur trône, et il a exalté les humbles.* » (1).

(1) Luc. 1. 52.

Sur tous les points de l'univers, les âmes pieuses, des familles tout entières, les séminaires, les communautés religieuses, les prêtres, les prélats, s'inscrivent à l'envi dans la milice de prières ; les missionnaires, avant de quitter le sol de l'Europe, veulent avoir conquis le privilège de réciter l'*Ave Maria* de l'Association. Cet *Ave Maria* qui s'élèvera de leur cœur uni à tant de cœurs, sera une arme puissante pour leur apostolat.

La voilà cette œuvre de l'Archiconfrérie, dans son origine et sa propagation par tout le monde catholique. Voulez-vous savoir ses fruits, ses succès, pour la conversion des pécheurs, ah ! certainement, bien impossible de vous les dire !

L'Archiconfrérie, Mes Frères, a fait face à toutes les misères de notre époque ; son action s'est fait sentir à tous les degrés de l'échelle sociale. Ses prières, au lieu de son origine surtout, ont été puissantes. Le cœur de ce bon prêtre, dans lequel le Seigneur en a déposé la pensée, ce cœur autrefois si plein de douleurs, déborde aujourd'hui de consolations. Toutes ces âmes flétries, ou bien engourdies dans l'indifférence, ont reverdi, se sont ranimées, sous le sourire de Marie ; les vertus, dans sa paroisse chérie, font au moins, maintenant, équilibre aux vices. Plusieurs de ces pauvres âmes sont revenues de bien loin, et ce sont des monuments vivants de la protection de Marie. Il faudrait l'entendre lui-même raconter son bonheur, et l'histoire de toutes ces merveilleuses conversions !

La science, l'orgueilleuse science, a été vaincue par l'humble conjuration de prières et d'amour. Des hommes

qui n'avaient adoré que leurs idées, qui n'avaient vécu que de volupté et d'orgueil, des hommes haut placés dans les sphères de l'intelligence, ont fait le sacrifice le plus difficile, celui de leurs systèmes et de leur vain nom. La prière des Associés a mis, pour ainsi dire, dans la main de Marie, le trait qui les a vaincus; et aujourd'hui ils déplorent, à ses pieds, leur vie passée, et jamais avant d'avoir été ses enfants, disent-ils, ils ne connurent le bonheur. — Des jeunes gens victimes des plus honteuses passions, des jeunes gens qui n'avaient jamais appris à élever leurs regards vers le ciel, ou bien que le vice, malgré une bonne éducation, avait violemment inclinés vers la terre, ont été terrassés subitement, et ce sont aujourd'hui de timides agneaux, des anges de pureté. — L'Archiconfrérie a fait des conquêtes jusqu'au milieu des camps; elle y a vaincu la corruption, des habitudes invétérées, et aussi le respect humain qui, là surtout, règne en maître. Sur le front de plus d'un soldat, à côté de l'ardeur et de la franchise militaire, elle a fait briller le calme de la bonne conscience et la douceur de l'humilité. — On a vu des moribonds, pauvres âmes flétries, chargées du poids de toute une vie d'iniquités, fermant les yeux sur l'abîme où elles allaient s'engouffrer, blasphémant le Dieu qui allait les saisir, on les a vus se ranimer sous la prière fervente des Associés, vivre pour la première fois de la vie de la grâce, au moment où ils allaient mourir à la terre. O Marie, comme vous êtes puissante! comme vous êtes bonne aux pauvres humains! Ces lèvres souillées de tant d'impuretés et de tant de blasphèmes, on les a entendues, dans ce suprême

moment, parler admirablement et avec une onction tout attendrissante, de la malice du péché, de l'ingratitude de l'homme, et des bontés de Dieu. Elles n'avaient reçu qu'une leçon de christianisme, mais c'était de vous, ô Marie! Un seul de vos sourires leur avait donné toute science et tout amour. — Et le grand miracle de notre époque, la conversion de ce Juif, qui par toutes ses circonstances embarrasse l'impiété, ne lui laisse aucune issue, et la force de crier au prodige, cette conversion n'est-elle pas due aux prières de l'Archiconfrérie?

Chaque jour, s'élève vers Marie un concert de louanges et de bénédictions. Des prêtres la bénissent des consolations qu'elle verse sur leur ministère; des mères lui rendent grâce, en essuyant les larmes qu'elles ont si longtemps versées sur des enfants égarés; des familles écrivent leur reconnaissance sur des tombeaux, où, sans la Reine du ciel, elles n'auraient jamais répandu que des pleurs amers.

Et toutes ces merveilles, je ne puis vous en parler qu'en général et avec rapidité. Les conversions dues à l'Archiconfrérie ne peuvent plus se compter, et elles portent le caractère du miracle. Elles ont été, presque toutes, soudaines, inattendues. Ce ne sont pas des conversions amenées lentement par le raisonnement; la parole humaine n'y a rien fait; tout est dû à la parole divine que Marie a fait entendre amoureusement, doucement, à ces pauvres âmes égarées.

Et de ces prodigieux effets, que trouve à dire la philosophie humaine? S'obstine-t-elle encore à creuser à notre religion sainte ce tombeau où elle va infailliblement descendre? Ce

mouvement, cette impulsion donnée aux âmes, ne prouvent-ils pas suffisamment sa force de civilisation? Au près d'elle se passe-t-il rien de semblable? Autour du drapeau philosophique vient-on se ranger, comme autour de la bannière de Marie? A-t-elle un seul mot, cette orgueilleuse philosophie, que puissent échanger, en se comprenant, l'ignorant et le savant, l'enfant et le vieillard? a-t-elle deux adeptes qui puissent se presser dans un même embrassement, intelligence contre intelligence, cœur contre cœur? La philosophie humaine peut avoir des disciples pour un jour; mais bientôt leurs idées se modifient, et ils la quittent, et ils ne reviennent plus, ces enfants prodiges de la raison.

L'Archiconfrérie, ce n'est donc pas seulement le mobile de la conversion et du salut de tant d'âmes, c'est un défi jeté à l'impiété; ce n'est pas seulement une prière, c'est un argument tout spécial contre notre siècle. — La sagesse et la providence de Dieu y éclatent admirablement, pour le triomphe et la glorification de son Eglise. Je vais essayer de vous le faire saisir, malheureusement en trop peu de mots.

Oui, la Providence éclate dans l'institution de l'Archiconfrérie et sa propagation; elle y éclate sous plusieurs rapports, et je ne peux vous en indiquer que quelques-uns.

Placée partout ailleurs dans son origine, elle ne se fût pas étendue aussi rapidement, peut-être. Elle aurait pu faire un fort bel arbre, mais pas un arbre qui eût couvert le monde entier de ses rameaux. C'est au centre de Paris que Dieu

l'a fondée, au centre de la plus grande corruption. — Pour purifier le sang, c'est au cœur qu'il faut le rajeunir et le raviver. — Paris, c'est le centre moral de la France; pas une des émotions de Paris qui ne se communique électriquement jusqu'aux extrémités; pas un mouvement fébrile de mauvaises passions, et aussi pas un mouvement moral et généreux, dont la masse de la nation ne soit, dans toutes ses fibres, plus ou moins ébranlée. Pour que l'étendard de Marie fût en vue à toute la France, c'était là qu'il fallait le planter; pour que son nom brillât par toute la France de son éclat virginal, c'était là surtout qu'il fallait le glorifier.

Et la France, n'est-ce pas, sous plus d'un rapport, le centre de l'Europe? et par l'Europe, du monde entier? C'en est le centre, surtout par son esprit de prosélytisme. Elle prouve par toute son histoire sa puissance de prosélytisme; et pendant douze siècles c'est sa gloire ou sa honte, car lorsqu'elle ne l'exerce pas pour le bien, elle l'exerce pour le mal. Que de vérités ont rayonné de la France sur le monde! que de secousses généreuses ont été données par elle à l'Europe! que d'institutions ont pris racine dans son sein! et aussi, depuis plus d'un siècle, que de semences de mort elle a jetées aux quatre vents du ciel? que de tempêtes elle a suscitées, qui ont ébranlé l'univers!

Eh bien! cette puissance de prosélytisme, quoiqu'elle l'ait si souvent détournée de ses fins, Dieu ne l'a pas éteinte en elle; il veut qu'elle l'exerce encore, et qu'elle l'exerce pour le bien. Il laisse toujours à la France sa mission régénératrice; et par elle, de nos jours encore, il a fait de

grandes choses pour le retour des sociétés à la vérité catholique. Envers et malgré tous les obstacles, il a fondé, au milieu d'elle, des institutions religieuses, pleines de sève et de vie. C'est en France, pour citer de ces institutions la plus éclatante, qu'avec la parole de Dieu, a levé, pour me servir de l'image employée par l'Évangile d'aujourd'hui (1), l'Association pour la Propagation de la Foi; et c'est du sol de la France qu'a surgi, pour marier joyeusement ses rameaux aux siens et les entrelacer fraternellement jusqu'aux dernières limites du monde catholique, l'Archiconfrérie du très saint et très immaculé cœur de Marie.

Oui, la Providence éclate dans le choix qu'elle a fait de la France pour lui confier cette semence divine; mais elle se montre encore à nous, sous d'autres rapports, dans l'institution de cette pieuse Association.

Il ne manque pas de gens qui s'écrient : A quoi bon cette dévotion nouvelle? Et en généralisant : A quoi bon ces dévotions nouvelles? Ne sommes-nous pas assez unis dans le sein de l'Église catholique? N'y sommes-nous pas resserrés par mille liens, et la participation aux mêmes sacrements, et la communion de la liturgie et de la prière, et l'audition des mêmes enseignements? — C'est bien vrai : et les sacrements, et les augustes cérémonies du sanctuaire, et l'enseignement de la parole de Dieu, vivifient nos âmes, nous font vivre de la même vie, brûler du même amour; mais il ne suffit pas de croire et d'aimer ensemble, il faut

(1) Sixième Dimanche après l'Épiphanie.

agir ensemble. A quoi nous servira de nous confondre ici dans une même effusion de charité, si nous nous désunissons pour l'action? Eh bien! ces associations contre lesquelles plusieurs s'élèvent, pour lesquelles plusieurs ne sentent que de la froideur, sinon de l'éloignement, qu'est-ce autre chose que de l'unité et de la facilité données à cette action qui est le devoir de tous?

La vérité que Dieu nous a confiée, nous en sommes redevables au monde entier : voilà l'enseignement. Si nous sommes laissés à nous-mêmes pour accomplir cette obligation, ne le ferons-nous pas bien vaguement, bien impuissamment? Ne reculerons-nous pas devant une tâche immense? Mais l'Association pour la Propagation de la Foi, s'ouvre à nous; nos aumônes, nos prières, nos efforts, s'unissent, nous nous appuyons les uns sur les autres; et nos aumônes et nos prières font surgir des héros qui, pour nous, accomplissent le plus difficile du précepte.

Nous devons prier pour tous les pécheurs : voilà le devoir. Si nous sommes laissés à nous seuls pour son accomplissement, aurons-nous assez de confiance, et notre prière sera-t-elle assez vive? L'Archiconfrérie s'ouvre à nous : nos prières s'élèvent plus hardies avec d'autres prières, nos cœurs s'échauffent au contact d'autres cœurs, de prodigieux effets s'obtiennent et qui nous font palper, pour ainsi dire, la puissance de la prière, et qui nous font brûler d'un amour plus ardent pour les pauvres pécheurs.

Ah! ne nous plaignons pas des dévotions nouvelles, des associations qui se fondent. Pauvres Catholiques! le vent

de l'impiété et de la persécution nous a dispersés, a brisé tous les liens qui nous reliaient autrefois si fortement. Nous nous retrouvons ici pour la prière publique et solennelle, unis cœur à cœur avec des catholiques; mais ailleurs, mais dans le monde, mais dans la famille même, bien souvent ne sommes-nous pas isolés, laissés seuls et sans sympathie réciproque, à notre foi et à notre amour? Et dans cet isolement, bien souvent nos forces ne se lassent-elles pas? notre foi ne faiblit-elle pas? notre action ne s'ammolli-t-elle pas? Non, non, en dehors du Lieu Saint, plus de société catholique; mille voies tracées par mille doctrines; à chacun son symbole et ses idées. L'unité a été brisée par les erreurs qui nous travaillent depuis plus d'un siècle. Or, cette société, cette famille des intelligences et des cœurs dans le milieu de laquelle nous ne pouvons plus nous trouver, les associations la suppléent pour nous.

Des catholiques isolés, que peuvent-ils? Des catholiques unis pourront tout... L'association, oui, voilà notre consolation et notre force. C'est l'association qui nous range en bataille, c'est l'association qui nous met les armes à la main; associés, si nous ne triomphons pas pour le moment, nous ne serons jamais vaincus. Oui, l'association a une incalculable force, et chaque jour, par leurs efforts pour s'unir, nos ennemis eux-mêmes nous l'apprennent. O mon Dieu! nous vous bénissons d'avoir élevé l'étendard de Marie si haut à notre vue, et de nous avoir appelés et rassemblés autour de lui, et de nous y avoir fait rencontrer des frères de l'univers entier. Par les bénédictions, les insignes faveurs

qui ont été la réponse à nos prières, vous nous avez appris notre puissance. L'Eglise catholique, notre mère, a perdu bien du terrain, vous voulez que par nous elle en refasse la conquête; mais, pour cela, il faut que nous nous unissions, que nous rassemblions nos forces en faisceau; il faut que nous nous associations toujours, de plus en plus, intimement; et puissent ces associations, favorisées de tant de grâces, préparer, sur le sol de la France, les voies à d'autres associations, où l'homme se dévouera avec un héroïsme plus complet, et par lesquelles seules la France recouvrera sa puissance pour la propagation de la vérité par tout le monde!

Enseignement salutaire et puissant pour les catholiques, pour eux lien de famille, centre de vie et d'action, l'Archiconfrérie est un éclatant démenti donné à l'impiété, je l'ai déjà dit en passant. Il faut que je vous développe, en quelques mots, cet argument tout divin et tout providentiel contre l'erreur.

Ce qui distingue l'impiété de notre temps, c'est la négation du surnaturel. L'intervention divine au milieu des choses humaines, ah! c'est là un dogme qui a pu être bon pour les siècles passés, qui a pu faire du bien... Hommage au catholicisme, pour avoir conduit et dirigé l'humanité par ses dogmes, ses prières et sa liturgie! Mais le temps est venu où elle est assez grande pour ne relever que de sa raison; l'aurore d'une ère magnifique a brillé pour elle, et c'est la raison seule qui doit désormais la conduire, la raison seule qui régnera sur elle.

Et chacun de ces docteurs se présente pour guide à la pauvre humanité, et chacun d'eux veut la rassembler autour de son drapeau. L'humanité passe, et n'écoute pas. Ils ont pu, ces audacieux docteurs, détruire dans beaucoup d'âmes la foi, et y éteindre l'amour; ils ont été puissants à ruiner; mais ils n'ont pas uni deux intelligences dans une même conviction, ils n'ont pas posé encore la première pierre de l'édifice social si pompeusement annoncé. Les théories ont succédé aux théories, et toujours, sur les ruines d'un système, s'est élevé un nouveau système criant au catholicisme qui, depuis cinquante ans seulement, a assisté à bien des funérailles : Tu mourras, toute force s'en est allée de toi, tu n'as plus aucune vertu régénératrice. — Eh bien non, hommes d'impiété et de mensonge ! l'avenir n'est pas à vous, vous ne régénérerez pas. La grâce vaincra encore le monde, et le Dieu des catholiques est toujours le seul qui tienne les cœurs dans ses puissantes mains. Vous avez perdu bien des âmes, vous n'en avez pas réuni deux, vous n'en avez pas régénéré une seule... Venez donc, je vous conduirai à Notre-Dame-des-Victoires, au milieu de cette ardente famille des associés de l'Archiconfrérie; là, vous trouverez des hommes et des femmes de toutes les conditions et de tous les rangs, des hommes de la science et des hommes du peuple, des jeunes gens et des vieillards. Non, ce ne sera pas l'orgueil qui régénérera, même au dix-neuvième siècle, ce sera encore l'humilité; ce ne sera pas la raison, ce sera la foi et la prière. Dans ces cantiques et dans ces prières, et dans ces attitudes pieuses, et dans ces fleurs devant Marie, ces

cierges qui font rayonner sa figure sacrée, et dans cette auguste physionomie du pasteur, dans la simplicité de sa parole, dans les larmes qu'elle excite, vous ne voyez rien que de méprisable, vous; et cependant, là même, git cette force que vous cherchez en vain... Vous voulez régénérer! les voilà ceux qui régèrent et civilisent, les voilà les puissants du siècle; oui, ces petits, ces pauvres femmes, ces enfants, oui, eux-mêmes.

En voulez-vous des preuves? — Voyez-vous ce jeune homme, la tête inclinée pieusement, et roulant dans ses yeux des larmes d'amour... Il y a quelques jours, il était sous vos influences; actuellement, il les maudit. Au fond du calice que vous lui mettiez à la main, il n'a trouvé qu'amertume. Mais sa mère, cette femme pieuse que vous voyez là, près de lui, a prié; elle a appelé sur son enfant la prière de cette famille des humbles, et la plante flétrie a reverdi. Ce jeune homme-là croit et aime; du plus profond de l'âbîme, il est revenu à la vie. Expliquez-moi cela humainement; essayez, si vous le pouvez, de ne pas reconnaître ici la force du surnaturel et de la prière.

Chacun de ceux qui assistent à cette cérémonie touchante, interrogez-le : tous auront de semblables prodiges à vous redire; tous vous attesteront la puissance de la prière. Parcourez toute la France; si vous le voulez, le monde entier, et l'on vous racontera de semblables merveilles. O mon Dieu! votre puissance, la divinité de votre Fils et de sa religion sainte, vous leur avez donné, à notre époque, les plus éclatants témoignages; mais n'auriez-vous pas d'autre témoin

que l'Archiconfrérie, ses merveilleux effets seraient seuls dans nos mains une arme invincible contre l'erreur.

Vous n'en faites pas, ô mon Dieu ! seulement notre force contre nos ennemis, vous en faites aussi notre consolation et notre espérance. Vu par un côté, notre temps décourage, je dirais presque désespère ; mais les prodigieux effets des prières de l'Archiconfrérie nous assurent qu'il n'est pas abandonné de Dieu. Il est auprès de la piscine, le pauvre paralytique, sans mouvement et sans force ; mais l'eau de la piscine a frémi et s'est agitée, et à tant de merveilles, on peut sentir que Dieu enfin soulève le malade du sein de ses douleurs et de ses infirmités. Non, et aujourd'hui nous en avons le droit, nous ne désespérons pas. Notre époque ne porte-elle pas le signe des siècles prédestinés à la régénération ? Toutes les époques que Dieu a guéries, se sont distinguées par une dévotion toute particulière à Marie, par un mouvement extraordinaire vers les autels de cette bonne Mère, et elles ne se sont élevées à Dieu que soulevées d'abord dans ses bras.

Oui, le signe de prédestination, nous l'avons. Les fêtes de Marie se célèbrent avec plus de solennité ; partout, la liturgie lui prodigue les titres les plus glorieux ; partout, de nouvelles confréries se forment sous son patronage ; partout, les arts lui paient leur tribut... et l'Archiconfrérie surtout a puissamment contribué à ce mouvement filial des cœurs.

Associés de l'Archiconfrérie, ne désespérons pas : par tout ce qu'il a fait déjà, Dieu nous crie d'espérer. Les fausses doctrines règnent, elles menacent de tout envahir ; un vaste

gouffre semble s'ouvrir où vont s'abîmer toutes les conditions et tous les âges, mais ne désespérons pas, regardons l'étoile, invoquons Marie : *Respice stellam, invoca Mariam* (1).

Et la candeur de la jeunesse, et l'innocence de l'enfance, et les vertus chrétiennes de la mère, tout va faire naufrage... Ne désespérons pas, regardons l'étoile, invoquons Marie : *Respice stellam, invoca Mariam*.

Et la charité se refroidit, le zèle se décourage, car la tâche est immense : ne désespérons pas, regardons l'étoile, invoquons Marie. Que notre confiance se ranime, Mes Frères, qu'elle se ranime surtout aujourd'hui, car ce beau jour doit être donné tout entier à l'espérance. Aujourd'hui surtout, nos prières ont de la puissance ; aujourd'hui, la grâce prépare des miracles, et pour éclater, ils attendent seulement que nous les implorions. Nos vœux seront offerts à Dieu par notre Mère qui est aussi sa Mère, qui peut s'en faire écouter comme une mère de son fils. Travaillons ainsi, sous les auspices de Marie, à la consommation de la cité des élus, afin de mériter d'en faire partie dans l'éternité.

(1) Saint Bernard.



Les Missionnaires (1).

Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bonam!

Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de paix, qui annoncent les biens! (*Ad. Rom. 10. 15.*)

Dans la primitive Eglise, les fidèles s'écrivaient d'une ville à l'autre leurs sentiments, leurs impressions, leurs souffrances. Les Apôtres leur avaient donné cet exemple. Saint Paul n'avait-il pas fait vivre la société des fidèles de sa vie? ne l'en fait-il pas vivre encore? N'avait-il pas fait circuler, pour ainsi dire, son âme avec le Sang de Jésus-Christ, par toutes les veines du monde? Une église éprouvée par le martyre écrivait les actes des confesseurs dont le

(1) Ce sermon fut prêché aux élèves du petit-séminaire de Sainte-Anne, le jour de la fête de la Propagation de la Foi. — Nous l'aurions placé après celui de saint François-Xavier, mais nous avons préféré le rejeter ici, pour ne pas interrompre la suite des sermons sur les Saints.

sang répandu était pour elle une pourpre glorieuse; les martyrs eux-mêmes, pour l'édification des fidèles, écrivaient les actes de leur confession, jusqu'au suprême moment qui devait la couronner avec gloire.

Nous n'avons rien à envier aux premiers siècles. Il y a aussi, de nos jours, de glorieux confesseurs de la foi, et leurs actes, ils les ont écrits de leurs mains, ils les ont souvent écrits de leur sang... Ces actes sont consignés dans les *Annales de la Propagation de la Foi*. Ces admirables lettres, toutes palpitantes de la charité universelle, pour qui ont-elles été écrites? Pour tous les catholiques, pour nous; parce qu'il faut que nous vivions de la vie des plus glorieux représentants de notre foi, parce qu'il faut que nous nous réjouissons de toutes les joies, que nous souffrions de toutes les douleurs de nos illustres missionnaires. Nous sommes les membres de ce corps dont Jésus-Christ est le chef, et dont ils sont, eux, les invincibles bras. Il faut que nous vivions de leur vie; et surtout dans ce jour, il faut que nos cœurs battent à l'unisson de tant de cœurs qui sympathisent avec eux par toute l'Eglise catholique. Jeunes élèves du sanctuaire, il faut que vous vous laissiez presser aussi, vous, par ce lien d'amour qui presse en ce jour, qui confond dans un seul amour, et les pontifes et les prêtres, et les vierges consacrées à Dieu, et tout ce qu'il y a de chrétiens pieux par l'Eglise catholique.

Sympathie pour les missionnaires!... aimons et prions avec eux, et nous aurons notre part dans leur œuvre glorieuse. Sympathie pour les missionnaires!... je ne veux vous parler

que d'eux seuls... Je ne veux pas dire un mot de moi, j'aurais peur de vous distraire de l'éloquence de faits si sublimes.

La vieille Europe, trop souvent, nous semble bien ingrate, et, à la vue de ses iniquités, nous croyons quelquefois qu'elle va être frappée du courroux du Seigneur ; mais quand nous jetons les yeux sur les missionnaires, notre esprit se rassure, car ces héros sont ses enfants, et leur héroïsme, qui pourrait dire combien il doit contrebalancer de crimes ?

Notre France surtout, ah ! souvent elle nous apparaît bien coupable, mais rassurons-nous ; la grande majorité des missionnaires ne sont-ils pas ses enfants ? et n'est-ce pas elle qui prête sa langue universelle, pour redire au monde entier leurs combats et leurs triomphes ?

Oui, dans ce chemin du monde entier que nous allons parcourir, presque partout, aux postes les plus périlleux, dans les plus glorieux triomphes, nous trouverons des missionnaires français.

Le premier héros de l'armée, c'est un Français. Seul avec son bréviaire et sa croix de bois, le voilà bien loin de sa patrie et de ses amis, dans un chemin désert, sans gîte pour la nuit, sans le plus léger repos assuré, mais joyeux tout de même. Et où va-t-il ? Il va, cet homme chétif, lutter, avec deux ou trois autres, contre une nation depuis quatorze siècles enfoncée dans le schisme. Il nourrit dans son cœur l'espoir de ramener, dans le giron de l'Eglise catholique, l'Abyssinie, qui en fut jadis une florissante province. Il

compte les chances et les dangers, et il se réjouit des dangers tout autant que des chances.

Mais écoutez-le et répondez à son appel, car c'est à vous qu'il s'adresse : « Rien n'est doux pour le missionnaire exilé sous de lointains climats, comme de penser que, par delà les mers, des cœurs dévoués prient pour ses besoins et prennent part à ses peines... » Oui, pauvre missionnaire, notre frère bien-aimé, surtout en ce jour, nous prions pour toi !

De l'Abyssinie, c'est dans les mers des Indes que je vous transporte ; les distances et les lieux ne font rien ; je ne veux pas mettre dans ce tableau plus d'ordre que dans les *Annales*. L'unité de mon récit, ce sera la charité, l'amour du missionnaire qui est partout le même.

Il n'est pas un îlot, pas une population si obscure, qui soit indifférente aux yeux des missionnaires. En voilà deux, tout jeunes, tout inexpérimentés, n'ayant d'autre expérience que leur charité, qui viennent s'adresser à un archipel inexploré jusqu'alors, l'archipel des îles Nicobar, au nord-ouest de la Malaisie ; et dans l'espace de quelques mois, pour les deux jeunes héros, se déroule la plus touchante histoire. Repoussés d'abord, comme des fléaux pour le pays, par les superstitieux habitants, ils parviennent à s'en faire accueillir et bénir. Rien de plus charmant que de les voir entourés de tous ces pauvres sauvages qui, avec la curiosité la plus naïve, leur demandent le nom de tout ce qu'ils portent. Ils leur demandent aussi le nom de leur croix de bois, et c'est de là qu'ils partent pour les évangéliser. Ils les intéressent,

ils ont leur cœur... Mais voilà qu'une horrible maladie les cloue tous deux sur leur pauvre natte. Du sein de leurs souffrances, ils prêchent encore... Ils prêchent par leur résignation; et l'un d'eux, à peine entré dans la carrière, va recueillir aux cieux la palme glorieuse.

Quel spectacle touchant que celui de ce jeune missionnaire, trouvant assez de force pour se relever de son grabat, et, au milieu de cet archipel sauvage, entouré de ses pauvres néophytes, revêtu de ses habits sacerdotaux, rendant avec larmes les suprêmes honneurs à son cher confrère!...

Dieu le ramène des portes du tombeau, il donne de la puissance à sa voix, et elle entraîne ces pauvres insulaires. Il semblerait qu'il veuille en faire un thaumaturge : à sa voix, la pluie, longtemps désirée, vient réjouir cette terre desséchée, et comme s'il commandait aux éléments, écoutez ces hommes naïfs, craignant maintenant que la pluie ne surabonde, s'écriant : « *O père, assez! ô père, c'est assez!* »

Oui, voilà les âmes sur lesquelles le missionnaire a le plus de prise; le sauvage, ordinairement, le comprend vite et l'aime. Tout à l'heure, nous le verrons aux prises avec des civilisations bâtarde, et certes ne sera plus de même.

Je ne quitterai pas ces mers sans vous conduire à l'Océanie. Là aussi, le missionnaire a une action puissante. Il lui faut quelquefois bien peu de temps pour faire, avec la grâce de Dieu, d'une population d'anthropophages, le peuple le plus doux, le plus facile à conduire, et des plus cruels bourreaux, des hommes candides et dociles comme des enfants. Dans ces archipels sauvages, son cœur déborde de consolations,

mais aussi quelle vie que la sienne! que de fatigues, que de sacrifices de toutes sortes!...

Mais n'appuyons pas là-dessus en ce jour, n'y attachons pas plus d'importance qu'eux-mêmes; n'en parlons pas pour les plaindre, mais pour leur en faire une gloire. Écoutez un missionnaire qui nous écrit, et jugez si c'est la manière ordinaire des hommes d'apprécier les choses : « N'allez pas trop vous apitoyer sur notre sort; il est difficile, à qui n'en a pas fait l'expérience, de comprendre jusqu'où peut aller la facilité de l'homme à s'habituer aux misères de la vie. Ajoutez-y une grâce particulière dont Dieu veut bien aider notre faiblesse, et vous ne vous étonnerez plus qu'on puisse aussi bien dormir sur une claie de bambous, ou sur la terre couverte d'une simple natte, avec un oreiller de bois, qu'en Europe sur le lit le plus mollet. Vous ne serez pas surpris qu'on mange quelques fruits, quelques racines, quelques poissons crus, avec autant de plaisir qu'on prendrait en France le repas le mieux apprêté. » Voilà un autre bon père qui plaisante d'une manière charmante sur sa pauvre cabane : « Si jamais il vous prenait envie de pousser une visite à ma case, je n'aurais ni chaise ni banc à vous offrir, mais en revanche j'ai un lit très-commode à faire, puisque c'est une simple natte étendue auprès du foyer qui répand ses agréables émanations et sa fumée par tous les coins de l'appartement. Ma cabane est si bien conditionnée, qu'on y est à l'abri de la pluie quand il ne pleut pas, et du vent quand il ne souffle point. Pour éviter apparemment l'imposition des portes et des fenêtres, on n'y a pratiqué qu'une seule ou-

verture par laquelle on entre en se traînant sur les genoux.»

Il faut avoir bien de la charité dans le cœur, pour rire de ses incommodités d'aussi bonne grâce !

Nous sommes dans la partie occidentale de l'Océanie, la Nouvelle-Zélande. Avec un bon missionnaire, abordons à l'île de Futuna.

Sur le rivage, voyez-vous une tombe? une croix de bois la surmonte, c'est la croix d'un pauvre missionnaire, mort martyr sur ces plages. Là repose la dépouille mortelle du père Chanel. Bien reçu par une partie de la population, une autre partie s'insurgea contre le bon père, et après avoir arrosé cette terre ingrate de ses sueurs apostoliques, il fut horriblement massacré; mais en mourant il pria pour ses bourreaux, comme saint Etienne sous les pierres homicides des Juifs. Voyez si sa prière a été vaine... Autour du tombeau, des insulaires sont agenouillés répandant d'ardentes prières, et parmi eux, les trois plus acharnés bourreaux du Missionnaire. Cette terre qu'ils ont arrosée du sang de leur victime, ils l'arrosent maintenant de leurs larmes. Ce prodige, vous l'avez expliqué déjà... La mort du père Chanel n'a pas effrayé ses confrères... Le martyr effraya le missionnaire! ah! bien plutôt il courrait au bout du monde pour le recevoir! il ne demande, il ne respire que le martyr...

Sur cette terre fatale à leur frère, de nouveaux missionnaires sont donc venus, ils ont cherché ces pauvres brebis avec amour, jusqu'à la dernière, et ils ont entraîné la population tout entière.

Et de là, leur charité s'est étendue aux îles voisines. A

cinq mille lieues de France, il y a une chrétienté de pauvres sauvages. Florissante, radieuse de bonheur et de vertu, elle fait déjà briller toutes sortes d'héroïsmes et de dévouements.

Quel amour, que celui des missionnaires pour leurs pauvres brebis, et quel amour des brebis pour leurs pasteurs! Ecoutez quelques-unes de ce que je pourrais appeler les saillies chrétiennes de ces populations naïves et vierges encore...

Le roi des insulaires, ce terrible guerrier à la force herculéenne, aux membres tatoués, dont le prédécesseur était un horrible anthropophage qui avait poussé la barbarie jusqu'à manger sa propre mère, s'est fait humblement catéchiste; il met toute sa gloire à réunir ses guerriers, et à leur donner, des vérités du salut, les explications qu'il a reçues des missionnaires.

Rien n'égale l'ardeur de ces bons insulaires pour le sacrement de pénitence. Depuis l'enfant qui commence à balbutier, jusqu'au vieillard courbé vers la tombe, tous veulent se confesser.

Un missionnaire, dans plusieurs villages, avait établi des confessionnaux afin de pouvoir confesser dans ses courses. Un père de famille vint un jour, tout en larmes, lui demander si sa fille, qui avait eu la curiosité d'ouvrir un de ces confessionnaux, n'était pas bien coupable.

Deux missionnaires abordant à une des îles de ce lointain archipel, sont accueillis par les indigènes rangés en deux troupes comme pour un combat. En tête de chaque bataillon brille l'étendard de la sainte Vierge. A la vue des mis-

sionnaires, ils poussent, non plus leur cri sauvage de guerre, mais ils font entendre des cantiques pieux qu'ils ont composés eux-mêmes, et après quelques innocentes escarmouches, ils viennent déposer leurs armes au pied de la croix des missionnaires. Chacun voulut les embrasser; ils étaient au moins cinq cents.

Un chef de tribu fait plus de quatre-vingts lieues sur sa pirogue pour réclamer de l'évêque de l'Océanie occidentale, un prêtre que le pieux prélat n'avait pu lui donner encore malgré sa promesse, car les évêques de ces parages n'administrent pas leurs diocèses aussi facilement que dans notre pays. Le bon insulaire aime passionnément le prélat; cependant si son visage exprime la satisfaction, il exprime aussi un vif mécontentement: « Evêque, lui dit-il énergiquement, tu m'as trompé, moi et les miens! — Comment cela, répondit l'évêque? — Parce qu'il y a environ un an, tu m'as promis un prêtre qui devait aborder chez nous dans neuf mois; mais tu n'as pas dit vrai; quand le verrons-nous? Jamais!... Mon cœur est dévoré par le chagrin et la tristesse. J'ai annoncé à mon peuple et à quelques tribus du voisinage que le père était sur le point d'arriver; nous avions fait d'abondantes provisions pour lui, nous lui avions bâti une belle maison, elle va tomber en ruines. »

Le bon évêque lui promet pour bientôt son missionnaire, et le chef impatient demeure là jusqu'à ce qu'il puisse emmener avec lui dans sa pirogue le père tant désiré.

Encore un trait, j'oserai le dire, plein de poésie, et qui nous fait connaître admirablement l'âme du missionnaire.

Au commencement de la prédication, la fille d'un chef non converti tomba malade. Le missionnaire d'accourir, il veut la baptiser. — Non, répond le père, si tu la baptises elle mourra, et je ne pourrai pas la pleurer suivant les coutumes et les cérémonies de mes ayeux. — Intérieurement le missionnaire voue l'enfant à Marie. On lui propose à manger, il refuse. Je ne saurais manger, dit-il à ses hôtes, mon cœur est triste à cause de cette enfant, qui ne verra pas le Grand-Esprit. La pluie venait de tomber, il aperçoit une feuille qui contient assez d'eau pour le baptême, il la prend et dit au père: Le baptême n'est pas une chose à redouter; voici comment je m'y prendrais si tu me laissais faire, et il administre en même temps le sacrement. Le père ne se fâcha pas et le lendemain il y avait un ange de plus aux cieux.

Nous nous plaisons au milieu de ces scènes naïves; mais les missionnaires nous en ont écrit d'autres magnifiques avec leur sang; il faut que nous les lisions. Ecoutons avant de quitter ces mers, l'Evêque de l'Asie occidentale qui nous erie de sa voix apostolique, et je ne crains pas de le dire, avec une éloquence sublime: Vous allez au ciel par le chemin battu de la vieille Europe; pour moi, il faut que je m'efforce d'y arriver en frayant la voie à cette église naissante, en déblayant avec une croix des sentiers nouveaux. Il me faut arroser de mes sueurs chaque pierre de l'édifice que j'élève, et que je voudrais cimenter de mon sang. Qu'est-ce après tout que cette vie? Dieu, sa grâce en ce monde, le ciel en l'autre, son amour partout, c'est là tout pour un missionnaire, c'est là tout, c'est là tout!...

Oui, c'est là tout pour les missionnaires, chez le pauvre sauvage comme chez ces peuples qu'on veut bien appeler civilisés. — Nous voilà dans un pays qui nous présente des merveilles de toute espèce, des chefs-d'œuvre d'art, une admirable fécondité sous le ciel en apparence le plus propice. Comme une nuée d'oiseaux de proie, les Anglais se sont jetés sur ces belles provinces des Indes. Il les exploitent, ils s'enrichissent de leurs trésors; mais la malheureuse population de ces contrées a-t-elle fixé leurs regards? Ils la laissent croupir dans ses préjugés, dans sa misère; ils l'abandonnent à ses usages féroces, ils acceptent même sa haine, pourvu qu'elle ne leur soit pas dangereuse. Qui s'inclinera donc vers ces pauvres peuples? qui essaiera de les secourir de leur torpeur? Le catholicisme, par l'organe du missionnaire... et, touchante expiation! voilà un missionnaire catholique anglais qui tâche de compenser par sa charité, par l'ardeur de son zèle, la dureté de ses concitoyens. Ce n'est pas de l'or qu'il est venu chercher, lui; mais des pleurs pour les essuyer, des misères pour les secourir, des préjugés pour les dissiper. Au milieu de ces pauvres Indiens, il se fait comme l'un d'eux. Quand ils ont faim, il a faim; quand ils pleurent, il pleure avec eux, et déjà pour plusieurs, à force d'amour, il a prouvé la divinité du christianisme.

Non certes, tout n'est pas chemin de fleurs dans cette mission des Indes! Dans le Maduré, pour cent quatre-vingt mille âmes de catholiques, dix-sept ouvriers seulement, exposés avec leurs ouailles à toutes les misères, à tous les fléaux, sous ce ciel perfide. Le choléra vient moissonner les

brebis et les pasteurs. Sur dix-sept missionnaires, plus de la moitié est emportée par la maladie. Quel beau jour pour moi! s'écrie l'un d'eux au milieu de ses compagnons en larmes, quel beau jour pour moi! ne pleurez pas, je vais au ciel!

Je vais dans l'Inde, disait l'un d'eux, avec la terrible perspective du choléra, je vais dans l'Inde, de deux choses l'une: ou je mourrai bientôt et alors je jouirai promptement de la récompense promise aux braves, ou j'y vivrai longtemps, et dans ce cas j'embellirai tous les jours ma couronne.

Toujours le même ordre d'idées, toujours la même élévation de sentiments, voilà l'unité de mon discours, comme l'unité de l'œuvre des missions. C'est comme un seul homme, un seul missionnaire, dont j'analyse les travaux et dont je décris l'histoire.

C'est toujours le missionnaire catholique que je trouve à l'œuvre dans l'immense empire de la Chine. Deux ou trois cent millions d'âmes à convertir, n'ont pas effrayé une poignée de missionnaires.

Les voilà dans l'immense province du Nankin, comme en présence d'une population de soixante-quinze millions d'âmes. Autrefois, cette province comptait près de trois cent mille chrétiens. Les persécutions, la longue absence forcée des missionnaires, ont réduit ce nombre à soixante-douze mille.

Soixante-quinze millions d'hommes à convertir! et quelle population, mon Dieu! quelle civilisation! puisqu'il faut dire, avec certains hommes, que la Chine est civilisée!

Quelle fausseté, quelle barbarie dans les usages ! Egoïsme brutal dans le riche et dans tous ceux qui possèdent ; férocité dans le pauvre , férocité poussée , quand il a faim , jusqu'à la plus atroce anthropophagie ; nulle bonne foi dans les rapports ; nulle tendresse de la mère pour le fruit de ses entrailles , qu'elle jette à la voirie , comme nous autres nous jetterions un chien dont nous ne voudrions pas. Ces pauvres créatures , exposées sur le bord des rivières , au milieu des broussailles , ou dans les trous fangeux , font entendre des cris déchirants , et l'égoïste Chinois qui les voit , ne s'émeut pas ; que dis-je ! il en rit comme si c'étaient de vils animaux.

Eh bien ! le missionnaire n'a pas désespéré de cette population qui paraît si loin du christianisme , et il en désespère aujourd'hui moins que jamais , car les derniers événements semblent lui ouvrir , plus larges que jamais , les portes de la Chine.

Il ne se désespère pas , il ne se lasse pas de répandre des sueurs pour féconder un sol ingrat , il va même quelquefois jusqu'à se plaindre qu'on ne persécute pas en Chine : « Nos sueurs produisent peu ; notre sang , disent-ils , ferait peut-être lever une abondante moisson. »

Mais non , leurs travaux ne sont pas stériles ; ils obtiennent souvent les plus consolants résultats. Ils nous racontent , avec leur touchante simplicité , de prodigieux effets de la grâce , d'admirables conversions.

Un seul fait vous fera comprendre la puissance de la grâce , pour élever aux plus sublimes sentiments , les âmes les plus abruties et les plus déprimées. Un missionnaire

baptise une petite fille de dix ans , après l'avoir instruite de sa religion. Il lui fait faire sa première communion et la confirme. Mais avant de lui administrer ce dernier sacrement , il veut s'assurer de la vivacité de sa foi : Après que tu auras été confirmée , lui dit-il , si le mandarin te jette en prison , et qu'il t'interroge sur ta foi , que répondras-tu ? — Je répondrai que je suis chrétienne , par la grâce de Dieu. — Et s'il te commande de renoncer à l'Évangile , que feras-tu ? — Je répondrai : Jamais ! — S'il fait venir le bourreau , et qu'il te dise : Tu apostasieras , ou l'on va te couper la tête ? — Je lui répondrai : Coupe.

Mais attendez , pour comprendre les puissants effets de la grâce , pour mesurer toute l'étendue de l'âme du missionnaire , c'est aussi en Corée et en Cochinchine qu'il faut se rendre.

Prenez une carte. A l'extrémité orientale de l'Asie , voyez-vous la Cochinchine ? C'est peut-être l'empire le plus méprisable qu'il y ait au monde ; population stupide et efféminée , sous un roi stupidement féroce. Au pied de cette espèce d'idole , rampent tout ce qu'il y a de puissants dans l'empire. D'un geste , il fait tomber les plus nobles têtes. Aux pieds d'un mandarin , rampe servilement le peuple ; nulle énergie , nulle indépendance d'âme. La servilité , c'est l'élément naturel de cette population abâtardie. Pour faire trembler cet empire , il suffisait dernièrement des canons d'une goëlette française ; oui , tout l'empire reculait devant la menace d'un simple capitaine français.

Eh bien ! voyez comme Dieu , comme le christianisme sait

transformer les natures les plus dégénérées ! C'est au milieu de ces ignobles populations, que Dieu, dans les derniers temps, s'est suscité les plus admirables héros. L'Eglise de Cochinchine, née des travaux des missionnaires, soutenue par leur amour et leurs souffrances, s'est élevée à la hauteur de l'Eglise des premiers temps. Ah ! que l'on ne vienne plus nous nier l'héroïsme des Confesseurs de la primitive Eglise, car ils ont revécu dans les Martyrs de la Cochinchine.

Il faudrait avoir été acteur dans ces drames héroïques et sanglants, pour savoir les décrire. Il faudrait avoir été brisé sous les coups de rotin, écorché et moulu par les cruels instruments des bourreaux ; il faudrait avoir été torturé par la cangue ; il faudrait avoir pourri dans les cachots, pour mettre dans son récit assez de feu et de simplicité.

La voilà donc qui renaît dans ces malheureuses contrées, la véritable indépendance de l'âme ! Tyran atroce, tu peux commander à tes sujets de courber la tête, et ils la courberont, ils la présenteront au bourreau, si c'est ton bon plaisir ; de te baiser les pieds, et ils les baisent ; mais il y a quelque chose au-dessus de ton pouvoir : c'est une âme vraiment chrétienne. Il est une chose que tu n'obtiendras pas de tes sujets régénérés : c'est qu'ils renient leur Dieu, et qu'ils foulent la croix de Jésus-Christ.

Que les mandarins prennent siège, que de féroces spectateurs se rassemblent, que les bourreaux viennent avec leurs pieux, leurs rotins et leurs tenailles ! Voilà les victimes, elles sont toutes prêtes : en tête du troupeau, le missionnaire chargé de la cangue, comme du trophée de son triomphe,

et autour de lui, se pressant dans une sainte ardeur de souffrir, des vieillards, des femmes, des vierges, même des enfants.

Au missionnaire l'honneur du premier interrogatoire et des premières tortures. On l'accable de coups de rotin, on le fait passer par les tenailles, tantôt froides et tantôt rougies au feu ; il ne jette pas un cri, et cependant une fumée épaisse, avec l'odeur des chairs brûlées, s'élève de ses plaies en combustion.

C'est le tour des pauvres chrétiens indigènes. Le missionnaire y voit, hélas ! quelques apostats sur lesquels il verse des larmes bien amères ; c'est comme si on lui arrachait les entrailles ! Mais aussi quel héroïsme dans les autres ! Les bourreaux improvisent les plus horribles supplices ; toujours, pour réponse : « Nous sommes chrétiens. »

Si tu ne veux pas marcher sur la croix, dit un mandarin à une des victimes, fais au moins un pas en avant, et nous te pardonnons. — Jamais ! ce serait une apostasie. — Hé bien ! prends ce crucifix, et jette-le loin de toi. — Non. — Tu crains peut-être la vengeance de ton Dieu, je vais moi-même fouler son image ; tiens, regarde si sa colère éclate. — Mon Dieu, lui répondit-il avec un accent sublime, n'est pas pressé de punir, l'éternité lui suffit bien pour avoir raison des profanateurs.

Quelquefois, effrayés du nombre des victimes, les mandarins, le roi lui-même, descendent jusqu'aux supplications. Rien n'ébranle les martyrs. De trois accusés, l'un est condamné à mort, les autres doivent vivre pour la servitude.

Ceux-ci voient la palme du martyr leur échapper : les voilà aux pieds des mandarins, les suppliant de leur accorder le bienfait de la mort... On nous a souvent implorés, s'écrièrent les mandarins étonnés, pour obtenir la grâce de vivre, mais jamais personne ne nous avait demandé encore la faveur de mourir.

Cette faveur de mourir, ils la demandaient aussi, eux, ces missionnaires français, croupissant dans les cachots de la Cochinchine, couverts de plaies et sous le coup d'une sentence de mort qui allait s'exécuter, lorsqu'un capitaine français est venu généreusement les réclamer au nom de son gouvernement.

Ah! nous autres, comprendrons-nous bien ces sentiments si éloignés de ceux de la nature? C'est en pleurant qu'ils quittent leurs chaînes, c'était avec une sainte joie qu'ils allaient au tribunal des mandarins, et c'est avec douleur qu'ils montent sur le navire français qui les emporte loin de leurs néophytes. Plusieurs fois, dans la traversée, ils supplient le capitaine du navire de les mettre à terre. Il ne peut comprendre cette ardente soif qu'ils ont du supplice et de la mort... Il y a peu de mois, la France voyait repartir un de ces héros des missions. La France, pendant quelque temps, avait recueilli son enfant, elle avait pu toucher ses plaies, écouter le récit de ses souffrances. A peine ranimé sur le sein maternel, il retourne, et en partant il nous jette cet adieu sublime : « Adieu, je retourne à mes chers néophytes! »

L'Eglise de Corée est la vraie, la digne sœur de celle de

la Cochinchine; elle est toute brillante du sang de ses martyrs, elle y a trempé ses ornements comme dans une pourpre éclatante.

Devant les juges, aussi, des vieillards, de petits enfants, de timides vierges; comme un résumé, dans une seule scène, de toutes les scènes héroïques de la primitive Eglise.

De jeunes enfants de dix, douze, quatorze ans lassent la patience des bourreaux, et par leurs réponses déconcertent leurs interrogateurs. Pour les séduire, en vain leur dit-on que leurs parents avaient apostasié : C'est leur affaire, répondent-ils, pour nous, nous ne pouvons renier le Dieu que nous servons depuis notre bas-âge. — De telles réponses sont impossibles à la nature.

Deux vierges subissent d'affreuses tortures. On leur brise les jambes, la moelle des os en coule. Elles ne cessent, au milieu des tourments, d'invoquer avec suavité les noms de Jésus et de Marie. En voilà d'autres qui pulvérisent dans leurs réponses toutes les calomnies de leurs accusateurs, et qui font un exposé si admirable de la doctrine chrétienne que les mandarins eux-mêmes en sont dans le ravissement. Oh! tu as raison! s'écriait un mandarin ne pouvant retenir son enthousiasme en écoutant une jeune vierge, Oh! tu as raison! mais dois-tu en savoir plus long que le roi et les mandarins? — Ma religion est si belle, lui disait cette jeune fille âgée de vingt-deux ans, que si le prince et ses ministres voulaient l'examiner, ils l'embrasseraient avec transport. — Ah! tu as raison! s'écriait le mandarin encore enchanté.

Et pendant les tortures que l'on faisait subir aux brebis,

où était le pasteur ? Il y avait trois missionnaires en Corée ; on n'osait mettre la main sur eux, car l'Européen est comme un être surhumain pour ces hommes abâtardis. En se livrant, n'éviteraient-ils pas l'effusion du sang de leur troupeau ? *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* (1)

Ils sont deux cachés ensemble ; qu'un seul se livre, et que l'autre reste pour consoler et instruire les brebis dispersées. Mais lequel se livrera ?... C'est ici qu'un admirable combat s'engage entre l'évêque et son missionnaire. C'est moi qui me livrerai, dit l'évêque, parce que c'est au premier pasteur à se livrer pour ses ouailles. — C'est à nous d'être les victimes, parce que votre vie est plus précieuse que la nôtre... Personne ne veut céder et ils se résolvent à se cacher quelque temps encore, lorsqu'une lettre d'un autre prêtre emprisonné leur arrive et les invite à venir le joindre dans sa prison. Avec une admirable simplicité ils se rendent, ils se sacrifient pour le troupeau, et Dieu agrée leur sacrifice. Quelque temps après, ils ont la tête tranchée le même jour.

De si grandes choses vous ravissent d'admiration, et cependant je ne vous en ai pas dit la centième partie. Notre admiration, notre émotion à tous, je la résumerai dans ces paroles de la sainte Ecriture : *O quàm speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* (2)

Mon Dieu ! si parmi ces jeunes gens qui m'écoutent, et dont l'âme a tressailli à ce résumé de quelques-unes des merveilles

(1) Joan. 14. 31.

(2) Ad Rom. 10. 15.

des missions, s'il en était un seul que vous eussiez appelé à cette glorieuse co-rédemption... oh ! l'âme heureuse ! Si nous la connaissions, comme nous l'entourerions de nos respects ! comme nous ferions monter vers vous des vœux pour elle !

S'il en est une, mon Dieu, vous la connaissez ! Puisse ma parole, l'organe de votre miséricorde et de vos desseins, contribuer à développer en elle le germe de sa vocation ! O mon Dieu, que ce jeune homme croisse à l'ombre de votre sanctuaire, qu'il se développe dans la pureté et dans votre amour ; préservez-le de tout souffle de contagion et de mort ; qu'il devienne un jour notre maître à tous, après avoir été notre élève.

Tous, du moins, nous sommes appelés à être missionnaires, en sympathisant avec les glorieux héros de notre foi, en priant pour eux, en leur donnant, si nous le pouvons, notre aumône ; et les âmes que nous leur aurons ainsi aidé à sauver, nous les retrouverons au tribunal de Dieu, et nous les entendrons nous bénir devant notre Juge.

Sermon sur la Charité (1).

Nemo quod suum es-
quetur.

Que personne ne se re-
cherche soi-même. (1.
Cor. 10. 24.)

MES CHÈRES SŒURS,

La fin de la loi, sa consommation, c'est l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Tous les préceptes n'ont pour but que cette consommation; tous, ils tendent à nous rendre plus capables d'aimer Dieu et d'aimer nos frères. Mais si Dieu nous pousse miséricordieusement dans cette voie, il faut avouer que nous nous y arrêtons bien souvent, troublés que nous sommes par nos passions, et par tous les obstacles que nous suscite le monde, toujours contraire à Dieu dans ses intérêts et dans ses joies.

Nous n'allons donc pas droit à Dieu et tout d'une haleine. Pourquoi sommes-nous à nous-mêmes un fardeau qui nous empêche d'aller à notre fin? Parce que notre pauvre nature

(1) Ce sermon fut prêché dans une retraite de femmes congréganistes

est affaiblie, brisée depuis l'origine. Il faut donc que nous nous arrêtions pour prendre haleine, pour réparer nos forces, pour ouvrir nos âmes à la rosée et aux grâces du ciel, pour resserrer les liens qui doivent nous unir à Dieu et à nos frères. Ce Dieu si bon nous ménage lui-même de ces stations de repos dans le chemin. Vous jouissez dans ces jours, Mes chères Sœurs, du bienfait de ce repos spirituel : profitez-en pour descendre en vous-mêmes, pour y déraciner tout ce qui a pu y germer d'inclinations mauvaises, au souffle du monde, pour retremper votre énergie, et imprimer à vos âmes un généreux élan, un élan d'amour vers Dieu et vers vos frères. Je vais aujourd'hui vous adresser quelques paroles bien simples, sur ce grand précepte de la charité. Demandons à l'Esprit-Saint qu'il répande son onction dans nos cœurs, demandons-le lui par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Rien d'admirable, Mes chères Sœurs, comme la doctrine de saint Paul, sur la charité. Cette doctrine est celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur la prêche sans aucune application spéciale; saint Paul l'applique à des sociétés de fidèles déjà formées : *Nemo quod suum est querat* : Que personne ne cherche ses intérêts, mais ceux de Dieu et du prochain. Si l'humanité n'était pas tombée dans nos premiers parents, sans doute l'amour lui eût été facile : il n'y aurait pas eu d'égoïsme au fond des âmes, pas de défauts à supporter de la part des autres; les âmes se fussent aimées, se fussent données les unes aux autres, se

fussent unies à Dieu, sans effort, et comme en suivant une irrésistible loi. L'amour est encore de précepte après la chute; mais il prend un nouveau caractère, celui du sacrifice. Il faut maintenant lutter contre soi-même, pour aimer; il faut, s'il est permis de s'exprimer ainsi, détourner les vices d'autrui, pour ne pas heurter contre eux. Le symbole de l'amour, c'est la croix, l'autel du sacrifice d'un Dieu: il faut aussi s'oublier, se sacrifier: *Nemo quod suum est querat...* Mais ce sacrifice de nous-mêmes, de nos intérêts terrestres, de nos passions, de notre amour-propre, ce sacrifice à l'amour-propre, aux défauts, aux faiblesses des autres, le faisons-nous?...

La désolation de la terre, c'est le choc des passions qui se heurtent sans cesse, c'est que chacun veut se satisfaire, chacun se fait centre, tandis qu'il n'est qu'un rayon qui part du centre. Petites pierres dans un immense édifice, dont Jésus-Christ est la pierre angulaire, et dont il a cimenté toutes les parties de son Sang, nous ne voulons ni supporter les autres pierres, ni être supportés par elles; nous ne voyons que nous, et, détachés de l'édifice, nous sommes un grain de sable que le passant foule aux pieds. . . — Nous toujours nous, jamais Dieu ni nos frères, c'est l'invincible tendance de notre mauvaise nature, invincible à toute autre force qu'à celle de la grâce de Dieu.

Ce désordre, voyons-le, en quelques mots, sous quelques-unes de ses faces; examinons si nous n'avons pas, sous ce rapport, beaucoup à nous reprocher à nous-mêmes.

Quand on parle devant nous d'égoïstes, d'âmes concentrées

en elles-mêmes, sans énergie pour le bien, pierres d'achoppement pour leurs frères, nous nous gardons bien de nous appliquer les reproches à nous-mêmes. Nous allons chercher le mal à son plus haut degré, nous prenons les pécheurs les plus scandaleux, nous nous représentons de ces hommes qui, bien loin d'aimer ou de faire du bien, se réjouissent, suivant les paroles de la Sainte Écriture, dans les plus détestables œuvres: nous nous comparons à eux, et la comparaison étant à notre avantage, nous nous rassurons, et nous nous trouvons bien suffisamment charitables.

Hé bien! d'abord, sans sortir des limites de la famille, dans ce sanctuaire où tout ne devrait être qu'amour, ne péchons-nous pas souvent contre cette sainte charité? — *Nemo quod suum est querat.* — Sera-ce à la mère de famille que je reprocherai de l'égoïsme, par rapport à son enfant? Ah! Mes chères Sœurs, je sais tout ce que Dieu a mis d'amour au fond du cœur d'une mère, c'est un des plus ineffables chefs-d'œuvre de la divinité; je sais tout ce qui s'y trouve, naturellement, d'esprit de dévouement, d'abnégation et de sacrifice; mais la charité chrétienne est au-dessus de cet amour, il faudrait qu'elle vint le perfectionner, le sanctifier, le rendre fécond en œuvres. Est-ce toujours là ce qui arrive?... Bien souvent, pour une mère, malheureusement trop souvent de nos jours, un enfant n'est-il pas une idole, au lieu d'être une âme rachetée du Sang de Jésus-Christ? Oui, un enfant avec tous ses défauts, tous ses vices naissants, n'est-il pas une idole? La mère s'incline avec sollicitude sur le berceau de son enfant, elle écoute

son souffle, sa respiration, elle compte avec inquiétude les battements de son cœur, elle souffre de ses moindres douleurs; mais, les maladies naissantes de l'âme, excitent-elles autant ses craintes et ses sollicitudes? Ne laisse-t-elle pas à cette jeune volonté, rompre déjà toutes les digues, et prendre de l'ascendant sur la sienne? n'admire-t-elle pas jusqu'à ses vices? Ne rapporte-t-elle pas tout à cet enfant? ne l'habitue-t-elle pas à se considérer comme centre, raison de tout ce qui se fait autour de lui? et par toutes ces faiblesses, l'aime-t-elle? l'aime-t-elle, du moins, suivant la charité chrétienne? Ah! plus tard, quand il aura grandi, et que ces semences auront fructifié qu'elles seront devenues des fruits de mort et de désordre, elle n'aura plus qu'à pleurer... Des colères, des indocilités, tout cela n'a peut-être pas grands inconvénients dans la famille... mais plus tard!...

Et puis, quand il s'agit de choisir une carrière pour cet enfant, est-ce encore selon Dieu que l'on fait ce grand choix? Mères chrétiennes, avez-vous alors consulté les intérêts éternels de ce cher enfant? N'avez-vous pas consulté votre amour-propre et le sien? — *Nemo quod suum est quarat.* — O mon Dieu, qu'il y a peu de mères selon votre cœur! J'ai cherché les causes des grands, des innombrables maux qui nous désolent, et, au premier rang, j'ai trouvé la négligence des mères, leur peu de véritable amour pour leurs enfants.

Et, en dehors de ces relations de la mère et de son enfant, tout est-il encore charité? — L'amour qui unit l'époux et l'épouse, la charité chrétienne devrait encore le

perfectionner, le sanctifier, l'élever à une surnaturelle puissance.

« Qu'ils soient *un*, comme nous sommes *un*. — Qu'ils soient *un* en nous » : cette touchante prière, Jésus-Christ l'adressait à son Père, dans les derniers et les plus solennels moments de sa vie mortelle. Quand nous jetons les yeux sur le monde, comme nous trouvons, hélas! que cet ardent désir du Sauveur est loin d'être réalisé! Cette unité de l'amour et de la foi, la trouverons-nous au moins dans la famille? Où sont-ils les époux unis de la même foi, de la même charité et de la même espérance? Cette union est malheureusement bien rare...

Vous, au moins, épouses chrétiennes, aimez de la véritable charité. « L'épouse fidèle sanctifie l'époux infidèle » (1), s'écrie saint Paul, cet admirable docteur de la charité, qui n'a pas parlé pour un siècle, mais pour tous les siècles. Mais, je vous le demande, en est-il toujours ainsi? Votre piété, dans l'intérieur de la famille, produit-elle toujours les fruits qu'on devrait en attendre? A voir les œuvres, ne peut-on pas dire que, dans ces longues prières répandues aux pieds des autels, dans tous ces actes de dévotion, c'est plutôt votre satisfaction propre que vous avez cherchée? Car, lorsque vous sortez du silence pieux du temple, et que vous vous trouvez rejetées au milieu des sollicitudes de la famille, — ce calvaire que Dieu veut que vous montiez, et sur les degrés duquel il avait permis que

(1) Ad Corinth. 7. 14.

vous vous arrêtiez un moment, pour verser dans votre âme quelques consolations, le montez-vous alors avec résignation ? Les défauts de ceux à l'existence de qui votre existence est enchaînée, les supportez-vous avec calme ? Y apportez-vous, pour remède, l'onction de la charité ? A des âmes éloignées de Dieu bien souvent, comment prêchez-vous d'exemple ? par quels actes leur traduisez-vous votre piété ? n'est-ce pas trop souvent par de l'impatience, de l'aigreur ? Hé bien ! de votre amour-propre, de vos humeurs, de votre intolérance de caractère, que donnez-vous à conclure à ceux à qui vous devriez prouver la vérité de votre foi par la vérité de votre charité ? La conclusion qu'ils tirent, la voilà : Croire ou ne pas croire, peu importe, puisque l'indifférence et la foi se traduisent, dans la pratique, par les mêmes actes.

Mais notre charité ne doit pas s'arrêter aux limites de la famille. Quand nous en sortons, nos devoirs se pressent et se multiplient. Nous sommes tous membres d'une famille plus grande que notre famille particulière, nous sommes membres de la grande famille chrétienne. Ici, nous croyons avoir satisfait à toutes nos obligations, quand nous avons jeté un regard sur les maux de toutes sortes qui nous entourent ; nous accomplissons bien souvent le précepte de la charité, par des déclamations sur la corruption, les immoralités, les misères du temps... Que notre époque amasse de colères et de malédictions sur sa tête, nous écrivons-nous ! quelle ingratitude envers Dieu ! quel oubli de sa loi et de ses bienfaits ! comme toutes les plus saintes règles sont mé-

connues ! que d'âmes qui ne vivent que pour le mal, et que leur aveuglement précipite, tous les jours, dans les abîmes de la malheureuse éternité !... Il est aisé de gémir du mal de cette manière là ; il est aisé de s'applaudir aussi du bien qui se fait par les âmes généreuses.

Mais le précepte de la charité ne consiste pas dans ce zèle des généralités. Le traduisons-nous dans nos actes de tous les jours ? — Il se fait du mal, beaucoup de mal, dans la société ; mais il s'en fait autour de nous, il s'en fait par ceux qui sont immédiatement en rapport avec nous. C'est ici l'occasion de gémir : gémissons-nous ? D'abord, gémissons-nous sur nous-mêmes ? Avons-nous toujours été d'un bon exemple, d'un bon conseil, pour ceux que nous voyons courir à leur perte ? Par nos influences, n'entrons-nous pas souvent en participation de leurs œuvres ? Par un faux zèle, ne les avons-nous pas souvent éloignés des choses saintes, tandis que Dieu voulait que notre vie fût comme un livre ouvert, où ils lussent sa loi tout aimante ? N'avons-nous pas mis bien de la nonchalance à les secourir dans leurs besoins spirituels ? Ne leur avons-nous pas refusé le secours de nos prières ?...

Mais, Mes chères Sœurs, un des plus grands vices contre la charité, un des plus grands obstacles à l'avancement spirituel du prochain, c'est la malignité avec laquelle nous saisissons ses défauts, le mal qu'il peut faire ; c'est la méchante adresse avec laquelle nous interprétons ses intentions et ses actes, l'empressement avec lequel nous colportons à conduit te.

Nous déclamons en général contre le vice, nous faisons les indignés, nous soupirons après la conversion du siècle; mais voilà votre frère qui est du siècle, qui est un de ses représentants... Tout n'est pas vertu en lui, beaucoup s'en faut; il a eu plus d'une faiblesse, il a donné peut-être des scandales... Ah! nous ne gémissons plus, ou bien ce n'est que pour la forme; nous ressentons un plaisir secret, nous nous réjouissons du mal qu'il a fait. Et pourquoi donc cette joie qui ne devrait être que le caractère de l'impiété? pourquoi? Parce que les faiblesses du prochain font ressortir notre prétendue vertu, parce que nous sommes tout orgueilleux du résultat de la comparaison. Et cette joie maligne, nous ne la gardons pas pour nous; il faut que nous la répandions au dehors, il faut que nous disions, bien discrètement, le mal que nous savons; et pour le dire avec toutes les apparences du zèle et de la charité, il y a des formules que chacun trouve au fond de sa mauvaise nature, et que chacun sait employer avec une admirable adresse. On embrasse son prochain avant de le déchirer, on l'embrasse en pleurant sur lui; cet embrassement et ce baiser, je ne crains pas de les appeler de l'hypocrisie...

Je vais peut-être bien loin, Mes chères Sœurs; pour plusieurs, je vais trop loin, je le sais. Au reste, les âmes vraiment charitables ne me comprendront pas; mais n'y aurait-il, dans cet auditoire, qu'une âme livrée à la médecine, elle me comprendrait, et, relativement à elle, la parole de Dieu ne serait pas une semence perdue.

Et le bien, excite-t-il en nous cette joie que nous res-

sentons si souvent du mal? Le bien qui réjouit Dieu et qui devrait réjouir notre âme, faite à l'image de Dieu, souvent il nous attriste. Nous nous applaudissons, tout à l'heure, de la comparaison; nous en souffrons maintenant, car elle est à notre désavantage. La vertu, les talents, qui ne sont pas les nôtres, nous les atténuons, nous les prétendons stériles. Quand nous ne pouvons pas nier les effets, nous attaquons les intentions. Les vertus, les bonnes œuvres de nos frères, à la gloire de qui tourment-elles donc? A la plus grande gloire de Dieu; — et nous ne voulons, nous ne cherchons que la nôtre, nous ne consultons que nos intérêts. Et, cependant, le grand Apôtre, l'organe infallible de la vérité, nous crie toujours : *Nemo quod suum est querat* : Que personne ne se recherche soi-même.

Nous souffrons donc, en général, du mal qui se fait dans le monde; mais nous ne sommes plus capables de cette charitable douleur, quand il se particularise, et que nous le trouvons, pour ainsi dire, sous notre main, dans la pratique.

Il n'y a pas seulement du mal moral, dans la pauvre humanité, il y a aussi du mal physique. Il y a des maladies, de la pauvreté, des souffrances et des infirmités de toutes sortes. A tout moment, de notre âme, s'échappent des cris de sympathie et de compassion sur les souffrances; mais encore ici, la plupart du temps, ne nous bornons-nous pas à des généralités? Je ne vois pas, dans l'Évangile, que Jésus-Christ ait, une seule fois, généralisé sa charité envers les pauvres, les souffrants de l'humanité; non, sa charité, je la vois dans la pratique. Je vois le Sauveur qui s'incline

vers les malades, pour les guérir; je le vois qui console les infirmités et les faiblesses, sous toutes les formes.

Et nous, si pleins de compassion, n'oublions-nous pas tel malade qui languit et qui souffre? allons-nous soulager les besoins de son corps et de son âme? — car tout chrétien, si les ressources pécuniaires lui manquent, doit trouver, au moins dans sa charité, des consolations pour l'âme. — Notre luxe, les jouissances que nous ne savons pas nous refuser, ne sont-ils pas souvent aux dépens des pauvres? Songeons-nous qu'en déchirant notre manteau, en l'amoin-drissant, nous pourrions couvrir leur nudité?

Nous nous rejetons toujours sur le peu que, nous pouvons donner. Si chacun, prétextant le peu dont il dispose, refuse son aumône, que deviendra le pauvre?...

Sur tous ces maux, et physiques et moraux, nous gémissons donc; mais, en bonne vérité, n'en sommes-nous pas cause? La lâcheté des chrétiens n'est-elle pas responsable, en grande partie, de tout ce mal?

Ah! Mes chères Sœurs! j'en ai la conviction bien intime: nous avons une puissance dont nous ne savons pas user, nous avons en dépôt une semence que nous ne jetons pas en terre. Notre responsabilité est terrible, et le chapitre de cette responsabilité sera peut-être long à dérouler au dernier jour. Le devoir le moins connu, le moins pratiqué, c'est celui des influences à exercer pour le bien. Nous nous voyons seuls, nous nous faisons une piété tout individuelle, nous songeons à notre salut; mais notre salut, nous ne le ferons qu'en faisant celui des autres, et par notre nonchalance,

par notre égoïsme, bien loin de nous le procurer, nous le compromettons. O Jésus! vous qui recommandez avec tant d'instances d'éviter de scandaliser même un enfant, ouvrez les yeux de notre âme sur l'étendue d'un devoir aussi négligé; faites qu'au dernier jour, nous n'entendions pas les terribles paroles de condamnation que vous prononcerez sur ceux qui n'auront pas pratiqué les œuvres de charité chrétienne.

Après vous avoir, Mes Sœurs, signalé quelques-uns des vices contraires à la charité, je vais essayer de vous donner une idée de la pratique de ses devoirs.

Mes chères Sœurs, l'homme considéré même individuellement est une créature admirable. Que j'examine la merveilleuse disposition de son corps, que j'étudie l'harmonie de son âme, le balancement de ses facultés, cette contemplation m'élève à Dieu; mais je n'ai pas encore compris l'homme quand je ne l'ai ainsi vu qu'individuellement: il me faut pour cela le voir en rapport avec ses semblables, c'est dans la société pour laquelle il est fait, qu'il faut que je l'étudie. La société, c'est pour l'humanité ce que l'ensemble des œuvres de Dieu est pour la création. Chaque détail, chaque œuvre particulière, s'il est permis de s'exprimer ainsi, s'illumine du reflet de toutes les autres et leur renvoie son reflet propre.

Ce qui est vrai de la société, même naturelle, l'est surtout de la société spirituelle, de la cité de Dieu fondée par Jésus-

Christ, de ce grand corps dont le Sauveur est le chef et dont tous les chrétiens sont les membres. Quelle est admirable, la créature intelligente, dans cette cité où chacun a sa fonction d'amour, où toutes les âmes se soutiennent, se relient par l'amour, vivent de la vie l'une de l'autre !

Dans cette société spirituelle, qu'elle est précieuse l'âme d'un enfant ! qu'elle est précieuse pour tous !... Une des grandes gloires de Dieu, c'est d'avoir fait des âmes à son image, des âmes capables de réfléchir les rayons de la vérité éternelle, de vivre, pour ainsi dire, de la vie de Dieu qui est la vérité même. Quand Dieu eut créé le premier homme, quand il vit l'âme humaine ainsi en communication avec lui, tout illuminée des rayons d'en haut, il s'arrêta pour s'applaudir à lui-même... Eh bien ! cette merveille, il la renouvelle tous les jours ; sa vérité, il la vibre encore dans des âmes, et son ministre, son premier instrument dans cette œuvre glorieuse, c'est la mère de famille. O Mère chrétienne, de quel beau, de quel aimable sacerdoce vous êtes revêtue ! Sa vérité, sa loi sainte, Dieu la met dans votre cœur, pour que vous la versiez dans l'âme de votre enfant. Sur vos genoux vous tenez un être bien faible ; le moindre souffle peut briser l'enveloppe fragile de son âme ; mais cette âme est encore plus délicate que le corps. Il y a dans cette petite nature un principe de résistance au vrai et au bon. Vous aimez cet enfant que Dieu vous a confié : faites que la vérité seule arrive jusqu'à lui ; que votre parole maternelle n'aille remuer que les fibres de vertu dans son cœur ; veillez, prenez garde qu'un souffle de mort, ne vienne

à réveiller celles de la corruption inhérente à notre pauvre nature. C'est pour Dieu que vous élevez cet enfant, c'est pour lui que vous gardez cette étincelle qui doit devenir un flambeau qui brûlera en son honneur... L'amour de Dieu et de la vertu, entretenez-le, développez-le dans votre âme : cette divine flamme sera toujours, dans l'âme de votre enfant, en proportion de ce qu'elle sera dans la vôtre. Ah ! bienheureux celui que sa mère a élevé selon Dieu, celui qu'elle a aimé de l'amour de la charité !

Où, l'œuvre de Dieu se fait dans la famille, à l'ombre du foyer domestique. La virginité est une des grandeurs de la vie chrétienne, c'est une sublimité à laquelle tous ne sont pas appelés ; mais le mariage est aussi une grandeur, dans la cité fondée par Jésus-Christ ; le mariage, qui unit les enfants à leurs parents par les liens de la charité, qui unit les époux entre eux par les liens encore d'un saint amour. C'est pour marcher vers le ciel que les époux s'appuient l'un sur l'autre, c'est pour s'élancer plus sûrement vers Dieu que les âmes s'unissent aux âmes, les cœurs aux cœurs. Epoux chrétiens, remerciez le ciel d'une heureuse et sainte union ! vos forces sont doublées, vous parlez la même langue, vous récitez les mêmes prières, vous vous rencontrez au pied des mêmes autels, et le bonheur de cette union d'ici-bas est comme le prélude de celui de votre union dans les cieux. Mais si dans le cœur de votre époux, vous ne trouvez pas la même foi, le même amour que dans le vôtre, souvenez-vous alors, épouse chrétienne, que Dieu vous a confié le dépôt d'une âme à sauver. Entre cette pauvre âme et Dieu, mettez-vous

comme intermédiaire. Vous êtes son ange sur la terre ; dans vos vertus, qu'elle lise la bonté de Dieu, la vérité de sa loi, et que vos prières appellent sans cesse sur elle les bénédictions du ciel.

Mais l'âme chrétienne est chargée de bien d'autres âmes. Sortons encore une fois du cercle de la famille, et que l'horizon de la charité s'élargisse.

Oui, si nous aimons Dieu et nos frères, il faut que nous gémissions des maux de la terre : *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra* (1). Si nous ne sommes pas émus à la vue de tant de maux, de corruption, d'infirmités, d'indigence, nous ne sommes pas membres du corps dont Jésus-Christ est le chef. Nous ne sommes pas du corps, si nous n'en ressentons pas les souffrances.

Oh ! qu'elle est belle, qu'elle est grande, cette âme humaine que Jésus-Christ a élargie, suivant les expressions de saint Paul, jusqu'à la rendre capable de contenir le monde !... C'est à la vue, à la pensée des maux de toutes sortes qui dévorent la pauvre humanité, que se sont levés les grands Saints, les hommes apostoliques ; c'est la charité qui les a fait surgir. O charité ! ô divine, ô ineffable vertu qui donnes à nos âmes la puissance, l'universalité de l'amour divin ! O gloire du christianisme, d'avoir produit des hommes comme ce saint Paul qui était dévoré de la sollicitude de toutes les églises, qui mettait son honneur et sa consolation dans les chaînes qu'il portait pour ses frères, qui avait place

(1) 1 ad Corinth. 12. 26.

pour tous dans son cœur, et qui ressentait pour eux comme les douleurs de l'enfantement, tant il brûlait de les engendrer à Dieu ! O gloire du christianisme, d'avoir produit des hommes comme ce saint François d'Assise, la plus vivante image de Jésus-Christ, qui pleurait comme le Sauveur sur tous les maux de la pauvre humanité, qui aimait l'âme humaine, formée à la ressemblance de Dieu, même sous la hideuse enveloppe de la lèpre, qui embrassait, dans son amour, non-seulement l'humanité, mais la nature entière ! des hommes encore comme ce grand François-Xavier qui ne croyait pas avoir assez fait quand il avait conquis des royaumes, et qui ne se serait jamais reposé, n'aurait-il laissé qu'une âme à gagner à Jésus-Christ ! des hommes comme ce saint François de Sales, dont le regard semblait une irradiation de l'amour divin, dont la langue n'avait jamais résonné que charité, et dont les pieds ne s'étaient jamais remués que pour des œuvres de paix ! des hommes comme saint Vincent de Paul, dont le nom n'est, pour ainsi dire, que le corrélatif d'amour du prochain !

La charité de tous ces grands hommes, et de bien d'autres, s'est traduite en actes sublimes, en fortes institutions dont plusieurs durent encore. Le grand précepte de la charité, Dieu l'a écrit dans la vie de ses Saints aussi divinement que dans l'Évangile. Leurs actes héroïques, voilà les lettres lumineuses qu'il a rassemblées pour l'écrire.

Et nous, Mes chères Sœurs, ne brûlerons-nous de l'amour du prochain qu'à condition qu'il se traduise par le même héroïsme ? — Nous n'avons pas tous la même vocation. — Mais

si nous ne sommes pas appelés aux mêmes actes, nous sommes appelés à l'accomplissement du même précepte; il faut que nous embrassions aussi nos frères dans un universel amour. Tous les Saints n'ont pas vécu dans une sphère aussi sublime que ces héros de la charité que je nommais tout-à-l'heure; il y en a, et en grand nombre, dont Dieu a fait briller les vertus dans un cercle assez rétréci. Je pourrais vous citer, dans la grande famille des Saints, de simples femmes, obscures, ignorées au-delà d'un petit cercle, de pauvres servantes même, répandant autour d'elles la bonne odeur de leurs vertus, sanctifiant tous ceux qui les environnaient, ramenant à Dieu bien des âmes à force d'amour. Là où leur action ne pouvait atteindre, leur charité atteignait, au moins par la prière; elles s'élançaient ainsi bien au-delà des limites où Dieu avait voulu que leur existence fût resserrée, et dans le ciel elles ont retrouvé un grand nombre d'âmes avec lesquelles elle furent en communication de tous les points de la terre.

Voilà nos modèles. Il faut que nous brûlions ainsi d'un amour universel.

Suivant notre pouvoir, tendons la main à toutes les faiblesses qui nous entourent. Pratiquons la vertu à double fin: aimons Dieu pour lui, et aussi pour nos frères. Quand nous apercevrons en nous quelque défaut, ah! Mes chères Sœurs! efforçons-nous de nous en corriger, travaillons à ce qu'il ne reste pas une tache sur notre âme, car cette tache, soyons en sûrs, viendrait se réfléchir sur notre front. Par le calme et la paix qu'elle respire, la vertu prêche de la plus tou-

chante éloquence. Tous les jours, que d'âmes rapprochées de Dieu par les vertus des autres! L'impie même n'a plus la force de ses arguments en présence d'une personne d'une véritable vertu, et au fond de son âme, il se trouve vaincu par elle.

Nous autres qui croyons, aimons-nous les uns les autres, car il n'y a rien de plus doux que la charité: « Qu'il est bon, qu'il est doux, chante le Prophète, de vivre dans l'union des cœurs! » Aimons-nous aussi pour l'intérêt des âmes que nous voulons attirer à nous. Le spectacle de chrétiens qui aiment et qui s'entr'aident, vous ne savez pas quelle puissance il exerce, même sur ceux qui ne croient pas!... Vous connaissez l'histoire de saint Pacôme, cet illustre solitaire. Il était encore payen. Il vit, dans une ville de l'empire, des chrétiens unis de l'amour le plus sincère: « Comme ils s'aiment! » s'écria-t-il, et il en conclut la vérité de la foi chrétienne. Il se convertit et devint un grand Saint.

Il y a peu de temps, un savant du premier ordre se convertissait à la lecture des *Annales de la Propagation de la Foi*, c'est-à-dire, au spectacle des œuvres de l'amour.

Oui, aimons-nous, et ne soyons pas à épier mutuellement nos défauts, pour nous en réjouir. Quand nous les apercevrons, ne les disons qu'à Dieu; gémissons alors devant Dieu, pour le salut et la conversion des âmes faibles.

Ames chrétiennes, comme le Sauveur Jésus, il faut que vous soyez sur la route de toutes les douleurs; il faut qu'avec lui vous soyez au chevet des malades; il faut que vous instruisiez les ignorants, que vous fortifiiez les faibles. Il n'y a

personne qui ne puisse, avec un peu de bonne volonté, accomplir beaucoup de saintes œuvres, il n'y a personne qui ne puisse sécher bien des larmes. Dans cette ville, l'Association de saint Vincent de Paul est fondée : vous ne pouvez pas en faire partie, mais vous pouvez lui venir en aide. Il y a beaucoup d'œuvres de miséricorde, où la main d'une femme est nécessaire. Les apôtres seuls avaient été chargés de la conversion du monde, mais de saintes femmes intervenaient souvent dans leur œuvre, et saint Paul parle de plusieurs d'entre elles avec éloge. Oui, oui, la charité vous conduira toujours sur la voie des douleurs. Cette voie royale, Jésus-Christ vous l'a ouverte, et vous y a précédées; et il ne s'est pas contenté, pour vous y animer, de vous servir d'exemple; il vous a encore montré d'avance la récompense qui vous attend, il vous a dit comment il glorifierait devant son Père ceux qui se seraient faits les servants des petits et des faibles.

Mais votre charité se bornera-t-elle là? Non, Mes chères Sœurs. Comme de ces saintes femmes dont je vous parlais tout-à-l'heure, Dieu a aussi élargi votre âme; il l'a élargie jusqu'à la rendre capable de contenir tout le monde. Il a aussi livré le monde entier à votre amour; il a communiqué à vos âmes une étincelle de cet amour universel dont il brûlait sur le Calvaire.

Nos pieds n'iront pas partout où il y a des besoins et des souffrances; non, sans doute. Mais comme les Saints, même les plus obscurs, nous l'ont enseigné, il n'y a rien où notre amour ne puisse atteindre, rien sur quoi nous ne puissions agir par notre prière, au moins par notre prière. Oui, notre

prière peut attirer les bénédictions du ciel sur des frères, relativement à nous, à l'autre extrémité du globe; oui, elle peut obtenir la guérison de souffrances que nous ne connaissons que par notre charité. La prière qui s'élance du plus petit d'entre nous, qui monte à Dieu des lèvres même d'un petit enfant, peut produire cette merveille. Nous pouvons donc, si nous le voulons, ne pas gémir d'une douleur stérile sur les maux de nos frères.

C'est pour donner l'essor à notre charité, pour lui donner toute son universalité, toute la puissance de ses effets, que l'Eglise nous ouvre des Associations où elle nous invite à entrer, afin d'unir nos prières aux prières des âmes pieuses, pour la conversion du monde. Quelles misères n'embrasse pas l'Archiconfrérie du saint Cœur de Marie! et quelles bénédictions, quelles grâces puissantes de conversions n'a-t-elle pas déjà appelées, du sein de Dieu, sur les pécheurs? D'un autre côté, par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, nous sommes associés à l'héroïsme du Missionnaire, à l'universalité de son amour. Nous le fortifions de nos prières, nous le soutenons de nos aumônes, nous vivons de la même vie, pour ainsi dire, et les âmes qu'il engendre à Dieu sont aussi le fruit de nos entrailles.

Enfin, Mes chères Sœurs, je vous conduirai à Marie en terminant ce discours, à Marie, sous le patronage de qui vous vous êtes mises, et sous les regards maternels de qui vous faites cette retraite.

Marie, c'est l'exemplaire le plus vivant et le plus radieux de la charité; Marie vous prêchera cette vertu bien plus

éloquement que je ne le ferais. Marie, c'est la reine de la dilection.

Marie semble refuser le Seigneur, quand il lui annonce par son ange la gloire de la Maternité divine; elle n'accepte que lorsqu'elle a entendu les glorieux effets qui doivent en résulter pour le salut du monde; elle accepte par amour de la pauvre humanité. Elle pense à nous quand elle réchauffe l'Enfant-Dieu sur son chaste sein; c'est une flamme qu'elle garde, pour qu'elle embrase la terre. — C'est à la voix de Marie que Jésus fait son premier miracle en faveur des hommes... Mais surtout, c'est au moment que nous immolons son Fils qu'elle nous adopte, c'est alors que se consume, pour ainsi dire, sa Maternité.

Tous les amours, Marie les a pratiqués envers nous. Elle a brûlé du zèle de notre salut, elle a demandé à son Fils de guérir nos infirmités et nos souffrances, elle nous a pardonné les plus sanglants outrages, elle nous a appelés ses enfants quand nous lui enfoncions le poignard dans le cœur.

Et dans la gloire, a-t-elle cessé de nous aimer? Son divin Fils est partout par sa divinité et son amour, il est au milieu de nous, Dieu et homme, dans la sainte Eucharistie, mais Marie est partout aussi, elle, par sa sollicitude. Assise auprès de son Fils dans le ciel, elle intercède pour nous. Est-il une conversion à laquelle son nom ne soit mêlé? est-il une âme qui se sauve du naufrage, si ce n'est sous le rayon de cette douce et brillante étoile?

Oui, Mes chères Sœurs, voilà votre modèle, car vous êtes deux fois les enfants de Marie. Apprenez d'elle surtout à

pratiquer le divin précepte de la charité. Vous ne serez de la cité de Jésus-Christ que par la charité, vous ne serez de la cité dont Marie est la reine, que par la charité. Marie est la reine de la dilection... Vous ne serez accueillies par son sourire maternel que si vous avez aimé.

DISCOURS

PRONONCÉ POUR

LA DISTRIBUTION DES PRIX

DU PETIT-SÉMINAIRE DE SAINTE-ANNE

SOLENNISÉE LE 29 AOÛT 1849

SOUS LA PRÉSIDENTE DE M^{GR} L'ÉVÊQUE DE VANNES

PAR L'ABBÉ LE BLANC

CHANOINE HONORAIRE, SUPÉRIEUR DU PETIT-SÉMINAIRE.

DISCOURS

PRONONCÉ POUR

LA DISTRIBUTION DES PRIX

DU PETIT-SÉMINAIRE DE SAINTE-ANNE

Solennisée le 29 Aout 1849

SOUS LA PRÉSIDENTE DE M^{gr} L'ÉVÊQUE DE VANNES

PAR L'ABBÉ LE BLANC

Chanoine honoraire, Supérieur du Petit-Séminaire.

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

Le demi-siècle qui vient de s'écouler, a vu finir bien des choses, tomber bien des institutions, s'effacer bien des usages, et l'époque à laquelle nous avons été, par la Providence, appelés à vivre, n'a guère eu d'autre caractère que celui d'une réaction contre le passé. La réaction, sous bien des rapports, je n'ai ni la prétention ni la mission de l'apprécier, mais elle s'est fait sentir même à l'intérieur des maisons d'éducation, et le fil des usages traditionnels y a été trop souvent rompu. Sur bien des points, telle est du moins notre conviction, il devait l'être, mais aussi de bien salutaires coutumes y ont été abandonnées avec un inintelligent dédain, et l'enfant a cessé d'y vivre dans le milieu qui convient le mieux à son âge.

Nous devons, je crois, regretter toujours ces mobiles d'émulation, ces excitants au travail, jadis si multipliés, si bien appropriés aux sentiments, aux besoins de l'enfance, à tout ce qui se meut de plus ardent et de plus généreux dans son cœur.

Il faut, de nos jours, que l'enfant rougisse bientôt de son enfance, et qu'avec l'ignorance, l'inexpérience de son âge, il ait, au plus vite, la superbe de l'homme fait.

Ainsi le veut l'esprit du siècle. Une coutume a tenu contre cet esprit d'innovation; c'est celle qui, aujourd'hui, nous rassemble. Il n'est pas en France, une maison d'éducation, où la Distribution des Prix, comme au bon vieux temps, ne se solennise avec un certain éclat.

Qui ne voit tout ce que cette solennité a de touchant et de significatif : elle donne de l'élan aux jeunes âmes, elle consacre les succès et le triomphe d'enfants qui n'ont fait qu'un pas dans la vie, sous les yeux des hommes mûrs, leurs juges et leurs appréciateurs par l'intelligence, sous les yeux de leurs parents qui les apprécieront par le cœur; elle illumine les horizons de l'avenir pour la jeunesse qui s'élanche dans cette direction avec ardeur; elle ranime les souvenirs des premières années, du beau temps du collège, dans des âmes auxquelles bien souvent la vie n'a pas été douce, et que le bonheur a quittées presque sur le seuil du collège. Toute notre vie est là : jouir bien peu du présent, soupirer après l'avenir, ou bien regretter tristement le passé.

Dans les temps de calme, dans les temps de paix intellectuelle et sociale, la solennité de la Distribution des Prix

s'ouvrait, devait s'ouvrir par un discours purement littéraire; une voie connue, aimée des jeunes élèves, devait réveiller pour une dernière fois, dans leurs âmes, les échos du goût et des souvenirs classiques, résumer, en paroles harmonieuses, l'enseignement de l'année, et leur adresser un suprême et poétique adieu.

Nous vivons à une époque où tout doit être sérieux et grave. Nous n'avons pas le loisir de faire, nous n'avons pas le loisir d'entendre de longs et académiques discours. Il est, par le temps qui court, plus d'un problème ardu à résoudre; de tous ces problèmes, nous choisirons celui qui nous intéresse le plus, celui qui, dans ses flancs, porte l'avenir de notre société, l'enseignement, et prenant cette grande question par une seule de ses faces, nous essaierons de vous développer bien rapidement nos humbles vues sur l'esprit qui, de nos jours, devrait animer, vivifier l'enseignement littéraire.

Qu'est-ce qu'enseigner? Le mot *Enseignement*, que signifie-t-il? c'est de la signification bien établie de ce mot que nous voulons partir. Le mot d'*enseignement* n'appartient nullement aux vieilles langues; c'est là une expression moderne et toute chrétienne, on peut le dire.

L'homme naît apportant, dans sa nature, de puissantes facultés, de merveilleuses richesses; mais les plus heureux dons ne sont, pour ainsi parler, en lui qu'à l'état de germes qui attendent l'heure du développement. Le développement ne peut se faire que dans un milieu social. Le mouvement,

la fécondation, la lumière, doivent venir d'un foyer auquel les âmes, une fois ébranlées, convergent harmonieusement, autour duquel elles se réunissent en faisceau, arrivant de points isolés au centre par des sillons lumineux. Il faut comme une enseigne, comme une bannière morale qui serve à rallier les intelligences; il faut une lumière sûre, éclatante, qui soit pour l'âme ce que la lumière matérielle est pour l'œil, et au grand jour de laquelle les esprits puissent se connaître et comme se révéler à eux-mêmes.

Bien placer, ou plutôt bien indiquer ce centre intellectuel, tenir droit et ferme cette bannière, faire briller, dans toute sa pureté, cette lumière, et ne pas répandre dans les âmes, au lieu d'elle, un faux jour, c'est enseigner; car enseigner veut dire: marquer un point de ralliement, lever un étendard, faire connaître et distinguer les objets en les marquant d'un sceau lumineux.

Oui, enseigner c'est faire l'acte social par excellence, c'est rallier, c'est unir, c'est verser la lumière. Voulez-vous une grande image qui résume admirablement ce que nous venons de dire; écoutez un écrivain sacré des anciens jours; il annonce prophétiquement un grand enseignement qui doit être donné au monde: *Le Très-Haut lèvera son étendard au milieu des peuples; il appellera, il ramènera ses enfants dispersés et fugitifs, des quatre coins de la terre* (1). Cet enseignement promis aux peuples, c'était celui du Christianisme. Comme centre d'attraction, comme foyer

(1) Isaïe.

de régénération et de vie, nous le savons, le Christianisme, au milieu des nations, a planté la Croix; il a enseigné par la bannière de la Croix, et ce grand mot d'enseignement, qui appartient si bien à notre langue, n'est-il pas né, et comme éclos, à l'ombre de cet étendard sacré?

Y a-t-il jamais eu, à bien dire, un autre enseignement que celui de la Croix? Les hommes sont-ils jamais parvenus à se rencontrer à un autre centre, et à marcher d'un pas sûr à une autre lumière? Les peuples payens ont-ils jamais eu un enseignement? La civilisation est fille de l'enseignement; ce qu'on appelle la civilisation de ces peuples mérite-t-il bien ce titre? Pour moi, je ne connais d'autre civilisation que la civilisation chrétienne, car la civilisation n'est pas là où les rapports sont intervertis et faussés, les rapports des hommes avec Dieu et des hommes entre eux; or, il n'y a que le christianisme qui établisse ces rapports avec vérité et avec force. La société vit surtout par la communion des âmes et des cœurs; cette communion est une irréalisable chimère sans le sacrifice, or, le christianisme seul donne la raison et la force du sacrifice.

Je nie la civilisation payenne, mais il y a eu, nous le savons tous, une civilisation chrétienne; elle a rempli plusieurs siècles de ses prodiges, et jamais autant d'idées sublimes n'ont été en circulation, s'il est permis d'employer cette expression vulgaire, dans la famille humaine; jamais autant de sentiments généreux n'ont fait battre à l'unisson tous les cœurs, que dans ces siècles de foi que l'on s'obstine à appeler des temps d'ignorance et de barbarie, avec un

dédain bien autrement ignorant et barbare. Alors, il y avait un enseignement qui méritait le nom d'enseignement public, et c'était comme une atmosphère de vérité et d'amour respirable à différents degrés à toutes les conditions et à tous les âges.

Nous autres qui sommes si fiers de nous-mêmes, nous qui répétons si souvent, si fastueusement, ce grand mot d'Enseignement public, avons-nous réellement un enseignement? Où est-il donc ce centre dont nous soyons moralement et intellectuellement les rayons? Où est-elle donc cette bannière des esprits sous les auspices de laquelle nous marchions avec ensemble? Où brille-t-elle donc cette lumière que nous acceptions tous pour notre guide? Notre siècle, assurément, n'est pas celui de l'unité intellectuelle et morale; mais nous prenons notre parti gaîment et nous nous faisons une gloire de la maladie qui doit nous tuer. Nous nous croyons des Dieux, parce que nous sommes divisés, et du piédestal que nous nous sommes dressé, dans notre orgueil, nous sifflons l'unité des siècles précédents.

Nous ne pouvons, Messieurs, partager cet aveuglement de tant d'hommes, et souvent de personnages illustres de notre époque. La division est pour nous le symptôme de la désorganisation sociale; nous devons sérieusement rechercher les causes du mal et nous préoccuper du remède.

Le mal vient surtout de l'interruption violente des traditions chrétiennes dans l'enseignement, et ce mal ne date pas d'hier, il faut remonter bien haut pour en trouver l'origine.

La vie chrétienne, vous ne l'ignorez pas, a commencé, il y a trois siècles, à s'affaiblir, à perdre de son énergie, même au sein des nations catholiques. Le christianisme était entré trop profondément dans les mœurs, il trônait trop puissamment dans la famille pour que l'ennemi pût espérer le déposséder partout et de vive force; il lui laissa pour domaine la famille, la vie individuelle et privée, et il adjugea au rationalisme la politique et la science. Il fut bientôt reçu que ces hautes sphères devaient se mouvoir dans une absolue indépendance, et la société catholique, rougissant presque d'elle-même, rompit en littérature, en histoire, en philosophie, avec les siècles de foi, pour remonter aux temps anciens, à l'ère du paganisme, comme à la source du beau et du vrai dans la poésie et dans la science. A cette époque, l'on voit poindre cette fameuse distinction que l'on peut faire sans doute, mais qu'il ne faut jamais pousser jusqu'à un schisme violent, de l'éducation et de l'enseignement, cette distinction dont nous serons longtemps les dupes encore, et qui a produit tant de merveilles! Pour l'éducation, le disciple relève ou peut relever de la doctrine chrétienne qui lui enseigne les moyens de sauver son âme, mais pour l'enseignement, il relève du maître, *magister dixit*, et le maître c'est Homère, c'est Virgile, c'est Aristote, c'est Platon, c'est Tite-Live, c'est Tacite, ce n'est jamais le Christ; comme si de la croix du Christ ne jaillissait pas la seule vraie lumière sur l'histoire; comme si la croix du Christ n'était pas la philosophie à sa suprême puissance; comme si sur ses branches mystérieuses n'avait pas fleuri déjà

un art bien autrement prodigieux que celui du paganisme, et qui était loin d'avoir atteint son perfectionnement possible. Grâce à cette distinction ou plutôt à cette déplorable séparation, l'éducation fit un homme dans chaque individu, et l'instruction en fit un autre; mais ce dernier, enivré du vin du paganisme, devait bientôt, dans son orgueil, opprimer l'autre, le paganisme s'empara de l'intelligence; de là, il fit invasion dans le cœur. Le christianisme, dans son austérité, fut traduit, par l'imagination, devant son ennemi paré du manteau prestigieux de sa littérature et de son art; on commença à douter de lui, parce qu'il fut jugé antipathique à la poésie et à la science. Le doute devait devenir plus tard l'incrédulité railleuse du dernier siècle; des hommes nourris exclusivement à l'école des poètes, des philosophes et des historiens des républiques anciennes, repoussèrent le christianisme au nom de l'art, de la philosophie et de la liberté.

Au commencement du dix-neuvième siècle, il y eut une réaction, on ne peut le nier, et grâce à des voix éloqu岸tes, à de généreux efforts, on se prit à soupçonner que le christianisme pouvait bien n'être pas si barbare et qu'il n'avait jamais été l'ennemi des progrès et des développements légitimes de l'humanité. Un grand homme comprit, mais son génie ne fut pas assez pénétré de cette vérité, que la société ne pouvait se régénérer qu'en se retrempant aux sources chrétiennes, il voulut que les jeunes générations vinssent s'y abreuver; par elles, il entreprit d'inoculer une sève énergique et vigoureuse à cette société vieillie et décrépite qui, après

avoir extravagué dans la licence du dix-huitième siècle ou dans la démagogie, semblait n'avoir plus de force que pour s'accroupir sous le joug du despotisme.

Les réglem岸ts du guerrier législateur, sur l'instruction publique, sont curieux à étudier.

Mais ce n'était pas seulement le culte qu'il fallait régler dans les établissements publics, ce n'était pas seulement des aumônies qu'il fallait créer, des instructions religieuses à heure et à jour fixe qu'il s'agissait d'ordonner, c'était l'enseignement tout entier qui avait besoin d'être lancé dans des voies chrétiennes; il aurait fallu une bonne fois faire cesser tout antagonisme entre l'éducation religieuse et l'enseignement classique. Les préjugés amoindrissent les grands hommes; l'immortel signataire du concordat paya tribut aux préjugés de son éducation et de son siècle, et lui qui en tout avait horreur de la routine, laissa l'enseignement suivre l'ornière payenne profondément creusée par les trois siècles précédents.

L'enseignement est resté dans cette ornière, car il faut l'avouer, les génies créateurs ou restaurateurs n'ont pas pullulé depuis cette mémorable époque. La liberté seule aurait ouvert à l'enseignement des voies nouvelles, et la liberté, chacun le reconnaît, lui a manqué. Presque partout l'enfance doit vivre encore des sentiments et des idées des penseurs et des poètes de l'antiquité, presque partout elle doit étudier l'histoire des temps anciens à leur point de vue nécessairement étroit et faux. Presque partout, un commentaire manque pour la jeunesse au texte payen, et ce

commentaire, sans lequel il ne peut être que dangereux, c'est celui de la critique chrétienne.

On attache un grand prix au nombre d'auteurs que les élèves auront explorés au pas de course, à la quantité de faits et de dates qu'ils auront accumulés dans leur mémoire, mais on tient fort peu aux idées justes ou fausses qu'ils auront reçues de l'enseignement. Ils vivent huit ou dix ans dans le commerce de je ne sais quelle humanité faussée par le paganisme et n'ayant que les semblants, jamais la réalité de la grandeur et de la vertu; ils tournent avec elle dans un cercle d'orgueil et de volupté, et tel jouvenceau frais échappé du collège, dont les Brutus et les Scipion ont épuisé l'admiration, trouvera nos héros chrétiens, les Charlemagne ou les saint Louis, des physionomies par trop barbares et trop gothiques.

Cet enseignement que tous nous connaissons, que nous avons subi, que souvent nous donnons, fait-il des hommes? Il fait les hommes que nous savons.

Heureux les jeunes gens qui, au sortir du collège, tomberont sous des influences chrétiennes. Il en faudra de puissantes pour que le Christianisme reprenne sur leur intelligence, leur cœur et leur imagination, l'empire qui lui appartient, et qu'un enseignement, routinièrement payen, a mis dix ans à miner et à affaiblir.

Une intelligence habituée à voir la vertu, la grandeur, l'héroïsme, la magnanimité, la force des sociétés partout ailleurs que sous les influences chrétiennes, s'ouvrira facilement à toutes ces doctrines, à ces pernicieuses théories

qui ne montrent, dans l'établissement du Christianisme, qu'un fait purement humain, et, dans sa doctrine, qu'un manteau qui a bien pu suffire à l'humanité pendant quelques siècles, mais qui ne s'accommode plus à sa taille.

Nous avons besoin d'hommes; cet enseignement-là ne sait pas, ne peut pas en faire; il n'établit pas un seul rapport vrai, il ne donne pas la force d'une seule vertu. La société ne peut vivre d'une vie normale et forte que par le sacrifice et l'abnégation; elles se dissout, suivant les expressions d'un illustre orateur catholique, faute d'hommes qui s'abstiennent et qui respectent. A qui, je le demande, cet enseignement a-t-il appris à s'abstenir et à respecter? A quoi bon, grand Dieu! l'enseignement, s'il n'a pas pour but et pour résultat l'affermissement de la société? Tous nos demi-savants de collège, je les donnerais pour un seul homme qui sait se dévouer; toutes ces mémoires enrichies de dates et meublées de faits incohérents qui demain s'y effaceront, je les donnerais pour un cœur qui sait aimer de l'amour du sacrifice.

Est-ce trop exiger que de demander à toutes les parties de l'enseignement qu'elles concourent à fortifier la vie chrétienne dans les âmes? N'est-ce pas à ces seules conditions que l'enseignement donnera des soldats à l'armée de la réédification sociale?

Mais, me dira-t-on peut-être, voulez-vous donc christianiser les études par une exclusion, par une élimination absolue des grands écrivains de l'antiquité? A Dieu ne plaise! je résume ma pensée dans cette formule: *Gardez*

le texte payen, mais purifiez-le, vivifiez-le par le commentaire chrétien.

Je parle devant un auditoire trop intelligent pour qu'il ne m'ait pas devancé et qu'il n'ait pas construit déjà, dans sa pensée, ce qu'il me reste à dire et à présenter comme complément de mes idées. Si je parlais devant un autre auditoire, devant des hommes qui n'eussent pas gémi bien souvent comme moi de cette insuffisance et de cette direction fautive de l'enseignement classique, je leur dirais : Ne vous effrayez pas trop, je n'ai pas la puissance de briser vos idoles, mais, l'aurai-je, je ne les briserais pas. Je ne couronnerai pas de fleurs, Virgile et Homère, pour les chasser ensuite de la république de l'enseignement; je les couronnerai de fleurs, sans brûler d'encens devant eux, et je leur maintiendrai le droit de cité dans l'enseignement, à eux et à tous les grands écrivains de l'antiquité; mais, dans mon commerce avec eux, je garderai ma supériorité de chrétien, et les œuvres de leur génie, je les donnerai à juger à mes idées chrétiennes. Ils ne m'enivreront jamais assez des parfums de leur poésie et des harmonies de leur style, pour que, sous une magique enveloppe, je ne discerne pas tous les mensonges, toutes les corruptions du paganisme. Avec saint Augustin, je ferai bon marché de toutes ces fausses vertus, de cet égoïsme national, décoré du nom fastueux d'amour de la patrie, tant exalté par les historiens anciens dont les déclamations ont été répétées par tous les échos philosophiques. Les instincts généreux, les sentiments sublimes, je ne les nierai pas, je les admirerai plutôt dans

les grands hommes de l'histoire et jusque dans les héros des poètes; toujours chrétien dans mon admiration, je bénirai Dieu qui a voulu que son image ne s'effaçât pas entièrement de l'âme humaine; pour que la grâce y trouvât quelque prise, lorsque viendrait l'heure de la régénération.

L'histoire payenne, certes, je ne l'effacerai pas; car, si je l'étudie au point de vue catholique, de ces hauteurs d'où l'a considérée le génie si puissamment chrétien de Bossuet; partout, à mes yeux, elle fait éclater la grandeur et la justice du Très-Haut.

Et l'histoire moderne, quel hymne à la gloire du Christianisme!

Dans nos idées, l'histoire des dix-huit siècles qui s'ouvrent à la croix de Jésus-Christ, et qu'elle illumine, on peut le dire, de ses divins reflets, cette grande et large histoire doit jouer le premier rôle dans l'enseignement de la jeunesse. — Nous voulons imiter les anciens, eh bien! imitons-les, mais ne les suivons pas à la lettre et servilement; inspirons-nous de leur esprit, quand ils sont dans la nature et le bon sens.

Le caractère national, le génie qui faisait vivre la cité et en était comme l'âme, les anciens l'entretenaient, dans toute sa vigueur et son énergie par le culte des ancêtres.

Je ne suis pas Romain, je ne suis pas citoyen d'Athènes ou de Lacédémone; je ne vouerai pas un culte filial aux Cincinnatus, aux Aristide, aux Léonidas, aux citoyens illustres de ces vieilles républiques; je n'ai rien à envier, j'ai mes ancêtres, je ne rougirai pas d'eux, j'en serai fier. Mes ancêtres, ce sont les grands hommes des sociétés modernes;

ils ont tenu vaillamment le glaive des combats, portés et maintenus au pouvoir par l'amour des peuples, ils ont appelé sur leur mémoire les bénédictions des siècles; ils ont écrit d'admirables lois de la même main qui tenait victorieusement l'épée; pasteurs des peuples, ils les ont conduits, par des voies sûres et saintes, ils ont multiplié les œuvres les plus sublimes, fait jaillir du sol des merveilles; l'humanité, en eux, est arrivée à une puissance d'action, à une énergie de dévouement qui l'ont comme divinisée. Tout ce qu'il y a de bon, de généreux, tout ce qui reste d'idées vraies, de sentiments féconds au sein de nos sociétés vieilles, c'est un héritage, une tradition de mes ancêtres.

Voilà mes grands hommes, mes héros, je dirais presque mes dieux, si je ne voyais, avant tout, sur leurs traits glorifiés, la ressemblance du Christ, le seul Dieu que j'adore.

Faire de l'étude de l'histoire une démonstration et comme une glorification du Christianisme, quelle mission! c'est surtout là ce qui élève l'enseignement presque à la dignité du Sacerdoce.

Je m'arrête, Messieurs, je n'ai fait, je n'ai pu qu'effleurer les grands objets dont j'ai voulu traiter dans ce discours; je me rassure en pensant que les idées et les lumières d'un auditoire aussi distingué suppléeront à mon insuffisance.

Jeunes élèves, c'est à vous que j'adresserai mes dernières paroles; ces idées que j'ai si imparfaitement développées, vous sont familières. Pour vous enseigner, nous ne nous sommes jamais mis à un autre point de vue, vous le savez; avec la science nous avons toujours voulu vous donner l'idée

religieuse, cet arôme qui l'empêche de se cogrompre. Ces voies chrétiennes dans l'enseignement, cette méthode catholique, nous les suivrons plus que jamais, car, mes enfants, aujourd'hui, plus que jamais, la vie est un combat, et, pour cette bataille, cette grande mêlée dans laquelle il faudra bien que vous soyez engagés vous-mêmes, vous avez besoin d'armes bien trempées. Nous vous donnerons, mes chers enfants, l'armure catholique.

Il vous la faut cette armure, il vous faut une science profondément chrétienne, si vous devez appartenir plus tard, et les signes de cette vocation, je les vois avec bonheur briller dans le plus grand nombre, à cette milice sacrée si dignement représentée devant vous, et que dirige, avec tant de sagesse et de bonheur un auguste prélat si digne d'être aimé et si profondément aimé de tout son diocèse.

Cette armure il vous la faut, mes chers enfants, si vous devez rester dans les rangs du monde. Ah! bien puéril ou plutôt bien malheureux, bien déplorable serait notre enseignement, si par toutes ses voix il ne proclamait pas bien haut la divinité de notre religion sainte, s'il n'assurait pas l'empire sur votre cœur, votre imagination, votre intelligence à ce christianisme pour lequel vous aurez à soutenir plus tard de généreux combats!

Mes chers enfants, qu'il me soit permis, sous les yeux de notre père à tous, de laisser un instant parler mon cœur (1).

(1) Dans toute la fin du discours, il est fait allusion à la maladie qui a désolé le Petit-Séminaire dans les mois d'Avril et de Mai.

Les trois mois qui viennent de s'écouler m'ont été bien doux ; je vous connaissais, mes chers enfants, je connaissais bien ceux dont j'avais été tant d'années le confrère ; j'étais sûr de vos sympathies à tous ; j'étais sûr de votre obéissance, de votre docilité, et j'ose le dire, mes chers enfants, de votre amour. Mon attente a été dépassée, et je n'entreprendrai pas de dire, car je paraîtrais exagérer, tout ce que j'ai éprouvé de bonheur.

J'ai reçu de la main de Monseigneur, la direction de cette maison dans des circonstances bien douloureuses. Nous avons commencé par souffrir ensemble, rien ne cimente les affections comme les communes douleurs :

Les couronnes gagnées par votre travail de toute l'année vont bientôt ceindre vos jeunes fronts. Dans la joie de votre triomphe, pensez à vos condisciples absents, pensez à ceux dont nous sentons si douloureusement la perte, et que nous avons l'habitude d'entendre proclamer dans ce beau jour ; renvoyez-leur une part de vos succès et de vos honneurs.

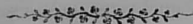


TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PRÉFACE	v
ELOGE FUNÈBRE DE L'ABBÉ LE BLANC	vii
Sermon pour le I ^{er} Dimanche de l'Avent	1
Sermon pour le II ^e Dimanche de l'Avent	24
Sermon pour le III ^e Dimanche de l'Avent	53
Sermon pour le IV ^e Dimanche de l'Avent	78
Sermon pour le jour de Noël	94
Autre Sermon pour le jour de Noël	118
Sermon pour le jour de Pâques	136
Sermon sur l'Eucharistie	156
Sermon pour la fête du Sacré Cœur de Jésus	172
Sermon pour la fête de tous les Saints	194
Sermon pour le jour de la fête de la Conception de la sainte Vierge	214
Sermon pour le jour de la fête de l'Assomption de la sainte Vierge	240
Panegyrique des apôtres saint Pierre et saint Paul	256
Panegyrique de saint Gildas	274
Panegyrique de saint Louis, roi de France	295
Panegyrique de saint Vincent de Paul	319
Sermon pour le jour de la fête de saint François-Xavier	345

Sermon pour le jour de la fête de sainte Philomène.	371
Sermon pour la fête de l'Archiconfrérie, en l'honneur du saint et immaculé Cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs.	392
Les Missionnaires.	414
Sermon sur la Charité	434
Discours prononcé pour la Distribution des Prix du Petit- Séminaire de Sainte-Anne, le 29 août 1849.	459



